SCÈNES ET SOUVENIRS

DE

LA VIE POLITIQUE

ET MILITAIRE EN ORIENT.

I.

OMER-PACHA ET L'ARMÉE TURQUE.

I.

On connaît peu en Occident la vie aventureuse d'Omer-Pacha. Michel Lattas (c'était son nom parmi les chrétiens) est né au commencement du siècle dans le royaume d'Illyrie. Comme plusieurs de ses compatriotes, et notamment le trop fameux Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, il fut obligé, dans sa première jeunesse, de quitter son pays et de s'enfuir en Turquie pour échapper à la rigueur des lois militaires. Hâtons-nous de dire que Lattas n'était coupable qu'envers la discipline. Il fut d'abord soumis aux plus rudes épreuves, et dut même contre la misère recourir à des travaux manuels; mais il embrassa de bonne heure l'islamisme comme le seul moyen, à cette époque, de faire disparaître en Turquie les obstacles qui gênaient l'essor de son ambition, ou simplement les progrès d'une carrière qui s'annonçait alors comme bien modeste, car il est douteux que le petit officier fugitif ou le Croate devenu musulman se soit vu à cette époque, même dans ses rêves les plus audacieux, généralis-

sime de l'armée ottomane et l'objet des plus hautes distinctions de la part des souverains de l'Europe. Michel Lattas appartenait à une famille obscure, et son éducation n'avait pu être achevée; il est surtout probable que l'enseignement religieux avait laissé des traces peu profondes dans son âme. Je ne chercherai pas à le justifier, mais la facilité avec laquelle j'ai vu en 1849 les débris de l'insurrection magyare, des Croates, des Polonais, des Hongrois, abandonner la noble et antique religion de leurs pères, le signe sacré des croisades, avec lequel leurs ancêtres avaient si souvent vaincu, pour embrasser l'islamisme, a dû m'inspirer des réflexions moins sévères, sans effleurer mes croyances.

Le fameux comte de Bonneval disait : « On se casse la tête en Europe pour savoir pourquoi je me suis fait musulman. Mon Dieu, c'est uniquement pour aller en robe de chambre et en pantoufles toute la journée. » Michel Lattas, qui n'était pas né comte et qui devait se créer une position à force de travail, ne pouvait pas imiter le célèbre renégat français; il entra dans l'armée turque, eut des commencemens lents, difficiles, semés d'incidens curieux, et parvint par son propre mérite, et de grade en grade, aux plus hautes dignités de l'armée ottomane. Ses premières études dans une école militaire européenne lui furent d'une grande utilité, et le placèrent tout de suite dans une situation de supériorité réelle à l'égard de ses nouveaux coreligionnaires. Aussi le prince Schwarzenberg, ce brillant homme du monde dont les révolutions avaient fait un grand ministre en quelques mois, était-il plus spirituel que juste lorsqu'il disait en 1850 à l'auteur de ces souvenirs, en parlant d'Omer-Pacha : « Vous en faites trop de cas; c'est un Croate, et c'est tout dire; nous avons deux mille capitaines de cette force-là dans l'armée autrichienne. »

Ce fut en Syrie, où il était commandant militaire du Liban en 1842, qu'Omer-Pacha commença à se faire connaître et apprécier du gouvernement turc et de l'Europe. Il déploya dans les difficiles fonctions qui lui furent confiées une fermeté quelquefois cruelle, mais le plus souvent juste, et se rendit si populaire, que les Maronites le souhaitèrent un moment pour chef de la montagne. Lui-même dit volontiers que si la Porte l'eût fait prince du Liban, elle eût comblé les vœux des Druses comme des Maronites. Déjà il se laissait tromper par les mirages de l'ambition : on le verra plus tard sourire à l'idée d'une autre principauté; la gloire s'habitue volontiers à regarder la domination comme la seule récompense digne d'elle. Dès cette époque, l'Oriental avait chez Omer-Pacha remplacé petit à petit l'Européen. Seulement c'était un Turc discutant en allemand ou en italien avec les consuls étrangers à Beyrouth et gardant toute la

netteté de l'intelligence occidentale. D'ailleurs il réunissait déjà ce mélange de ruse et de violence qui est le trait caractéristique des Orientaux. On peut en juger par le fait suivant, que je tiens de lui-même. Il était à Deir-el-Kamar, cette citadelle naturelle du Liban, dans le palais mauresque et féodal de Betteddin, où M. de Lamartine a vu l'émir Béchir dans les derniers jours de sa splendeur. Il venait de recevoir du gouverneur général de la province l'ordre d'arrêter un des cheiks druses les plus dangereux, lorsqu'on annonça le cheik druse lui-même, qui venait lui rendre visite. Le cheik est introduit et prend place sur le divan, à côté du commandant militaire. Après les complimens d'usage, Omer-Bey (c'était alors sa qualité) est obligé de quitter le divan où il était assis et de passer dans une autre pièce. Son absence ne dure que quelques minutes, mais à son retour il est frappé du changement qu'a subi la physionomie du cheik druse; il le trouve préoccupé, sombre; un coup d'œil rapide l'a bientôt instruit de la cause de l'émotion de son hôte. Il s'aperçoit qu'il a eu l'imprudence de laisser sur la place vide, entre le cheik druse et celle qu'il occupait lui-même, l'ordre d'arrestation à moitié ouvert. Le cheik, poussé d'abord sans doute par une simple curiosité (dans le Liban, on ne se pique pas d'être discret), avait ensuite lu avec un avide empressement cette pièce, qui était pour lui d'un intérêt si grave, et n'avait pas pu cacher son émotion avant la rentrée d'Omer-Bey. Celui-ci ne se trouble pas. Tout en entretenant le cheik avec une parfaite liberté d'esprit, il fait sur place une réponse au pacha, représente le cheik druse comme un homme revenu de ses erreurs, ayant cessé d'être dangereux pour l'ordre public, et termine en annonçant au pacha que, loin de vouloir l'arrêter, il est décidé à lui offrir un emploi important. La lettre achevée, Omer-Bey la dépose sur le divan sans affectation, et prétexte l'obligation où il est de sortir de nouveau de la salle. Au bout d'un quart d'heure d'absence, il rentre et trouve le calme et la sécurité revenus sur les traits du cheik, qui avait lu avec une curiosité qu'Omer-Bey avait facilement pressentie le papier laissé sur le divan. Complétement rassuré, le cheik accepte l'hospitalité que lui offre le commandant militaire, soupe avec lui, couche sous le même toit. Le lendemain il avait sans doute oublié les incidens de la veille et s'apprêtait à monter à cheval pour retourner chez lui, quand il fut arrêté, conduit à Beyrouth et livré au pacha.

Après les affaires de Syrie, Omer, devenu pacha, fut envoyé en Albanie pour dompter l'insurrection et opérer le recrutement. Sa mission eut un plein succès malgré les difficultés qu'elle présentait, et il fut désigné pour aller faire les mêmes opérations dans le Kurdistan. Depuis lors, il fut considéré par tous les vrais musulmans, à Constantinople même, dans les plus hautes régions du pouvoir,

comme un homme ferme, habile, heureux dans les entreprises difficiles. Sa supériorité autant que son ambition devait désormais lui interdire tout repos et lui susciter des rivaux et des ennemis. Ce n'est guère que le privilége de la médiocrité patiente de s'avancer par des voies faciles et de désarmer les rivalités en évitant les luttes.

Telle était la situation d'Omer-Pacha lorsque dans le mois de juin 1848 une révolution éclata à Bucharest. Le prince Bibesco, impuissant à comprimer l'agitation, qu'on l'accusait, ainsi que son frère, d'avoir en partie suscitée, quitta les principautés sans essayer la lutte, et Soliman-Pacha, envoyé par le divan pour rétablir l'ordre en Valachie, se borna à régulariser pour ainsi dire la révolution, à l'installer et à assister plutôt encore comme spectateur bienveillant, mais inactif, que comme tuteur intelligent et ferme aux tentatives stériles et aux troubles inévitables d'un gouvernement qui n'avait pas de conditions de durée. La Porte-Ottomane, voulant réparer les fautes commises par Soliman-Pacha, mise d'ailleurs en demeure d'agir par la Russie, qui était armée par les traités, et surtout par son ascendant, du droit d'intervenir dans les principautés, résolut d'y envoyer un commissaire impérial et un nouveau chef militaire. Le commissaire impérial était Fuad-Effendi, aujourd'hui Fuad-Pacha et ministre des affaires étrangères, alors grand-référendaire du divan. Omer-Pacha commandait le corps d'occupation.

Il n'entre pas dans notre plan de raconter aujourd'hui la mission de Fuad-Effendi; c'est le rôle du général appelé à le seconder qu'il s'agit surtout de faire connaître. Omer-Pacha passa le Danube à Giurgevo au mois de septembre 1848, non loin du village d'Oltenitza, et tout près de l'île de Ramadan, dont les noms ont été rendus célèbres par les armes turques en 1853 et 1854. Il se trouvait sur un grand théâtre, mais il ne jouait pas encore le premier rôle. Revêtu de pouvoirs considérables, représentant la personne du sultan, envoyé pour organiser le gouvernement des deux principautés, doué de qualités brillantes, Fuad-Effendi offrait pour la première fois aux yeux étonnés des Moldo-Valaques un diplomate musulman, jeune encore, d'une physionomie agréable, d'un esprit charmant, récemment chargé de missions importantes auprès de trois reines. Nul ne pouvait parmi eux soupçonner ce qui se cachait d'étude sous l'apparent abandon de Fuad-Effendi parlant de la grandeur de l'Angleterre et de l'éloquence de ses hommes d'état, des merveilles de l'Alhambra et des beautés du Tage. La poitrine couverte d'ordres de chevalerie qui ornaient pour la première fois l'uniforme d'un musulman, Fuad-Effendi devait absorber presque toute l'attention et presque tout l'intérêt dans les capitales de la Valachie et de la Moldavie. Les diplomates et les généraux russes n'étaient pas hommes

à lutter avec Fuad-Effendi pour les qualités extérieures, et devaient vaincre par d'autres armes. Quant à Omer-Pacha, il semblait attendre patiemment son heure, celle des combats, qui devait lui donner l'importance à laquelle il aspirait. Il sentait déjà sa valeur, et tout en s'effaçant devant le commissaire ottoman, il commençait à se faire remarquer : de son séjour en Valachie date sans doute la grandeur exceptionnelle à laquelle il est parvenu dans son pays d'adoption.

Comme tout Ottoman, Omer-Pacha prévoyait depuis longtemps la possibilité et même la nécessité d'une guerre entre la Turquie et la Russie, et il était heureux d'une circonstance qui lui permettait d'étudier de près les Russes avant de les combattre, de mettre les soldats turcs en contact avec les soldats russes, et de leur inspirer peu à peu la confiance sans laquelle une armée ne peut espérer de vaincre. L'armée russe, à vrai dire, celle qui occupait les principautés sous les ordres de l'aide-de-camp général Lüders, ne gagnait pas à être mise en présence des Turcs, si l'on en exceptait la cavalerie et peut-être le matériel de l'artillerie. La nourriture saine et abondante distribuée aux Ottomans, comparée aux détestables alimens qui font l'ordinaire du soldat russe, donnait à penser à ce dernier, qui faisait volontiers taire quelquefois l'amour-propre national au profit de son estomac. La comparaison qu'Omer-Pacha fit à cette époque entre ses troupes et les soldats russes lui inspira dès lors de la confiance et de grands projets. Après plusieurs mois de manœuvres et d'exercices à feu dans lesquels les Turcs montrèrent une grande promptitude et une rare précision, une occasion s'offrit au commandant en chef de les faire admirer à ses amis et à ses ennemis, et il la mit à profit. Le 1er septembre 1849, il invita toutes les autorités et les principaux habitans de la ville de Bucharest à assister à la cérémonie du licenciement des soldats qui avaient terminé leur temps de service. L'armée ottomane était sous les armes dans la vaste plaine de Banneassa, près de la chaussée qui fait le prolongement de la promenade publique appelée Jardin de Kisselef. Sur cette plaine s'élevaient les tentes vertes des Turcs surmontées du croissant, et teintes des derniers rayons du soleil. Là Omer-Pacha déploya et fit manœuvrer ses bataillons et sa cavalerie. Il était monté sur un superbe cheval arabe dont il contenait avec aisance la fougueuse ardeur. Près de lui était l'hospodar Stirbey, fort embarrassé de l'honneur qu'on lu faisait de passer en revue les troupes turques, allant du commissaire ottoman, Fuad-Effendi, au commissaire russe, le général Du Hamel, s'étudiant à ne montrer de préférence ni à l'un ni à l'autre. Autour d'eux se groupaient les pachas turcs à la tournure lourde, mais au visage résolu, et les généraux russes, la tête surmontée du casque prussien, le corps emprisonné dans l'uniforme, exprimant tout haut

leur admiration, raillant tout bas chez les Turcs ce qu'ils appelaient les prétentions à la tenue européenne, mais visiblement étonnés des progrès de l'armée ottomane. Parmi les généraux russes, il y en avait que le commandant turc devait plus tard rencontrer et battre plus d'une fois. Des rafraîchissemens avaient été servis sous une vaste tente, et Omer-Pacha y fit les honneurs de son camp aux dames qui avaient été invitées, et dont quelques-unes étaient d'une rare beauté, avec une aisance et une rondeur toute militaires, si ce n'est avec grâce. La revue fut fort belle, un temps admirable la favorisait, et une éclipse de lune, qui fut visible au commencement de la soirée, et qui donnait à cette planète la forme d'un croissant, fut accueillie par les Turcs comme un bon augure. Les troupes licenciées ne devaient pas regagner immédiatement leurs foyers, elles devaient rester encore sous les drapeaux; mais ce temps devait compter pour les réserves. Le général en chef avait jugé à propos de faire lire le firman de licenciement avec solennité, et de désigner ainsi publiquement les bataillons appelés à rentrer dans leurs foyers, afin de calmer l'impatience de ses troupes et de tromper pour quelque temps l'ardent désir qu'elles avaient de retourner en Turquie (1).

Si la conduite du général en chef comme militaire et administrateur avait révélé des qualités estimables, ses débuts comme homme politique ne furent pas heureux, et il ne se fit pas toujours remarquer par la modération et l'esprit de suite dans les actions. Contrairement aux vœux secrets de son gouvernement, qui désirait le triomphe de l'insurrection magyare, alors menaçante pour la cour de Vienne, puisque celle-ci fut obligée de recourir à l'intervention armée de la Russie, contrairement au moins à l'attitude de parfaite neutralité qui était imposée à l'armée ottomane par les ordres du divan et par les intérêts de la Porte (qui avait déclaré qu'en faisant occuper la Moldo-Valachie, elle n'avait voulu que sauvegarder son propre territoire), Omer-Pacha, lorsque l'aide-de-camp général Lüders franchit pour la première fois les Carpathes avec son corps d'armée pour pénétrer en Transylvanie, fit connaître aussi son désir d'imiter les Russes, afin de contribuer à la réduction des rebelles. L'inaction lui pesait. Il fallut la haute raison et l'éloquence persuasive de Fuad-Effendi pour le contenir et le convaincre de son erreur. Quelque temps après, il passa d'un extrême à l'autre et se montra hostile aux Autrichiens, qui n'avaient pas su ou n'avaient pas voulu ménager sa vanité. Voici

(1) La nostalgie poussait quelquefois les soldats turcs à des actions désespérées. Il y avait peu de jours qu'un certain nombre d'entre eux, en garnison à Craïova, dans la Petite-Valachie, avaient formé le complot de mettre le feu à la ville, et de profiter du désordre pour piller et s'enfuir. Ce complot avait été découvert, et Omer-Pacha en avait fait périr les chefs sous le bâton.

dans quelles circonstances. Au mois de février 1849, le général autrichien Puchner fut complétement battu aux environs d'Hermanstadt par Bem, qui avait réussi à le séparer des Russes commandés par le colonel Skariatin. Poussé l'épée dans les reins, il fut contraint de chercher un refuge sur le territoire de la Valachie, que sa neutralité aurait cependant dû faire respecter. Puchner et Skariatin furent tous deux récompensés, l'un pour n'avoir pas désespéré de l'Autriche dans les mauvais jours, l'autre parce que la Russie ne pouvait pas admettre que ses troupes eussent été battues par les insurgés magyares. De tout temps, dans la guerre comme dans la diplomatie, on a vu des défaites récompensées comme des succès. Les soldats de Puchner entrèrent ou plutôt se précipitèrent en désordre dans le défilé de la Tour-Rouge, et, n'étant plus contenus par leurs officiers, se livrèrent, dans les villages qu'ils traversèrent ou qu'ils occupèrent, à tous les excès, à toutes les violences d'une soldatesque indisciplinée. On allégua pour les excuser le complet dénûment dans lequel ils se trouvaient, et le gouvernement valaque, de concert avec les autorités ottomanes et russes, déploya une grande activité pour venir à leur secours. Le gouvernement autrichien reconnut ces services par des récompenses honorifiques dont il avait été jusque-là fort avare, mais qui, à partir de cette époque, furent décernées avec assez de prodigalité, surtout dans l'armée russe et l'administration valaque. Fuad-Effendi reçut la couronne de fer de première classe, ainsi que le général Du Hamel. Constantin Cantacuzène, qui était caïmacan de la principauté, eut la croix de commandeur de Saint-Léopold, et le consul-général de Russie, M. de Kotzebue, qui, fidèle au génie paternel, avait joué la comédie sur le théâtre de Bucharest au profit des soldats de Puchner et des vaincus de Bem, eut la couronne de fer de seconde classe. Omer-Pacha fut seul oublié, et il n'eut pas le bon goût ou la dignité de se taire; il fit entendre des plaintes amères et saisit bientôt l'occasion de se venger.

Lorsque l'insurrection magyare fut vaincue, bien plus par la discorde et l'esprit injustement exclusif des Hongrois que par les armes russes, les chefs de cette insurrection se retirèrent sur le territoire valaque et ottoman par toutes les issues que gardaient les officiers du corps d'armée d'Omer-Pacha, et furent reçus par son ordre avec des honneurs qui irritèrent les Russes comme les Autrichiens, qui firent prévoir aussi les longues discussions que devait soulever un peu plus tard l'affaire des réfugiés. Omer-Pacha ne s'en tint pas là. Une foule de réfugiés obscurs, et qui n'étaient réclamés ni par l'Autriche ni par la Russie, — Hongrois, Allemands, Polonais, — affluaient à Bucharest et apostasiaient publiquement dans le palais occupé par Omer-Pacha, devenu la principale autorité ottomane en

Moldo-Valachie après le départ de Fuad-Effendi pour Saint-Pétersbourg. Chaque nouveau converti recevait trois ducats au moment où il était coiffé du fez et la promesse d'une somme égale par mois. Du reste la somme donnée à chaque nouvelle recrue variait suivant l'importance de l'individu. Voici à peu près le dialogue qui s'établissait entre le muchir de Roumélie et les nouveaux soldats qu'il recrutait pour la Porte : « Vous voulez devenir Turc? — Oui, excellence. — C'est bien, vous n'êtes pas pour cela obligé de changer de religion. — Je ne le savais pas, j'en remercie votre excellence. — Mais vous savez qu'il faut en Turquie une obéissance passive, et qu'il n'y a là d'autre loi que le sabre. Demain vous serez dirigé sur Routschouck. » Les nouveaux Turcs n'étaient pas obligés de passer par les épreuves qui étaient exigées jadis, et qu'Omer-Pacha connaissait par expérience; mais, bons ou mauvais, ils devenaient musulmans. C'était là un scandale profondément attristant, et qui surtout blessait le consul d'Autriche, bien qu'il n'osât pas réclamer, tant la cause de l'insurrection était populaire parmi les milliers de sujets autrichiens qui habitent Bucharest, et tant elle inspirait de sympathie même à la noblesse valaque, que le naufrage des institutions hongroises alarmait pour le sort des institutions de son pays.

..... Jam proximus ardet
Ucalegon...

D'ailleurs à cette époque l'Autriche, dans les principautés, était tombée dans un entier discrédit et n'exerçait aucune influence. Ses agens se bornaient depuis longtemps à marcher avec une parfaite discipline dans la voie tracée par ceux de la Russie; ce fut donc l'agent de France qui, par un sentiment de convenance, fit auprès d'Omer-Pacha une démarche toute personnelle, et obtint du général ottoman l'atténuation du scandale, bien que celui-ci continuât de maintenir son droit d'agir comme il le faisait. Bien plus, Omer-Pacha parlait hautement et en toute occasion des nombreuses apostasies qui se déclaraient dans les rangs les plus élevés de l'émigration hongroise, et enregistrait avec plaisir les noms des généraux et des nobles qui se faisaient musulmans. Renégat lui-même, il n'était pas fâché, bien que sa conscience le troublât peu, d'avoir des imitateurs du nom et du rang de ceux qui augmentaient le nombre des sectateurs du prophète.

Ce fut à cette époque qu'Omer-Pacha présenta dans les salons de Bucharest, comme sa femme, une jeune Allemande dont l'histoire est à la fois bien simple et bien singulière. Elle était de Cronstadt en Transylvanie, et, comme un grand nombre de ses compatriotes, elle était venue chercher à Bucharest un peu d'aisance par le travail.

Bucharest et Yassy sont la Californie de la Transylvanie et de la Bukovine, et le luxe de ces deux grandes villes a enrichi plus d'un pauvre enfant des frontières de l'Autriche. Omer-Pacha avait alors, — novembre 1849, — une petite fille de cinq ou six ans qui était pleine de vivacité et d'intelligence. Ses femmes étaient mortes, ou il les avait renvoyées, et ses coreligionnaires ne manquaient pas de dire qu'il en changeait trop souvent, même pour un Turc. Il voulut faire apprendre le piano à sa fille, et on lui indiqua la jeune Saxonne, qui fut bientôt après installée dans son palais. Elle-même était très timide et sortait à peine de l'enfance. Elle avait le teint très blanc, les cheveux d'un blond très clair, du reste ni beauté ni expression. Il paraît qu'elle avait du talent comme musicienne; elle plut à Omer-Pacha, et l'institutrice de la petite Éminé devint bientôt sa belle-mère. Elle parut dès lors dans le monde avec les plus riches toilettes et sans voile; son mari la traitait comme une Européenne et avec les plus grands égards. Omer-Pacha est très sensible aux charmes de la musique et de la conversation; il aime l'esprit et a sur le rôle des femmes dans le monde et dans leur intérieur des idées fort justes; mais on dit que la pratique ne s'accorde pas toujours chez lui avec la théorie. Lors de son dernier séjour en Valachie, où elle avait de nouveau accompagné son mari, Mme Omer-Pacha, devenue tout à fait *khanoum*, ne sortait plus qu'avec le voile, précédée d'affreux eunuques noirs; on l'appelait, en lui parlant ou en parlant d'elle à Omer-Pacha, en français ou en allemand, *madame la maréchale*. Omer-Pacha, qui a l'esprit de famille à un haut degré, combla les parens de sa femme. La mère, apprenant la fortune de sa fille, était venue de Cronstadt à Bucharest, sans être annoncée et sans avoir prévenu de son arrivée; elle monte, vêtue comme les paysannes saxonnes et chaussée de grosses bottes, dans l'appartement de son gendre. On allait se mettre à table. Omer-Pacha la reçoit comme sa mère, aide sa femme à la débarrasser de ses bottes, fait apporter un bassin pour lui laver les pieds, et lui prodigue les démonstrations respectueuses d'un fils musulman.

Cependant Omer-Pacha, qui avait été nommé muchir de l'armée de Roumélie, c'est-à-dire commandant des forces ottomanes dans la Turquie d'Europe, et que ne contenait plus l'esprit prévoyant et conciliateur de Fuad-Effendi, se laissait aller de nouveau à sa nature impétueuse et à son antipathie contre les Russes et leurs partisans, bien qu'il se parât volontiers néanmoins du grand-cordon de Sainte-Anne, qu'il avait reçu, ainsi que Fuad-Effendi, après le rétablissement de l'ordre légal en Valachie. Il tenait un langage imprudent, mais qui témoignait de la confiance qu'il avait en lui-même et de son désir d'effacer les humiliations de la Turquie. Il ne par-

lait plus de la guerre comme d'une dure nécessité à laquelle la Turquie pouvait être contrainte pour le maintien d'un droit sacré (il s'agissait toujours de la question des réfugiés) ou la défense de son honneur, mais presque comme d'un événement heureux dont il fallait saisir l'opportunité, et qui devait affranchir l'empire ottoman d'une influence étrangère qui avait trop longtemps pesé sur lui. C'était le sujet favori des conversations d'Omer-Pacha, qui aimait à faire le dénombrement des forces dont la Porte pouvait disposer. Il comptait sur soixante-douze officiers supérieurs nouvellement acquis à l'islamisme, six mille soldats réfugiés, huit grands bâtimens à vapeur, quinze petits, quarante bâtimens à voile, cent vingt mille hommes de troupes régulières en Europe, quarante mille en Asie et autant de troupes irrégulières. Puis, parlant de la Russie, il disait : « Ses forces ne sont pas aussi formidables qu'on se l'imagine; elle ne peut pas mettre plus de trois cent mille hommes sous les armes pour marcher contre nous, et nous pouvons en mettre deux cent cinquante mille sur pied, en comptant notre réserve. Nous avons d'ailleurs pour nous l'avantage du terrain. » Il ajoutait : « Mon plan, pour le cas où la guerre éclaterait, est fait, il a été communiqué à la Porte. Nous repasserions le Danube, parce qu'une province occupée par l'ennemi est une province prise; mais les Russes seront bien vite obligés d'évacuer la Bulgarie, et nous pourrons alors reparaître dans les principautés. Les soldats turcs sont pleins d'ardeur, et il ne faut rien moins que la discipline la plus sévère pour les empêcher de se jeter sur les Russes. La population de Constantinople, qui donne l'impulsion à la Roumélie comme à l'Asie-Mineure, s'est prononcée pour la guerre, elle est prête à aider le gouvernement de ses bras et de sa bourse. Les officiers instruits, élevés en Europe, manquent beaucoup moins qu'on ne le croit; d'ailleurs le corps des officiers russes est très faible. Le général Lüders, sous prétexte de ne pas savoir assez bien l'allemand, qu'il parle comme moi, a toujours refusé la conversation sur la guerre de Transylvanie. Nous n'avons rien à craindre des populations chrétiennes de la Roumélie. Les Serbes seuls sont agités, mais ils ne se lèveront pas. La guerre de Hongrie, dont les Russes sont si vains, n'est pas si honorable pour eux. La trahison de Gœrgey a fait leur victoire. Dès le mois d'avril, il était, par l'intermédiaire du comte Zichy, en relations avec le maréchal Paskievitch. »

A travers quelques exagérations, on conviendra qu'il y a dans ce fidèle résumé des sentimens d'Omer-Pacha des idées justes et quelques vues prophétiques à force de perspicacité. Bien souvent par malheur la passion et les préjugés aveuglaient le muchir de Roumélie. Ainsi il comptait surtout dans ses plans sur l'alliance active de la

Grande-Bretagne, il ne demandait et n'espérait même que la neutralité de la France. Il la croyait disposée à l'alliance russe et ne rendait pas justice à sa puissance militaire. A l'époque dont je parle, il est vrai, c'est-à-dire au sortir de l'affaire des réfugiés, dans les premiers mois de 1850, l'Angleterre jouait un rôle prépondérant en Orient. Plus tard Omer-Pacha prit de nous une tout autre idée, quand il vit l'armée française réunie à Varna et qu'il assista à la revue passée par le maréchal Saint-Arnaud, surtout quand il apprit la victoire de l'Alma et les sanglans triomphes d'Inkerman. Que doit-il dire après la prise de Sébastopol, maintenant qu'il voit la France, semblable à l'aigle de Shakspeare,

Towering in her pride of place!

La conduite d'Omer-Pacha répondait à ses discours. Il commettait des actes arbitraires, tels que les pachas s'en permettent quelquefois dans les provinces les plus reculées de l'empire. Ainsi, ses gens s'étant querellés au marché avec des Valaques, il avait fait arrêter ces derniers et les avait fait bâtonner devant son palais, sans autre forme de procès, et sans donner le moindre avis à l'autorité locale. Au théâtre, il faisait faire la police par ses soldats au bas de l'escalier par lequel il arrivait à sa loge, et cette police se faisait assez brutalement (1). Comme gouverneur militaire de Bucharest, il croyait pouvoir infliger lui-même des punitions et faire acte de souveraineté sans ménager l'autorité de l'hospodar, tandis que les Russes, plus ha-

(1) C'est surtout depuis qu'Omer-Pacha réunissait, par le départ de Fuad-Effendi pour Saint-Pétersbourg, les fonctions de gouverneur militaire à celles de commissaire impérial, qu'il se laissait aller à ces regrettables mouvemens de passion. Un soir il assistait avec sa femme, encore vêtue à l'européenne, à un concert où l'élite de la société de Bucharest s'était donné rendez-vous. A la fin du concert, l'aga de la ville, préfet de police, fit d'abord avancer la voiture d'Omer-Pacha comme celle du principal personnage présent à la soirée. On doit le dire, les préfets de police valaques déploient dans ces circonstances-là beaucoup plus de zèle et d'autorité que de dignité. Le public s'en trouve bien et eux aussi sans doute, mais pour cette fois M. Alexandre Plagino (c'était le nom de l'aga) fut bien mal récompensé des peines qu'il s'était données. Omer-Pacha ne se hâtait pas et descendait majestueusement les escaliers, donnant le bras à sa femme, pendant que d'autres personnes attendaient en bas avec impatience. Parmi elles se trouvait le consul-général de Russie, qui témoigna son mécontentement à l'aga. Celui-ci, ne voyant pas venir Omer-Pacha, donna l'ordre au cocher du muchir de faire place à celui de M. de Kotzebue; mais à peine celui-ci est-il parti, que le muchir de Roumélie paraît et ne trouve pas sa voiture, qu'il dut attendre plus d'un quart d'heure, parce que, le passage étant très étroit, le cocher avait été obligé de faire un long détour pour venir reprendre la file. Omer-Pacha entra alors dans un véritable accès de fureur, traita l'aga, qui était un des gendres de l'hospodar, de coquin (*spitzbube*) et leva même la canne sur lui. Ce qui avait exaspéré Omer-Pacha, mais ce qui ne justifiait pas sa violence, c'était l'obséquiosité des autorités valaques pour les Russes dans toutes les occasions.

biles, se servaient du chef du pays pour faire tout ce qu'ils voulaient, mais sans éclat. Un autre procédé du muchir ajouta aux déboires du prince de Valachie. Le sultan, sur la proposition de Fuad-Effendi, avait accordé des décorations à quelques boyards; Omer-Pacha les remit lui-même, tandis que le général Du Hamel et le général Lüders s'étaient adressés au prince pour la remise de celles qui avaient été conférées par l'empereur de Russie. Il est vrai que parmi les boyards, objet des faveurs du sultan, il y avait trois fils de feu l'hospodar Grégoire Ghika, qui avaient déclaré qu'ils ne recevraient jamais les décorations du prince Stirbey, qui leur avait baisé la main pendant le règne de leur père.

Dans toutes ces occasions, c'était à l'agent de France que le prince de Valachie avait recours, soit pour se soulager en versant ses plaintes dans une oreille bienveillante, soit pour obtenir, par l'influence de son impartialité reconnue et des bonnes relations qui existaient entre Omer-Pacha et lui, que la fougue de ce dernier fût légèrement tempérée. Ce caractère, longtemps contenu par une position secondaire, prenait en effet largement sa revanche (1). Omer-Pacha ne cachait plus son désir de voir la guerre déclarée entre la Turquie et la Russie. Employé par son gouvernement dans toutes les occurrences sérieuses et difficiles, vainqueur des Druses, des Albanais et des Kurdes, considéré comme le premier homme de guerre de l'empire, il avait de lui-même une haute opinion, et souhaitait vivement une occasion de se mesurer avec des adversaires européens. Il parlait des généraux Haynau, Lüders, Rudiger, Jellachich, du maréchal Paskievitch lui-même, comme s'il avait parlé d'égaux avec lesquels il lui tardait de se rencontrer sur un champ de bataille. Cette confiance ne déplaisait pas; mais on eût voulu la voir s'exprimer avec moins d'assurance. Notre excessif respect des convenances nous rend insupportable le naïf aveu de la supériorité, plus modeste cependant quelquefois qu'une modestie affectée. Les événemens de 1853 et 1854 ont donné en partie raison à Omer-Pacha, et, de l'avis de tous les juges impartiaux, il s'est montré supérieur à ses adversaires.

Parmi les généraux russes qui se trouvaient alors à Bucharest, il y en avait qui venaient de jouer un rôle dans la campagne de Transylvanie, ou qui devaient plus tard se mesurer avec les Turcs ou

(1) Homme d'impressions, le muchir tenait souvent un langage aussi variable que ses impressions mêmes; c'est ainsi qu'à une époque où il avait espéré être ministre de la guerre, son désappointement, en apprenant la nomination d'un concurrent, lui arracha les discours les plus amers contre la Porte et les plus imprudens, puisqu'il dévoilait, avec l'autorité d'un homme du métier, les côtés faibles de la Turquie comme puissance militaire.

leurs alliés sur les bords du Danube ou en Crimée. Les généraux Lüders, Dannenberg et Niépokoëtchinski étaient ceux qui commandaient le plus l'attention, soit par leur rang, soit par leurs qualités et leur caractère. Le général Lüders, commandant du cinquième corps qui avait opéré en Transylvanie, serré comme un jeune homme dans son uniforme, aussi empressé dans un salon auprès des femmes qu'audacieux devant l'ennemi, payait partout de sa personne, le compliment à la bouche ou le pistolet au poing, sans être arrêté par son âge ou par son rang; ses manières étaient simples, son langage dépouillé de toute affectation et de toute emphase. Il venait de remporter de grands succès en Transylvanie; ses flatteurs l'appelaient le *libérateur de la Transylvanie*, et lui donnaient le surnom de *Zakarpatsky*, qui n'a été consacré ni par un ukase ni par l'histoire. Il racontait lui-même la campagne qu'il venait de faire avec une modestie qui rehaussait son mérite, qu'il ne croyait dû qu'au bonheur; mais ce bonheur avait été égalé par son activité. La calme franchise de son langage étonnait beaucoup ceux qui croyaient que les Russes tiennent leurs pensées prisonnières, et qui ne savent pas que la plus grande liberté anime et relève souvent leurs conversations. D'ailleurs, à l'époque dont nous parlons, les Russes se croyaient parvenus à un tel degré de supériorité, qu'ils ne pensaient plus avoir à garder d'autres ménagemens que ceux commandés par la politesse ou le respect des convenances. Parlant de la Transylvanie et de la campagne qu'il y avait faite, le général Lüders disait : « Il règne entre les Autrichiens et les Hongrois une haine profonde, et ces derniers sont également détestés par toutes les races qui couvrent le territoire de la Hongrie, Saxons, Serbes, Croates, Valaques. Ceux-ci surtout sont à l'état de parias, et forment en Transylvanie la population la plus malheureuse; ce sont eux qui ont, dès le commencement de l'insurrection, soutenu l'armée autrichienne, et les Russes ont eu beaucoup à se louer de leur concours pour les approvisionnemens. Dès le principe, leur union avec les Hongrois aurait probablement donné une autre tournure à l'insurrection. Sans les provisions que j'ai trouvées dans les principautés et sans Yanco, le chef des Valaques de Transylvanie, je n'aurais pu réussir. Aussi, parmi les correspondances que j'ai interceptées, ai-je trouvé des lettres de Kossuth à Yanco, dans lesquelles il disait que les Hongrois se repentaient d'avoir méconnu les droits de leurs frères valaques, et qu'en cas de succès ceux-ci pourraient compter sur toutes les concessions qu'ils demanderaient. Les Valaques, ajoutait le général Lüders, sont très dignes d'intérêt, et j'ai adressé en leur faveur un mémoire à l'empereur, qui m'a répondu qu'il ne pouvait pas intervenir en pareille matière, mais qu'il avait transmis le mémoire à la cour de Vienne.

L'Autriche sera obligée de donner aux Valaques des droits égaux à ceux des autres nationalités; mais ils sont dans un abaissement complet. »

Le général Lüders n'était pas le seul à s'exprimer avec cette franchise : un autre général russe trouvait que la facilité avec laquelle l'armée d'intervention avait vaincu diminuait infiniment l'importance du triomphe. Le général Dannenberg était un homme d'une grande instruction, d'une conversation pleine d'attrait, et du commerce le plus agréable et le plus doux. Son langage, avec les formes les plus réservées, était dans le fond d'une hardiesse qui se plaisait à aborder les questions de philosophie ou de religion les plus délicates. Il n'occupait pas à cette époque le rang dû à ses services et à son mérite, et il passait pour avoir encouru la disgrâce de l'empereur Nicolas; mais rien dans son langage ou dans son attitude ne sentait l'aigreur, et son mécontentement ne se devinait qu'à une tristesse douce et à la fine ironie qui était un des attraits de sa conversation. Quant au général Niépokoëtchinski, il était entré comme capitaine en 1848 en Valachie; ses talens comme officier d'état-major lui avaient valu un rapide avancement, et il avait été fait général à la mort de Skariatin, tué près de Cronstadt.

A cette date, Fuad-Effendi était parti pour Constantinople, où il allait remplir les fonctions de conseiller du grand-vizir, qui équivalent à celles de ministre de l'intérieur; il quitta les principautés après avoir grandi en influence, mais avec une santé profondément altérée. Fuad-Effendi avait perdu ce charme qui attirait et commandait la confiance, et qui avait disparu avec les espérances qu'il avait fait naître et les honneurs dont il avait été comblé. Il fut remplacé par Achmet-Vefyck-Effendi, l'un des hommes les plus distingués et l'un des esprits les plus fermes que nous ayons rencontrés. Le muchir de Roumélie quitta la Valachie peu de temps après Fuad-Effendi pour se rendre à Constantinople, où il était appelé et où on devait lui confier le commandement de l'armée destinée à opérer en Bulgarie et en Bosnie. La situation de ces deux provinces appelait la plus sérieuse attention de la Porte-Ottomane. Avant de suivre Omer-Pacha sur un nouveau théâtre, nous devons reprendre les choses de plus haut.

II.

La Bulgarie a été un royaume indépendant avant de tomber sous la domination ottomane, et malgré la division en pachaliks, au moyen de laquelle la Porte facilitait l'administration en même temps qu'elle brisait l'unité des pays conquis, cette province a conservé une homogénéité qui tend chaque jour à se fortifier et à se déve-

lopper. Le gouvernement russe s'en est toujours beaucoup occupé; depuis 1806 surtout, il avait fait à plusieurs reprises lever la carte du Danube, et à partir de 1840, dix-huit officiers russes parcoururent pendant plus de quinze mois la Bulgarie pour étudier les trois routes de Toulcha à Varna, de Routschouk à Andrinople par Janboli, et de Widdin à Philippopoli, au point de vue de la marche de trois corps d'armée, l'un de trente mille hommes, le second de soixante mille hommes, et le troisième de la même force que le premier, envahissant en même temps ce territoire. Toutes les étapes avaient été soigneusement déterminées; les noms des villages, les ressources que les armées pouvaient trouver sur leur passage, tout avait été relevé avec une rare exactitude (1). Les émissaires russes faisaient en même temps une propagande active. Tant que l'Autriche maintint en Orient une politique contraire à celle de la Russie, une initiative qui était un puissant obstacle aux projets des tsars, ou plutôt un antagonisme de rivalité en ce qui touchait les provinces de la Turquie d'Europe, le sourd travail de la Russie n'eut que des résultats partiels et n'amena que des insurrections locales facilement réprimées, ce qui ne donnait malheureusement pas à la Porte une inquiétude assez grande pour lui faire ouvrir les yeux; mais depuis les événemens de 1848, l'Autriche, justement alarmée de sa situation intérieure, avait dû subir souvent, sans les approuver peut-être, les vues et les passions de sa trop puissante amie. L'Autriche avait cessé d'être pour la Porte un appui, et pour la Russie un obstacle en Bulgarie et en Bosnie.

La question des réfugiés, cette suite malheureuse de l'insurrection de Hongrie, avait apporté de nouveaux changemens et beaucoup d'aigreur dans les rapports du cabinet de Vienne avec le gouvernement ottoman. On eût dit que l'Autriche cherchait tous les moyens de nuire à la Turquie, et le mal que cette puissance peut faire à l'empire ottoman est considérable. D'ordinaire, par exemple, dans cet empire les populations catholiques ont été plus fidèles, plus soumises au sultan que les chrétiens des rites non unis, et cela s'explique bien aisément. Les catholiques rayas n'ont pas, comme les chrétiens grecs, hors des frontières de la Turquie, un chef spirituel disposant d'un pouvoir immense et attirant sans cesse leurs regards : le pape ne règne que sur les cœurs et les consciences, il ne

(1) Les lettres écrites par les officiers russes en mission étaient adressées au colonel de Grammont, qui prétendait appartenir à une ancienne famille de gentilshommes français, ancien aide-de-camp du général comte Kisselef, et qui resta en la même qualité auprès des hospodars de Valachie jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1851. M. de Grammont, après avoir reçu les lettres et en avoir pris connaissance, les faisait passer à Saint-Pétersbourg.

demande aucune allégeance temporelle. La religion catholique prêche partout le respect et la soumission au souverain, qu'il soit catholique, séparé de l'église romaine, ou musulman. C'est aussi le rôle qu'a toujours rempli la France. Elle est la protectrice des populations et des intérêts catholiques, qu'un glorieux passé a mis sous son patronage, mais elle les protége pour ainsi dire par la Porte et pour la Porte. C'est là le principe qui a dirigé la diplomatie française en Syrie, et c'est à notre influence que le Liban doit sa pacification. L'Autriche, à l'époque où elle était la rivale autant que l'amie de la Russie, s'était également bornée à maintenir son influence parmi les populations catholiques de la Turquie d'Europe, comme moyen de balancer l'influence russe, qu'elle n'osait attaquer de front, sur les populations grecques, et probablement aussi pour se préparer un lot à sa convenance quand les événemens viendraient mettre à la disposition des plus forts l'héritage de Mahomet II et de Soliman le Magnifique, héritage que la politique du cabinet de Vienne a toujours considéré comme devant passer, dans un avenir plus ou moins éloigné, aux mains des grandes cours européennes. Cependant après l'affaire des réfugiés l'Autriche chercha ou contribua à agiter les populations catholiques, comme en Bulgarie, ou à les protéger contre la Porte, comme en Bosnie, et par là elle unit son influence à celle de la Russie, avec ou sans préméditation, mais au grand détriment de la Turquie. Ainsi à Routschouk le consul d'Autriche fréquentait beaucoup les Bulgares schismatiques, assistait à leurs noces, à leurs réunions, hissait son pavillon et se rendait à l'église en uniforme à chaque fête bulgare. L'évêque venait au-devant de lui accompagné de son clergé. Tout ceci se passait en 1850; un consul de Russie n'aurait pas agi autrement.

Ces faits préoccupaient justement la Porte. Si en effet l'influence catholique de l'Autriche venait à s'unir à celle que la Russie possède sur les chrétiens grecs, les dangers pour la Porte en seraient augmentés, car c'est surtout au sein des populations chrétiennes que se trouve le secret de la faiblesse de l'empire ottoman et que gît l'incertitude de son avenir. La Porte n'avait devant elle, avant son alliance avec la France et l'Angleterre, que des routes semées de difficultés qui n'ont pas encore entièrement disparu. Il n'est pas douteux que l'esprit musulman s'affaiblit en Turquie, surtout dans les hautes régions, et que l'esprit de tolérance a fait de grands progrès, avec ou sans le consentement de la Porte. Si, émue des conséquences de l'affaiblissement de l'esprit musulman, la Porte veut revenir sur ses pas, abandonner le système de douceur et de tolérance politique dans lequel elle est entrée à l'égard des populations chrétiennes, ou seulement même s'opposer au développement désormais irrésistible

de ces populations, des luttes et l'effusion du sang attristeront les nations chrétiennes; les soulèvemens pourront être réprimés, mais pour recommencer, et quand la lutte aura duré assez pour avoir du retentissement en Europe, l'humanité blessée, la politique, l'opinion publique, forceront les gouvernemens à intervenir, et la Porte devra remettre le glaive dans le fourreau, ainsi que cela s'est vu lors de la campagne contre le Montenegro. Chaque fois que, contrainte par la pression européenne, la Porte a été amenée à des concessions envers les chrétiens sujets du sultan, elle a perdu une portion de sa force intérieure. Si au contraire, ce qui ne paraît plus douteux maintenant, le divan continue à marcher dans la voie très louable et très prudente où il est entré, les populations chrétiennes s'avanceront d'un pas encore plus rapide vers un développement de race, de religion, d'industrie, de richesse, et, il ne faut pas se le dissimuler, cette issue n'est pas non plus sans danger pour la Porte-Ottomane. Certainement la race turque a de son côté de notables avantages : les Turcs sont habiles à la guerre, ils sont unis sous un drapeau qui a eu des jours glorieux et dont de nouveaux triomphes ont rajeuni l'éclat. Les chrétiens sont pour la plupart peu habitués sinon au maniement des armes, du moins à la discipline. La race turque a une longue habitude du gouvernement et en quelque sorte la tradition de l'autorité; elle connaît l'art, familier aux races que la conquête a placées au-dessus de plusieurs races vaincues ou enchaînées dans leur orbite, de maintenir une population par une autre, de balancer un culte par un autre. Quoi qu'il en soit, on doit espérer qu'un gouvernement juste, une administration ferme, une autorité paternelle, pourront guérir bien des plaies, effacer bien des rancunes, adoucir bien des ressentimens. Des populations satisfaites seront moins aisément remuées par des conspirateurs ou des fanatiques. Une autre autre chance de paix et de tranquillité, c'est l'absence en Turquie, et on peut le dire en Orient, du sentiment et des passions révolutionnaires; nulle aspiration à une fausse et impraticable égalité, nul désir de conquérir un droit abstrait et philosophique n'agitent et ne troublent ces natures simples et ces intelligences droites. Les populations de la Turquie veulent un bien-être modéré; elles ont des intérêts de race, des passions religieuses, et ne demandent qu'à ne plus gémir sous l'oppression et à pratiquer librement leur culte.

Néanmoins ceux qui connaissent bien les populations chrétiennes de l'empire ottoman (et nous entendons parler surtout de celles du rite grec) savent qu'elles gardent profondément gravé dans leurs cœurs le souvenir de l'humiliation que leur culte a subie pendant les rigueurs du despotisme musulman, dont la mémoire se transmet de

générations en générations. Même sans l'influence étrangère, la Porte a déjà une partie assez difficile à jouer; mais les difficultés augmentent et prennent des proportions redoutables quand elle rencontre à chaque pas l'action de la Russie et celle de l'Autriche unies contre elle, et c'est ce qui avait lieu en 1850, au moment même où Omer-Pacha était à Bucharest, et alors que le sultan le nommait muchir de Roumélie. Les moyens d'agir sur les Bulgares, les Serbes, les Bosniaques, ne manquaient pas à ces deux puissances; ces populations n'ont pas oublié que leurs ancêtres ont vécu sur un sol libre et ont obéi à des rois indépendans, dont quelques-uns ont été des guerriers illustres. Les traditions et les poésies populaires, qui leur rappellent sans cesse un passé glorieux, entretiennent parmi elles des désirs qu'il est désormais impossible à la Porte-Ottomane de comprimer, et qu'elle peut tout au plus endormir par la satisfaction des intérêts. L'Autriche pouvait plus qu'aucune autre puissance balancer dans la Turquie d'Europe l'immense influence religieuse de la Russie, parce qu'elle compte dans ses états plusieurs millions de Slaves du midi professant la religion catholique, et que l'on peut opposer aux Slaves du nord professant le rite grec, comme on a si souvent opposé les Allemands catholiques du midi aux Allemands protestans du nord. Pendant longtemps l'Autriche, ainsi que nous l'avons dit, avait agi dans la Turquie d'Europe en faveur des catholiques de cette partie de l'empire, sans perdre de vue son action diplomatique, mais sans mauvais vouloir apparent contre la Porte. En 1850, ses journaux prenaient parti ouvertement pour les Bosniaques contre l'autorité turque, — et que la cour de Vienne ait eu raison ou non dans les accusations qu'elle lançait contre les Turcs, la conséquence de sa politique était l'affaiblissement de la Porte-Ottomane, en lui aliénant les populations chrétiennes. Un haut intérêt s'attachait donc aux événemens qui se passaient alors en Bosnie, et dans lesquels Omer-Pacha joua le rôle principal.

Comme la Bulgarie, la Bosnie a été un royaume, dont quelques portions sont maintenant sous le sceptre de la maison de Lorraine. Ce royaume n'a perdu son indépendance que vers la fin du xve siècle, lors de sa conquête définitive par Bajazet II. Ses princes, qui avaient commencé par professer l'hérésie des Albigeois, reconnurent l'église romaine et la religion catholique, qui brilla d'un tel éclat dans leur royaume, qu'en 1444 le pape Eugène IV pouvait dire dans une bulle : *Fratres vicariæ Bosnæ facti sunt murus inexpugnabilis pro fide catholica.* La conquête musulmane n'affaiblit la foi que chez les grands. En Bosnie comme en Albanie, ceux-ci embrassèrent l'islamisme pour conserver leurs rangs et leurs priviléges; mais ils ont toujours gardé leurs anciens noms slaves, par lesquels ils sont connus dans

le pays, et ce n'est que dans leurs relations avec les fonctionnaires turcs ou dans les documens émanés de la Porte qu'ils sont appelés de leurs noms musulmans et désignés par leurs qualités ottomanes de bey, pacha, etc. (1). Le nombre des catholiques est considérable en Bosnie; ils ont trois couvens avec leurs églises : ce sont ceux de Saint-Jean-Baptiste à Sudinsk, du Saint-Esprit à Fojnica, de Sainte-Catherine vierge et martyre à Kreshevo, où l'on voit des moines de l'ordre de Saint-François; il y a en outre un couvent à Rome destiné aux Bosniaques, et qui est celui de Saint-Barthélemy-en-l'Ile. Il y a deux églises paroissiales sans couvens, et les paroisses dans toute la province sont au nombre de cinquante. On compte aussi trois chapellenies locales, quatre-vingt-onze prêtres ayant charge d'âmes, et treize qui habitent hors de la province, en tout cent cinquante-trois prêtres, en y comprenant les religieux. Il y a en Italie et en Hongrie de nombreux étudians bosniaques qui se destinent aux ordres. La Bosnie a un évêque; il est le successeur des prélats qui se sont transmis régulièrement la crosse épiscopale depuis l'an 1315. Le saint-siége y est représenté depuis 1340 par des vicaires apostoliques; leurs noms ont été conservés ainsi que ceux des évêques. La conquête musulmane a détruit beaucoup de couvens, et le nombre des ecclésiastiques est certainement insuffisant pour la population catholique. Les moines et les catholiques de Bosnie sont attachés au saint-siége; il y a parmi eux deux partis, l'un qui penche pour l'Autriche et l'autre pour la Porte-Ottomane. La Bosnie est d'une part limitrophe de la Serbie, dont les habitans ont été souvent sollicités, mais en vain, par les Bosniaques, de s'unir à eux; d'un autre côté, les Bosniaques donnent la main aux Albanais catholiques ou mirdites, qui comptent plus de quarante mille familles, population belliqueuse établie sur les rives du Drin et en communication avec l'Adriatique par Scutari et Durazzo. Il est tout naturel que l'Autriche attache un grand intérêt à établir son influence sur ces populations, et cette influence une fois acceptée, le boulevard de la Turquie d'Europe contre cette puissance est battu en brèche; mais il n'est pas moins naturel que la Porte-Ottomane

(1) Beaucoup de familles ont aussi gardé plus que le souvenir de la foi de leurs ancêtres, et il n'est pas très rare de voir un seigneur bosniaque faire venir un prêtre catholique ou grec au lit de mort et recevoir les sacremens avant de paraître devant Dieu. Peut-être la peur est-elle alors la principale conseillère; ce qu'il y a de certain, c'est que cette peur ne trouble guère les Albanais ni pendant leur vie ni à l'heure de la mort. Presque tous les beys albanais des districts habités par les chrétiens grecs, et notamment les Toskes, sont ce que l'on a appelé, très faussement à mon avis, des esprits forts ou de libres penseurs. Ils s'appellent eux-mêmes francs-maçons, et pensent volontiers, au rebours de Voltaire, que si Dieu n'existait pas, il serait inutile de l'inventer.

veuille y maintenir sa prépondérance. Pour atteindre ce but, elle fit à plusieurs reprises des expéditions dans cette province, qui n'a jamais été complétement assimilée au reste de la Turquie, et où le pouvoir des sultans est loin d'avoir été toujours paisiblement reconnu. Là comme en Égypte, le conquérant avait été obligé de respecter des intérêts, des institutions, des priviléges, et la conquête avait pris le caractère d'une transaction. Cet état de choses ne pouvait convenir au sultan Mahmoud, qui avait décidé l'abolition du système féodal dans l'empire, et qui réussit à peu près à accomplir cette grande tâche. En Bosnie comme en Albanie, il voulut faire sentir sa force et briser toutes les résistances locales en faisant exécuter la loi du recrutement, dont les nouvelles institutions rendaient l'application indispensable pour tout l'empire, afin d'avoir une armée permanente respectable. Le sultan chargea Rechid-Méhémet-Pacha d'exécuter ses ordres en Bosnie. Cet homme, que l'on peut appeler le dernier des Osmanlis, qui, sous le nom de Kutaya-Pacha, avait fait avec succès la guerre en Grèce, qui fut depuis *rouméli-valessi*, *seraskier*, grand-vizir avec un pouvoir immense, est le même qui fut battu par Ibrahim-Pacha à Koniah, et dont la cruelle fermeté soumit les Albanais et les Kurdes.

En 1831, Méhémet était grand-vizir et *rouméli-valessi*, ou gouverneur de toute la Turquie d'Europe, charge qui n'existe plus aujourd'hui; il faisait gouverner par ses lieutenans toute cette partie de l'empire. Il chargea l'un d'eux, Daoud-Pacha, d'exécuter en Bosnie le firman qui y décrétait le recrutement. Un soulèvement général éclata; Daoud-Pacha fut chassé de Vechetrin, où il s'était laissé surprendre, et obligé par les insurgés de se réfugier à Betolia. Rechid-Méhémet-Pacha détacha alors de son armée six mille hommes, dont il donna le commandement à Mahmoud-Pacha, qui avait commencé par être son *schamdangi-bachi*, c'est-à-dire son *chef du luminaire*, et il l'envoya châtier les rebelles, qui avaient à leur tête un bey bosniaque du nom de Hussein, auquel est resté dans le pays le nom de *capitaine Hussein*. C'était un homme de trente-un ans, d'une grande bravoure, d'une grande audace, d'un esprit très ouvert et fertile en expédiens. Mahmoud-Pacha était soutenu par le grand-vizir, qui s'était avancé avec son corps d'armée jusqu'à Vechetrin, sur les frontières de Bosnie, et qui était prêt à y entrer, si son lieutenant n'avait pas pu venir à bout des insurgés. Mahmoud les battit dans trois rencontres successives, et obligea Hussein-Bey à chercher un refuge en Autriche. Resté maître de toute la Bosnie, il la parcourut en faisant exécuter partout le firman et opérer le recrutement. Il fit rentrer tout l'arriéré des impôts que la Porte n'avait pu se faire payer depuis plusieurs années, et gouverna tranquillement la Bosnie

comme vizir pendant deux ans. C'était un homme de facultés ordinaires, mais ayant de l'aptitude pour la guerre, heureux dans tout ce qu'il entreprenait, et d'une bonté, d'une longanimité qui contrastaient avec la férocité et l'impétuosité de caractère de son chef et de son protecteur. Un voyageur anglais, à qui l'on doit un livre plein d'intérêt (1), nous a donné le portrait de Mahmoud-Pacha en quelques lignes, où la plaisanterie n'a pas cependant altéré la ressemblance. Il était alors à Janina, et c'était peu de temps avant sa mort. « A neuf heures du matin, j'allai présenter mes respects au vizir Mahmoud-Pacha, un homme avec un long nez, et qui ressemblait tout à fait au pape Benoît XIV. Je restai quelques heures avec lui, parlant des affaires turques, et nous entrâmes dans une vive discussion sur la question de savoir si l'Angleterre était une partie de Londres, ou si Londres faisait partie de l'Angleterre. Il me parut un homme remarquablement bon; il prit un grand intérêt à entendre parler des affaires de l'Égypte, que j'avais récemment visitée... »

Mahmoud-Pacha, devenu à son tour *rouméli-valessi*, mourut à Prisrend. Après lui, la Bosnie échappa de nouveau au contrôle de la Porte, qui, pendant plusieurs années, chercha vainement à y introduire, ainsi que dans l'Herzégovine, le *tanzimat-haïrié* (littéralement *règlement d'équité*). En septembre 1849, elle se décida à confier cette grave question à Tahir-Pacha, alors gouverneur civil et militaire de la Bosnie, en invitant les beys héréditaires des districts à user de toute leur influence sur les propriétaires turcs pour mettre en vigueur les nouvelles dispositions du tanzimat. Ces beys, comme on l'a vu, ont le titre de pachas, qu'ils doivent à la grande autorité qu'ils exercent dans le pays et aux cadeaux considérables qu'ils font aux hauts fonctionnaires du divan. Tahir-Pacha est un personnage déjà connu du public français, et nous n'aurons à dire que quelques mots avant de le montrer aux prises avec les événemens qui marquèrent la fin de sa carrière et de sa vie.

Tahir avait été marchand dans sa jeunesse, puis armateur et propriétaire d'un bâtiment de commerce. De 1816 à 1819, il exerça la piraterie, tantôt redouté, tantôt persécuté par la Porte. Au moment où éclata la guerre de l'indépendance grecque, il fut gracié et chargé de hautes fonctions dans la marine. On sait que ce fut lui qui commandait la flotte turque à la bataille de Navarin, et qui eut l'honneur d'être vaincu par les trois plus grandes puissances maritimes du monde. Triomphe sans gloire, défaite sans déshonneur! Après la guerre, il fut investi des plus hautes dignités et envoyé, mais sans succès, en Algérie, pour opérer une entente avec le dey d'Alger. Plus

(1) *Visites aux monastères du Levant*, par l'honorable R. Curzon.

tard, Tahir-Pacha fut nommé gouverneur-général de Tripoli de Barbarie, et son administration a été racontée ici même par un juge compétent (1). Tombé de nouveau en disgrâce, il fut enfin nommé, en août 1849, gouverneur général de la Bosnie. Tahir-Pacha avait conservé le caractère d'un pirate barbaresque et les passions d'un vieux janissaire; il ne croyait pas la réforme possible dans l'empire ottoman, se moquait de toutes les idées étrangères, et était fort contrarié de la mission que la Porte lui avait confiée. Dans ses rares momens de bonne humeur, il se moquait lui-même des vaines tentatives qu'on l'obligeait à faire pour détruire le système féodal en Bosnie et dans l'Herzégovine. Cependant, pour se donner auprès de la Porte les apparences du zèle et de l'activité, il se prononça contre Ali-Stolatchovitch, pacha héréditaire de l'Herzégovine, dont la domination, maintenue par la terreur, enlevait aux populations chrétiennes toute confiance dans le succès des entreprises du divan. De son côté, Ali-Pacha se plaignait d'être obligé d'entretenir une très nombreuse milice pour réprimer les incursions des brigands monténégrins. Il avait corrompu les hauts fonctionnaires qui pouvaient servir ses vues et fait des comptes de dépenses tellement exagérées, que, loin de tirer quelque profit de l'Herzégovine, la Porte était forcée d'y mettre du sien. Vers le mois d'octobre 1849, fin de l'année financière en Turquie, Ali-Pacha devait à la Porte le tribut tout entier, c'est-à-dire qu'il le portait en compte comme ayant été employé pour les dépenses de l'état.

Ali-Pacha, de la famille de Stolatchovitch, prenait son nom de *Stolatch* (au moyen âge *Stolzenburg*), château fortifié où l'on peut lire encore des versets de la Bible écrits en vieux caractères gothiques. Ce château est situé à trois lieues environ au nord-est de Mostar, capitale de l'Herzégovine. Ali était un vieillard plein d'orgueil farouche, et dont l'œil contemplait avec complaisance, sur les murs d'enceinte de son palais de Mostar et de ses châteaux d'été de Buna et de Stolatch, les pals garnis des têtes de chrétiens décapités par ses ordres ou par ceux de son *cavas-bachi* (chef de ses gardes), qu'il avait armé d'un pouvoir absolu. Il régnait véritablement et se flattait de l'espoir de voir rétablir en sa personne la dignité de *krall* (roi) de l'Herzégovine (2). La Sublime-Porte, impuissante pour ré-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er octobre, l'étude de M. Pellissier sur Tripoli.

(2) L'Herzégovine était jadis unie au sandjack de Bosnie, mais elle forme maintenant un pachalik séparé. La Bosnie et l'Herzégovine se trouvent donc à peu près dans la situation où étaient ces provinces alors qu'il y avait un roi en Bosnie et un duc (*Herzog*) en Herzégovine. Ce dernier mot veut dire le *duché*. On sait qu'en 1440 l'empereur Frédéric reconnut le titre de duc à Étienne, chef de la province. Ce duché ne cessa d'exister politiquement qu'en 1483 par la conquête des Turcs.

primer et punir la férocité d'Ali-Pacha, envoya cependant des commissaires pour examiner l'état des choses dans l'Herzégovine; c'est un des moyens le plus fréquemment employés par le divan, soit pour se débarrasser d'une question incommode et gagner du temps, soit pour s'assurer de la vérité. Les commissaires furent corrompus par Ali-Pacha, et s'en retournèrent avec des rapports mensongers. Les abus continuèrent donc comme par le passé.

Tahir-Pacha, au milieu de pareilles conjonctures, renonçant à s'occuper de l'Herzégovine, se mit à lutter en Bosnie contre les menées des pachas et des beys indigènes des différens districts. D'après les termes de son firman de gouverneur général, ces pachas et ces beys étaient placés sous son commandement et ne devaient agir que d'après ses ordres, mais ils se moquaient du firman et ne lui obéissaient pas. Ces chefs indigènes avaient le tanzimat en horreur, parce que l'exécution et l'application sérieuse de ce règlement les menaçaient de la perte de toutes leurs prérogatives et dignités en mettant un terme à leur pouvoir arbitraire. Ils avaient résolu d'user de tous les moyens à leur portée pour s'opposer à l'introduction des réformes. Une véritable conspiration s'organisa. Fazli-Pacha de Serajevo, Mahmoud-Pacha de Tousli, Mustahi-Pacha de Bihatch et Ali-Bey de Bania-Luca, qui étaient les plus marquans des conspirateurs, ne voulurent ou n'osèrent pas se mettre ostensiblement à la tête d'un soulèvement. Ils feignirent de se soumettre à la Porte et firent susciter adroitement une insurrection par des hommes presque inconnus, tels qu'Ali-Keditch, Méhémed-Riditch et autres, dont la résidence était dans la Croatie turque, siége traditionnel de tous les soulèvemens bosniaques.

Ali-Keditch avait jadis commandé des bandes de voleurs, et avait fait plusieurs excursions sur le territoire autrichien; depuis, il s'était retiré dans ses terres, qu'il administrait paisiblement. Par ordre des pachas conjurés, il réunit autour de lui les principaux propriétaires turcs de la *Craïne* (1), leur fit une petite allocution qui expliquait à la fois ce que c'est que le tanzimat, et surtout quelles passions et quelles antipathies soulevait ce seul nom. « Seigneurs propriétaires, leur dit Ali, la Sublime-Porte, en voulant introduire parmi nous le tanzimat sans en avoir le droit, puisqu'elle ne possède pas la souveraineté absolue sur la Bosnie, qui n'a été liée à l'empire ottoman qu'en vertu de conventions, cherche à supprimer tous les droits inhérens à la possession héréditaire des fiefs. De cette façon, chaque propriétaire de fief devra : 1° payer l'impôt foncier, 2° fournir à des conditions fixées par la Porte le terrain né-

(1) On appelle ainsi la Croatie turque.

cessaire à l'existence des *giaours* (chrétiens); 3° la Porte a l'intention d'examiner les documens de chaque propriétaire de fief, et de le punir sévèrement de la non-exécution des conditions féodales pour le passé; 4° enfin la Sublime-Porte veut établir pour l'avenir de nouvelles règles, telles que la conscription générale pour le service militaire régulier, institution qui n'est point d'accord avec nos anciennes traditions, et qui nous assimilerait aux *giaours* comme les autres troupes régulières ottomanes. Souffrirons-nous de pareilles injustices? » Ce discours suffit pour exciter les esprits des Bosniaques, et il fut résolu qu'on résisterait opiniâtrément à la Porte. Habitués au pillage, les Bosniaques ne connaissent le Coran que de nom; mais ils n'en sont pas moins musulmans fanatiques, en ce sens qu'ils ne veulent pas de l'égalité avec les chrétiens.

Tahir-Pacha ne tarda pas à apprendre la résolution des insurgés; il voulut les punir et marcha contre les places fortifiées qu'ils occupaient; ses débuts furent heureux. Il les chassa de Passavina, de Bania-Luca, et les cerna même dans Swornik; mais après s'être avancé jusque-là sans s'être assuré de ses derrières, il craignit avec raison de tomber dans une embuscade, et se retira en toute précipitation pour gagner la Croatie turque. S'étant frayé un passage entre Priédor et Stari-Maidan, il était au moment de franchir la rivière de l'Ouna, lorsqu'il fut cerné de si près par les insurgés, qui avaient repris l'offensive à la nouvelle de sa retraite, que toute communication avec la Bosnie lui fut coupée. La situation de Tahir-Pacha fut un moment très critique. Au commencement de février 1850, il fut même sur le point de chercher un refuge sur le territoire autrichien avec son corps affamé, décimé par le typhus et réduit alors à trois bataillons d'infanterie, deux escadrons de cavalerie et six canons. Tahir-Pacha put du moins se procurer en Autriche des provisions qui le mirent en état d'attendre pendant quelques semaines un temps plus favorable pour opérer sa retraite à travers les marécages de l'Ouna. Cette opération lui réussit, et les insurgés, ayant appris son passage, retournèrent dans leur ville de Bihatch, située dans une île marécageuse de l'Ouna, cherchant l'occasion de traiter avec Tahir-Pacha au moyen de cadeaux qu'ils échangèrent. C'est ainsi que se termina, sans le moindre avantage pour la Porte, cette campagne si maladroitement combinée par Tahir-Pacha, et dont le double objet était de châtier les Bosniaques et d'introduire le tanzimat en Bosnie. Les Bosniaques au contraire puisèrent dans leur succès plus de confiance en leur valeur, et s'imaginèrent que la Sublime-Porte ne parviendrait jamais à les soumettre.

Pendant cette campagne, les chrétiens de Bosnie ne purent former

aucun parti, et leur sort fut des plus tristes. Tour à tour jouets de la Porte et de l'esprit insurrectionnel des musulmans bosniaques, ils flottèrent constamment entre la crainte et l'espérance. Divisés en catholiques romains et catholiques grecs, se haïssant d'ancienne date, ils ne voulurent pas entendre parler d'un rapprochement entre eux, qu'avaient tâché d'amener leurs prêtres, les seuls hommes intelligens de leur race. L'Autriche, qui désirait se créer un parti en Bosnie, flattait le clergé catholique; elle ne put se concilier le clergé grec, qui tous les jours fait des prières pour la santé du corps et le salut de l'âme de l'empereur de Russie. Elle tenta d'organiser sous main une propagande panslaviste par des Croates catholiques; mais cette propagande, peu comprise par les catholiques, échoua auprès des Grecs comme ayant une tendance opposée à leur religion. En résumé, les chrétiens portèrent presque tout le poids de la guerre, servant tour à tour celui des deux partis avec lequel les circonstances les mettaient en contact. Tout le travail des transports de l'armée turque fut fait ainsi forcément par des chrétiens qui ne reçurent pas le moindre salaire (1).

Pendant que Tahir-Pacha et les insurgés s'épuisaient en marches et contre-marches sans résultats et occasionnaient à la Porte une dépense de plus de 9,000 bourses (environ 1,125,000 fr.), Fazli-Pacha, Mahmoud-Pacha et Mustahi-Pacha, chacun pour son compte, intriguaient à Constantinople pour obtenir la place de gouverneur général de la Bosnie, alléguant que cette province ne pouvait être administrée d'une façon profitable pour la Porte que par un Bosniaque; mais la Porte, à qui ce thème était parfaitement connu, et qui savait à qui elle avait affaire, répondit en engageant ces fonctionnaires à user de leur influence pour introduire le tanzimat et se préoccuper sérieusement des moyens de changer l'ancien état de choses en vue du plus grand bien de l'empire.

Dans le mois de janvier 1850, au moment où Tahir-Pacha se voyait dans la situation la plus critique, on tint enfin conseil à Constantinople sur les affaires de Bosnie et sur les moyens de résister avec vigueur à un soulèvement qui menaçait de devenir général dans cette province. On manquait de soldats, on ne pouvait pas rappeler d'Asie les corps qui s'y trouvaient. Les garnisons de la Roumélie étaient faibles; douze mille hommes avaient été envoyés dans la Valachie. Les finances étaient en mauvais état, l'occupation des principautés ayant depuis dix-huit mois coûté beaucoup d'argent.

(1) Tahir-Pacha mit en réquisition six cents chrétiens et douze cents chevaux pour les transports; quatre cent seize hommes avec six cents chevaux seulement retournèrent chez eux, et encore dans un état déplorable. Dans le camp des rebelles bosniaques, les chrétiens furent encore plus maltraités.

Le crédit était affaibli; les banquiers arméniens ne voulaient plus rien prêter. Les difficultés de la situation se présentèrent alors au divan dans toute leur force. Il supposa, non sans raison, que l'Autriche, qu'il avait heurtée de front en accordant l'hospitalité aux réfugiés hongrois, et que la Russie, avec laquelle la Turquie était en collision en Valachie, verraient avec plaisir le soulèvement de la population musulmane en Bosnie, que ces deux puissances le favoriseraient même au besoin, pour occuper et affaiblir la Porte par des troubles continuels. Si les motifs d'inquiétude et de crainte ne manquaient pas au gouvernement ottoman, on était loin d'apercevoir encore les moyens de faire face à cette crise, lorsque la Porte reçut de l'Angleterre le conseil de prendre énergiquement l'offensive. Décidé par cette démarche du cabinet britannique, le divan désigna les réserves de la Roumélie pour entrer en Bosnie, soumettre cette province et y introduire le tanzimat. Omer-Pacha fut nommé commandant en chef de l'expédition.

III.

Dans les premiers jours d'avril 1850, le nouveau commandant en chef reçut l'ordre de se rendre à Constantinople pour être investi de ses pouvoirs et en même temps donner son opinion sur la manière d'opérer en Bosnie. Omer-Pacha, comme nous l'avons dit, quitta son poste de Bucharest vers la fin du même mois, fut reçu le 3 mai par le sultan de la façon la plus bienveillante, et obtint pour ses services rendus en Valachie une gratification de 1,000 bourses (125,000 fr.). On lui enjoignit de s'entendre avec le ministère de la guerre pour prendre connaissance de l'état de la Bosnie et se concerter sur les détails de l'expédition; mais, ainsi qu'il arrive ordinairement en Turquie, Omer-Pacha rencontra dans le ministère de nombreux ennemis, malgré la haute protection dont l'honoraient le sultan lui-même et son premier ministre Rechid-Pacha. On ne pouvait pardonner au renégat son mérite personnel et surtout la confiance qu'il avait inspirée à son souverain comme homme de guerre. On chercha à le contrarier de toutes les manières, on rejeta ses plans comme ne répondant pas au but de l'expédition, et on voulut l'amener à en suivre d'autres. Toutes ces contrariétés décidèrent Omer-Pacha à demander au sultan une audience particulière, dans laquelle il lui déclara que les conjonctures au milieu desquelles il se trouvait l'obligeaient à se démettre du commandement. Le sultan, qui avait à cœur le rétablissement de son autorité en Bosnie, calma le général, lui conseilla d'adopter les plans du ministère, et de choisir quelques bons officiers hongrois et polonais pour former son état-

major. Omer-Pacha put en même temps espérer qu'on le laisserait par la suite libre d'agir d'après ses propres inspirations.

On a beaucoup parlé des abus que crée le despotisme ministériel dans un gouvernement parlementaire; mais ce despotisme devient une monstruosité sous une monarchie absolue comme celle des sultans. Au moins, sous le gouvernement parlementaire, les ministres portent le poids de la responsabilité et peuvent être attaqués par droit de légitime défense; mais quand la souveraineté réside tout entière, soit par la force des traditions, soit par le vœu des peuples, dans la main du monarque, toute sécurité disparaît, s'il n'est pas la fontaine de grâce et de justice même contre les instrumens de son propre pouvoir.

Omer-Pacha se soumit à la nécessité, adouci par les paroles flatteuses du sultan, l'un des hommes dont les manières ont le plus de grandeur simple et de grâce souveraine. Il consentit à suivre les plans qu'on lui proposait, et quitta Constantinople le 10 mai 1850, accompagné de trente officiers polonais et hongrois, mais sans connaître même les forces placées sous son commandement. Après s'être rendu d'abord à Monastir, siége de son pachalick militaire, et y avoir réglé ses affaires particulières, il partit pour Pristina, où, d'après les avis du ministère de la guerre, il devait trouver son corps d'armée concentré. Chemin faisant, il recueillit quelques données sur les bataillons qui l'attendaient, et, arrivé à Pristina, il sut à quoi s'en tenir sur la force de ces troupes et sur l'état où elles se trouvaient. Onze bataillons d'infanterie formant un effectif de huit mille deux cents hommes, deux régimens de cavalerie, huit canons de différens calibres et deux cent cinquante artilleurs, en tout environ dix mille hommes, tel était l'effectif réuni à Pristina. En Bosnie, Omer-Pacha devait trouver encore quatre mille hommes, ce qui porterait son armée à quatorze mille hommes, avec lesquels il devait occuper cette province.

Ces forces lui semblèrent insuffisantes. Les munitions étaient en abondance : l'infanterie était assez bien équipée, l'artillerie également; mais la cavalerie était presque hors d'état de servir. Sur ces entrefaites, Tahir-Pacha était mort le 12 mai 1851, — naturellement, disent les uns, — de colère et de rage, disent les autres, — de poison, prétendent les mieux informés. On doit dire cependant que ce genre d'exécution est beaucoup moins à la mode maintenant en Orient. On y assassine bien quelquefois, mais les meurtres officiels y sont devenus rares. Quoi qu'il en soit, la Bosnie se trouvait sans gouverneur. Les pachas indigènes et les beys voulurent mettre à profit cette circonstance pour maintenir l'ancien état de choses. Les plus résolus d'entre eux, Fazli et Mahmoud-Pacha, sollicitèrent de nou-

veau la place de gouverneur. Les beys les plus puissans appuyèrent ces deux candidats, afin de mieux garder par la suite leur influence dans le pays. Tout en excitant sous main les chefs insurgés (Méhémed-Riditch et Ali-Keditch), ils ne doutaient nullement du maintien de l'ancien système. Telle était la situation de la province où Omer-Pacha allait avoir à exercer les fonctions de commandant militaire.

Omer-Pacha ne connaissait pas encore ses troupes, à l'exception de deux bataillons; il avait sous ses ordres des régimens dont il ne savait que le nom, et qu'il n'avait jamais commandés en personne. Il chercha à les connaître en avançant lentement. Il fit bientôt la triste expérience que ces soldats avaient été négligés et commandés jusqu'alors par des officiers incapables et surtout peu habitués à la discipline. Le corps d'officiers supérieurs était composé d'hommes qui dans un conseil de guerre osèrent prétendre qu'il « ne fallait pas prendre au sérieux l'ordre du sultan de transformer tous les habitans des provinces en *giaours*, que Dieu et le prophète ne favoriseraient pas une pareille entreprise, que les Bosniaques étaient très belliqueux, et qu'il y avait peu d'espérance de voir une fin glorieuse à la lutte qu'on allait tenter. » Comment compter, avec de pareils officiers, sur le succès d'une expédition? Mais Omer-Pacha arrêta ses plans de manière à laisser dans l'inaction, lors des rencontres importantes, ceux des officiers supérieurs qui lui paraissaient le plus suspects, et il chercha à gagner les soldats et les sous-officiers en leur parlant d'avancement et de butin.

Avant d'arriver à la frontière de la Bosnie, Omer-Pacha accueillit avec une satisfaction dédaigneuse les hommages des beys bosniaques venus à sa rencontre pour le recevoir et le complimenter, d'après un ancien usage, en sa qualité de haut fonctionnaire de la Porte. Cette cérémonie rappelle encore les vieilles mœurs de l'Orient. Les génuflexions, le baisement des pieds et des robes, les protestations de la plus complète soumission aux ordres de la Porte, présentent un spectacle intéressant pour qui sait y discerner ce mélange de politesse et d'humilité, de dissimulation et de dignité qui compose le caractère oriental. Omer-Pacha, né et élevé parmi les Croates, qui d'ailleurs était allié par le sang et le caractère à la race serbe et illyrienne, ne tarda pas à pénétrer les intentions de ces chefs et à découvrir les diverses nuances de chaque parti. Il donna en secret des espérances à chacun d'eux, et, comptant par ce moyen se rendre la tâche facile, il employa largement la corruption, fit aux uns des promesses d'emplois lucratifs, laissa entrevoir aux autres les biens de l'état comme pouvant bientôt leur appartenir. A l'aide de ces artifices, dont l'usage n'a pas été moins fréquent en Occident qu'en Orient, il forma un réseau d'espions, et en

arrivant à Iéni-Bazar le 13 juin 1850, il était déjà au courant de tout ce qui se passait non-seulement en Bosnie, mais encore dans les provinces voisines, notamment en Bulgarie, où il s'attendait d'un moment à l'autre à faire une excursion. Dès son arrivée, tous les pachas civils, beys, mussélims et cadis, tous les principaux employés et prêtres des provinces de Bosnie et d'Herzégovine furent invités à se rendre à Serajevo, capitale de la Bosnie, pour y former une assemblée, y apprendre les volontés de la Sublime-Porte et se concerter sur les moyens de les mettre à exécution. En même temps le commandant des troupes concentrées à Serajevo avait reçu l'ordre secret d'obliger tous les membres de l'assemblée qui avait été convoquée à occuper des tentes dans l'intérieur du camp même, et de les tenir sous la surveillance militaire.

Omer-Pacha n'avait eu que trop raison de se tenir prêt à faire une excursion en Bulgarie. Au moment où il pénétrait sur le territoire bosniaque, un mouvement des chrétiens bulgares autour de Widdin, Nissa et Liscovatch venait susciter de nouveaux embarras à la Porte. Le muchir, conformément à des instructions secrètes, dut se rendre en Bulgarie pour comprimer le soulèvement. Il quitta, dans la nuit du 26 juin 1850, la ville de Iéni-Bazar avec deux bataillons d'infanterie et deux escadrons de lanciers, s'avança à marches forcées à travers les forêts par Cassova et Coursumblia, et entra inopinément le quatrième jour à Nissa. Plusieurs des individus les plus compromis dans l'insurrection n'eurent que le temps de quitter la ville et de se réfugier sur le territoire serbe. Omer-Pacha donna l'ordre de rechercher plusieurs fugitifs jusque dans leurs retraites au fond des forêts de Procup, Cuménitza, Liscovatch, et sur la frontière de Serbie, près de Widdin. Ces fugitifs furent ramenés à Nissa pour rendre compte de leur conduite, et condamnés à envoyer une députation à Constantinople pour y exposer leurs griefs. Ce soulèvement, qui n'avait pas laissé d'être sérieux, n'était cependant pas arrivé au point de justifier des accusations malveillantes contre les populations des contrées où il avait éclaté. Les habitans de Liscovatch et d'autres lieux avaient déjà précédemment, en s'appuyant sur les principes mêmes du tanzimat, sollicité la suppression de nombreux abus; mais toutes leurs prières avaient été passées sous silence et leurs pétitions supprimées par les pachas de Nissa et de Widdin. Tel était l'état des choses, lorsqu'au printemps de 1850 les paysans de Nissa et de Liscovatch s'étaient plaints aux pachas de Widdin et de Nissa des injustices et de l'oppression des employés turcs. Ils avaient été dispersés, et la députation qu'ils voulaient envoyer à Constantinople avait été arrêtée en chemin. Les pachas avaient fait savoir à cette époque à tous les chrétiens que, s'ils con-

tinuaient à murmurer, ils exciteraient la population turque contre eux, attendu qu'étant les maîtres du pays, ils ne permettraient jamais que la Bulgarie prît exemple de la Serbie, où le Turc est soumis aux institutions des chrétiens (1). Ces menaces de la part des pachas, l'action de la propagande serbe et russe, avaient motivé une supplique adressée à l'empereur de Russie, « par laquelle trois cent onze Bulgares sollicitaient une intervention russe, ou, pour mieux dire, demandaient à être délivrés du joug turc. » Tous ces faits furent exposés au conseil ou *mejlis* de Nissa, devant lequel comparurent les fugitifs bulgares. Le conseil décida donc qu'une députation bulgare partirait pour Constantinople, et au départ cette députation fut accompagnée d'une forte escorte qui devait, pendant sa marche vers la capitale de l'empire, la préserver de la vengeance des Turcs.

Ayant ainsi, en trois semaines, accompli sa tâche en Bulgarie, Omer-Pacha s'en retourna en toute hâte, avec sa suite seulement, rejoindre son corps d'armée à Iéni-Bazar. Là, il reçut de Serajevo et de la Craïne l'avis que les Bosniaques mahométans regardaient son hésitation à pénétrer dans l'intérieur de la Bosnie comme une preuve de faiblesse, et qu'ils prédisaient d'un ton railleur « qu'Omer-Pacha laisserait sa réputation en Bosnie, » ajoutant que, si leurs compatriotes les pachas et beys retenus dans le camp de Serajevo ne leur étaient pas rendus sous peu, ils iraient les délivrer. Ces menaces engagèrent Omer-Pacha à hâter sa marche sur Serajevo, et ce mouvement fut effectué malgré de graves difficultés de terrain. La Bosnie n'est qu'une grande forteresse défendue au sud et à l'ouest par d'énormes crêtes de rochers que traversent un petit nombre de défilés, tandis qu'à l'est se trouvent les montagnes qui s'étagent du nord-ouest au sud-est, de Vischegrad à Senitza, et le profond fossé de la Drina. Pour être maître de la Bosnie, il faut pénétrer à Travnik et à Serajevo, c'est-à-dire dans la grande concavité triangulaire qui occupe le centre de cette forteresse naturelle, et qui présente à son angle septentrional le château élevé de Vranduk, à son angle oriental Serajevo et son amphithéâtre de montagnes formidables, à son angle occidental le défilé de Travnik, et plus loin la forteresse de Jaïtza. Il suffit de jeter les yeux sur la carte de cette province pour reconnaître combien sont justes les expressions par lesquelles les Hongrois, pour excuser leur retraite de ce pays en 1464, caractérisaient la Bosnie : *Arces jugis impositæ opere et naturâ munitæ, regio minantibus in cœlum scopulis aspera!*

(1) Il y a encore dans les districts du sud de la Serbie plus de huit mille musulmans qui sont obligés de suivre les lois établies dans cette principauté.

Des députations de chrétiens bosniaques vinrent près de Serajevo au-devant d'Omer-Pacha. Leur attitude était embarrassée, et il était facile de deviner à leur maintien que la crainte qu'ils avaient de leurs compatriotes musulmans les empêchait seule de se prononcer plus nettement pour le commissaire impérial, afin de ne pas être soupçonnés de vouloir lui venir en aide pour l'accomplissement de sa tâche. Cependant alors les chrétiens de la Bosnie n'étaient pas sans espérer beaucoup d'Omer-Pacha, mais en même temps ils avaient peu de confiance dans ses forces matérielles, et ils craignaient, en se mettant de nouveau en contact avec les musulmans, d'être exposés de leur part à une double vengeance. Ils étaient donc fort circonspects, et la terreur tenait même leurs langues captives. Omer-Pacha leur fit l'éloge du tanzimat et leur développa les avantages qu'ils pouvaient en retirer; mais l'abattement peint sur leurs visages montrait bien qu'ils ne croyaient pas encore à l'introduction de la réforme en Bosnie. Omer-Pacha leur rappela qu'ils devaient prêter leurs services à l'armée impériale, et les chrétiens promirent comme des gens habitués depuis longtemps à ne jamais recueillir le prix de leurs efforts.

Omer-Pacha se préparait à faire une entrée solennelle dans la capitale de la Bosnie. Il voulait faire comprendre aux Bosniaques comment il entendait les traiter à l'avenir. Tous les notables de la ville et tous les membres des députations de la province avaient été, d'après l'ordre secret donné par Omer-Pacha, placés sous la surveillance militaire dans le camp turc, près de Serajevo. Ils voulurent, conformément à un ancien usage, aller au-devant du commissaire impérial et l'accompagner dans la capitale comme leur hôte; mais Omer-Pacha prévint cette démarche en envoyant à leur rencontre un détachement de troupes qui les retint en ville, et leur fit signifier qu'il ne venait point comme leur hôte, mais bien comme un envoyé plénipotentiaire du sultan en Bosnie, chargé de juger ceux qui n'avaient pas encore exécuté les ordres de leur souverain. Cet acte hardi d'autorité jeta la confusion dans l'assemblée des notables. Ils ne surent rien résoudre. Ils auraient voulu tenir un conseil, mais on ne leur laissa ni le temps ni le lieu pour se réunir : la foule encombrait les rues, et Omer-Pacha était attendu d'un moment à l'autre. Ils furent mis en ligne par un officier de l'avant-garde sur le passage d'Omer-Pacha, et se virent obligés de le saluer comme le reste de la population. Cette conduite du commissaire impérial fit sensation dans son armée, qui avait pu voir que son chef ne respectait guère les pachas des *bachi-bouzouks* et les heurtait de front, comme aussi dans la population bosniaque. Celle-ci put se convaincre en effet qu'Omer-Pacha était décidé à exercer son autorité en maître fier et absolu, et qu'il n'était pas homme à se laisser intimider

par les primats du pays, ainsi que cela se passait jadis à l'arrivée d'un commissaire extraordinaire.

Cette première impression était bonne et l'occasion bien choisie, car l'armée, qui avait fait son entrée en Bosnie avec hésitation, et le corps réuni autour de Serajevo, qui avait jusqu'alors marché sans succès, avaient douté des talens de leur chef. Les soldats prirent courage dès qu'ils virent dans Omer-Pacha un homme sous les ordres duquel les combats pouvaient être glorieux. Cette attitude inspira également de la confiance aux chrétiens, qui commencèrent à croire à l'introduction du tanzimat, puisque la tâche de le faire exécuter était confiée à un chef qui bravait avec tant de dédain et de courage le vieux parti turc. Les beys et les pachas, installés dans le camp impérial, étaient profondément affligés et n'osaient pas relever la tête; ils ne pouvaient tomber d'accord sur la conduite qu'ils devaient suivre, lorsque, trois jours après l'entrée d'Omer-Pacha dans Serajevo, arriva Rustem-Hafiz-Pacha, fils d'Ali-Pacha, gouverneur de l'Herzégovine. Il était chargé d'excuser son père et de le remplacer à l'assemblée des notables. C'était là le but avoué de sa mission, mais en même temps il venait annoncer en secret aux primats bosniaques que son père promettrait pour le moment d'introduire le tanzimat dans son gouvernement, et qu'il ne s'en préparait pas moins à expulser le corps d'occupation. Rustem-Hafiz-Pacha engagea les pachas et les beys à promettre de leur côté tout ce que le commissaire impérial leur demanderait; on remettait à l'automne un soulèvement qui aurait pour résultat la destruction complète des troupes affaiblies des *giaours*. Omer-Pacha, blessé de l'absence d'Ali-Pacha Stolatchovitz et en pénétrant les motifs, n'accepta pas les excuses apportées par son fils et déclara à Rustem-Hafiz-Pacha qu'il considérait son absence comme un refus d'accepter le tanzimat. Rustem-Hafiz-Pacha dut donc écrire à son père de se rendre à Serajevo; mais Ali-Pacha s'arrangea de manière à n'y arriver que deux jours après la promulgation du tanzimat et la prestation de serment qui la suivit. Cette promulgation n'eut lieu que le 2 août 1850, parce que l'absence d'un homme aussi considérable qu'Ali-Pacha avait retardé les opérations de l'assemblée. La lecture du tanzimat eut lieu avec beaucoup de solennité et de pompe religieuse, en présence d'Omer-Pacha, du nouveau gouverneur de la Bosnie, Hafiz-Pacha, de tous les pachas, beys et hauts fonctionnaires de la Bosnie, qui prêtèrent chacun entre les mains d'Omer-Pacha le serment d'observer fidèlement les principes du tanzimat. Après cette cérémonie, Omer prononça un discours qui, au dire d'un témoin oculaire, émut l'auditoire jusqu'aux larmes. Fazli-Pacha et Mahmoud-Pacha demandèrent l'autorisation de porter le *tépélik* (insigne de l'armée régu-

lière), ce que leur accorda Omer-Pacha. C'était la scène du baiser Lamourette renouvelée en Bosnie par des acteurs dont la plus grande partie ignorait certainement l'histoire de l'assemblée constituante.

Deux jours après arriva Ali-Pacha; il se fit rendre compte du nouvel état de choses qui devait être introduit en Bosnie et en Herzégovine, prit connaissance du firman impérial, promit de conformer sa conduite aux ordres de la Porte et prêta lui-même serment de fidélité entre les mains d'Omer-Pacha et en présence du grand *mejlis*. Le retard d'Ali-Pacha avait rendu les Bosniaques fiers et hautains; mais en le voyant arriver, ils commencèrent à douter de sa fermeté, et le parti des beys perdit courage. Cependant les pachas et les hauts fonctionnaires bosniaques-herzégoviens s'entendirent en secret avec le nouveau gouverneur civil, Hafiz-Pacha, le même qui avait été battu par Ibrahim-Pacha et Soliman-Pacha à Nezib, partisan du système rétrograde et ennemi personnel d'Omer-Pacha. Leur abattement cessa, et ils partirent avec de nouveaux plans et de nouvelles espérances. Chacun retourna dans son district sous prétexte de veiller à la fourniture des vivres et aux autres besoins de l'armée d'occupation; mais dès les premiers jours ils firent valoir les nombreuses difficultés qui les empêchaient de tenir leurs promesses, et Omer-Pacha fut obligé d'envoyer dans les districts des officiers d'état-major pour faire exécuter ses ordres. Cette mesure donna lieu à des collisions, d'ailleurs fréquentes en Turquie, où les employés civils et militaires agissent chacun suivant sa volonté, sans intérêt et sans profit pour le gouvernement. Omer-Pacha, ne pouvant compter sur le concours de l'autorité civile, voulut veiller lui-même aux besoins de ses troupes. Hafiz-Pacha ne vit pas sans plaisir les difficultés qu'il rencontrait, et exigea que tout passât par ses mains. Moins de quinze jours de la réunion des deux chefs avaient suffi pour mettre la confusion dans les affaires, et après trois semaines les rapports entre les deux gouverneurs étaient tels qu'en plein conseil ils se renvoyaient les aménités les moins polies, et se séparaient avec des projets de vengeance. Omer-Pacha reprochait à Hafiz-Pacha de lui susciter des embarras, et celui-ci reprochait à Omer-Pacha de vouloir ruiner les *bons Bosniaques musulmans*. D'injure en injure, Hafiz-Pacha appela le commandant en chef *infâme renégat*, et celui-ci traita Hafiz-Pacha de *vieille bête de somme*.

Il entrait dans les plans d'Omer-Pacha, au cas même où les notables bosniaques se fussent montrés plus soumis, de parcourir le pays avec un appareil militaire imposant, d'abord pour montrer aux Bosniaques son activité et leur inspirer le respect, ensuite pour ne pas laisser ses troupes s'amollir dans la vie des camps. Dès le 18 août 1850, craignant que les pachas et les beys ne le laissassent

sans vivres, il entreprit de faire une expédition dans la Craïne, contrée doublement importante sous le rapport politique et militaire, et s'avança par Travnik, Soitza et Bania-Luca sur Priédor. Cette tournée produisit son effet et lui procura des vivres pour une année. Non-seulement il força par sa présence le *mejlis* à fournir sans retard le double de la quantité de blé qui avait été commandée, mais il entrava aussi l'exportation des céréales en Autriche en mettant arrêt sur les magasins de l'état et des particuliers. Pendant qu'Omer-Pacha obtenait de bons résultats de son excursion, les affaires se brouillaient à Serajevo. Hafiz-Pacha, déjà dénoncé à la Porte par le commandant en chef à raison de son mauvais vouloir et accusé de conspirer avec les primats bosniaques, avait donné aussitôt après le départ d'Omer-Pacha des preuves non équivoques de son entente avec le parti des beys; il était parvenu même à mettre dans ses intérêts le commandant de la garnison de Serajevo. C'était un motif plus que suffisant pour qu'Omer-Pacha demandât à la Porte la destitution d'Hafiz-Pacha; mais avant qu'elle arrivât, Omer-Pacha se vit obligé de se rendre en toute hâte à Serajevo pour comprimer un soulèvement populaire contre la garnison qu'il y avait laissée. Il partit donc à l'improviste avec une petite escorte et parut à Serajevo, où sa seule présence mit fin à toutes les mutineries. Huit jours plus tard, c'est-à-dire le 6 octobre, arriva de Constantinople le firman de destitution d'Hafiz-Pacha, nommé gouverneur civil du pachalik d'Andrinople, un des plus considérables de la Turquie d'Europe.

L'administration d'Hafiz-Pacha n'avait duré que deux mois. Pendant ces deux mois, Hafiz avait non-seulement conservé les plus mauvais employés de Tahir-Pacha, mais il avait placé tous les misérables qui composaient sa suite. Hafiz-Pacha partit en toute hâte pour son nouveau gouvernement, sans prendre congé d'Omer-Pacha et sans lui remettre la direction des affaires civiles, mais non sans avoir presque ouvertement excité Ali-Pacha et les autres chefs bosniaques à une levée de boucliers. Aussi, à partir du mois de septembre 1850, la situation de la Bosnie faisait appréhender un soulèvement général, et Omer-Pacha craignit avec raison d'être exposé pendant l'hiver à des attaques de la part des Bosniaques. Il en était très préoccupé, et malgré sa tendance à temporiser, il résolut de brusquer la guerre civile. Il chercha donc à exciter Mustabi-Pacha et Mahmoud-Pacha, qui se préparaient en secret, afin d'avoir, en les poussant à des actes d'hostilité ouverte, des motifs suffisans pour attaquer les rebelles. Dans la guerre, l'audace est quelquefois de la prudence. Au surplus il est naturel de penser qu'Omer-Pacha n'aurait pas vu avec plaisir la soumission pacifique de la Bosnie. Son amour-propre et son ambition lui fai-

saient rechercher les difficultés et les triomphes. Pour rester volontairement dans l'obscurité quand on peut passer le seuil de la gloire, il faut une grandeur native dans le caractère ou avoir ressenti de bonne heure la tristesse qui s'empare des âmes d'élite, quand elles voient sur quels fronts s'égarent quelquefois les rayons de la renommée.

Avant de raconter les opérations militaires d'Omer-Pacha, il ne sera pas inutile de dire quelques mots des rapports de l'Autriche avec la Bosnie. L'Autriche a toujours eu le droit, en vertu de ses traités avec la Porte, d'avoir des agens consulaires en Bosnie et en Herzégovine pour la protection de ses intérêts politiques et commerciaux; mais jusqu'en 1850 elle n'avait aucun agent dans ces provinces. Le motif de cette abstention semble avoir été la haine implacable que les Bosniaques ont de tout temps portée aux Autrichiens, et qui était telle que la Porte-Ottomane n'avait pu garantir au cabinet de Vienne l'inviolabilité de ses consuls, attendu que les Bosniaques pouvaient se porter contre les agens de l'Autriche à de graves voies de fait, ce qui eut lieu malheureusement il y a peu d'années. L'occupation du pays par Omer-Pacha parut donner suffisamment de garanties au cabinet de Vienne pour qu'il demandât au divan l'installation de ses consuls, qui reçurent en effet leurs *bérats* de la Porte-Ottomane. Le cabinet d'Autriche nomma un consul-général en Bosnie, M. Demitri Athanascowitz, Slave de naissance, grec de religion, et, si nous ne nous trompons, proche parent de l'archevêque de Carlowitz. D'abord agent à Galatz, plus tard à Trébisonde, consul en Serbie au temps du prince Michel Obrenovitch, M. Demitri Athanascowitz avait été en disponibilité depuis la chute du prince Michel jusqu'en 1850. A l'époque où Omer-Pacha faisait son excursion de Serajevo à Priédor, le consul-général d'Autriche s'était joint à lui, et ils étaient arrivés en même temps à Travnik. M. Athanascowitz avait demandé à Omer-Pacha de lui prêter ses bons offices. Omer-Pacha avait tout promis, mais il était au fond très mécontent de voir que l'Autriche, qu'il aimait peu, avait placé près de lui un surveillant. Le gouverneur civil ayant sa résidence à Serajevo, le consul d'Autriche s'y rendit pour s'y installer, tandis qu'Omer-Pacha continuait ses excursions autour de Priédor. Il paraît que le commandant en chef ne se fit pas scrupule de plaisanter à table en présence de ses officiers sur le gouvernement autrichien et son consul-général. On put prévoir dès-lors que ces deux hommes seraient bientôt ennemis déclarés.

Peu préoccupé des suites que pouvait avoir cette affaire et décidé à provoquer un mouvement, Omer-Pacha envoya des officiers de son état-major avec une très faible escorte de cavalerie à Mahmoud-Pacha à Tousla et à Mustapha-Pacha à Bihatch, pour les obliger au

paiement d'anciennes contributions arriérées. Ces officiers avaient l'ordre secret d'irriter les pachas afin de les forcer à jeter le masque. Cette ruse réussit pleinement. Kadyr-Bey, lieutenant-colonel, joua si bien son rôle à Tousla, qu'il faillit y perdre la vie la seconde nuit de son arrivée, et qu'il échappa avec peine aux rebelles en se réfugiant en Serbie. Il perdit trois hommes de son escorte. Huit jours après, la plus grande partie de la Bosnie était soulevée. Les habitans de la Craïne se rassemblèrent à Bania-Luca pour prendre position à Jaïtza. Les Passaviniens, ou habitans de la rive droite du Verbas jusqu'à la frontière de Serbie, devaient marcher avec les Bosniaques du sud de Novibazar sur Serajevo pour cerner le *giaour pacha* et l'anéantir. Les Herzégoviens, de leur côté, gardaient leur frontière pour s'opposer à l'entrée des troupes impériales. Omer-Pacha, exactement informé des forces et des plans des rebelles, s'était préparé en silence. Il renforça le faible bataillon qui était en garnison à Coénitza, sur la frontière de l'Herzégovine, de deux cents hommes et de trois canons, et mit cette garnison sous le commandement d'Ibrahim-Pacha, dit *Toufektchi*, qu'il chargeait d'occuper une position forte près de Coénitza, et de ne l'abandonner dans aucun cas. Il le pourvut de vivres pour un mois. Il envoya un régiment de cavalerie, avec deux canons, à Jaïtza, sous le commandement d'Ali-Saroch-Pacha, avec ordre d'empêcher l'occupation de Jaïtza par les Bosniaques, de s'y établir, et, s'il était possible, d'avancer jusqu'à Bania-Luca pour observer et occuper la colonne des Craïniens. Dans le cas où les Bosniaques abandonneraient Bania-Luca, Ali-Saroch-Pacha devait y prendre position, menacer la ville de pillage et d'incendie, et au besoin mettre ces menaces à exécution. Le lendemain, quatre compagnies se mirent en marche par Travnik pour occuper Jaïtza et voir si Ali-Saroch-Pacha pourrait exécuter sa marche sur Bania-Luca. Un seul bataillon resta en garnison à Travnik; il devait mettre le feu aux quatre coins de la ville, si elle se montrait hostile. De Iéni-Bazar, on n'avait aucune attaque à craindre, parce que tous les hommes en état de porter les armes s'étaient rendus à Tousla, où était le corps principal des révoltés, et parce que deux mille Albanais irréguliers, arrivant de l'Albanie, se dirigeaient de ce côté. Ils devaient laisser cinq cents hommes en garnison à Iéni-Bazar, et le reste devait continuer sa marche vers la frontière serbe jusqu'à Tousla.

Aussitôt qu'Omer-Pacha se fut assuré qu'Ibrahim-Toufektchi-Pacha s'était emparé de la position qu'il lui avait indiquée près de Coénitza, et qu'Ali-Saroch-Pacha avait quitté Jaïtza après s'en être rendu maître, il partit de Serajevo avec cinq bataillons complets, quatre canons, deux escadrons de hussards et cent Albanais, en tout

quatre mille hommes, suffisamment pourvus de vivres pour un mois. Il laissa à Serajevo, pour la garde du *mejlis*, huit cents hommes, sous le commandement du général de division Abdi-Pacha, qui avait ordre, en cas de soulèvement, de bombarder la ville et d'y mettre le feu sans ménagement. A cet effet, on prépara publiquement les cercles à feu, afin d'intimider les habitans, et on les transporta en plein jour dans le camp situé aux portes de la ville. En ce moment, le nouveau gouverneur civil de la Bosnie, Haïreddin-Pacha, s'embarquait à Constantinople, avec mille hommes nouvellement recrutés, pour se rendre par Cattaro et l'Herzégovine à Serajevo. Omer-Pacha marcha avec ses quatre mille hommes sur Travnik, mais il fit un détour près de Ktez-Han pour rencontrer l'avant-garde des insurgés, forte de trois mille hommes, à Zenitza. Il la culbuta le 18 octobre, occupa Zenitza, y laissa cent hommes et chercha à tourner le corps principal de l'ennemi, qui occupait la forte position de Vranduk avec huit mille hommes et deux canons. Le mouvement fut exécuté avec un plein succès. Mustahi-Pacha, chef des insurgés, qui avaient leur quartier-général dans cette forteresse, s'étant avancé à la rencontre d'Omer-Pacha dans l'espoir de le surprendre, fut obligé de se replier sur la place, tandis que les trois mille hommes réunis sous ses ordres étaient dispersés par l'armée turque. Bientôt Vranduk même fut attaqué et dut se rendre. Une position qui dominait la forteresse était tombée aux mains des troupes d'Omer-Pacha. Celui-ci fit préparer sous les murs mêmes de Vranduk, pour fêter sa victoire, un festin avec les bœufs et les moutons abandonnés par les insurgés (1). Dans l'après-midi du même jour, la garnison du fort de Vranduk voyait apporter dans le camp d'Omer-Pacha de grandes pièces de bois qui devaient servir à la construction d'une écurie provisoire. Croyant qu'on préparait des échelles d'assaut, les insurgés envoyèrent avant la nuit des parlementaires pour demander l'*aman*. Omer-Pacha le leur accorda après quelques momens d'hésitation, et entra le même soir, au bruit du canon, dans le fort de Vranduk, qu'il occupa ainsi que les maisons abandonnées, où furent déposés les blessés. Une petite garnison, retirée sur un rocher imprenable, attendit la nuit, et, à la faveur de l'obscurité, disparut malgré la vigilance des sentinelles, sans laisser de traces de sa fuite.

Le lendemain, Omer-Pacha fut informé que la plupart des fuyards de Vranduk avaient pris un sentier détourné à travers les montagnes pour se rendre à Tousla, que les insurgés n'étaient guère disposés à se battre contre lui, et que Mustahi-Pacha et Mah-

(1) Les Bosniaques avaient eu dans ce combat trois cent quarante-un morts et quatre-vingt-treize blessés. Du côté des troupes impériales, il y eut quinze morts et cent neuf blessés.

moud-Pacha étaient seuls résolus à lutter jusqu'à la dernière extrémité. Omer-Pacha comprit qu'il ne fallait laisser aucun repos aux fugitifs. Il atteignit les insurgés près de Catarsko, les repoussa sur Dervent, les battit de nouveau et marcha sur Tousla, où Mustahi, disait-on, voulait encore résister; mais à Tousla même on trouva la population décidée à se soumettre, et Omer-Pacha put retourner à Serajevo, où, au début des opérations, s'était manifestée une agitation qui avait fait place, dès la prise de Vranduk, à un morne abattement. Dans l'Herzégovine aussi, la nouvelle des victoires d'Omer-Pacha avait délivré un de ses lieutenans, Ibrahim-Pacha, assiégé par un corps de rebelles, et l'avantage restait ainsi aux Turcs sur tous les points.

Ce fut le 4 décembre 1850 qu'Omer-Pacha fit sa rentrée à Serajevo. Il y trouva l'administration civile et militaire dans le plus triste désordre. En attendant l'arrivée de Haïreddin-Pacha, successeur d'Hafiz-Pacha, le commandant en chef restait chargé de la surveillance des affaires civiles. Le *mejlis*, profitant de son absence, avait agi selon son bon plaisir. Omer-Pacha reçut des plaintes contre les abus nombreux commis surtout à l'égard des chrétiens, qui avaient compté sur la loyauté du commandant en chef. Le général, qui attendait de jour en jour le nouveau gouverneur, qui ne voulait pas non plus se faire un ennemi du *mejlis*, employa des palliatifs qui, on peut bien se l'imaginer, n'offraient aucune garantie pour l'avenir. Il destitua quelques employés prévaricateurs et en nomma provisoirement d'autres. Les désordres militaires parurent le toucher davantage. Omer-Pacha se fit donner des éclaircissemens sur la conduite d'Abdi-Pacha, qui avait mal secondé ses opérations pendant sa campagne contre Mustahi, et il fut assez heureux pour se procurer la preuve qu'une correspondance intime et suivie existait entre Abdi-Pacha, Ali-Pacha Stolatchovitz et les insurgés de la Craïne. Omer-Pacha renvoya Abdi-Pacha et Ali-Bey, un de ses officiers, devant un conseil de guerre, après les avoir tous deux destitués provisoirement de leurs fonctions. Il attendit ensuite les décisions du cabinet de Constantinople à leur égard. De leur côté, Abdi-Pacha et Ali-Bey ne restèrent point inactifs. Le ministère de la guerre maintint Abdi-Pacha dans son grade de *férik* (général de division), en le déplaçant simplement de la Bosnie pour l'envoyer à Monastir. Ali-Bey reçut l'ordre de quitter le service militaire et le conseil de demander un emploi civil : il suivit ce conseil, donna sa démission, et sollicita la place de pacha civil. Cette démarche fut couronnée d'un plein succès, et quatre mois plus tard il fut nommé gouverneur civil de Travnik, où il avait été en garnison comme colonel. Au départ d'Abdi-Pacha pour la Roumélie, Omer-Pacha fut obligé de lui rendre les honneurs dus à son rang, et

en considération des hauts protecteurs qu'Ali-Bey sut se procurer par le fruit de ses dilapidations, le commandant en chef dut lui accorder, à sa sortie du service militaire, un certificat de bravoure.

Après la campagne dont on vient de lire le récit, Omer-Pacha espérait avoir convaincu les Bosniaques de l'impossibilité de lutter avec avantage contre une armée bien organisée et bien commandée. On devait croire en effet qu'il en serait ainsi en voyant de tous les coins des montagnes arriver des chefs de rebelles qui donnaient des marques de repentir et faisaient leur soumission. Le général ottoman avait fait occuper les principaux points de la Bosnie, et l'organisation du pays allait commencer. Le 22 décembre 1850, le nouveau gouverneur civil, si longtemps attendu, arrivait de son côté à Serajevo. Omer-Pacha, qui retrouvait en lui un ancien ami, conçut les meilleures espérances sur la facilité que donnerait une bonne entente entre les administrations civile et militaire pour opérer la pacification et l'organisation définitive de la Bosnie, avec d'autant plus de promptitude qu'Haïreddin-Pacha avait la réputation d'un homme sévère et honnête.

Haïreddin-Pacha, qui était venu par l'Adriatique, avait traversé l'Herzégovine pour arriver en Bosnie. Il fut retenu avec toute sa suite par Ali-Pacha Stolatchovitz, sous le prétexte que les Herzégoviens étaient en révolte. Plus tard, lorsque la nouvelle des victoires d'Omer-Pacha arriva à Bihatch, Haïreddin-Pacha continua son voyage par des chemins détournés, avec une nombreuse escorte, jusqu'à Serajevo. Il confirma à Omer-Pacha un fait dont celui-ci ne doutait pas, à savoir qu'Ali-Pacha Stolatchovitz, malgré ses protestations, était l'âme des meneurs qui agitaient l'Herzégovine. Ali-Pacha prétendait qu'il ne pouvait soumettre la révolution avec ses propres ressources, et il n'osait pas, ajoutait-il, remplir les promesses qu'il avait faites à Omer-Pacha, parce que lui et sa famille couraient le danger d'être exterminés par les insurgés, à la tête desquels se trouvait son ancien *kavas-bachi* Méhémed. La conduite hypocrite d'Ali-Pacha Stolatchovitz aurait donné peu de soucis à Omer-Pacha sans le bruit qui commençait à se répandre que la Craïne préparait une nouvelle levée de boucliers, dont Ali-Keditch était le chef. Cette circonstance décida Omer-Pacha à envoyer l'ordre à Iskender-Bey, commandant du petit corps d'observation à Coénitza, sur la frontière de l'Herzégovine, de se préparer à forcer les passages dans les gorges des montagnes occupées par les Herzégoviens.

Iskender-Bey, aujourd'hui Iskender-Pacha, est Polonais de naissance. Il se nomme le comte Ilinski, d'une famille noble de l'Ukraine, qui donnait depuis longtemps des hetmans aux Cosaques. Il prit part, fort jeune encore, au soulèvement de la Pologne en 1831, et

fut obligé de s'expatrier. Il visita l'Europe, séjourna en France, passa en Algérie, dans la légion étrangère, et étudia l'arabe. Il se rendit ensuite en Espagne, où il prit du service, puis en Amérique. Enfin son humeur remuante le conduisit en Turquie, où il embrassa l'islamisme bien avant les événemens de 1848. Après avoir habité quelque temps Constantinople, Ilinski se rendit au milieu des Cosaques établis aux environs de Varna, et parvint à se créer une telle influence parmi ces populations, à les animer d'un tel esprit d'inimitié contre la Russie, que des mesures sévères furent prises contre lui. Il fut arrêté, conduit à Constantinople, et jeté dans les prisons de l'arsenal avec les malfaiteurs, sans être interrogé et sans avoir le temps de faire prévenir ses amis. Il passa huit mois dans cette horrible captivité, où la fermeté et l'élasticité de son esprit et de son caractère lui conquirent sur les brigands retenus dans la même prison l'ascendant qu'il avait le secret d'exercer sur tous ceux qui l'approchaient. Le comte Ilinski s'en servit pour faire enfin parvenir à un Polonais de ses amis, qui jouissait auprès du divan d'une considération méritée, une lettre où il racontait son arrestation et son affreuse captivité; dès le surlendemain il était libre, et on lui exprimait à la fois la surprise la plus profonde et les regrets les plus sincères. Aucun ministre n'avait donné ordre de l'arrêter, tous les membres du divan ignoraient ce qu'il était devenu, et sa disparition avait même causé une inquiétude sérieuse. Le comte intenta tout de suite une action au capitan-pacha, demanda satisfaction et des dommages-intérêts. Ces réclamations étaient pendantes lorsqu'éclata la révolution hongroise. Iskender-Bey ne manqua pas de s'y mêler et d'en suivre toutes les vicissitudes. Après la soumission de la Hongrie, il se retrouva en Turquie et s'attacha à la personne d'Omer-Pacha, à qui le séraskier l'avait recommandé. Il y a tout lieu de croire que c'était sur un ordre du patriarche grec, sollicité par une légation étrangère, qu'il avait été arrêté. On va maintenant le voir agir.

Au moment où Iskender-Bey recevait les ordres d'Omer-Pacha, il apprit que les Herzégoviens fortifiaient leur frontière, et que des renforts leur arrivaient de la Craïne. Il demanda donc au général en chef l'autorisation d'attaquer immédiatement les rebelles pour ne pas leur laisser le temps de se réunir. En effet les insurgés commençaient à se concentrer à Bania-Luca et à Priédor, et Omer-Pacha dut songer sérieusement à prendre des mesures efficaces pour les repousser. Son principal but devait être de se rendre maître de la frontière de l'Herzégovine, attendu que les insurgés s'étaient emparés des défilés depuis Coénitza jusqu'à Mostar. Il n'avait que peu d'officiers supérieurs sur lesquels il pût compter, et ses plans rencontraient de l'opposition dans le conseil de guerre. Ce ne fut pas

sans peine qu'il parvint à confier à Iskender-Bey le commandement de la petite troupe destinée à agir contre les Herzégoviens à Coénitza et la mission de marcher sur Mostar. A la même époque, Ali-Pacha Stolatchovitz envoya au camp une lettre dans laquelle il faisait savoir qu'il ne pouvait pas fournir les impôts arriérés ni livrer les provisions qu'il avait promises. Omer-Pacha vit dans cette démarche une déclaration de guerre, et lui répondit en le rendant responsable des suites de l'invasion qui allait frapper la province. Il ordonna sur-le-champ à Iskender-Bey de prendre l'offensive contre les Herzégoviens, de purger la route de Mostar, par les défilés de Coénitza, Barka-Han et Kulé-Han, des bandes qui s'y trouvaient fortifiées, de s'arrêter au ravin de Parim, près de Mostar, et de s'y retrancher à tout prix. Il fit en même temps marcher Mustapha-Pacha Mélémitchi sur Travnik avec cinq bataillons d'infanterie, deux escadrons de hussards et huit canons, pour empêcher au besoin les insurgés d'avancer sur Serajevo.

Pendant qu'Omer-Pacha faisait ces préparatifs pour combattre les rebelles, les principaux chefs de l'insurrection de l'automne précédent sortirent de leur retraite dans l'intention de se réunir à Vakup et de s'y concerter. Un chef de pandours bosniaques prévint cette réunion. Informé à temps du chemin que devaient prendre les chefs insurgés, il se mit en embuscade avec cinquante hommes bien armés, les surprit et fit huit prisonniers, parmi lesquels se trouvaient Mustahi-Pacha et Mahmoud-Pacha, qui furent conduits à Serajevo. Omer-Pacha espérait que les insurgés de Bihatch, Novi-Bazar, Priédor et Bania-Luca seraient découragés par cette capture importante; mais il se trompait. Le 29 janvier 1851, les chefs des insurgés, Ali-Keditch, Méhémed-Reditch, Mujo-Bégatch et autres, jurèrent, par la barbe du prophète, d'en tirer vengeance. Ils s'avancèrent par petits détachemens sur Jaïtza, où il n'y avait qu'un seul bataillon d'infanterie, et occupèrent cette forteresse, lâchement abandonnée par son commandant.

Mustapha-Pacha Mélémitchi devait, conformément aux instructions d'Omer-Pacha, marcher de Travnik sur Jaïtza; mais, au lieu d'exécuter cet ordre, il se contenta d'observer les insurgés sans rien entreprendre. A Coénitza, les affaires prirent une autre tournure. Iskender-Bey avait sous son commandement deux bataillons d'infanterie avec deux majors, un escadron de hussards, trois canons et sept cents Albanais irréguliers, en tout deux mille hommes. Il campait sur la rive droite de la Narenta, près de Coénitza. L'avant-garde des insurgés, forte de quatre mille hommes, occupait Coénitza et les montagnes qui dominent le chemin de Mostar; elle s'y était établie dans une position avantageuse. Dans les défilés de Barka-Han et de Kulé-Han, il y avait

sept mille Herzégoviens. Pour traverser ces défilés à peine frayés, on est constamment forcé de gravir le long de ravins tellement impraticables pour l'artillerie, que les insurgés pouvaient croire qu'il serait impossible de les y poursuivre avec des canons. Iskender-Bey, bien informé, s'attendait à ces difficultés de terrain; il prit ses dispositions en conséquence, et enjoignit à ses deux chefs de bataillon (*bimbachi*) de s'y conformer ponctuellement. Malheureusement il rencontra des obstacles d'une autre nature. Le *bim-bachi* Hayra, protégé de l'ex-vizir Khosref-Pâcha, avait reçu de Mohaseptchi-Hayreddin-Effendi, commissaire de guerre de l'armée de Roumélie et personnage important dans le conseil d'Omer-Pacha, la recommandation secrète de ne pas obéir au *giaour* Iskender-Bey. En effet, fort de cet avis, le *bim-bachi* refusa d'exécuter les ordres qu'il avait reçus. Iskender-Bey lui fit des remontrances, et lui communiqua même les instructions écrites qu'il avait en mains. Hayra répondit en haussant les épaules qu'il ne savait pas lire, mais qu'il n'ignorait pas à qui il devait obéir. Il fallut se passer du concours de Hayra, et attaquer l'ennemi avec d'autres officiers plus soumis. Iskender-Bey ayant cependant obtenu un premier avantage, Hayra montra de meilleures dispositions. L'attaque fut dès lors menée vigoureusement, et de laborieux combats s'engagèrent, à la suite desquels Iskender-Bey, resté victorieux, s'avança en toute hâte sur Mostar, attaqua les rebelles devant ses murs, et y entra le 11 mars 1851. Il fit prisonnier Ali-Pacha Stolatchovitz et plusieurs beys herzégoviens.

On dit qu'Omer-Pacha ne s'attendait pas à voir Iskender-Bey tourner avec cette promptitude les montagnes de Lepeta, qu'il connaissait très bien. Il aurait voulu se réserver la gloire de forcer le passage de ces montagnes, qu'aucune armée du grand-seigneur n'avait pu franchir encore; la nouvelle de l'entrée d'Iskender-Bey à Mostar le surprit donc assez désagréablement. Il se préparait à se rendre à Kulé-Han pour apparaître à l'improviste dans le camp d'Iskender-Bey et forcer en personne le défilé, lorsque la nouvelle de la prise de Mostar lui fut apportée. Iskender-Bey, comme toute âme généreuse, préféra dans cette occasion la renommée à son avancement. Il est bien peu de chefs ou de supérieurs qui pardonnent à leurs subordonnés de briller à leurs dépens, et souvent l'on parvient plus vite en s'effaçant qu'en attirant les regards. Peu de jours après, Omer-Pacha entra dans Mostar avec un petit nombre de soldats, et il envoya Iskender-Bey, avec deux bataillons d'infanterie et quatre canons, entreprendre une expédition difficile sur la frontière de la Craïne, en passant par Livno. Omer-Pacha, resté à Mostar, réorganisa l'administration de l'Herzégovine, et la confia à un nouveau *mejlis*. Ensuite il fit quelques excursions dans les environs du Monte-

negro pour intimider les chrétiens des districts de Gatchko, Nikchitz et Grahova, qui sympathisaient avec les Monténégrins. Lui-même pénétra secrètement, déguisé en paysan, dans le Montenegro, accompagné seulement de quatre cavaliers et de son médecin, pour voir de ses propres yeux et étudier le difficile terrain de ce petit pays, sur lequel il avait toujours nourri des projets de conquête.

Pendant qu'Iskender-Bey opérait contre les insurgés de l'Herzégovine, Mustapha-Pacha Mélémitchi devait empêcher l'arrivée des Bosniaques à Jaïtza et à Travnik; mais Mustapha-Pacha s'était contenté de rester devant Jaïtza et de camper à une bonne distance sur le versant d'une montagne. Omer-Pacha, ayant appris l'état des choses, se hâta de se rendre lui-même à Jaïtza pour chasser de cette forteresse les insurgés qui y étaient entrés sans obstacles. Les incidens de cette nouvelle campagne établirent une fois de plus la supériorité militaire du général ottoman. Les Bosniaques furent battus à Jaïtza, à Vatzar-Vakup, à Krupa, enfin à Bihatch, forteresse devant laquelle Iskender-Bey était bloqué, et qu'Omer-Pacha enleva après un vigoureux assaut (1). Après la prise de Bihatch et l'arrestation de la plus grande partie des chefs rebelles de la Bosnie, Omer-Pacha retourna à Krupa, d'où il fit une proclamation dans laquelle il déclara aux Bosniaques que les séducteurs du peuple étaient entre ses mains, et qu'il accordait une pleine et entière amnistie aux paysans qui s'étaient soulevés contre l'autorité du sultan. Il les exhorta à servir fidèlement leur *padishah* et à se soumettre aux agens de la Porte. Il leur ordonna de s'emparer de quelques-uns des chefs qui s'étaient enfuis et de les livrer à l'autorité. Ali-Keditch, qui avait joué le rôle

(1) Iskender-Bey, chargé d'opérer sur la frontière de la Craïne, avait rempli sa mission et s'était avancé jusqu'à Bihatch en passant par Livna, Glamatsch et Blay. Il campait à deux heures de Bihatch, lorsqu'il fut entouré et bloqué par une partie des insurgés, qui voulaient couper ses communications avec Omer-Pacha. Sur ces entrefaites, le séraskier partit de Priédor, s'avança sur Krupa, bombarda la forteresse, et le 1er avril, sous une grêle de balles, fit établir un pont par Émin-Aga, officier de sapeurs (l'ex-officier autrichien Calmar). Les chefs albanais Guoleka et Osman-Aga montèrent les premiers à l'assaut avec leur infanterie irrégulière, mais ils furent culbutés. Omer-Pacha, voyant que les Albanais perdaient courage, fit avancer son infanterie régulière, qui, malgré un feu bien nourri et après une demi-heure de combat, s'empara des principaux points. La garnison se rendit, et les chefs rebelles furent faits prisonniers. Les Turcs eurent cent trente Albanais tués et soixante et onze blessés; dans leurs troupes régulières, ils comptèrent sept cent cinq morts et cent quarante-deux blessés. Les Bosniaques eurent quatre cent quatre-vingts morts et cent soixante-quinze blessés. La bataille avait été acharnée, et Omer-Pacha s'était exposé aux plus grands dangers. De Krupa, où le séraskier apprit la position critique d'Iskender-Bey, il partit en toute hâte et se dirigea vers Bihatch. Cette forteresse est bâtie sur une île au milieu des marais formée par l'Ouna. Les insurgés firent un dernier effort pour se défendre sur les retranchemens de la ville. Le 18 avril, Omer ordonna l'assaut et y entra le même jour. Cette prise coûta aux Turcs quatre-vingt-trois morts et soixante-six blessés.

le plus actif dans le soulèvement, se réfugia aussitôt en Autriche.

La défaite des insurgés bosniaques avait intimidé la population musulmane, tandis que le triomphe d'Omer-Pacha, jadis chrétien lui-même et leur compatriote, avait rempli de joie les chrétiens de Bosnie et de l'Herzégovine. Ils se berçaient de l'espérance de voir leur position bientôt améliorée. Cet espoir paraissait d'autant plus fondé, qu'Omer-Pacha ne leur avait pas ménagé les promesses pendant toute la durée des opérations militaires. A son retour à Travnik, le 24 août 1851, Omer-Pacha fit entrevoir au clergé chrétien et aux députations des villes, qui étaient venues lui offrir leur soumission, que le temps n'était pas éloigné où les chrétiens de Bosnie seraient traités sur le même pied que leurs compatriotes musulmans. Le vainqueur de Bihatch avait terminé sa tâche comme général d'armée. Il avait recruté cinq mille Bosniaques musulmans, et s'était attiré par là une haine implacable de la part des Turcs. Ali-Pacha Stolatchovitz, qu'Omer-Pacha traînait après lui comme prisonnier de guerre, lui fit publiquement des reproches, et alla jusqu'à dire que lui et les Bosniaques le regardaient comme le plus misérable de tous les musulmans. La nuit suivante, Ali-Pacha mourut frappé au front d'une balle partie par maladresse du fusil d'un factionnaire qui nettoyait son arme devant sa tente. Ce soldat reçut en secret 2,000 piastres (400 francs), fut conduit enchaîné à Constantinople, mais il parvint en peu de temps au grade d'officier dans l'armée d'Arabie.

Le siége du gouvernement de la Bosnie fut transporté à Travnik, à la demande d'Omer-Pacha. Tous les tribunaux y furent également installés, ce qui obligea le consul-général d'Autriche à se rendre de Serajevo à Travnik. Mostar, Serajevo et les nombreux districts de la Bosnie furent administrés militairement. Le pays était pour ainsi dire en état de siége, et le gouverneur civil Haïreddin-Pacha n'avait presque aucune influence sur les affaires. Omer-Pacha ordonnait seul et faisait exécuter sa volonté par ses officiers. Il faut croire que la Porte lui avait donné des pouvoirs illimités. Ainsi, sans en informer préalablement le gouverneur civil, il défendit toute exportation de la Bosnie et de l'Herzégovine dans les provinces limitrophes de l'Autriche, fit détruire toutes les barques des particuliers sur la Save, mit sous séquestre tous les magasins de blé et de noix de galle, saisit tous les troupeaux. Il se déclara ouvertement, et de la manière la plus hostile, contre la politique autrichienne. Le consul-général de cette puissance protesta, mais il n'avait pas d'instructions pour se prononcer d'une manière ferme, et les vexations apportées au commerce autrichien à la frontière restèrent impunies. Il n'était pas non plus autorisé à traiter avec Omer-Pacha, gouverneur militaire, mais bien avec Haïreddin-Pacha, gouverneur civil, et se trouvait

ainsi dans la position la plus critique, ne sachant à qui s'adresser.

Haïreddin-Pacha, qui était bien disposé pour les chrétiens et qui n'approuvait pas la conduite d'Omer-Pacha à l'égard de l'Autriche, ne tarda pas à se prononcer contre lui, et en peu de temps les deux anciens amis devinrent des ennemis déclarés. Les journaux autrichiens d'Agram et de Trieste attaquèrent vivement l'administration de la Bosnie; mais Haïreddin-Pacha était un des rares Turcs insensibles aux espiégleries de la presse : tout en regrettant que la conduite d'Omer-Pacha donnât lieu à des plaintes, il se tenait dans une complète neutralité. Cette indifférence causa de l'ombrage à Omer-Pacha, qui résolut de renverser Haïreddin-Pacha, ce qui ne lui fut pas difficile à cause de l'influence dont il jouissait près du grand-vizir. Haïreddin-Pacha fut rappelé en mai 1851, et Omer-Pacha resta seul gouverneur militaire et administrateur civil par intérim de la Bosnie. Après le départ d'Haïreddin-Pacha, la mésintelligence entre le consul-général d'Autriche et l'administration du pays ne fit qu'augmenter. Omer-Pacha reprochait au consul de fournir aux journaux autrichiens des appréciations hostiles à son administration, se plaignant à lui-même que les chrétiens bosniaques reçussent par l'entremise de son consulat des journaux serbes et croates rédigés dans un esprit défavorable à la Porte-Ottomane. Il lui déclara donc qu'il entendait lui interdire toute distribution de journaux et même tous moyens de correspondance entre les chrétiens bosniaques et les Slaves de l'Autriche, qu'enfin il regardait comme nuls et non avenus tous les priviléges que le gouverneur civil de la Bosnie avait accordés aux spéculateurs autrichiens (1). Omer-Pacha prétendit que les gouverneurs civils n'avaient pas le droit d'accorder ces priviléges, d'autant plus que toutes ces exploitations atteignaient des bois de l'état, dont les pachas ne pouvaient pas disposer. Il objecta aussi que la présence des nombreux ouvriers slaves de l'Autriche nécessaires à ces grandes exploitations propageait le panslavisme parmi les chrétiens bosniaques. A part le défaut de mesure et de forme, il y avait beaucoup de vrai dans cette manière de raisonner d'Omer-Pacha, et tout ce qu'il faisait n'était pas contraire au droit ni surtout à la sécurité de son pays. Le consul-général d'Autriche voulut résister; mais il fut invité à faire valoir ses droits à Constantinople. Il fit en effet des démarches, mais sans aucun résultat, car pendant toute la présence d'Omer-Pacha en Bosnie jusqu'au mois d'avril 1852, aucun changement ne vint faciliter les opérations du commerce autrichien. Cependant M. Athanascowitz se conduisit toujours envers

(1) Parmi ces priviléges, il y en avait d'importans, tels que la coupe des bois, les scieries sur la Narenta et la Save, les fabriques de potasse et la récolte des noix de galle.

Omer-Pacha avec politesse et courtoisie, malgré des difficultés journalières et une absence trop sensible de toute espèce d'égards.

La défaite de l'insurrection de Bosnie n'avait pas seulement amené des rapports plus difficiles entre Omer-Pacha et les agens autrichiens. Les musulmans aussi avaient à souffrir des violences du vainqueur. Les insurgés captifs étaient dans une situation déplorable. Plusieurs pachas, entre autres Fazli, Mustahi, Mahmoud, étaient déposés dans les casernes, ceux d'un rang inférieur étaient dans les casemates du vieux sérail, continuellement remplies d'une eau boueuse. Des témoins oculaires disent qu'il est difficile de se faire une idée de l'état misérable dans lequel languissaient ces prisonniers, privés d'espace pour s'étendre, n'ayant pour toute nourriture qu'un pain dur ou des biscuits moisis, malgré les sommes suffisantes allouées par la Porte pour leur entretien. On appela l'attention d'Omer-Pacha sur ces malheureux, on l'engagea à les visiter, mais il s'y refusa constamment. Vers la fin de juin 1851, les deux tiers des prisonniers succombaient aux maladies les plus cruelles. A la souffrance on joignit l'humiliation. Omer-Pacha fit monter les principaux prisonniers, les pachas Fazli, Mahmoud, Mustahi et quelques autres, sur des ânes, et leur fit parcourir la ville, musique en tête, en présence d'une foule considérable accourue à ce spectacle. Ces insurgés, devenus des martyrs par leurs souffrances et des héros par la fermeté avec laquelle ils les supportaient, furent ensuite enchaînés et conduits à Constantinople avec leurs compagnons d'infortune. Trente-cinq d'entr'eux, environ un tiers, moururent en chemin; les autres furent exilés en Asie.

Après les fêtes du *baïram*, Omer-Pacha résolut de transférer de nouveau le siége du gouvernement à Serajevo, et fit connaître sa résolution à Constantinople. En même temps il reçut l'ordre du divan de répartir une somme de 150,000 piastres parmi les chrétiens qui avaient le plus souffert pendant la guerre. Comme ils étaient presque tous catholiques, Omer-Pacha chargea un jeune prêtre, nommé Joukitz, de répartir cette somme. Ce Joukitz, connu par plusieurs écrits historiques et patriotiques, était peut-être le membre le plus remuant du clergé catholique. Il s'était fait remarquer par Omer-Pacha pendant l'insurrection en lui faisant connaître les mésintelligences qui existaient entre les Turcs et les chrétiens, et en lui offrant de contribuer de tout son pouvoir à la nouvelle organisation du pays. Il fit une liste de répartition des 150,000 piastres, et demanda à Omer-Pacha l'autorisation de destiner 20,000 piastres à la construction d'une église catholique à Jaïtza. Omer-Pacha y consentit verbalement et lui remit un ordre pour le commissaire de guerre Hayreddin-Effendi, l'autorisant à toucher les 150,000 piastres. Trois mois plus tard, une plainte formelle fut portée contre Joukitz. On l'accusait

d'avoir soustrait 38,000 piastres des 150,000 qu'il devait distribuer. Joukitz fut conduit à Serajevo et mis en jugement. Là, il allégua qu'Hayreddin-Effendi avait retenu 18,000 piastres pour son compte sur les 150,000 qu'il devait lui compter; les autres 20,000 piastres étaient en réserve pour la construction de l'église de Jaïtza, d'après l'autorisation que lui avait donnée Omer-Pacha. Hayreddin-Effendi affirma n'avoir rien retenu, et présenta comme preuve la quittance de Joukitz, écrite en langue turque, que ce dernier ignorait. Omer-Pacha de son côté prétendit n'avoir jamais eu la moindre entente avec Joukitz au sujet d'une église. Joukitz s'évanouit de peur et fut remis en prison, où il chercha, dit-on, à se donner la mort en se coupant la gorge. On ajoute qu'il en fut empêché par un Turc, compagnon de sa captivité. Grièvement blessé, il fut transporté à l'hôpital, où il guérit après six semaines; mais ce qu'il y a de curieux dans cet incident, c'est que Joukitz prétendit plus tard n'avoir jamais cherché à attenter à ses jours. Il assura que pendant son sommeil un Turc, prisonnier comme lui, avait cherché à l'assassiner, qu'il s'était débattu et avait appelé le gardien à son secours. Joukitz dut à l'intervention du clergé catholique de Constantinople d'être appelé dans cette capitale pour rendre compte de l'affaire : il prêta serment à l'appui de son innocence et fut acquitté; mais, le séjour en Bosnie lui étant interdit, il partit pour Rome.

En août 1851, le siége du gouvernement fut reporté à Serajevo, ainsi que l'avait résolu Omer-Pacha. Bien qu'il présidât à l'administration de la province, on n'entendit parler d'aucune amélioration ni d'aucun adoucissement au sort des chrétiens. Quelques paroles échappées à Omer-Pacha firent penser qu'il croyait indispensable de les maintenir sous une règle sévère à cause de leur penchant au panslavisme; le général en chef craignait aussi d'avoir tôt ou tard à réprimer de ce côté une nouvelle levée de boucliers en masse, excitée par l'Autriche et soutenue par la Serbie.

Le nouveau gouverneur civil de l'Herzégovine, Ismaïl-Pacha, arriva enfin et entra immédiatement en fonctions. Ismaïl-Pacha était un Turc de l'ancien régime, qui ne fit autre chose que remplir sa bourse pour payer les dettes qu'il avait laissées à Constantinople, et qui s'élevaient à plus d'un million et demi de piastres. On supposait que ses créanciers influens lui avaient procuré ce poste pour lui fournir l'occasion de remplir ses engagemens. Un mois plus tard, les chrétiens bosniaques furent consternés par un ordre qui leur enjoignit de déposer leurs armes entre les mains des agens du gouvernement. Omer-Pacha fit exécuter sans retard le désarmement en envoyant des officiers avec une faible escorte dans tous les villages. A cette occasion, la brutalité de la soldatesque se fit voir dans toute son hor-

reur. Les officiers et les soldats ne se rendirent pas seulement coupables d'exactions; ils maltraitèrent aussi les paysans et les prêtres, violèrent les femmes et les enfans. Des plaintes déchirantes arrivèrent à l'oreille d'Omer-Pacha; mais ses réponses, sévères jusqu'à la dureté, découragèrent les malheureux chrétiens, qui n'eurent plus qu'à gémir en silence. Le général en chef ne voyait en eux que les instrumens du panslavisme et de l'Autriche : aussi les frappait-il sans pitié. Les Turcs applaudissaient à ces violences, et quelques-uns même profitèrent de l'occasion pour se débarrasser de leurs créanciers, qu'ils faisaient arrêter comme suspects, et qui ne recouvraient leur liberté qu'à prix d'argent. Le désarmement avait donné à la fin de février 1852 dix-huit mille fusils, soixante-dix fusils de rempart, vingt et un mille paires de pistolets, quatre mille cinq cents sabres et sept mille yatagans, qui furent déposés dans l'arsenal de Serajevo. Des Turcs en mesure d'être bien informés prétendaient cependant que ce nombre ne représentait que le tiers des armes aux mains des chrétiens.

La mission d'Omer-Pacha en Bosnie touchait à son terme, et le séraskier ne tarda pas (mars 1852) à recevoir l'ordre de se rendre à Constantinople. Il se mit immédiatement en route, accompagné de tout le personnel de sa chancellerie de guerre. On apprit plus tard qu'il avait été appelé à Constantinople, ainsi que l'intendant de son corps d'armée, pour rendre compte de ses opérations administratives. De sérieuses accusations étaient articulées contre Omer-Pacha. Ce qui est notoire, c'est que le résultat de l'enquête de la Porte fut la destitution de tout le personnel de l'administration de l'armée et le renvoi des secrétaires particuliers d'Omer-Pacha, à qui on en imposa d'autres. Le vainqueur des insurgés bosniaques fut maintenu dans son poste de gouverneur militaire de Roumélie, mais il n'exerça plus aucune influence dans la province qu'il avait soumise, et où la supériorité du général d'armée n'avait pu faire oublier les fautes du chef politique. Une époque plus glorieuse allait cependant s'ouvrir pour le muchir devenu *serdar*.

EUGÈNE POUJADE.

LA NÉERLANDE

ET

LA VIE HOLLANDAISE

IV.

LA TOURBE ET LES TOURBIÈRES DE HOLLANDE.[1]

Dans presque tous les pays civilisés, l'homme, ayant détruit les forêts, a cherché sous la terre ses moyens de chauffage. Il vit de la sorte sur un fonds de végétation ancienne dont la sage prévoyance de la nature lui a conservé les restes. La houille, l'anthracite, la tourbe, suivant les diverses contrées géologiques, suppléent à l'absence du bois, qui devient de plus en plus rare. Les tourbières sont distribuées sur plusieurs régions de l'Europe : on les retrouve en Angleterre, en France, en Allemagne, en Suisse et même en Italie; mais nulle part elles ne se montrent aussi abondantes que dans les Pays-Bas. On pourrait dire que la Néerlande est la patrie de la tourbe. Ici en effet, sous une couche d'argile ou de sable, il n'est pas rare de rencontrer cette terre noire et bitumineuse dont les habitans se servent pour faire du feu. En creusant les canaux, en posant les fondemens des maisons, on met tous les jours à nu les veines de ce combustible enfoui depuis des siècles. A quelques pieds de la surface, la tourbe apparaît. En certains endroits, elle se révèle par la nature inconsistante du sol. La terre élastique et comme gonflée d'eau cède

(1) Voyez les livraisons du 1er juillet, du 15 août et du 15 octobre 1855.

sous le pied qui la presse, puis se relève aussitôt. Cette terre qui tressaille, cette terre sensitive en quelque sorte, est connue des habitans, qui disent d'elle : *Het land leeft,* voilà une terre qui vit.

L'extraction de la tourbe fournit du travail à des milliers de bras. Presque toute la population de la Hollande se chauffe avec cette terre; combien d'habitans en vivent! Le mode du chauffage n'est point étranger aux mœurs ni à la vie domestique des nations. Un ami de Walter Scott nous racontait avoir entendu répéter souvent au célèbre romancier : « Dites-moi comment un peuple se chauffe, je vous dirai qui il est. » Les anciens avaient bien compris ces rapports, eux qui firent du foyer, *focus,* le symbole religieux de la famille. Avec un sens admirable, ils avaient placé les dieux dans cet endroit de la maison autour duquel se serrent et se concentrent les plus tendres affections du cœur humain. Le coin du feu est chez toutes les nations de l'Europe le siége des relations intimes; mais c'est surtout dans la vie des peuples du Nord que le foyer joue un rôle principal et délicat. Là l'homme, obligé de faire la lumière et la chaleur, a mis dans cette œuvre journalière une étincelle des sentimens qui poétisent l'existence. Aux veillées d'hiver se rattachent les plus doux souvenirs et les tableaux les plus touchans de la félicité domestique. Les traits graves de l'aïeul, les joues rouges des petits enfans, le sourire furtif des amoureux, tout cela s'éclaire saintement à la lueur de ce soleil artificiel qui réchauffe et délasse des travaux de la journée. Le bien-être du foyer, qui contraste si fort avec les intempéries de l'air ambiant et les rigueurs du climat, contribue à développer dans le Nord la vie d'intérieur. En Hollande, cette contrée où tout est particulier, le chauffage ne devait point ressembler à celui des autres nations. Virgile, ce grand peintre des mœurs rustiques, a remarqué tout ce qu'avait d'intéressant et de poétique la fumée qui s'élève vers le soir d'un toit de chaume. Dans les Pays-Bas, les cheminées fument plus qu'ailleurs. Combien de fois, dans les plaines sans fin de la Drenthe et de l'Overyssel, ne me suis-je point arrêté à regarder les nuages épais et blancs que dégageait dans le ciel un modeste feu de tourbe! Ces toits de chaume ou de gazon ainsi panachés faisaient rêver à toutes les joies tranquilles de la nature. La fumée qui monte le soir vers le ciel est, si on l'ose dire, la prière de la maison. On peut même trouver un rapport entre la nature du combustible et le caractère des Hollandais. La meilleure tourbe s'enflamme difficilement; l'étranger, dont les membres sont raides de froid, supporte avec peine les lenteurs de ce feu domestique. Aussi plus d'un a-t-il vu dans cette combustion pénible une image de la patience batave, *hollandsche patientie.* La tourbe prend malaisément le feu; mais une fois qu'elle l'a conçu, elle le garde et le retient longtemps, symbole encore en

cela du caractère des habitans, qui ne s'enflamme pas très vite, mais qui nourrit longtemps son enthousiasme.

L'usage de la tourbe est très ancien; il remonte, selon toute apparence, aux premiers temps où le pays fut habité. La nécessité à laquelle était réduit le peuple batave en brûlant sa propre terre a arraché une plainte et un soupir au grave Tacite. Pline admirait l'industrie de ces peuples qui, dépourvus de bois, prenaient de la terre dans leurs mains, et, avec cette terre séchée au vent encore plus qu'au soleil, préparaient leurs alimens, réchauffaient leurs entrailles engourdies par les glaces du Nord, *rigentia septentrione viscera sua urunt*. Extraire la tourbe et s'en servir comme moyen de chauffage est un art connu en Hollande depuis les temps les plus reculés (1); mais ce qui est relativement nouveau, c'est l'amélioration de ce combustible par des procédés techniques. Dans l'enfance de cette industrie, les habitans extrayaient la tourbe par mottes grossières, informes, et la brûlaient après l'avoir fait sécher. La tradition rapporte la méthode de faire et de préparer la tourbe à des paysans de la Hollande et de la Frise qui, vers l'an 1215, découvrirent le moyen de perfectionner ce présent de la nature. Une telle invention se répandit aussitôt. A la fin du XIIIe siècle, on vendait assez généralement dans les Pays-Bas des mottes de tourbe travaillées et qui avaient une forme régulière. Cette forme a d'ailleurs changé depuis les temps historiques; nous avons vu à Leyde, dans l'hôtel-de-ville, des morceaux de tourbe pris dans une tente des ennemis pendant le siége de 1574, et qui sont tout à fait cubiques, tandis que la figure actuelle est celle d'un parallélipipède allongé.

Les Hollandais ne sont point d'accord entre eux sur l'étymologie du mot par lequel on désigne dans leur langue ce combustible, *turf* ou *torf*. Plusieurs le font dériver d'un ancien vocable *dorst* ou *durst*, qui signifie pauvreté, par allusion sans doute à la pénurie de bois contre laquelle les glèbes fossiles sont appelées à réagir. Cette idée de pauvreté convient, il faut l'avouer, à la tristesse des foyers qu'alimente la tourbe. Ce combustible ne donne malheureusement pas la flamme joyeuse du bois, ni la riche lumière du charbon de terre. La tourbe blanchit plutôt qu'elle ne flambe. Autour de ces foyers ternes, le plus souvent fermés, on ne voit point, comme à la lueur des feux de bois, danser sur le mur les esprits familiers de la maison. Si elle ne donne point l'éclat pétillant ni la chaleur des autres combustibles, la tourbe n'en est pas moins une ressource considérable dans un pays où la nature a tout fait, non pour l'homme, mais contre l'homme. La consommation de la tourbe augmente toujours

(1) Il est fait mention de la tourbe dans les lois saliques.

dans la Néerlande, ainsi qu'on peut s'en convaincre par des chiffres. Elle était de 22,275,623 tonnes en 1834, et de 33,943,630 en 1852. Ces chiffres suffisent pour démontrer l'importance des travaux qui se rapportent aux tourbières. Ces travaux sont intéressans à trois points de vue différens. L'économiste aime à suivre l'extraction de la tourbe, la préparation et l'exploitation, les usages industriels et domestiques de ce combustible, les rapports des tourbières avec l'agriculture. Le géologue recherche d'un œil curieux l'origine de la tourbe, la formation de ce terrain récent, la monographie des couches dans lesquelles reposent les ouvrages de l'homme. Enfin le voyageur moraliste doit reconnaître que cette industrie a donné quelques traits singuliers à la population des provinces sur lesquelles les tourbières se rencontrent maintenant en plus grande abondance, la Frise, la Groningue, la Drenthe et l'Overyssel. Les mœurs des habitans de ces provinces, et en particulier la vie des ouvriers qui travaillent aux tourbes, tout cela vaut bien la peine qu'on s'y arrête. Nous allons suivre la trace de ces différens ordres de faits économiques, scientifiques et moraux sur le sol de la Néerlande.

I.

Le travail de la tourbe varie avec la nature des tourbières. On peut établir entre elles deux grandes divisions, suivant qu'elles sont *hautes* ou *basses*. C'est d'abord sur les tourbières hautes (*hooge veenen*) que doit se porter l'attention.

Assen est une ville ouverte, bien neuve, bien tranquille, bien éclairée, où siégent les états provinciaux de la Drenthe, où demeure un monde officiel d'employés et de magistrats, où de jolies maisons, posées çà et là, comme pour leur plaisir particulier, semblent peu soucieuses de former des rues, où des quinconces d'arbres, des nappes de sable, des tapis de gazon, des espèces de *squares* anglais, relient par un trait d'union de verdure le palais de justice, l'hôtel-de-ville, le temple des réformés. Tout près de là s'élèvent de charmantes habitations rurales, et à côté de ces maisons de campagne s'étendent des jardins ou des prairies qui, il y a un quart de siècle, étaient des tourbières. Un grand nombre de ces tourbières sont encore en exploitation; elles communiquent, par des canaux particuliers, avec un canal central qui joint la ville d'Assen à celle de Mepel, et sur lequel se gonflent les voiles de lourds bateaux qui transportent la tourbe. Situées au milieu de véritables steppes où croissent la bruyère et d'autres plantes sauvages, les tourbières hautes, — nom qu'elles doivent à leur position plus élevée et à leur nature relativement sèche, — constituent la principale, et l'on pourrait

même dire la seule richesse de cette province, que la culture n'a point encore vivifiée. Au soleil couchant, quand le ciel est rouge, ces tranchées ouvertes dans une terre noire, ce sol dévasté à une certaine profondeur par la bêche, ces amas de glèbes bitumineuses qui sèchent au vent, les ombres de travailleurs que grandit le crépuscule, tout cela forme un point de vue abrupt que n'eût point dédaigné le pinceau de Salvator Rosa. Il convient de nous introduire sur le théâtre de ces travaux; nous suivrons mieux ainsi les diverses transformations que la main de l'homme fait subir à une matière brute, inculte, stérile, pour la rendre capable de services industriels et domestiques.

Quand le propriétaire d'une lande tourbeuse a résolu de convertir son champ en un atelier d'exploitation, il lui faut avant tout délivrer la terre des eaux qui l'imprègnent comme une éponge. Les ouvriers attachent quelquefois à leurs pieds des appareils en bois, d'une grandeur variable, qu'on nomme en hollandais *bredden*, et qui empêchent ces pauvres hommes d'être absorbés par les abîmes d'un sol marécageux. Une fois la surface reconnue, on pratique, à vingt-quatre pieds de distance les unes des autres, et à la profondeur de trois ou quatre pieds, des tranchées (*wallen*) qu'on revêt souvent d'un mur de terre pour que la matière tourbeuse ne s'éboule pas. La profondeur de ces fossés augmente successivement; il faut d'ordinaire huit années avant que l'on puisse attaquer la tourbe. L'aménagement des eaux soustraites à la terre par des saignées habiles et méthodiques constitue une véritable science. Il existe un art de recueillir ces eaux dans des fossés, de les retenir par des écluses et de les diriger, au moyen de conduits, vers le canal qui doit servir au transport du combustible.

Le champ étant ainsi façonné et les eaux étant soutirées, on procède à l'extraction de la matière tourbeuse. La division du travail est le principe fondamental de toute industrie. Les ouvriers se distribuent par groupes de six ou sept hommes. Les fonctions auxquelles ils se livrent peuvent d'ailleurs se partager en quatre temps. Un premier ouvrier fend, à l'aide d'un instrument tranchant appelé en hollandais *stikker*, la surface de la couche tourbeuse. Un second ouvrier, avec cette sûreté de coup d'œil que donne l'exercice, relève les mottes tranchées à l'aide d'une petite bêche (*spade*). Un troisième ouvrier reçoit du second les glèbes divisées qu'il pique avec une sorte de fourche (*vork*), et qu'il range en même temps sur une brouette. Cette brouette est conduite par un quatrième ouvrier sur la partie ouverte du chantier où s'entassent d'abord les tourbes saturées d'eau. L'art consiste à renverser la brouette de telle manière que les pièces de limon végétal se trouvent disposées en une sorte de mur sans

qu'on y mette la main. La substance tourbeuse est en effet tellement molle et tellement sensible, qu'elle garde l'empreinte de tout ce qui la touche. Il est à observer que ces pains de tourbe présentent alors un volume beaucoup plus considérable que celui auquel plus tard ils se trouveront réduits en séchant.

Aux travaux d'extraction de la tourbe succèdent les procédés de dessiccation. C'est ici une partie importante de l'industrie qui nous occupe. Au moment où elle sort de terre tout imbibée d'eau, la tourbe est absolument impropre aux usages du foyer. Cette matière molle semble prendre par la dessiccation une nouvelle nature, elle devient un combustible. Il existe une méthode pour atteindre ce résultat. Nous avons laissé les morceaux de tourbe trempés d'eau s'accumuler sur le champ de travail; dès qu'ils ont acquis assez de consistance pour être maniés, ils sont disposés avec un art singulier, de manière à recevoir de partout les rayons du soleil et l'influence du vent. Les ouvriers forment des piles, en ayant toujours soin de poser une tourbe en largeur sur deux tourbes en hauteur, à peu près comme le mouleur place les briques et les expose à l'air avant de les cuire. Le chantier présente alors des rangées de carreaux symétriques, coupés par de petits sentiers dans lesquels marchent des femmes et des enfans qu'on emploie volontiers à cette besogne. On déplace ensuite plusieurs fois chaque morceau de telle sorte que l'air puisse jouer librement sur toutes les surfaces de la tourbe. Quand les mottes d'en haut commencent à sécher, on les pose en bas, et on relève celles que le contact avec la terre met dans une situation moins propice pour acquérir les propriétés inflammables. Si le vent souffle de l'est ou du nord, les tourbes se dépouillent encore assez vite de l'humidité qui leur est inhérente; mais si le ciel est pluvieux, comme il arrive trop souvent au mois d'avril et de mai, il apporte un obstacle à la confection de cette matière terreuse. On a vu sous des pluies trop prolongées se détruire ainsi l'espoir d'une abondante récolte industrielle (1).

Lorsque, après avoir été plusieurs fois maniés et déplacés, ces

(1) Les inconvéniens de la dessiccation en plein air ont depuis longtemps frappé les économistes. On s'est demandé s'il ne vaudrait pas mieux sécher les tourbes dans un endroit couvert. Des essais ont été dirigés dans ce sens; mais jusqu'ici les résultats obtenus n'ont point été concluans. Nulle part on n'a pu délivrer complétement la tourbe de l'humidité qui la pénètre. Quelques-uns des établissemens fondés pour la raréfaction de ce combustible ont eu recours à des procédés techniques. On comprimait la matière tourbeuse dans des moules pourvus de trous ou de petites rigoles; mais en la traitant ainsi on perdait considérablement de parties fines, ligneuses, auxquelles l'eau était mêlée, et qui s'écoulaient avec elle. Dans le Hanovre, on sacrifie ainsi jusqu'à 65 pour 100 de la base calorifique. Pour obvier à cet inconvénient, il est nécessaire de renfermer la substance tourbeuse dans des toiles de pression.

morceaux de tourbe ont enfin acquis le degré de sécheresse nécessaire, on les rassemble en gros tas carrés ou ronds, qu'on recouvre de joncs, de foin ou de paille, pour les défendre de la pluie et de la gelée. On les recueille aussi dans des granges, sur des lattes ou des planches disposées de telle façon que le vent puisse y circuler de toutes parts. La tourbe ne sort plus de ces granges que pour être transportée au marché dans de longues barques qui ont un mât très haut et une grande voile.

Quand toute la tourbe est extraite, on trouve au fond de la tourbière des arbres qui appartiennent généralement à la famille des pins. J'ai eu occasion de voir moi-même des tas de bois qui avaient été ainsi enfouis sous la couche, et dont la substance n'était presque point altérée. Les branches résineuses de ces pins servent comme de flambeau pour éclairer les nuits d'hiver. On déterre quelquefois des troncs énormes légèrement noircis, et qui peuvent encore être employés aux usages industriels. C'est aussi le moment de dire un mot d'une substance légère, poreuse, feuilletée, qui sert de toit à la couche de tourbe et qui avait été rejetée d'abord par les ouvriers comme impropre au chauffage. Cette croûte supérieure va maintenant jouer un rôle; mêlée à du sable, elle va devenir la base de la terre labourable sur laquelle on sèmera des pommes de terre ou du blé. Il est intéressant de voir ainsi à côté des tourbières en exploitation des tourbières récemment exploitées, et qui se trouvent aussitôt converties en un champ fertile.

Un des dangers qu'on court dans l'extraction de la tourbe, c'est de mettre le feu aux tourbières. Sur le chantier de travail, on entretient généralement des charbons allumés pour les usages domestiques (1). Ces charbons incandescens peuvent devenir la cause de grands malheurs. Non-seulement les glèbes extraites et exposées à l'air, mais encore la terre marécageuse qui se trouve étanchée par la préparation qu'on lui a fait subir, sont susceptibles de recevoir et de communiquer l'incendie. Le feu se répand alors sourdement, au grand préjudice de ceux qui vivent des tourbières et au grand effroi des pauvres gens qui habitent sur un sol inflammable. A chaque instant, leurs cabanes ou leurs chaumières peuvent être réduites en cendre. Il y a des exemples d'incendies qui ont duré ainsi de douze à quatorze jours. La matière terreuse brûlait à petit bruit, et la flamme, trouvant sans cesse un aliment, s'avançait accrue par ses propres ravages. On avait alors, sur un sol plat, la triste et lamentable figure du Vésuve. Ces incendies de tourbières

(1) On attribue à la foudre l'incendie de quelques tourbières hautes; mais la plupart de ces désastres ont une origine plus vulgaire. Les ouvriers mettent le feu aux tourbes en allumant le tabac de leurs pipes.

hautes dureraient non des jours, mais des mois et des années, si l'on ne cherchait les moyens d'en limiter les progrès. Dans les mines de houille en combustion, on engloutit des fleuves; mais ici l'usage de l'eau, qu'on n'a pas d'ailleurs toujours sous la main, serait une défense médiocre. Le seul moyen d'arrêter la marche du fléau, c'est de remuer et de bouleverser avec la bêche la terre circonvoisine. On emprisonne de la sorte l'incendie dans un cercle où il faut qu'il s'épuise sur lui-même. L'histoire nous a conservé plusieurs exemples de tourbières incendiées. Dans la Frise, non loin du Zuiderzée, on montre un lac assez profond qu'on appelle *Jonker-Meer*. La tradition veut que, dans les temps anciens, ce lac ait été une tourbière haute. L'incurie d'un ouvrier qui se chauffait provoqua un incendie si violent, que tous les efforts furent inutiles pour l'étouffer. La matière tourbeuse fut entièrement consumée, et les eaux se rassemblèrent peu à peu dans la place qui était restée vide. Avec le temps, un lac se forma où paissaient autrefois les brebis. De tels accidens n'ont pas toujours été l'effet de la négligence. En 1593, les Espagnols avaient construit près de Schoonebeek une chaussée pour traverser des marais. Les Hollandais cherchèrent à leur couper le passage en jetant sur la route des arbres qu'ils avaient extraits du fond des tourbières. Ils rassemblèrent ces arbres en un tas et y mirent le feu. Comme l'air était sec, la flamme pénétra jusque dans la terre, qui était riche en matière combustible. L'incendie réduisit toute la tourbe en cendre : il se creusa des gouffres, des ravins, et la route devint impraticable pour l'armée ennemie. Cette défense toute nouvelle fit sans doute naître l'idée infernale qu'on attribue à l'un des agens de Philippe II. Ayant entendu dire que la terre des Pays-Bas brûlait, il résolut de détruire par le feu cette contrée insoumise. Il n'abandonna son projet que quand il sut qu'une partie de cette terre inflammable était cachée sous l'eau, et que l'autre (celle des hautes tourbières) pouvait être défendue contre l'incendie par le travail de la bêche.

On vient de voir extraire la tourbe dans les tourbières hautes; il faut maintenant étudier un autre système d'exploitation, celui des tourbières basses, *lage veenen*. Là, c'est sous l'eau que la main de l'homme va saisir la matière terreuse qui doit lui servir de combustible.

Dans la Sud-Hollande, à quelques lieues de La Haye, est le village de Wateringen. Des jardins entrecoupés de petits canaux, des ponts de bois qui joignent des sentiers recouverts d'un sable fin, des cultures distribuées avec art, des maisons que les arbres à fruit serrent et entrelacent comme un vêtement, une jolie école, deux églises, l'une catholique, l'autre réformée, un moulin tout fier de ses grandes ailes et de son axe doré, tout cela forme ce que les Anglais

appellent *a secluded spot*. A côté du village s'étendent les tourbières.

La différence entre les tourbières hautes et les tourbières basses, c'est que dans ces dernières, dès qu'on creuse le sol, on trouve l'eau. Dans les temps anciens, on commença par défoncer ainsi les terres stériles ou presque stériles; mais bientôt, entraînés par les bénéfices que procurait l'industrie de la tourbe, les habitans bouleversèrent de fertiles prairies, des champs qui se couronnaient chaque année d'abondantes moissons. La Hollande perdait ainsi tous les jours de son territoire. Sur certains points, les excavations affaiblissaient même les digues élevées pour défendre le pays contre les chocs impétueux de la mer. La Hollande présentait alors l'étonnant spectacle d'un peuple jouissant d'un territoire déjà fort limité, et travaillant sans cesse à le détruire. Les plus belles campagnes que l'œil de l'homme eût jamais vues disparurent. Le gouvernement du pays se crut obligé de mettre un frein à ces dévastations de la terre. Nul ne put désormais attaquer son champ que dans certaines conditions et après avoir obtenu le consentement des magistrats. Des ordonnances furent publiées dans ce sens à plusieurs époques. Toutefois l'état n'osait pas restreindre suffisamment l'abus, intéressé qu'il était lui-même dans les ravages du sol par les bénéfices qu'il tirait des tourbières à titre d'impôts.

L'autorisation de creuser la terre étant obtenue, on conduit sur le théâtre de l'ancienne culture des hommes armés de bêches, et dont l'emploi est d'enlever la couche de terre argileuse qui sert de revêtement à la tourbe. Le propriétaire fait alors partager son champ en plusieurs longues bandes de terre qui seront successivement exploitées d'année en année. La bande qu'on se propose d'attaquer d'abord, et qui est d'ordinaire située sur la limite latérale du champ, est encore revêtue de l'herbe et des plantes qui y croissent; ce voile de verdure disparaît bientôt sous les instrumens de fer : c'est ce qu'on appelle *commencer la fouille*. A Wateringen, la matière tourbeuse se trouve enfouie sous une couche d'argile qui a deux ou trois pieds d'épaisseur. Cette terre arable est relevée soigneusement avec la bêche et déposée sur une partie du champ; lorsque la tourbe sera extraite et l'eau épuisée, elle deviendra la base de la culture renaissante. Cette préparation est un travail d'hiver. On creuse la terre et l'on met à nu la couche de tourbe pour exploiter la tourbière au printemps suivant. Une nouvelle série de faits industriels s'ouvre alors, ordinairement en avril ou en mai, et se termine vers le mois de septembre. Un ouvrier pourvu de grosses bottes imperméables descend dans l'eau, dont la présence s'est aussitôt révélée sous la couche d'argile. Armé d'une bêche particulière à ce genre de travail, il extrait les glèbes tourbeuses. Cet homme ne voit point ce qu'il fait; il agit, comme on

dit ici, de sentiment, car la surface de l'eau voile entièrement le lit de tourbe. Après avoir coupé la terre, guidé par cet œil intérieur que crée l'habitude du métier, il saisit la motte divisée en la piquant avec la bêche, la retourne et la renverse dans une barque. Cinq ou six fois par jour, cette barque, antique et grossière comme celle de Caron, s'emplit des glèbes que l'homme y jette (1). La tourbe, au moment où elle sort de l'eau, a la couleur du tabac; elle est mêlée de racines et de branches d'arbres pourries. La barque est ensuite conduite à terre, et l'on décharge la tourbe dans une auge de bois. Cette auge, à peu près carrée, d'environ douze pieds de surface et de deux pieds de profondeur, reçoit la matière tourbeuse qui va être mêlée et travaillée. Un ouvrier écrase avec les pieds les mottes informes et compactes qu'a coupées la bêche. En même temps il délivre la substance tourbeuse des grandes racines, des pierres et des autres impuretés qui la vicient. Dans l'auge, cette pâte combustible se trouve ainsi élaborée comme la pâte du pain sous la main du boulanger. Ceci fait, on jette par pelletées sur la terre la tourbe pétrie. Cette terre est recouverte d'un lit de roseaux secs qui doit isoler la matière bitumineuse. On attend quatre ou cinq heures avant de niveler et de modeler cette tourbe liquide. Quand elle est suffisamment sèche, un ouvrier s'attache à chaque pied une planchette, et, ainsi chaussé, foule la matière molle, dont la surface devient bientôt parfaitement unie. Ce travail est pénible : on admire l'art avec lequel, par la manière seule de diriger ses pieds, l'ouvrier forme une plate-bande dont les côtés s'élèvent en talus. La tourbe ayant reçu cet apprêt, on la laisse encore sécher; puis, à l'aide d'un instrument qui a quelque rapport avec le rateau, garni qu'il est de dents régulières, on trace des raies qui indiquent la forme future des carreaux : la plate-bande présente alors la figure d'un échiquier. A ce travail succède celui du *turfstikker* ou *riemer;* armé d'une bêche qu'il enfonce verticalement dans la direction des lignes tracées, il divise par morceaux la matière qui, convenablement séchée, servira plus tard au chauffage. Le système de dessiccation dans les tourbières basses ne diffère pas de celui qui se pratique dans les tourbières hautes. On emploie également des femmes, des filles, des garçons de dix à douze ans pour retourner les morceaux exposés à l'air. Il faut ordinairement trois mois avant que les tourbes sèchent. Dans le moment des grands travaux, cent quarante ouvriers se rendent à Wateringen

(1) Dans d'autres endroits, un ouvrier appelé *veentrekker*, le puiseur de tourbe, tient à la main une longue perche, au bout de laquelle s'ouvre un cercle de fer tranchant; à ce cercle de fer se trouve attaché un filet serré très fort qu'on appelle trouble, *baggernet*. Cet ouvrier pêche ainsi la tourbe, et avec la main renverse le filet rempli du trésor limoneux.

sur un seul champ d'exploitation. Tous ces ouvriers sont à la tâche, et les habiles gagnent 1 florin 50 cent par jour, à peu près 3 fr. La journée de travail commence à deux heures du matin et dure jusqu'à cinq heures du soir.

Lorsque la tourbière basse est exploitée, que reste-t-il? De l'eau. L'aspect de ces mornes lacs qui succèdent à de vertes prairies afflige le regard de l'agriculteur. Ce changement a même été dans les temps anciens funeste aux populations. On a vu les habitans de ces campagnes converties en lacs, pressés qu'ils étaient par la faim, émigrer vers d'autres terres. Ces lacs ne demeurent pourtant pas stériles. Quelques propriétaires les transforment en étangs peuplés d'excellens poissons qui fournissent de la nourriture à plusieurs familles, et qui créent une nouvelle source de produits. Avec l'art de la pisciculture et avec le volume d'eau dont elle dispose, la Hollande possède le moyen d'accroître sur une grande échelle le champ des richesses vivantes. Autrefois les lacs formés par l'extraction de la tourbe demeuraient dans cet état jusqu'au jour où un spéculateur hardi se mettait en tête de les dessécher. Les propriétaires des domaines inondés les cédaient à vil prix. L'acquisition faite, on entourait ces lacs de fortes digues pour les isoler des eaux affluentes, et à l'aide de moulins à vent on les épuisait quelquefois en une année. Le lit qui servait primitivement de base à la tourbe apparaissait alors : c'était tantôt de l'argile, tantôt du sable, souvent même une couche de roseaux spongieuse, légère, que les Hollandais appellent *darri* ou *derry*, et que l'on enlevait avec la drague. La tourbe étant extraite et les eaux pompées par le travail des moulins, on voyait assez souvent certaines landes stériles converties en terres d'une fertilité prodigieuse. L'ancienne surface enlevée avait en effet cédé la place à un fond argileux très riche et très propre à nourrir de florissantes moissons. Ces champs régénérés sortaient ainsi des profondeurs du sol, et des régions perdues pour l'agriculture après la fouille des tourbes se trouvaient restituées à la charrue. Une telle méthode ne laissa pourtant pas d'entraîner, à côté de ses avantages généraux, des malheurs particuliers. Plusieurs s'y ruinèrent. La vue de ces mécomptes fit même dire à un ancien économiste qu'eût-il les mains pleines d'or, il ne les ouvrirait point lorsqu'on lui proposerait des maisons à bâtir, des tourbières à fouiller ou des lacs à dessécher. Les Hollandais n'ont heureusement pas suivi ce conseil. Le même champ converti en tourbière, puis changé en une forêt d'arbres abattus (1), puis devenu un étang, puis rappelé à son état

(1) Les tourbières basses sont aussi riches que les tourbières hautes en bois parfaitement conservé; seulement ce sont d'autres arbres.

naturel, leur donna sous différentes formes des bénéfices dont ils eurent lieu de s'applaudir. Aujourd'hui on dessèche volontiers l'eau des tourbières basses dès que l'extraction de la tourbe est terminée. Ces champs ou ces prairies, délivrés des eaux qui les couvraient, n'en restent pas moins sujets, dans les temps de pluies, à des inondations réitérées. Il est donc nécessaire, même après le desséchement, de les pourvoir de moulins qui travaillent à les maintenir. L'entretien de ces moulins et des hommes qui les font agir est une charge considérable. Il ne faut donc plus s'étonner qu'en Hollande, où l'agriculture ne se défend que par des moyens artificiels contre un ennemi toujours présent, le prix des céréales et des autres objets de consommation soit relativement élevé. Ces fouilles présentent un autre ordre d'inconvéniens. Le sol bas de la Néerlande est rendu plus bas encore tous les jours par les travaux qui s'exécutent dans les tourbières : si les vaillantes digues élevées contre les hautes marées venaient par malheur à céder, et si la mer s'emparait de ces cultures situées à plusieurs pieds au-dessous de son niveau, le désastre serait terrible, irréparable. Il faudrait du moins des années et de prodigieux efforts pour ramener à la lumière ces champs engloutis.

On a vu extraire et préparer la tourbe dans les tourbières hautes, puis dans les tourbières basses; il reste à la suivre sur le marché. Les eaux du Waal, du Leck et de la Meuse sont perpétuellement sillonnées par de longs bateaux que les Hollandais appellent *samereusen*, et qui transportent le combustible national. D'autres bâtimens d'une plus grande taille, construits dans les provinces voisines des tourbières, naviguent sur les canaux de la Frise, de la Groningue et de l'Overyssel; plusieurs d'entre eux traversent même le Zuiderzée; ils sont connus sous le nom de *turf-potten*. Leur forme est ancienne et historique. C'est avec de tels bateaux que les Hollandais ont battu dans le golfe la flotte des Espagnols. Les bateliers vivent avec leur famille, pendant toute l'année, dans ces maisons de bois, et transportent d'un lieu à l'autre leurs affections, leurs mœurs, leur foyer domestique. Parvenue au lieu de destination, la tourbe est déchargée par des porte-faix ou par les hommes du bateau, quelquefois même par les femmes. C'est une scène intéressante; il est curieux de voir comme les carreaux de tourbe sont rangés avec ordre dans ces magasins flottans. Cette construction ressemble à celle d'une maison recouverte d'un toit angulaire. Deux hommes emplissent dans le bateau des corbeilles qu'ils passent à deux autres hommes et à deux fortes femmes debout sur le quai. Les tourbes sont alors versées dans une mesure en bois. Cette tonne contient ordinairement de 36 à 37 pièces de tourbe pesante pour les fabriques, de 48 à 50 tourbes

légères ou bleues, enfin 80 tourbes d'une qualité inférieure. Le nombre dépend de la manière dont on jette les morceaux; mais malgré les soins les plus scrupuleux il y a généralement un tiers de la tonne qui n'est pas rempli. Les tourbes sont alors chargées dans des charrettes à bras d'une forme lourde et singulière. C'est un souvenir de la domination étrangère. La tradition veut que des charrettes de même forme, plus grandes et tirées par des chevaux, aient apporté en Hollande les munitions de guerre des Espagnols. Il est permis de réparer cet antique matériel, mais non de construire de nouveaux chariots sur le même modèle. La corporation des porteurs de tourbe constitue dans les villes une classe à part; elle a un commissaire, des règlemens et des priviléges. Dans les cérémonies publiques et aux grandes fêtes nationales, les porteurs de tourbe forment entre eux des mascarades qui ne manquent pas de caractère. Il leur est défendu, sous peine d'une amende de trois florins, de fumer pendant qu'ils chargent ou déchargent les bateaux. L'extraction, le transport, la vente de la tourbe donnent naissance, on le voit, à un personnel nombreux et tout particulier. Quelquefois les plus lourds bateaux, dont le bord ne dépassait presque pas le niveau du canal, se trouvent vides en deux journées et surnagent. Une vieille femme prépare dans le cabinet le café et les alimens qui doivent réparer les fatigues de ces pauvres gens. Les bateliers sont vêtus de courtes blouses de toile, et par les temps de pluie, d'une étoffe jaune, huileuse, imperméable, que les Anglais appellent *oil skin*. Quand les tourbes sont déchargées, on fait la toilette du bateau, car, pareils aux cavaliers qui ne prennent point de repos avant d'avoir soigné leur cheval, les bateliers ne se couchent point qu'ils n'aient lavé, à renfort de grands seaux d'eau, les flancs de leur colossale monture.

La qualité des tourbes varie singulièrement. Il y en a de plus ou moins riches en matières ligneuses, de poreuses et de compactes, de lourdes et de légères. Ces variétés répondent à différens usages industriels et domestiques. Les ménagères hollandaises reconnaissent tout de suite à la couleur et à la forme les propriétés de ce combustible. Il existe une espèce de tourbe qui convient pour la cuisine, une autre pour les foyers, une troisième pour les fabriques. En général, on préfère le produit des tourbières basses à celui des tourbières hautes. Les boulangers cuisent leur pain avec des glèbes peu denses qui prennent aisément feu. La tourbe sert à alimenter les fours à chaux, les brasseries, les distilleries, les fabriques d'huile, les tuileries. De Zwol à Arnem, nous avons compté soixante-dix briqueteries d'où sortent des briques par millions et qui sont chauffées aux dépens de cette terre consacrée à Vesta. La consommation de la tourbe destinée aux fabriques a grandement augmenté dans les

Pays-Bas depuis ces dix-huit dernières années; elle s'est accrue de 12 millions de tonnes. La consommation de la houille s'est élevée en même temps d'un million et demi d'hectolitres, d'où il résulte que le progrès de l'industrie des tourbes a été de cinquante fois plus actif que celui de l'industrie des houilles. Il convient maintenant d'établir le rapport calorifique entre les deux combustibles. La houille gagne moitié sur la tourbe; mais si deux quintaux de tourbe produisent le même effet dans un foyer qu'un quintal de houille, la tourbe coûte beaucoup moins cher que le charbon de terre. Il y aurait donc économie à se servir du combustible né sur le sol de la Hollande. On peut d'ailleurs voir dans l'usage de la tourbe plus qu'une raison d'économie; on peut y découvrir pour les Pays-Bas une question de haute politique. Par l'emploi de la houille et du coke, les fabriques, les chemins de fer, la navigation, les assèchemens de la Néerlande deviennent dépendans de l'étranger. La tourbe est au contraire un élément d'indépendance nationale : les Hollandais devaient donc chercher les moyens d'alimenter la vapeur, c'est-à-dire le mouvement, avec le combustible que leur a donné la nature.

Le volume que présente la tourbe a été jusqu'ici un obstacle à l'emploi de cette matière dans les grands travaux et les services publics. La tourbe occupe trois ou quatre fois plus d'espace que la houille. On a cherché à vaincre cet obstacle par des moyens plus ou moins ingénieux. Des établissemens se sont fondés pour comprimer la tourbe. Trente mille kilos de substance tourbeuse des hautes tourbières peuvent se réduire par la condensation à cinq mille kilos. On a été plus loin, on a transformé la tourbe ainsi comprimée en charbon. J'ai visité un de ces établissemens où par voie de suffocation, dans de grands fours en maçonnerie, on fabriquait une nouvelle espèce de coke. L'aspect de ces morceaux de tourbe carbonisée était vraiment celui du combustible minéral dont ils avaient la couleur. Avec deux mille kilos de tourbe condensée, on obtient mille kilos de coke. Ces essais industriels sont très curieux à titre d'expérience; mais jusqu'ici les bénéfices ont été problématiques (1). La tourbe, quoique maniée et remaniée par l'industrie de l'homme, n'a pu lutter encore avec la houille sur le terrain du mouvement par la vapeur. Le *steamer* sur lequel je traversai le Zuiderzée, de Zwol à Amsterdam, était cependant alimenté par la tourbe ordinaire. J'observais

(1) Au nombre des essais tentés pour doner de propriétés artificielles le combustible donné par la nature, il ne faut pas oublier la combinaison de la tourbe avec le charbon de terre. On a fabriqué ainsi des mottes inflammables qui ont une certaine valeur industrielle; mais tout l'art de l'homme ne saurait douer la matière d'une puissance calorifique qu'elle n'a pas. L'alliance des corps étrangers apporte une force auxiliaire à la tourbe, elle ne la transforme nullement.

en silence la prodigieuse quantité de matière que le chauffeur remuait avec la pelle et jetait dans la fournaise. Le bateau marchait bien; mais je ne tardai point à me convaincre que ce combustible, à raison de l'espace qu'il occupe, est impropre à la navigation de long cours.

Si la tourbe ne peut point soutenir la concurrence avec la houille pour le mouvement des machines, cette terre susceptible de prendre feu a été pendant des siècles l'unique ou presque l'unique moyen de chauffage des trois quarts de la population hollandaise. Le charbon de tourbe a même donné naissance à l'habitude toute nationale du chauffe-pied. Pendant l'hiver, les femmes, dans leurs appartemens et même au temple, durant le sermon, ont sous leur robe une chaufferette alimentée avec de la tourbe. Je fus frappé de voir à Leyde, dans une des salles qui tiennent à la grande église, trois ou quatre cents *stoven* destinés au service du dimanche. Cette habitude domestique n'est point irréprochable au point de vue de l'hygiène; on l'accuse de ternir le teint des femmes les plus fraîches et encore jeunes. L'odeur de la tourbe porte à la tête. Ce combustible dégage une forte vapeur de soufre qui dans certaines localités plombe le visage humain et donne aux habitans la pâleur des spectres. Quand la carbonisation de la tourbe n'aurait pour résultat que de lui ôter cette odeur désagréable et malfaisante, on devrait encourager un traitement artificiel qui remédie aux incommodités du foyer.

Le principe économique des Hollandais est d'utiliser tout ce qu'ils ont sous la main; c'est ainsi qu'ils ont mis à contribution les cendres, la suie et la fumée de la tourbe. Ces cendres fertilisent certaines terres. Quelques parties de la Néerlande se reprochent même d'avoir trop méconnu les propriétés fécondantes de cet engrais, et d'avoir abandonné aux Flandres un des principes le plus riches de la culture. La suie de tourbe sert dans les ménages à nettoyer les instrumens de fer ou d'étain. On emploie la fumée à préparer les viandes salées et ces millions de harengs que les pêcheurs de la côte attirent dans leurs filets. La tourbe n'a pas seulement été utilisée comme moyen de chauffage; elle se prête à différens usages industriels. La substance tourbeuse pourrait être appliquée à l'éclairage au gaz; elle fournit une base à la fabrication du papier, de l'encre, du vernis et du noir animal, surtout pour les raffineries (1). Dans certaines provinces marécageuses, la tourbe sert à jeter les fondemens des maisons. On pose les briques et les autres ouvrages de maçonnerie sur une première construction de morceaux de terre

(1) Cinq parties de charbon de tourbe sont égales à quatre parties de noir animal. Ce produit artificiel serait de 25 pour 100 meilleur marché que le noir animal proprement dit.

combustible, disposés en forme de pyramide. Ces tourbes se gonflent sous l'eau et forment ainsi une base inébranlable que l'humidité ne détruit point. Après des siècles, lorsque la maison est tombée de vieillesse, on retrouve la substance tourbeuse aussi bien conservée que le premier jour, et encore propre au chauffage. On ne sait pas assez tout ce que la Néerlande doit à ce présent de la nature. Parmi les services que la tourbe a rendus aux Hollandais, il en est un que ne doit point oublier l'histoire. La ville de Bréda était occupée par les Espagnols. Un Hollandais nommé Van Bergen, et qui avait pour industrie de conduire des tourbes sur l'eau, conçut le hardi projet de délivrer la ville. Il communiqua son plan à un chef militaire qui l'appuya. La tourbe est patriotique; elle fait partie de cette vieille terre néerlandaise dont les entrailles s'étaient pour ainsi dire soulevées contre la domination étrangère. En cette qualité, elle devait protéger une ruse de guerre qui se proposait d'assurer l'indépendance nationale. Le 4 mars 1590, les Espagnols, voyant venir un bateau chargé de munitions contre l'hiver, le reçurent avec joie. Comme le port était couvert d'une légère croûte de glace, ils tirèrent eux-mêmes le bateau et aidèrent à l'introduire dans la citadelle. Ce bateau n'était ni plus ni moins qu'un second cheval de Troie. Vers le milieu de la nuit, il accoucha de quatre-vingt-dix hommes braves et entreprenans, qui, cachés jusque-là sous la cargaison de tourbe, sortirent à la faveur des ténèbres; ils surprirent l'ennemi, le taillèrent en pièces, et rendirent la ville de Bréda au prince Maurice.

La matière extraite des tourbières de la Hollande s'était prêtée depuis des siècles à différens usages industriels et domestiques; le feu de tourbe avait éclairé et réchauffé, pendant les nuits d'hiver, les méditations des poètes, les joies du premier amour, les travaux de la famille, avant qu'on connût au juste la nature du présent qui a été fait dans la nuit des âges au sol de la Néerlande. Le moment est venu de nous adresser à nous-même cette question : Qu'est-ce que la tourbe? D'où vient-elle? Quelle est l'origine de cette terre qu'on brûle? Il faut recourir aux lumières de la science, si l'on veut pénétrer le mystère de cette formation. L'étude des circonstances au milieu desquelles est née la tourbe se lie à l'antique géographie de la Hollande, dont les principaux traits ne peuvent être suffisamment connus que par l'examen des tourbières. Si cette ancienne constitution du sol s'est effacée, les rapports entre l'état primitif des choses et la richesse industrielle du pays demeurent et demeureront encore longtemps visibles.

II.

La tourbe n'est point une substance créée à l'origine des choses et immuable; elle ne préexiste pas; elle n'a point été faite, elle se fait. Cette terre se forme et se compose encore aujourd'hui sous nos yeux. La tourbe étant une terre qui croît, cette croissance même a été diversement expliquée. Quelques visionnaires ont rapporté la formation des tourbières à l'influence des astres. Les rapports des mondes entre eux ne nous sont point connus. Dans l'état présent de la science, il est aussi imprudent d'affirmer ces rapports que de les nier; mais dans tous les cas il n'y a aucune raison pour que la lumière des corps célestes agisse plus sur la tourbe que sur les autres couches de la terre. D'autres naturalistes ont prétendu que cette matière combustible n'était point née sur le sol de la Hollande, qu'elle avait été amenée dans les Pays-Bas de la Norvége, de la Suède et des autres régions du Nord par de grands déluges. Cette explication recule l'origine de la tourbe sans donner une solution. On sait d'ailleurs aujourd'hui que l'existence de la tourbe est due à la décomposition de certains végétaux qui croissent sur place, et qu'un excès d'humidité empêche de se convertir en humus.

Dans l'histoire des travaux qui concourent à l'extraction de la tourbe, nous avons distingué les tourbières hautes des tourbières basses; cette même division doit être introduite dans l'histoire des faits naturels qui président à la formation de ce terrain. La forêt est la matrice des tourbières hautes, l'eau est l'origine des tourbières basses.

De nombreux documens historiques attestent la présence de bois sombres et impénétrables sur le sol aujourd'hui découvert de la Belgique et de la Hollande. Plusieurs villages des Pays-Bas portent encore le nom d'antiques forêts qui n'existent plus. Nous n'avons d'ailleurs pas besoin de recourir à l'ancienne géographie de la Néerlande pour retrouver dans la présence des forêts l'origine des tourbières hautes. Dans la province d'Overyssel, non loin d'Almelo, il est un bois (le bois de *Drieschigt*, Trois-Couches) dans lequel j'ai vu, pour ainsi dire, la tourbe se former à l'œil nu. Moitié futaie et moitié tourbière, ce bois mélancolique constitue une genèse nouvelle, la genèse des phénomènes actuels de la création. La limite entre une partie de la végétation qui commence et une partie de la végétation qui s'éteint, le passage du bois vivant à l'état de tourbière, les différentes phases de cette évolution plus ou moins rapide, le travail des lentes actions chimiques par lesquelles les végétaux se transforment en une espèce de terre croissante, tout cela

justifie l'idée des anciens peuples qui avaient placé dans les forêts de la Gaule et de la Germanie le seul culte digne de la Divinité.

L'histoire naturelle de cette métamorphose mérite qu'on s'y arrête. Quelques botanistes ont remarqué dans ces derniers temps un rapport entre certains grands arbres et certaines plantes basses qui croissent à fleur de terre. L'antagonisme entre ces deux systèmes de végétation ne tarde point à se déclarer. Avec le temps, les bruyères et les mousses dévorent la forêt; le hêtre est vaincu par le brin d'herbe. La formation naturelle de la tourbe est liée à ce développement continu des bruyères et des mousses. Ces plantes meurent chaque année; mais en mourant elles déposent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, leur vengeance sur le sol. Le mécanisme en vertu duquel la matière végétale acquiert les propriétés de la tourbe est remarquablement simple et ingénieux. Des extrémités inférieures de la tige se détachent chaque année des pousses qui meurent, et dont la chute donne naissance à un terreau particulier. Cette couche, formée de détritus végétaux, s'élève lentement, tandis que la mousse continue de croître par la tête. Le temps développe peu à peu ces inépuisables fécondités de la vie et la mort. Les générations végétales s'entassent ainsi sur les générations, les dépouilles sur les dépouilles. La forêt, moitié bois, moitié tourbière, présente alors l'image de ces hypogées d'Égypte, dans lesquelles les vivans croissaient sur les morts. Les grands arbres enfoncent leurs racines dans ces sombres galeries où dorment les ancêtres de la végétation accumulée par couches. Cette période de croissance de la tourbe marque de plus en plus la période de décroissance du bois. La tourbière, entée sur la forêt comme le gui sur le chêne, la ronge sourdement. Étouffés par les bruyères et les mousses qui pullulent à leurs pieds, minés par la tourbe qu'ils enrichissent chaque jour de leurs ruines, les grands arbres tombent. Quand les arbres ont disparu, ces bruyères et ces mousses continuent à la surface des tourbières le travail lent et silencieux de décomposition qui doit accroître sans cesse la masse du combustible. Au milieu de ces champs vides, *arva vacua*, d'où les habitans primitifs, c'est-à-dire les chênes, les hêtres, les pins, se sont successivement effacés, on éprouve un sentiment indéfinissable. La pensée s'élève à la vue du système économique de la nature, qui fait tout contribuer à l'utilité de l'homme, tout jusqu'au tressaillement du brin d'herbe que le vent détache de la tige et qui tombe précieusement dans les ténèbres de la tourbière.

Quand même le bois de Drieschigt ne serait pas là pour trahir le secret de la nature, l'influence des anciennes forêts sur la formation de la tourbe nous serait encore attestée par la multitude d'arbres qu'on trouve tous les jours au fond des tourbières hautes. Dans

quelques localités des Pays-Bas, les habitans se chauffent avec ce bois enfoui rendu à la lumière (1). On trouve ces arbres conservés pour ainsi dire à l'état de momies dans la substance bitumineuse. Quelques voyageurs racontent que les fils dégénérés de l'ancienne Égypte brûlent dans le désert les cadavres embaumés de leurs ancêtres pour préparer les alimens; les paysans hollandais livrent de même aux flammes les ancêtres du sol, ces chênes, ces hêtres, ces sapins, habitans primitifs de la Néerlande, et que l'occupation de l'homme a chassés. Ces arbres sont toujours au fond de la tourbe; ils reposent le plus souvent sur le sable, d'où leurs branches s'élèvent plus ou moins dans la masse tourbeuse. La présence de ces arbres indique bien l'existence d'une ancienne forêt; mais il reste à découvrir la nature de l'événement qui les a abattus et précipités au fond du sol marécageux. Les uns attribuent ce désastre de la végétation à un incendie (2), les autres à un déluge, à un tremblement de terre ou à toute autre convulsion de la nature. L'imagination des géologues a beaucoup trop abusé de ces causes violentes et perturbatrices. Il est facile d'expliquer la présence de ces arbres au fond des tourbières par des phénomènes plus simples et plus conformes à ce qui se passe encore sous nos yeux : ils ont été renversés par le vent. Les exemples de tels ravages ne sont pas rares aujourd'hui en Hollande. Dans ce terrain plus ou moins tourbeux, les arbres étendent plutôt leurs racines qu'ils ne les enfoncent, d'où il résulte qu'ils ne prennent guère pied sur le sol. On ne saurait croire en effet avec quelle facilité ils se renversent. J'ai rencontré très souvent sur les routes de grands arbres soutenus par des tuteurs comme par des béquilles. Les propriétaires, qui connaissent la nature de leurs élèves, croient cette précaution nécessaire pour les défendre d'une chute. Les arbres les plus forts et les mieux enracinés ne résisteraient pas d'ailleurs à l'impétuosité des vents qui soufflent de la mer. Des ouragans qui balaient les églises par le milieu n'épargnent point les chênes (3).

(1) On a trouvé sous la tourbe des forêts entières : on pouvait encore reconnaître les couches de feuilles qui étaient tombées d'année en année. La plupart des troncs d'arbres étaient renversés, d'autres se tenaient encore debout avec leurs racines, leurs feuilles et leurs fruits. Il n'y avait donc pas moyen de douter que ces arbres n'eussent végété sur place.

(2) Ce qui a donné l'idée que ces arbres avaient été détruits par le feu, c'est qu'ils sont noircis; mais le séjour dans la terre humide communique au bois cet aspect légèrement carbonisé. Le foin coupé et laissé sur la terre fermente au bout de quelques jours de pluie, les couches inférieures revêtent un aspect noirâtre, comme si le feu y avait passé. Il faut chercher dans ces faits vulgaires l'explication des grands phénomènes de la nature : toute décomposition végétale engendre de la chaleur.

(3) La nef de l'église du Dôme à Utrecht fut enlevée en 1674 par une tempête. On comprend la force des agens les plus simples de la nature quand on voit cette église

C'est dans ces faits ordinaires et bien connus des Hollandais qu'il faut chercher l'explication des phénomènes géologiques. On a observé que la tête des arbres couchés au fond des tourbières était le plus souvent tournée entre le sud et l'est. Cette circonstance indique assez qu'ils ont été renversés par la tempête du nord-ouest. C'est en effet celle qui sévit le plus ordinairement en Hollande, et qui cause le plus de dégâts. Une telle direction n'est pourtant pas constante. On trouve sur ces troncs, ainsi étendus, d'autres troncs couchés dans une direction opposée et qui s'entrecroisent. Ces arbres, renversés par les vents soufflant des divers points cardinaux, ont formé la base, le lit, ou, pour mieux dire encore, le plancher de la tourbière haute (1). On se demande si ces arbres engloutis se sont incorporés à la tourbe. L'expérience indique qu'il n'en a point été ainsi, puisqu'on les retrouve intacts et parfaitement conservés. C'est tout au plus si les racines et les feuilles ont pu, dans certains cas, se convertir en matière tourbeuse. Cette intervention n'a d'ailleurs été qu'accidentelle et tout à fait secondaire. La substance tourbeuse a été fournie presque entièrement par la décomposition des bruyères et des mousses. Il ne faut donc point confondre les rôles des deux systèmes de végétation. Les forêts ont enveloppé, protégé la génération de la tourbe; elles ne l'ont pas créée.

Si les bois ont favorisé indirectement la croissance des tourbières hautes, le milieu dans lequel se sont constituées et développées les tourbières basses, c'est l'eau. L'existence de lacs intérieurs qui couvraient le sol dans les temps anciens n'est pas moins proclamée que celle des forêts par les monumens géographiques. *Moer*, dans le langage de certains paysans néerlandais, indique à la fois une mère et un marais. La tradition veut en effet que la Néerlande soit fille d'une flaque d'eau. Cette origine est attestée par l'histoire et par la vue du pays. Les géographes latins qui ont parlé de la Hollande actuelle doutaient si cette contrée était une terre ou un marais. La vie végétale n'a pas manqué alors de s'emparer de ces eaux immo-

coupée en deux, la tour d'un côté, le chœur de l'autre, au milieu le vide. Les habitans de La Haye se souviennent d'avoir vu en 1836 les arbres séculaires d'une des places de cette ville s'abattre dans leur chute et déraciner les pavés. C'était la lutte du ciel contre les titans du règne végétal.

(1) Les troncs qu'on retrouve au fond de la tourbe ne se sont d'ailleurs pas écroulés tous en même temps et sous le coup d'une catastrophe unique. Chaque arbre qui mourait durant le cours des siècles tombait dans la tourbière, et en vertu des seules lois de la pesanteur gagnait peu à peu le fond de cette terre molle et marécageuse. Là il trouvait sur le sable son centre de gravité, et contribuait à augmenter de ses débris la masse des végétaux à l'état de décomposition. Dans le bois de Drieschigt, on calcule qu'il suffit d'une année pour que les arbres disparaissent dans la terre tourbeuse et pour qu'ils arrivent au sol inférieur.

biles. Les plantes aquatiques, avides de naître, comme disaient les anciens, ont dû peupler la solitude de ces étangs, où rien ne s'opposait à leur croissance. On peut se faire une idée de cette profusion sauvage par ce qui se passe encore sous nos yeux. Dans certains fossés, l'eau est recouverte d'une croûte de mousse, véritable forêt microscopique. Cette mousse a même été en Hollande l'objet d'un commerce productif; on l'enlevait sur des bateaux, et on la vendait aux étrangers (1). Les eaux, purgées de cette surface verdâtre, ne tardaient point à se couvrir en quelques semaines d'une végétation renaissante, et on pouvait recommencer ce travail plusieurs fois dans un été. Aux mousses s'ajoute la population non moins exubérante des roseaux et des joncs, qui forment de véritables bois. Nettoyer les eaux est pour les propriétaires des *polders* une occupation continuelle et une charge. Si maintenant cette richesse végétale éclate si abondante en dépit de la main de l'homme, qu'était-ce, nous le demandons, lorsque les eaux, abandonnées à elles-mêmes, jouissaient d'une tranquillité qui n'existe plus? Non-seulement la présence de l'homme détruit les plantes parasites des marais, mais elle détruit encore les circonstances au milieu desquelles ces plantes aiment à se développer. La navigation et la pêche ont changé les conditions de la nature, autrefois libre de ses actes.

Quoique les tourbières basses soient toutes nées dans les lacs ou les étangs, il existe divers systèmes de formation, selon la profondeur des eaux et selon le personnel de la flore aquatique ou marécageuse. Dans les eaux basses ou peu profondes, la tourbe s'est engendrée directement de la décomposition des joncs, des roseaux et des mousses. Dans les eaux profondes, le travail de formation a été nécessairement plus compliqué. Des plantes submergées à hautes tiges (parmi lesquelles le nénuphar) ont commencé par élever leurs larges feuilles à la surface des lacs tranquilles. En mourant à la fin de l'automne, ces plantes sont tombées au fond de l'eau, où elles ont formé peu à peu une couche de débris végétaux. Quand cette couche fut imprégnée de racines, elle devint plus légère que l'eau, se souleva, et gagna alors la surface du lac (2). Un gazon flottant naquit sur ce sol flottant. Les roseaux et les joncs s'y développèrent. Le fond primitif du lac ou du marais se trouva ainsi transformé en un pré, sur lequel croissait une herbe abondante. C'est alors que les plantes ligneuses parurent. La mousse couvrit la terre, et ajoutait chaque année une couche à la formation de la tourbe. Avec le temps, s'élevèrent les

(1) Les mousses servent aux emballages et préservent les objets délicats de l'influence de l'humidité.

(2) Un des membres de la commission géologique, M. Staring, a étudié ces faits avec soin.

aulnes, les bouleaux, et une espèce de saule (*salix caprea*), qui ne dépasse jamais les proportions d'un arbuste. L'existence de ces îles flottantes avait été mise en doute par les modernes, qui, ne voyant rien de pareil se former dans la nature actuelle, avaient relégué parmi les fables les récits des anciens géographes. Une telle donnée est pourtant si peu une fiction, qu'on voit encore de nos jours dans les Pays-Bas, non loin de Giethoorn, des terres moitié prairies, moitié tourbières, qui nagent sur un ancien lac. Les prairies sont fauchées tous les ans. Des aulnes de vingt pieds de haut s'élèvent sur le sol mouvant; leurs racines pénètrent jusqu'à la couche d'eau, qui supporte les prés, les arbres, les troupeaux, les habitans. Les bestiaux parcourent en liberté le terrain vacillant; on n'a pas à craindre qu'ils s'enfoncent, car un instinct de conservation leur fait très bien distinguer et éviter les endroits périlleux. Ces pâturages flottans montent ou descendent avec l'eau, qui s'élève ou qui s'abaisse. En été, ils se trouvent quelquefois déposés sur la terre ferme comme un vaisseau échoué. Par les temps de grande sécheresse, il arrive même que les plantes, surtout les arbres, jettent leurs racines dans le lit du lac desséché et s'y attachent. Cette circonstance est très redoutée des habitans, car à la crue des eaux la prairie ne s'élève plus. Fixée au sous-sol, elle se trouve alors transformée en un marais sur lequel s'étendent des joncs, des roseaux, et il faut des années avant que la surface exhaussée par le limon végétal se couvre de nouveaux pâturages.

La présence de ces terres qui nagent a plus d'une fois donné lieu à des faits naturels qui ont toute la poésie du merveilleux. On a vu des îles de tourbe, jusque-là tranquilles, s'émouvoir, se jeter sur les prairies voisines, et les engloutir. Pline nous raconte l'effroi des Romains quand, sur les deux lacs qui ont donné naissance au Zuiderzée, ils virent venir à eux pendant la nuit des forêts en pied et flottantes. Ces forêts, debout sur des fragmens d'îles déchirées, manœuvraient par la seule industrie des flots, et menaçaient les vaisseaux des Romains qui étaient en station dans le lac. Il fallut, dit le naturaliste, livrer un combat naval contre les arbres. On a prêté à Pline l'imagination du romancier, mais ici il n'a été qu'historien. Pendant le débordement de 1509, une prairie sur laquelle paissaient dix ou douze vaches fut charriée d'un bord à l'autre du Dollart, dans la province de Groningue, et vint s'attacher au Reinderland, après avoir traversé ce golfe sans avoir perdu un seul habitant. Ce déplacement donna même lieu à un singulier procès entre le maître de la prairie et le propriétaire du domaine sur lequel cette prairie était venue s'arrêter : chacun d'eux revendiquait cette terre comme son bien. On se défiait tellement de ces irruptions d'îles

voguant comme des radeaux et ravageant tout devant elles, que dans certaines provinces des Pays-Bas les paysans retenaient leur champ avec des bandes et des lanières de terre, comme on lie d'une courroie le cou d'un animal dangereux. L'existence de ces tourbières flottantes donna lieu à une curieuse industrie. Dans les temps anciens, on ne se donnait pas toujours la peine d'extraire la tourbe sur place : des hommes avides se contentaient quelquefois de dépecer à coups de hache ou de bêche le champ qui contenait des glèbes bitumineuses, puis ils attendaient un vent favorable. Quand ce vent soufflait, ils attachaient à la poupe de leurs bâtimens ces grands lambeaux de tourbe qui nageaient à la surface de l'eau, et les transportaient dans diverses contrées. Cette manœuvre fut défendue, parce que le choc de ces masses flottantes menaçait de briser les rives et d'emporter les habitations.

Nous venons d'exposer l'histoire de la formation des tourbières hautes et des tourbières basses; mais cette constitution originelle des faits a été remaniée, bouleversée par d'autres agens de la nature. Les incendies de forêts, les débordemens de fleuves, les invasions et les mouvemens de la mer ont exercé, dans le cours des siècles, des changemens qui ont laissé des traces.

Le Rhin a longtemps cherché et plusieurs fois perdu son embouchure. C'est un fait attesté dans les Pays-Bas par la présence des terrains d'alluvion. Quand le cours des eaux était rapide, d'anciennes tourbières hautes ont été emportées, charriées à distance du lieu de leur formation, converties en tourbières basses. Dans les endroits au contraire où le fleuve voyageur, au cours lent et paresseux, traînait, pour ainsi dire, ses eaux, les tourbières basses ont été revêtues d'une couche d'argile (1). Enfin la mer n'est pas demeurée tranquille. Les tourbières de la Zélande ont été autrefois couvertes par les vagues. Les habitans de ces îles ont longtemps extrait du sel des cendres de la tourbe; ils ne renoncèrent à une telle industrie, source de grandes richesses, que dans les derniers siècles, où cet objet de commerce fut apporté de l'Espagne et de la France à vil prix. Dans les dunes de la Hollande, j'ai rencontré plus d'une fois, sous le sable, des champs de tourbe que la culture mettait à nu, et dont on retirait des troncs d'arbres presque tout entiers. Ces tourbières des dunes se prolongent très avant sous la mer. Quiconque se promène le long des côtes peut ramasser, presque à chaque pas, des rouleaux de tourbe à divers états

(1) Dans l'île d'Urk, au milieu du Zuiderzée, on trouve des tourbières voilées par une semblable couche d'argile. L'analyse microscopique a découvert dans cette terre limoneuse des infusoires d'eau douce. On est donc fondé à reconnaître ici l'ancien lit de l'Yssel, une branche du Rhin, qui coulait autrefois dans l'emplacement occupé maintenant par le Zuiderzée. L'île actuelle se trouvait dans la direction de ce lit.

de formation, que la mer rejette de son lit. Dans la Manche, entre Boulogne et Douvres, il existe un banc de tourbe connue sous le nom de *tourbe bocagère*, qui passe pour être formée de noisetiers. Près de l'île de Texel, il est un bois sous-marin, composé de grands arbres et dans les branches desquels les pêcheurs embarrassent quelquefois leurs filets. Tous ces faits démontrent assez que dans le temps où les anciennes dunes de la Hollande, de la Belgique et du nord de la France ont été forcées, la Mer du Nord a enlevé d'énormes fragmens de tourbe mêlée à des débris de forêts, des îles entières qui, battues par les tempêtes, englouties, reposent maintenant au fond des eaux. La nature flottante et inconsistante de la matière tourbeuse s'est prêtée merveilleusement à de telles catastrophes. Sur les côtes où la mer rencontre de l'argile ou du sable, elle avance malgré le sol qui résiste, mais elle avance lentement. Dans les endroits au contraire où s'étendent des champs formés de glèbes végétales, l'explosion des eaux peut être subite. La tradition, d'accord avec l'expérience scientifique, veut que le lit actuel du Zuiderzée ait été occupé autrefois par d'anciennes tourbières que la fureur des vagues a brisées, soulevées, ensevelies : il est certain que de gros morceaux de tourbe roulée sont apportés tous les jours sur les côtes de la Frise par les eaux du golfe. Enfin l'action de la mer n'a pas seulement détruit ces champs de matière bitumineuse, elle en a formé. Il existe une tourbière faite avec des plantes marines et qu'on peut regarder comme un ouvrage de l'Océan (1).

L'origine des tourbières est maintenant connue. Il est temps de nous demander quels enseignemens les naturalistes et les archéologues peuvent tirer des corps étrangers qui se rencontrent dans ces terrains de formation récente. Les objets trouvés dans la tourbe appartiennent soit au règne végétal, soit au règne animal, soit à l'industrie humaine. Une des particularités qui étonnent dans la flore des tourbières, c'est la présence des pins. Les pins croissent aujourd'hui dans la Drenthe et dans diverses provinces des Pays-Bas; mais ces arbres vivans ne sont pas les enfans spontanés du sol. Ils ont été introduits dans la Néerlande il y a environ deux siècles, et encore dans les commencemens ces arbres importés à grands frais ne s'y plaisaient point. On pourrait dire qu'ils avaient oublié leur climat natal, car une période assez longue s'écoula, durant laquelle la Néerlande, autrefois peuplée de pins qui croissaient en grande abondance (les tourbières hautes l'attestent), se trouva entièrement privée de cette verdure qui a été aujourd'hui ramenée par la main de l'homme. Ces pins

(1) Les sables, en s'accumulant, étouffent la végétation et la convertissent en tourbe. L'altération des matières ligneuses est même d'autant plus avancée, qu'elles ont été plus longtemps recouvertes d'une couche sablonneuse ou argileuse.

naturels perdus, et auxquels ont succédé des pins étrangers, indiquent à eux seuls d'assez grands changemens survenus dans la géographie botanique des Pays-Bas depuis les dernières révolutions du globe (1). On est également surpris de ramasser au fond des tourbières basses une énorme quantité de noisettes. Or les noisetiers ne croissent plus maintenant que sur des terres sablonneuses et au bord des eaux vives. Les géologues se sont donné la consolation de dire que ces noisettes avaient été apportées par des courans dans le lit marécageux des tourbières; mais l'explication, si ingénieuse qu'elle soit, n'enlève rien à la gravité du fait. Les problèmes qui se rattachent aux changemens du règne animal depuis les temps historiques ne méritent pas moins de fixer notre attention. Ces forêts, berceaux des tourbières hautes, ont été peuplées; ces marais, qui ont donné naissance aux tourbières basses, ont eu leurs habitans; la vie, sous des formes qu'il serait curieux d'étudier et de comparer aux formes actuelles, a jadis animé ces milieux sauvages. Malheureusement les débris organiques retrouvés dans l'intérieur des tourbières sont rares. Soit que la composition chimique de cette matière acide n'ait point été favorable à la conservation des ossemens enfouis, soit que l'instinct des animaux leur ait fait éviter ces champs mobiles, tombeaux de la végétation et de la vie, on constate avec regret que la faune des tourbières est assez généralement pauvre. En Hollande, on a pourtant trouvé entre la couche d'argile et la tourbe des cornes de bœufs et de formidables bois de cerfs. Aux environs de La Haye, j'ai déterré moi-même dans une tourbière des dunes une mâchoire de ruminant. Les naturalistes n'ont pu encore découvrir aucune différence entre ces animaux de la période historique et ceux qui vivent maintenant à la surface du globe. Quelques espèces anciennes se distinguent seules des espèces domestiques actuelles de la Néerlande par des caractères intéressans. Nous avons vu à Assen une corne de bœuf qui avait été trouvée dans une tourbière haute. Aucune des races bovines qui existent aujourd'hui dans les Pays-Bas n'a les cornes dirigées selon le système de cet ancien habitant de la Batavie. Beaucoup d'animaux, autrefois indigènes, sont aujourd'hui étrangers au sol. Le castor a été commun en Hollande; au moyen âge, il se retrouvait encore dans la Haute-Allemagne; il a aujourd'hui disparu de ces deux contrées (2). On cite l'endroit où furent tués il y a un

(1) Le même fait se reproduit ailleurs. En Danemark, il n'y a plus aujourd'hui ni pins, ni chênes, il n'y a que des bois de hêtres, et l'on retrouve dans les tourbières du Danemark une multitude de pins et de chênes qui ont autrefois végété sur place.

(2) J'ai vu à Zwol, dans un musée national d'histoire naturelle fondé par les soins d'un membre des états-généraux, M. Sloet tot Oldhuis, un castor qui fut tué en 1825 à la suite du déluge marin qui couvrit une partie des Pays-Bas. Cet exemplaire figurait

siècle le dernier loup et le dernier sanglier. En 1851, à une profondeur de neuf pieds, on déterra dans la province de Groningue les restes d'un daim : cette espèce sauvage s'est effacée avec l'existence même des anciennes forêts qui lui servaient de retraite. Au point de vue des changemens survenus dans la distribution géographique des êtres, les fouilles de la tourbe et du terrain d'alluvion deviennent de jour en jour aussi intéressantes que les fouilles des anciens terrains. Il est curieux de connaître les races d'animaux que la civilisation éteint. Ces ossemens constituent des fossiles relatifs qui jettent une lumière nouvelle sur l'histoire de la vie organique à la surface de notre globe. L'extinction des espèces vivantes n'est pas un fait limité à l'ancien monde; c'est un fait qui rentre dans l'économie générale et permanente de la nature. Les animaux géographiquement perdus vont rejoindre en Hollande et ailleurs les générations de mastodontes et de mammouths qui dorment dans l'épaisseur des couches antédiluviennes.

Un fait qui caractérise la faune des tourbières et qui la sépare d'un ordre de choses plus ancien, c'est la présence de l'homme. Du côté de Veeneendaal, il a été trouvé un vieux Germain habillé d'une peau de bœuf. Dans la Frise occidentale, on a également découvert un cavalier avec son cheval. On ne retrouve pas seulement l'homme dans les tourbières : les ouvrages de l'homme, les objets d'art, les monumens primitifs de l'industrie s'y montrent de temps en temps. Ces fossiles historiques consistent en anneaux, médailles, bracelets, instrumens de travail, vases de terre, fragmens d'armes. Il y a quelques années, dans une des tourbières de Manekensweered, près de Nieuport, apparut un navire chargé de meules de moulins à bras, enfoncé dans la tourbe d'environ cinq pieds, et s'élevant d'autant dans la glaise qui le recouvrait. La plupart de ces meules ont servi à paver la cour de la ferme voisine de cette tourbière; mais les plus lourdes et les plus profondes restèrent dans le navire, qu'on ensevelit de nouveau avec de la terre. On a découvert également près d'Ardres un bateau chargé de grains (1). Le musée de la ville de Zwol nous offre une particularité d'un autre genre : c'est un chapeau germain en feutre noir, trouvé à cinq pieds dans la tourbe, non loin de Zuid-Broek. Entre Valthe et Emmen, dans la province de Drenthe, s'étend sous les tourbières un pont en bois de deux lieues et demie de longueur. Une tradition, fort contestable d'ailleurs, veut que l'armée de Varus passait par là. Tacite parle de ces ponts de bois,

là comme mémoire; il rappelait l'existence des castors sur une terre où leurs traces sont aujourd'hui perdues.

(1) Ces deux bateaux paraissaient avoir été brûlés; mais cette couleur noire et ces traces d'incendie s'expliquent par le séjour dans la terre tourbeuse.

pontes longi, que les Romains jetaient sur leur passage pour traverser les forêts. Nous avons vu au musée de Zwol une planche grossière qui avait été détachée du pont de Valthe; on reconnaissait encore la place des clous qui avaient fixé cette planche à une bande de bois. Ce monument de l'art stratégique des Romains nous fournit de nouveaux indices sur l'ancienne géographie de ces contrées. Les troncs d'arbres nécessaires à de tels ouvrages n'ont pu être apportés de loin : ils ont été très certainement pris sur place. Le pays était donc alors couvert de forêts, qui versaient, comme dit Pline, l'ombre sur le froid.

Les rapports des tourbières avec l'histoire deviendraient encore bien plus intéressans, s'il était possible d'évaluer l'âge de la tourbe. Comme ce terrain de formation récente contient des vestiges d'art, comme il s'est développé depuis l'apparition de l'homme, on aurait là un art de vérifier les dates qui laisserait bien loin en arrière les recherches des plus savans bénédictins. Malheureusement ce moyen de mesurer le temps est resté jusqu'ici incertain et vague. On croit que dans les tourbières basses il faut cinquante ans pour former deux mètres de tourbe; on ne sait rien sur la croissance des tourbières hautes, sinon que ces dernières paraissent se former de la destruction des forêts dans une période de temps relativement courte. La science ne désespère pourtant pas de découvrir les lois de cette croissance mystérieuse, et nous avons dû indiquer la source de lumières que l'étude des terrains récens peut verser plus tard sur la chronologie historique (1). Il nous suffira de même de laisser entrevoir les conséquences de cette étude sur la philosophie des sciences. La formation de la tourbe et des terrains d'alluvion relie les temps anciens aux temps nouveaux de la nature. L'œil étonné saisit alors dans l'unité du globe terrestre les traces d'une création qui commence et qui ne finit nulle part. La ligne des terrains diluviens a longtemps passé pour une limite entre deux systèmes séparés par une catastrophe; mais aujourd'hui cette barrière s'efface, le géologue entrevoit les rapports de continuité qui rattachent les mondes au-delà des mondes. « Je pense, donc je suis, » dit l'homme. « Je crée, donc je suis, » dit Dieu. Et ce sont les traces de cette création incessante que la science découvre à chaque pas dans les tourbières. Les phénomènes qui ont formé et englouti les anciens

(1) Dans les dunes de la Hollande, sous une épaisse couverture de sable, on trouve de la tourbe, sous la tourbe une argile mêlée de gravier. Eh bien, c'est dans cette dernière couche, située quelquefois à une profondeur considérable, que se rencontrent surtout les objets d'art. Ou il faut reculer singulièrement la limite des temps historiques, ou il faut supposer à certains agens de la nature une puissance de formation bien active pour avoir ainsi élevé des terrains sur des terrains depuis l'établissement de l'homme dans ces régions.

terrains, qui ont minéralisé la vie végétale, continuent d'agir sous nos yeux dans le poème actuel de la nature. Les lois du monde physique n'ont pas plus changé depuis l'origine des choses que les lois du monde moral depuis l'établissement des sociétés.

La masse de tourbe qui existait autrefois en Hollande a dû être considérable : non-seulement les habitans n'ont pas eu d'autre moyen de chauffage depuis des siècles, mais, non contens de brûler chez eux cette matière combustible, ils l'ont encore exportée sur des vaisseaux et vendue aux nations étrangères. C'est pourtant une opinion ancienne dans les Pays-Bas, que le jour viendra où la tourbe commencera à manquer; ce jour ne paraît pas maintenant très éloigné. Il n'y a plus de tourbe, dit-on, dans les tourbières de la Hollande que pour un siècle. Quand la science parle de quatre mille ans avant d'épuiser les houillères, on peut se confier en la Providence, d'autant que toutes les mines de houille ne sont point encore découvertes; mais cent ans, c'est demain dans la vie des peuples. Les générations vivantes ont malheureusement peu de prévoyance pour les générations qui doivent naître. Cette charité, qui s'étend sur l'avenir, a été méconnue dans les anciens temps, où l'on n'a point assez ménagé les tourbières. Déjà quelques économistes se prennent à regretter que l'on ait détruit les forêts, et proposent de replanter des arbres dans les terres incultes. L'expérience démontre que la matière formée de détritus végétaux s'amasse avec les années; cette matière a même paru renaître après un temps de repos dans d'anciennes tourbières exploitées dont on n'avait pas détruit les moyens de réparation naturelle. En présence de ces faits, on s'est demandé si, en vue de la disette prochaine du combustible national, il ne conviendrait pas de provoquer la croissance artificielle de la tourbe. Par malheur cette croissance est trop lente. La culture de la tourbe intéresse à plus d'un titre l'histoire naturelle; mais c'est un fait dont l'économie politique ne saurait tirer nul parti sérieux.

Si la tourbe venait à manquer, quelque chose du caractère national s'en irait avec elle. La tourbe a été célébrée en Hollande par les poètes. L'usage de ce combustible a donné lieu, dans le langage populaire, à une foule de proverbes et de locutions qui demeurent (1). Il n'y a pas jusqu'aux idées religieuses, inhérentes au caractère hol-

(1) On dit de quelqu'un qui a su par sa prévoyance acquérir du bien : « Il a fait sa provision de tourbe pour l'hiver, *hy heeft al weleturft,* » expression qui correspond à celle-ci : « Il a du pain sur la planche. » Les Hollandais ont encore coutume de désigner un bon père de famille qui fait tout en son temps par l'expression suivante : *Het beroude noyt man, die turf de voor St. Johan*, c'est-à-dire un homme qui a rempli son grenier de tourbe avant la Saint-Jean (24 juin), — l'époque de l'année où les tourbes se vendent ordinairement le meilleur marché.

landais, qui ne se soient emparées de la tourbe pour voir dans la transformation de cette terre en une substance lumineuse et ignée une image de l'homme mortel, qui doit revêtir par l'immortalité une nature nouvelle, un éclat nouveau, et qui deviendra ainsi toute clarté, toute gloire, tout amour. La tourbe a fait en partie les Pays-Bas; mais le rapport entre la présence de cette matière combustible et les mœurs des différentes provinces, l'état de prospérité des habitans, le développement de l'agriculture et de l'industrie, les habitudes de la vie privée, doit être maintenant étudié sur le théâtre même des faits géographiques. La terre néerlandaise est pour ainsi dire l'antique vestale qui a entretenu de ses propres mains le feu matériel et le feu sacré de la civilisation.

III.

Les provinces qui doivent le plus à l'existence des tourbières sont la Frise, la Groningue, la Drenthe, l'Overyssel.

La Frise est aujourd'hui un district privilégié. Elle se défend contre la mer par un triple rang de pilotis qui entourent toutes les côtes. Chacun de ces pieux enfoncés en terre revient à sept florins. Ces ouvrages de bois sont en outre soutenus par des quartiers de roches, d'énormes morceaux de granit, de basalte, de trachyte, qui ont été apportés de la Norvége ou de l'Allemagne. Quand on songe que cette formidable défense s'étend sur un rayon de vingt-deux lieues, et qu'elle brise l'effort de l'Océan appuyé tout entier aux flancs de la province, on se demande quelles richesses il a fallu trouver dans le sol pour se défendre contre un pareil ennemi. Autrefois la mer était à Leeuwarden, la capitale actuelle de la Frise. Les magnifiques campagnes qui entourent la ville sont des terrains gagnés sur les vagues. Ces terrains ne datent que de trois cents ans. Il existe une carte du XVIe siècle sur laquelle ce bras de mer est figuré et porte le nom de *mer du milieu*. Les anciennes digues élevées l'une après l'autre contre l'ennemi intérieur sont restées et indiquent encore les progrès successifs de la conquête sur les eaux. Cette mer frisonne a décru en raison du Zuiderzée qui s'accroissait. Un océan d'herbe, véritable paradis des vaches, remplace aujourd'hui un océan d'eau qui s'est retiré. De l'argile, de la tourbe, du sable, c'est tout le sol de la province. Des fermes, des métairies, sorte de palais rustiques, donnent au voyageur une idée de l'état prospère de l'agriculture. De jolis villages s'épanouissent dans un bouquet d'arbres et s'élèvent de distance en distance sur des collines faites de main d'homme, *terpen*. Les premiers habitans ont construit ces tertres pour se prémunir contre les eaux dans un temps où le pays n'était pas encore

défendu par des travaux hydrauliques. On se demande d'où ils ont tiré cette terre, car l'œil ne découvre aucune trace de fouilles ni d'excavation dans les parties voisines (1).

La Frise tire sa principale richesse des bestiaux et des tourbières. La loi des affinités naturelles enveloppe le règne animal tout entier : là où les hommes se distinguent par la taille et les femmes par les agrémens de leur sexe, les races domestiques sont belles. On connaît la réputation des chevaux frisons; mais il faut voir ces nobles animaux errer en liberté dans les prairies, et par groupes, pour se former une idée de leur valeur. Sorti de son pays, le cheval frison dépérit ou dégénère; il regrette l'herbe abondante de sa terre natale, cette herbe nourrie d'eau qui lui montait jusqu'aux genoux. Les bêtes à cornes se présentent sous des traits non moins poétiques. Les champs de verdure infinie, animés par deux cent mille têtes de bétail, ont une physionomie qu'on ne retrouve point ailleurs. Ni chiens, ni bergers : les troupeaux se gardent eux-mêmes, ou du moins ils sont gardés par l'eau qui remplit les fossés. Les tourbières occupent la partie méridionale de la Frise, où elles ont laissé tantôt des lacs, tantôt des flaques d'herbe que le vent agite comme des flots inquiets. Le caractère des habitans est particulier. On reconnaît un Frison à sa démarche indépendante, à sa figure ouverte. Le protestantisme domine dans cette province. La Frise nourrit environ 200,000 habitans, sur lesquels 20,000 seulement sont catholiques. Il est à remarquer que la réforme religieuse s'est entée dans les Pays-Bas sur les races fières et fortes. De tout temps les Frisons ont passé pour indomptables. Un mâle et généreux amour de la liberté s'associe chez eux au respect de la foi jurée, à une probité sûre, à un esprit positif et à une volonté inflexible.

Il est difficile d'avoir vu la Frise sans parler des Frisonnes. Leur beauté n'est pas moins célèbre que leur coiffure. L'origine de cette coiffure a exercé la science des antiquaires. Autrefois les femmes du Nord, surtout les femmes nobles, portaient des cercles d'or sur la tête. Cette espèce de diadème a peut-être été le prototype des *fers* que portent aujourd'hui les paysannes de presque toute la Hollande. C'est aux formes diverses de cet ornement de tête qu'on reconnaît le caractère des différentes provinces. Le choix du costume national

(1) Ces tertres contiennent un assez grand nombre d'objets d'art; on a eu l'heureuse idée de réunir ces objets à Leeuwarden, dans un musée des antiquités nationales de la Frise. Là, j'ai vu avec intérêt de petites pipes à tête fort étroite et à grosse queue, qui avaient été trouvées dans des fouilles, à une profondeur assez considérable. Ces pipes paraissent très antérieures à l'usage du tabac. On suppose qu'elles ont servi à fumer du chanvre. Les antiquaires croient qu'elles remontent au temps des Germains. On retrouve la même forme de pipe sur des monumens mithriaques.

exprime en effet le sentiment du beau chez les races. Dans la Nord-Hollande, les *fers d'or* (c'est ainsi qu'on les appelle en vertu d'une figure de rhétorique) sont oblongs et plats; dans le pays de Groningue, ils se terminent par une espèce de fleur ou de vase de fleurs, dans l'Overyssel par des spirales coniques, dans la Frise par une sorte de bouton orné. Les Frisonnes ont, comme on dit ici, deux services de fers, l'un pour la grande et l'autre pour la petite toilette. Quand elles veulent faire honneur à la personne qui leur rend visite, elles se parent de leurs plaques d'or. Cet ornement de tête est même devenu un langage. Si un jeune homme se présente au milieu d'une famille pour demander la main d'une jeune personne, il sait tout de suite à quoi s'en tenir sur la nature des sentimens qu'il inspire, et cela sans qu'on ait prononcé un seul mot. Si la fille sort et revient coiffée de son diadème, c'est un signe que l'amant est accepté; si au contraire elle reste assise devant lui sans cet ornement au front, c'est une preuve qu'elle ne veut pas être sa *reine*. Ces coiffures sont d'un assez grand prix : elles coûtent de deux à trois cents florins. Le cultivateur qui a plusieurs filles se trouve ainsi obligé d'être riche. Les sentimens des Frisonnes ont laissé d'ailleurs plus d'une empreinte dans les mœurs et dans les antiquités du pays. J'ai vu dans la ville de Leeuwarden une paire de ces jarretières dont les amans ont coutume de faire cadeau à leurs fiancées. Sur ce ruban de soie on lit une devise qui mérite d'être traduite: « O liens du mariage, votre douce joie fait tout commun entre elle et lui ! — La mort seule peut vous séparer. Réunissez donc vos deux cœurs ! » Je remarquai également avec intérêt un nœud de mariage : c'était un mouchoir dans lequel l'amoureux présentait des ducatons à celle dont il recherchait la main. Si la jeune fille dénouait le mouchoir, c'est qu'elle consentait à être sa femme. Ce nœud contenait aussi une inscription : « Porter l'amour ne fait pas de mal, si cet amour trouve sa récompense dans l'amour; mais si l'amour a cessé, tout est peine perdue. — Louez Dieu ! » Il n'est pas rare de rencontrer de simples paysannes frisonnes qui ont des pieds et des mains de duchesses. Dans le même musée est un soulier de jeune fille, richement brodé et passementé, qu'on prendrait volontiers pour la pantoufle de Cendrillon. Cependant la véritable chaussure des Frisonnes, ce n'est pas le soulier, c'est le patin. Dans un pays de lacs, on a senti de tout temps le besoin de marcher et de courir sur l'eau durcie par l'hiver. Cet art est très ancien, car j'ai vu une paire de patins en os retrouvée dans un des tertres sur lesquels s'élèvent les villages frisons. Ces os m'ont paru pétrifiés; ils s'attachaient aux pieds par des courroies et au moyen de trous pratiqués dans la substance dure. De tels débris d'animaux ont été les rudimens du patin actuel. Il existe aujourd'hui dans la Frise

des clubs de patineurs et de patineuses, comme il existe à Rotterdam et à Amsterdam des clubs de canotiers. Les jeunes Frisonnes ne recherchent point en patinant les fioritures, mais la vitesse. C'est encore là un trait du caractère national, qui vise plus à l'utilité qu'aux ornemens. Il est d'ailleurs curieux de voir glisser comme des apparitions sur la glace ces filles du Nord, belles, hardies et graves, qui passent dans un nuage, la tête couronnée d'un nimbe d'or et de dentelles. Attacher les patins aux pieds d'une de ces reines rustiques est un honneur fort brigué par les jeunes gens. Il est vrai que la jeune patineuse reconnaît ce léger service par un baiser. La vie d'hiver occupe une grande place dans l'histoire des mœurs frisonnes. On m'a montré un traîneau qui porte la date de 1793, et qui est un véritable objet d'art. La poupe surtout est revêtue de peintures délicates; on y voit Moïse sauvé des eaux. Le dessous du traîneau représente le firmament étoilé. Dans cette petite conque peinte en rouge, dorée, sculptée avec un goût chinois, une jeune femme assise se dirigeait elle-même à l'aide de deux bâtons ferrés, et volait sur les eaux glacées avec l'agilité d'un cygne qui traverse l'espace (1).

Les mœurs de la Frise s'étendent avec des nuances jusque dans la province de Groningue. On ne peut visiter la ville de Groningue un jour de marché sans être frappé de l'élégance et de l'éclat pittoresque du costume des paysans. Ce luxe traduit une richesse réelle, et cette richesse résulte de la constitution de la propriété dans la province de Groningue. Ici le paysan est détenteur du sol à perpétuité. Les améliorations qu'il introduit dans les terres affermées lui appartiennent. Ses enfans lui succèdent et héritent des fruits du travail de leur père. Une telle garantie a donné naissance dans la province de Groningue à un développement unique de l'agriculture et du bien-être. Sur cette base matérielle s'élève une éducation morale qui n'existe point ailleurs. J'ai trouvé à Wehe, dans un simple village, un muséum d'histoire naturelle et un jardin économique. Ces institutions sont fondées et payées par trois cents habitans de la campagne. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'écrire ici l'histoire intellectuelle de la province de Groningue : nous devons limiter nos recherches aux richesses qu'y a créées l'exploitation des tourbières. Deux anciennes colonies, le Hoogezand et le Sappemeer, peuvent nous donner une idée de la manière dont l'exploitation du combustible transforme un sol primitivement sauvage. Le Hoogezand était encore au XVIe siècle une contrée vague et inhabitée. Le nom seul du Sappemeer indique un ancien marécage. Là s'étendait un lac fameux et

(1) La ville où l'on retrouve le plus les vestiges de ce luxe domestique des Frisons est Hindeloopen. Là existent encore d'immenses richesses en porcelaine de Chine.

terrible, formé probablement par l'eau des pluies qui s'était ménagé elle-même un écoulement dans un bassin profond. Nulles habitations, point d'hommes ni de bétail; il n'y avait que des oiseaux aquatiques et des bêtes fauves. Tout cela avait un aspect fantastique et de mauvais augure. L'eau bouillonnait dans le lac avec bruit; aussi le nommait-on le *lac du diable*. Les loups étaient si nombreux, qu'en 1223, dit un chroniqueur, ils déchiraient les vivans et déterraient même les cadavres. Le coassement des grenouilles, mêlé aux hurlemens de ces loups affamés, aux plaintes du daim, aux cris lamentables du renard, avait jeté l'épouvante autour de ces lieux abandonnés. Pendant des siècles, une tranquillité morne ne cessa de régner le long des bords du lac. A ce grand isolement succéda enfin le travail de l'homme. Après de longues contestations sur la propriété du sol, la ville de Groningue, devenue maîtresse des terrains voisins du lac, les céda par parcelles à des colons. Elle fit creuser des canaux qui traversaient les marécages et le lac lui-même. Par ces canaux, dirigés avec art, on écoula les eaux dans le Zijpe et dans d'autres rivières de la province. Le 26 mars 1628, le premier bâtiment chargé de tourbe passa par le grand canal, et peu de jours après la première voiture chargée du même combustible s'avançait par le chemin construit le long de la voie d'eau. On avait commencé par bâtir des maisonnettes bien pauvres dans ces champs stériles, bientôt les percemens et les exploitations se succédèrent. La tourbe ne cessait de verser des trésors sur cette contrée éloignée des Provinces-Unies. De belles maisons de campagne remplacèrent les cabanes et les marais. Chaque tourbière épuisée se transforma en un terrain de culture, qui se couvrit d'abord de seigle, de sarrazin, d'avoine, et plus tard de pommes de terre (1). Les constructions et les défrichemens avançaient toujours, mais non sans rencontrer plus d'un obstacle. A plusieurs reprises, les travaux furent suspendus. Après chaque repos forcé, les colons disaient avec un sang-froid tout batave : « Nous allons recommencer, » et ils continuaient de rendre la vie à un sol inculte. A une époque où l'argent était rare, où l'homme manquait des machines dont il dispose aujourd'hui pour multiplier la force de ses bras, on a lieu de s'étonner du succès de cette entreprise. Les hommes du XVIIe siècle avaient deux grandes qualités : la constance et le dévouement.

(1) Pour encourager la culture, la ville de Groningue avait cédé ces terrains à des conditions très douces Les fermiers pouvaient jouir pendant huit années du sol gratuitement; alors seulement ils payaient un prix de louage peu élevé et fixé par des prud'hommes. Ils avaient en outre la liberté de prendre, pendant dix ans, les boues et les immondices de la ville. De cette source impure est sortie la prospérité agricole du Hoogezand et du Sappemeer.

Quand on voit après deux siècles ce qu'ils ont fait, quand on est témoin des conséquences de leur victoire, et quand on calcule la somme des obstacles qu'ils ont dû surmonter, on éprouve pour ces ancêtres du sol un sentiment d'admiration réfléchie. Une population florissante, un mouvement continuel de voitures, de barques, de bâtimens, une richesse inconnue ailleurs d'édifices et de maisons de plaisance qui s'élèvent dans un lieu où il n'y avait que des eaux stagnantes et une bruyère désolée, tout cela forme un monument érigé à la gloire de la persévérance humaine.

La population de ces colonies était fort mêlée. A l'origine, des habitans de toutes les Provinces-Unies et même des pays étrangers affluèrent sur ce sol, auquel ils allaient donner une nouvelle existence. Plus tard, les réfugiés du Palatinat et de la Suisse cherchèrent dans ces lieux un asile que leur refusait la patrie. Les persécutions religieuses ne cessèrent d'alimenter ces colonies industrieuses et fortes. Des familles israélites s'établirent là, comme autrefois leurs pères dans le désert. Plus tard et à leur suite vinrent les Allemands de la communion luthérienne. Le temps effaça bien vite toutes ces différences d'origine, et de tant d'élémens étrangers, qui jetaient les racines d'un nouvel ordre social, les colons ne conservèrent qu'un fruit, la tolérance. Il est consolant de voir toutes ces sectes religieuses vivre dans la plus parfaite union. La population du Hoogezand et du Sappemeer se distingue encore par un esprit d'indépendance. Elle se montre plus libre de préjugés que les autres populations de la Néerlande; elle résiste moins aux méthodes nouvelles. L'amour du travail, une disposition à tout entreprendre, une persistance que rien n'effraie ni ne décourage, ces qualités devaient conduire les habitans sur le terrain de l'industrie. Le transport de la tourbe donna naissance à une navigation importante, et celle-ci à la construction des navires. On employa d'abord pour ce service de petits bâtimens qui grandirent à mesure que la circulation s'étendait. Les colonies de la province de Groningue ont maintenant des chantiers où se construisent des navires estimés. Ces bâtimens mouillent dans les grands ports et les principales villes maritimes de l'Europe, notamment à Pétersbourg. Ils s'aventurent même dans les mers du Levant et commencent à visiter l'Amérique. On est vraiment surpris de voir toute cette prospérité navale s'élever au milieu d'une ancienne bruyère. Ce n'est point, tant s'en faut, la position géographique qui a contribué à développer au milieu des terres ce goût des constructions maritimes : la nature n'a rien fait pour cela; mais l'esprit d'entreprise qui anime la population entière a suppléé au voisinage des flots. Si même on ne construit pas de plus gros bâtimens sur ces chantiers, situés dans l'intérieur du pays, ce n'est ni l'indus-

trie ni l'argent qui manquent, c'est qu'il n'existe pas de canal suffisant pour recevoir les navires de grand modèle. Les vaisseaux ordinaires rencontrent déjà toute sorte de difficultés avant d'arriver à la mer. La ville de Groningue obligeait jusqu'ici, dans l'intérêt de ses chantiers, les bâtimens construits dans les colonies à passer sans mâts sous ses ponts bas et immobiles; les navires étaient gréés dans la ville même, ce qui constituait pour la population urbaine une source de travail et de prospérité. Aujourd'hui cependant la résistance municipale est vaincue; on commence à construire des ponts tournans, et bientôt les vaisseaux traverseront la ville avec leurs mâts. L'ardeur des colonies réduit tous les obstacles. Lorsque, il y a quelques années, il fut question d'introduire en Hollande des lois plus libérales sur la navigation, la plupart des chantiers nationaux s'émurent et s'effrayèrent; les colonies s'écrièrent : « Ouvrez les mers, nous lutterons! » Et en effet elles ont su soutenir la concurrence avec succès. Un grand développement moral s'appuie sur cette prospérité matérielle, dont la première cause, ne l'oublions pas, a été l'extraction de la tourbe. On rencontre dans ces colonies une institution pour l'enseignement moyen et dix écoles pour l'enseignement primaire.

De la province de Groningue à la province de Drenthe, en quelques heures tout change. Vous rencontrez bientôt des champs éternels de bruyères. Au moment où je les ai visités, ces champs de bruyères étaient en fleur. Un rouge foncé courait à la surface d'un sol noirâtre. Cette végétation stérile ne réjouit pas les regards de l'économiste, mais elle a pour les yeux de l'artiste un charme sauvage que ne remplacent point les plus belles cultures. Souvenez-vous d'ailleurs que nous sommes en Hollande, et qu'ici on ne laisse rien perdre des moindres présens de la terre. Les habitans de la Drenthe coupent les bruyères pour faire des balais. Dans ces landes, sur les propriétés indivises, paissent des troupeaux de dix-huit cents à deux mille moutons, confiés à la garde d'un seul berger. La bruyère verte est tondue par les bêtes à laine, la bruyère fleurie est butinée par les abeilles. Ces abeilles sont amenées de la province de Groningue. Quand la floraison des colzas est terminée, elles viennent cueillir le miel sur les bruyères en fleur ou sur les champs de sarrazin. Cette habitude de déplacer les ruches selon les époques de l'année et selon l'épanouissement de chaque flore champêtre est commune à toute la Hollande. J'ai rencontré sur le Zuiderzée des abeilles voyageuses qui traversaient la mer dans des bateaux et qui allaient ainsi visiter les diverses campagnes de la Hollande à mesure qu'elles se paraient de leurs bouquets de fête. Les landes de la Drenthe, inexorablement plates, s'étendent à perte de vue : après la bruyère,

la bruyère recommence. Dans ces champs nus et abandonnés, on ne rencontre presque pas d'arbres. Des steppes de chênes nains qui ne dépassent guère la taille de nos plus humbles broussailles font cependant croire à l'existence d'anciennes forêts. Ce qui s'oppose maintenant à la croissance du bois sur ces terres, autrefois ombragées par de hautes futaies, c'est le mouton. L'animal innocent n'épargne rien. Les moutons, avec leur petite bouche empoisonnée, comme disent les paysans, détruisent les germes et la tige naissante des arbres que le vent a semés. Dans ces plaines attristées par l'absence de l'homme, où les perdrix, les lièvres, les coqs de bruyère, rappellent seuls le voyageur au sentiment de la vie, s'élèvent de distance en distance d'anciens tertres dont l'origine est attribuée par les uns aux Celtes, par d'autres aux Germains. Ces monticules pelés ou recouverts d'une fauve végétation passent pour avoir été des tombeaux. La culture en a déjà détruit plusieurs. On a trouvé dans l'intérieur de ces *tumuli* des vases grossiers en terre et des ossemens calcinés, des haches de silex, des coins, des marteaux, des scies, des têtes de flèches, des anneaux qu'on croit avoir servi de monnaie, des pierres à broyer le grain, des amulettes. J'ai pu examiner ces différens objets dans les musées de la Frise, de l'Overyssel (1) et de la Drenthe. Ces instrumens de charpenterie en cailloux, embryons de nos outils actuels, ces armes, ces ustensiles de ménage, seuls vestiges de l'industrie d'un peuple qui ne nous a point laissé d'autre histoire, se rencontrent dans les contrées les plus éloignées et les plus diverses, jusque dans le Japon, et on en rapporte l'origine à une race d'hommes aujourd'hui perdue. Cette histoire du travail chez un peuple oublié s'associe mélancoliquement dans la Drenthe aux tourbières, dont l'histoire naturelle était jusqu'ici non moins obscure.

Au milieu de ces champs uniformes qui se succèdent, l'homme trouve partout en soi et autour de soi l'infini, le mystère. Ce qu'il y a de plus ténébreux et de plus inexplicable encore sur ce sol énigmatique, ce sont les *hunebedden*. Il est difficile de voir sans émotion ces anciens monumens celtiques. Ces pierres ne sont point originaires de la Néerlande; ce sont des blocs erratiques qui y ont été apportés par les glaces. Tout est prodigieux dans l'existence de ces débris cyclopéens, et l'événement qui les déposa sur le sol de la contrée, et la main qui les souleva. On se demande comment, en l'absence des leviers et des machines dont dispose aujourd'hui l'industrie, de tels blocs ont pu être réunis et placés les uns sur les autres. Les paysans de la Drenthe, témoins de ces monumens dont ils ignorent

(1) On conserve au musée de Zwol une hache en dyorite. Or cette substance minérale ne se retrouve nulle part dans les Pays-Bas; il faut donc que cette hache ait été apportée de loin, sans doute de la Norvége.

l'origine, croient que leur pays a été habité par une ancienne race de géans qui ont apporté ces pierres sur leur dos. La vérité est que les anciens peuples du Nord mettaient surtout leur orgueil dans la force, et qu'ils ont voulu célébrer leur passage sur la terre par des monumens dont on pût rapporter l'existence à des demi-dieux. Les auteurs latins qui ont parlé des *hunebedden* les ont appelés en effet des ouvrages d'Hercule. La destination de tels monumens n'est pas moins mystérieuse que l'origine. Une rigole creusée quelquefois dans la pierre a fait croire qu'elle avait reçu le sang des animaux, et que les *hunebedden* avaient servi aux sacrifices. L'opinion générale est que ce sont des tombeaux. La Bible nous apprend que les anciens peuples avaient coutume d'élever des amas de pierre pour perpétuer la mémoire de certains événemens. Les *hunebedden* pouvaient être à la fois des monumens commémoratifs et des sépultures. Il existe dans la province de Drenthe une cinquantaine de ces amas de blocs informes. On m'a montré une église tout entière, et plus loin un clocher, le clocher d'Emmen, bâtis avec les débris de cet art primitif et titanique. Un vieux chêne et deux sorbiers croissaient parmi les vastes blocs sur lesquels je m'assis, et un oiseau que j'effarouchai chantait dans les branches. Le regard perdu dans la nature et la pensée dans la nuit des âges, on s'éloigne à regret de ces lieux qui font rêver.

Au milieu de ce désert de bruyères s'élèvent de véritables oasis où coulent de petites rivières, où s'étendent de vertes prairies, où croissent des arbres; un village occupe toujours le centre de ces cultures. Les défrichemens sont déjà développés sur une assez grande échelle. La manière de défricher les landes de la Drenthe mérite de fixer l'attention du voyageur. On sème du pin; le pin dévore la bruyère, et au bout d'une vingtaine d'années on abat les pins, dont on vend le bois. La terre, enrichie par les détritus végétaux de cette forêt artificielle, est alors préparée à recevoir la charrue. Les champs de bruyères eux-mêmes ne demeurent point tout à fait abandonnés par la main de l'homme. On les brûle, et de la terre fécondée par la cendre renaissent de jeunes pousses que broutent les moutons. L'industrie agricole ne se contente point de mettre le feu aux plantes, elle brûle le sol lui-même, ou du moins la couche superficielle de tourbe qui recouvre les tourbières hautes. Il faut d'abord dessécher le terrain. Au mois d'octobre, un ouvrier qu'on nomme *veenhakker* ou *houwer* (le coupeur de tourbe) s'avance sur la tourbière vierge, les pieds dans de gros sabots et les jambes enveloppées de paille pour se préserver de l'eau; il déchire le sol humide, il le saigne au moyen de rigoles. Ce travail est pénible. S'il vient à geler et que la couche supérieure soit durcie, on est forcé de le suspendre; mais s'il n'y a pas d'hiver rigoureux, le coupeur tra-

vaille dans la tourbière depuis la mi-octobre jusqu'au mois de mai. La tourbière coupée reste en friche l'été suivant; l'influence de l'air est nécessaire pour l'amener à un état de maturité. Dans la deuxième année, on déchire de nouveau la terre, et si le printemps est sec, la tourbe se trouve propre à être brûlée. On attend pour cela un jour de soleil et de petit vent. Le vent le plus favorable à cette opération est celui qui vient de l'est. L'ouvrier parcourt la tourbière muni d'une corbeille de fer contenant du feu. Il jette des mottes enflammées contre le vent. Il commence son travail à neuf heures du matin et finit assez tôt sa journée, parce qu'au mois de mai et de juin le vent d'est tombe ordinairement avant le soir. Rarement la tourbière est assez sèche pour ne pas s'éteindre, du moins en partie, pendant la nuit. Le lendemain, l'ouvrier se remet au travail pour répandre et distribuer le feu. Ses fonctions sont délicates et demandent une main habile. Il doit avoir soin que le feu n'use pas trop la tourbière : cela donnerait beaucoup de cendre, sans utilité aucune pour la végétation. Ce n'est pas la cendre en effet qui communique la fécondité, c'est le charbon. Puis il risque toujours d'incendier la tourbière. On tremble de voir le Hollandais attaquant sans cesse par le feu et par l'eau une terre débile qui chancelle sous ses pieds. Le sort de cet ouvrier est digne d'intérêt. Tout en sueur, le visage et les bras noirs de poussière, un morceau de pain de seigle dans la bouche (1), le brûleur de tourbe passe des journées entières éloigné de toute habitation, séparé des siens, attendu avec anxiété par sa femme et ses enfans. La surface de la tourbe qui brûle répand dans l'air une odeur affreuse; un nuage infect assombrit le ciel. Ces nuages chassés par le vent viennent désoler, au mois de mai et de juin, les villes de la Hollande. Les vapeurs épaisses que le paysan de la Drenthe distribue dans l'atmosphère de sa province passent même la mer; elles arrivent jusqu'aux côtes de la Grande-Bretagne. Si la direction du vent vient à changer, le nuage qui était en route pour l'Angleterre reflue sur les rives de la Néerlande, à laquelle il rapporte le tribut odieux de son industrie. Des plaintes se sont élevées plusieurs fois contre un usage fâcheux qui obscurcit le soleil et qui couvre la terre d'une fumée sinistre; mais les habitans de la Drenthe trouvent tant de profit dans cette recette agricole, qu'ils ne voudraient pour rien au monde y renoncer.

L'ouvrier brûleur de tourbe passe le printemps dans cette fumée, et cependant, si le champ brûle bien, il travaille avec un visage content. Quand les flammes ont suffisamment joué à la surface de la tourbière, on sème dans le charbon du sarrazin. Des moissons en

(1) Ce morceau de pain de seigle empêche les glandes salivaires de se sécher.

fleur se lèvent au milieu des steppes; en automne, des chariots couverts de grains s'avancent le long des routes peu frayées. On oublie alors les fumées odieuses que cette culture répand aux mois de mai et de juin pour se souvenir uniquement des fruits. Quand le sarrazin est enlevé, les moutons viennent sur la tourbière, où ils se tiennent même durant la nuit. Et puis c'est la fête des oies : ces glaneuses cherchent d'un bec avide les grains de sarrazin perdus. La deuxième année donne une récolte meilleure que la première; la troisième année surpasse la seconde; mais alors les autres récoltes vont en déclinant. Après dix ans, la culture est épuisée. Il faut une période de vingt à vingt-cinq années de repos avant qu'on puisse brûler de nouveau la terre.

Le feu et la culture du blé noir n'usent que la croûte superficielle de la tourbière : plus tard le propriétaire est libre d'ouvrir la veine de la tourbe proprement dite; quand cette veine est épuisée, il retrouve la terre arable. On a de la peine à se figurer la richesse des tourbières de la Drenthe. Seulement la canalisation est la base de l'industrie qui s'attaque au combustible. Or, comme jusqu'ici les canaux manquent, les tourbières hautes ne constituent encore, dans la plus grande partie de ce district, qu'un vaste capital dormant. Nous avons pourtant parcouru en barque d'Assen à Meppel un long canal qui a déjà répandu la vie sur ces campagnes silencieuses. Chaque jour, la masse de tourbe se démasque et laisse apparaître des cultures.

Les mœurs des ouvriers qui travaillent dans les tourbières se rapprochent à quelques égards de la vie des ouvriers mineurs. On les accuse de dissiper follement ce qu'ils gagnent (1). Ce manque de prévoyance contraste trop avec le caractère général des Hollandais pour que nous n'en recherchions pas l'origine. L'esprit d'économie, qui forme la base du tempérament batave, est dû d'ordinaire à l'influence de la femme et au rang qu'elle occupe dans la maison. Ici au contraire la femme participe aux travaux de l'homme, au même genre de vie; elle perd dans les tourbières une partie des qualités délicates de son sexe. Ouvrier comme lui, elle cesse d'être la prévoyance assise au seuil du foyer. Il existait autrefois dans la Drenthe, comme dans d'autres localités des Provinces-Unies, un usage barbare : nous voulons parler des combats au couteau. On ne voyait presque point de fêtes de village où il n'y eût des blessures, souvent même des morts à déplorer. Les héros de ces rixes sanglantes s'enorgueillissaient même de leurs exploits. Les traces que de telles

(1) Les travaux d'extraction durent seulement douze ou quatorze semaines par année. Les bons ouvriers qui travaillent la tourbe gagnent de 9 à 10 florins par semaine. Quelques-uns viennent de la Westphalie; les autres appartiennent à la province de Drenthe.

violences laissaient sur le visage, loin de passer pour des stigmates, étaient un titre d'honneur aux yeux des jeunes filles. Ces balafres attiraient les attentions du beau sexe, qui voyait chez les amateurs de ces jeux homicides une qualité que les femmes sauvages estiment par-dessus toutes les autres, le courage. Le progrès des mœurs a heureusement effacé une coutume inhumaine. Le procureur du roi d'Assen me faisait remarquer avec un grand sens que la police correctionnelle et une condamnation modérée avaient puissamment contribué à détruire cet abus en dépoétisant les avantages de la force. Il y a pourtant quelques villages où en dépit des lois cette tradition est encore en vigueur. Le matamore pose en entrant dans une auberge son couteau ouvert sur la table : ce couteau est un défi et une provocation; quiconque le touche par inadvertance ou avec dessein prémédité s'expose à sortir la figure en sang.

La Drenthe se confond, du moins sur la lisière, avec l'Overyssel par les mœurs, les bruyères et la tourbe. Je bornerai aux colonies du Dedemsvaart l'histoire des tourbières de cette dernière province. Par une belle journée d'août, j'étais parti de Zwol le matin avec un économiste distingué de la seconde chambre, M. Sloet tot Oldhuis. Nous traversâmes des routes délicieuses bordées de hêtres, de bouleaux et de peupliers du Canada, dont le bois sert ici à faire des sabots. Un capital de plusieurs millions de florins croissait ainsi le long des chemins auxquels il versait l'ombre et la fraîcheur. Sur le bord de la route, nous découvrîmes aussi des taillis de chênes qu'on coupe au bout de neuf ans, et dont l'écorce sert à tanner le cuir. L'entretien et la préparation de ces arbres emploient un assez grand nombre d'ouvriers. Où l'économie publique est grande, c'est quand elle associe le sentiment de l'utile à la poésie de la nature. Quiconque voyage en Hollande doit toujours s'attendre à rencontrer des prairies. Dans les vertes prairies de l'Overyssel s'élève un bouquet d'arbres sous lequel les vaches viennent se reposer et prendre le frais durant la chaleur du jour. Quand ces arbres sont encore jeunes, on les protége contre la dent des animaux par un treillage. Cette prévoyance envers les bêtes est touchante et annonce une bonne population. Peu à peu les prairies firent place aux steppes. Au milieu des bruyères désolées, l'œil se reposait de temps en temps sur une prairie naturelle comme il s'en rencontre au Texas. Les landes mêmes de l'Overyssel ne restent point improductives sous la main du Hollandais. On en retire des bruyères pour le chauffage et des cailloux pour consolider les routes. Quelle ne fut pas ma surprise de voir des mottes de gazon soulevées (*plaggen*) devenir l'aliment des foyers domestiques! Ces lambeaux d'herbes sèches ou plutôt de racines, dont on découvre à l'œil nu le réseau délicat, mêlé d'une croûte de terre,

s'emportent moyennant un florin dans des chariots qui les conduisent à la ville. On s'en sert surtout pour cuire le pain. Les paysans de l'Overyssel emploient même ces couches de mousse et de gazon flétri en guise de chaume pour la couverture des toits. Rien n'est perdu; mais quelle distance entre cette économie sauvage et les richesses que va développer sous nos yeux la culture! Enfin le Dedemsvaart parut. Le Dedemsvaart est un canal, ni plus ni moins. Le créateur de ce canal, M. van Dedem, est mort il y a quelques années, pauvre, chagrin, méconnu par l'injustice des hommes. Il assistait en silence à l'enfantement d'un monde agricole dont il avait ouvert le chemin. Son sort est celui de tous les initiateurs. Heureux qu'il y eût encore un cœur pour l'apprécier, une main pour serrer sa main, il s'asseyait fier et consterné au foyer de ses rares amis. La vérité est que le Dedemsvaart a été une œuvre utile, excellente, non pour l'entrepreneur, hélas! mais pour les colonies voisines qui sont aujourd'hui sorties du désert. Le chemin d'eau a déterminé la circulation de la tourbe, des engrais et des produits créés par l'industrie rurale.

Au Hoogezand et au Sappemeer, on peut voir d'anciennes colonies, créées par les hommes du XVIIe siècle; Avereest est une colonie naissante, ouvrage des hommes de notre temps. On montrait encore, il y a quelques années, le seul arbre qui existait autrefois dans ces anciennes bruyères. C'était, je crois, un bouleau. Cet arbre a disparu; mais de riches prairies avec des bouquets de verdure, des vergers, des plantations nouvelles, s'élèvent comme par enchantement. De tous les côtés, des campagnes se forment. La nature, chrysalide féconde, se dépouille chaque jour de sa larve inculte et montre avec orgueil une figure embellie par l'art. L'artère vitale de toute cette prospérité agricole, c'est le Dedemsvaart. Dans ce canal principal se déchargent et viennent s'embrancher, au fur et à mesure des défrichemens, une multitude d'autres petits canaux qui aboutissent aux tourbières. L'eau vivifie tout sur son passage. Le long des rives, les prairies sortent de l'antique bruyère, les troupeaux naissent, les habitations s'élèvent. Les canaux tracent le développement de toute cette prospérité agricole, comme dans la formation embryonnaire du corps humain les vaisseaux sanguins tracent le développement physiologique des organes. Nous visitâmes une ferme dont dépendent trois cents hectares de terres cultivées, et dans laquelle quatre-vingt-dix vaches, quarante cochons jouissaient tranquillement de la vie. Les étables, les écuries, les instrumens de travail, tout annonçait une véritable opulence rustique. Quand on songe que cette opulence date d'hier, on reconnaît avec attendrissement ce que peut l'industrie humaine. Il y a vingt ou vingt-cinq ans, on ne voyait guère dans la colo-

nie que des chèvres. Aujourd'hui les fermes et les habitations s'y succèdent. Ces maisons ont un air d'élégance et de propreté. Les premiers colons logeaient dans des trous creusés sous la terre, les terriers ont bientôt été remplacés par des cabanes, et les cabanes par de jolies maisons de brique. Il ne reste plus rien des premières demeures souterraines dans lesquelles les habitans actuels de la colonie abritaient, il y a un quart de siècle, leur misère et leurs espérances; il ne demeure que bien peu de cabanes, monumens du second état de choses, et les maisons se dressent de tous côtés avec une rapidité qui étonne. A la race des anciens troglodytes qui a disparu succède une population toujours croissante, industrieuse, bien logée, bien vêtue. Dans cette colonie, on assiste à un cours d'économie politique en action. La division du travail et du commerce est encore peu avancée. La même boutique vend de tout; une marchande de modes tient, outre des chapeaux de femme, des pendules, des épices, du grain et des chaufferettes. Au développement du bien-être matériel s'associe toujours en Hollande le développement moral. Il existe quatre écoles dans la colonie. Une terre qui se défriche, une jeunesse qui s'instruit, ce rapprochement de faits est consolant à voir. Il n'y a pas de spectacle plus grand ni plus moral que celui de l'homme étendant par le travail le domaine que lui a donné la nature. Quand maintenant on songe que c'est la tourbe qui a fait tout cela, on se demande pourquoi les habitans du vieux monde se jettent dans les déserts de l'Amérique, et pourquoi ils ne viennent point transformer les champs de la Drenthe ou de l'Overyssel. Les premiers colons qui sont venus exploiter sur les bords du Dedemsvaart cette Californie des tourbières étaient généralement des étrangers : il y avait parmi eux des Allemands, des Polonais, des Grecs; mais la terre exerce sur ces élémens hétérogènes une force d'assimilation rapide, et Avereest est bien aujourd'hui une colonie hollandaise.

L'exploitation des tourbières, envisagée comme principe de richesse industrielle et agricole, a créé des provinces entières; elle a fourni et fournit encore du travail aux classes nécessiteuses; elle a transformé des prolétaires errans en propriétaires du sol. Quelques économistes désirent maintenant qu'on dégrève les tourbières des droits d'accise et des divers impôts qui les frappent. Ce serait le moyen de donner une impulsion nouvelle à des travaux qui, il faut néanmoins le reconnaître, n'ont point été paralysés par les tributs qu'ils paient au gouvernement. On a vu ce que la Néerlande doit à la tourbe; en présence de ces faits économiques et moraux, on serait tenté de s'écrier avec le vieux poète Vondel : « Heureux le pays où l'enfant brûle sa mère! »

ALPHONSE ESQUIROS.

CARACTÈRES

ET

RÉCITS DU TEMPS

LE DEUIL DE LADY JESSING.

I.

Quand lirez-vous cette histoire? Je n'en sais rien. — Elle s'est passée hier; la plupart de ceux qui en furent les acteurs n'existeront peut-être plus demain. Meurent les corps, puisque c'est leur destinée; mais sauvons des âmes tout ce que ce monde peut en garder. Quelques-uns des sentimens qui furent en jeu dans cet épisode inconnu d'un éclatant et immense drame eurent, je crois, assez d'énergie, assez de profondeur, assez de grâce, pour mériter de ne point périr. Jugez d'ailleurs; les voici tels qu'ils naquirent au souffle d'étranges faits.

Le comte Régis Fœdieski est un Polonais, comme l'indique son nom; mais toutefois il sert la France, et quiconque s'est occupé de choses militaires me comprendra, il la sert au titre français. Il est capitaine dans un régiment de cavalerie, qui sera, si vous y consentez, un régiment de hussards; seulement vous voudrez bien admettre que ces hussards se trouvaient à tel ou tel endroit au préjudice d'autres cavaliers, peut-être même de soldats d'une arme toute différente. Peu vous importe, n'est-ce pas? Je n'écris pas de bulletin, je

ne fais pas de supplément à Jomini : le comte Fœdieski était là où je vous le montrerai.

Ce que je tâcherai de vous dire en peu de mots, mais avec une complète exactitude, c'est comment Régis a été doué par de bonnes ou mauvaises fées; car savoir quels dons il faut bénir, quels il faut détester, c'est le tourment des rêveurs et le secret de Dieu. Régis est né dans un château qui a été brûlé lors des insurrections de Galicie; mais ni son enfance ni sa jeunesse ne se sont écoulées en Pologne. Il a été élevé à Paris, et comme son père avait servi l'empire, il s'est trouvé Français. Cependant la France n'a point pu devenir sa vraie patrie. Sa mère était une de ces femmes du Nord que je soupçonne, parmi les filles des hommes, d'avoir cessé les dernières tout commerce avec les anges, tant il est resté de suave harmonie sur leurs lèvres, et dans toute leur personne d'indicible attrait. Elle fit entendre à son berceau cette belle langue à la fois éloquente et rêveuse, différente de tous les dialectes slaves. Régis se prit, pour un pays qu'il n'avait jamais vu, que peut-être il ne verrait jamais, de cette passion ardente comme le désir, infinie comme le rêve, qu'inspire aux hommes l'inconnu. Il était (pourquoi ne le dirais-je pas, dans un moment où les poètes ne sont, je crois, guère à la mode?) merveilleusement doué pour la poésie. Tout ce qu'il sentait, tout ce qu'il pensait se traduisait au fond de lui en paroles vibrantes et cadencées. A vingt ans, il avait écrit, dans le langage de ses pères, quelques odes, quelques élégies, quelques chansons, qui ont pénétré en Pologne. C'est de lui cet hymne aux couleurs polonaises :

> Couleurs sacrées, vous êtes bien celles de notre patrie :
> Blanc, tu dis qu'on nous a relégués parmi les fantômes;
> Rouge, tu cries que nous sommes vivans.

Comme ce pauvre Régis toutefois est bien loin d'être un écrivain, en voilà certainement assez sur ses titres littéraires. Ce que je voulais, c'est que l'on connût tout un côté de son esprit. Quand il fut en état de manier vigoureusement un sabre, de supporter les grandes fatigues et les longs ennuis, il s'engagea. Ce fut en même temps par entraînement et par bon sens qu'il se fit soldat. Il n'était pas de ceux qui ont trouvé le moyen de défendre les causes chevaleresques sans jamais quitter leurs foyers, qui ne se permettent point, dans leur sainte horreur de l'épée, même la vivacité de saint Pierre vengeant, sur l'oreille de Malchus, sa foi honnie, son Dieu insulté. Je crois que Régis a, sinon coupé lui-même, du moins fait couper plus d'une oreille, car dix années de sa vie se sont passées en Afrique; on comprend quelle action l'existence de la solitude, de l'aventure, des dangers a dû prendre sur une âme comme la sienne. S'il vit, il s'est

promis de retourner à sa tente. C'est dans cet asile transparent, que les feux du soleil colorent le jour et où pénètrent la nuit les rayons des étoiles, qu'il a eu, dit-il, ses meilleurs instans. La tente est, pour certains hommes, une cellule guerrière qui a, comme la cellule religieuse, ses mystérieux visiteurs; Régis le sait, et toutefois je dirai, puisque je veux le peindre tout entier, qu'il est loin d'être un anachorète. Paris, où sa jeunesse s'est écoulée, l'a toujours attiré. Là, chaque année, quelques mois d'hiver détruisaient l'œuvre de ses printemps et de ses étés. Il oubliait les graves pensées, les austères ardeurs de l'isolement et du péril, pour se livrer aux plus mondains et aux plus passagers des divertissemens romanesques, car, il le disait lui-même en riant, il était romanesque comme une vieille fille. Seulement ses romans n'étaient pas de ceux où les candides regards peuvent se glisser. Il avait le goût des passions violentes, il cherchait à en ressentir et à en inspirer. A ce passe-temps, il recevait des blessures; mais en France, disait-il aussi, il guérissait les plaies de son corps, et en Afrique il guérissait les plaies de son âme.

Il venait d'entrer au 10e hussards quand éclatèrent les événemens qui amenèrent notre armée à un feu digne d'elle. Son régiment fut désigné pour prendre part aux opérations qui allaient s'accomplir. Ce n'est pas ici que je dois raconter sa joie, elle fut tout ce qu'on peut imaginer. Ses tristesses furent grandes aussi, mais mêlées de charme secret. Il se sentait avec plaisir devenu ce hussard des vieilles romances qui fait couler tant de larmes. Si la mort produit d'ingrates et insupportables douleurs, l'absence cause parfois des chagrins qui ont leur douceur et leur grâce. Ainsi pensait-il en quittant Paris. Au moment où ce récit commence, ses regrets n'étaient plus qu'un concert de sons lointains et voilés qu'il écoutait à certaines heures dans un recueillement plein d'attrait. Interrogez quelques rêveurs sensualistes, ils vous diront comme la vie matérielle, dans ses détails les plus grossiers, les plus infimes en apparence, se combine parfois avec la vie morale dans ce qu'elle a de plus délicat et de plus élevé. C'était surtout vers quatre heures, quand il vidait lentement un verre d'absinthe, que de grands yeux tout remplis de tristesse et de douceur s'ouvraient au fond de son cerveau. Alors il savourait en silence, ou au sein d'une de ces conversations étrangères en tout point au cœur, qui valent le silence pour la rêverie, le bonheur immoral du maître insouciant de Leporello. Le ciel ne permet pas longtemps de pareilles jouissances. Treize jours après la bataille d'Alma, le 3 octobre 1855, l'instrument de la justice divine à l'endroit du comte Régis Fœdieski était sur le sol de la Crimée.

Dieu me préserve d'imiter en rien la mise en scène des romanciers; mais il faut pourtant que vous sachiez comment au début de

cette action mon héros était placé. Il était à table entre sa tente et ses chevaux, à une des extrémités de ce plateau sillonné par tant de boulets et d'obus, qui sera désormais un lieu sacré. Son escadron était campé près de Balaclava. Cet étrange village, qui, entre la double majesté des montagnes et de la mer, a tant de pittoresque éclat, lui montrait, dans un soleil couchant, son port peuplé de mâts, regorgeant d'existence guerrière, et ses vieilles tours génoises, où ne logent plus que des fantômes et des oiseaux. Le temps avait encore à cette époque une merveilleuse douceur; la nature en ses atours d'automne était d'une adorable mélancolie. Il y avait longtemps que Régis ne s'était senti l'âme aussi agréablement affectée; son regard tantôt se perdait dans les lointains horizons, errant avec délices sur les grands spectacles que lui donnaient les destinées, et tantôt se fixait sur ses chevaux. Beaucoup de gens ignorent quel plaisir on éprouve à voir ses chevaux manger, bâiller, aspirer l'air, dresser des oreilles inquiètes, gonfler des narines frémissantes, ou regarder paisiblement autour d'eux avec des yeux qui font rêver d'âmes prisonnières et résignées. On devine bien que Régis n'était pas seulement occupé du ciel, des champs et des bêtes; ces apparitions, qui le remplissaient de remords choyés comme d'aimables hôtes, se dressaient aussi dans ses rêveries. Enfin, pour que son bonheur fût complet, tout en songeant, il buvait et causait avec un capitaine en second qui mérite qu'on ne le livre pas à l'oubli. Qu'une ombre poétique le lui pardonne, le vicomte Ange-René de Kerven était un Breton gai, jovial, complétement étranger au langage des cloches et des vents. Ami des plaisirs faciles, des tendresses enjouées, René quelquefois cependant revendiquait son privilége de mélancolie bretonne; c'était quand il lui arrivait de rencontrer quelques-unes de ces femmes qui veulent à toute force exécuter sur un air langoureux les premiers pas de la galanterie; mais après quelques mennets il se livrait bientôt aux plus étourdissantes sarabandes. Somme toute, c'était un homme heureux, car les tristesses du cœur et celles du cerveau lui étaient également inconnues. Il portait en lui cette douce magie, cette souriante lumière, don passager de l'ivresse ou rare présent de la philosophie, qui teint le monde entier en couleur claire et transforme tous les accidens de la vie en nuages légers. Kerven disait donc à Fœdieski, tout en préparant son absinthe avec une attention qui était assurément dans la journée un des plus grands efforts de son esprit :

— Oui, mon cher ami, je l'ai vue, et je puis t'affirmer que, même à quelqu'un qui ne serait pas depuis six mois en expédition, elle paraîtrait fort jolie. Elle a les cheveux d'un blond attendrissant, le teint d'une fiancée de ballade, les traits d'une régularité singulière,

le corps svelte, un peu trop étroit des épaules peut-être, — c'est son seul défaut. Par là elle ressemble à un grand ange de bénitier que ma mère (qui était d'une nature fort poétique, la pauvre femme : je lui dois mon nom de René) avait au fond de son alcôve; mais, ce qui m'a surtout frappé, c'est la manière dont elle mène son cheval. Elle montait ce bai marron que tu connais, qui a des réactions à vous envoyer dans la lune, et on eût dit qu'elle était collée à sa selle; je l'ai vue sauter un fossé comme l'auraient fait peu de *gentlemen*. J'ai pu la contempler fort à mon aise, car son père m'a appelé; il s'est plaint de ce qu'il ne t'avait pas vu hier, et m'a chargé, soit dit en passant, de t'engager à aller ce soir chez lui. Il paraît toujours fort attristé, le brave homme; il a vieilli de vingt ans depuis dix jours. Pendant que je lui parlais, je regardais l'amazone, à qui, bien entendu, il n'avait pas oublié de me présenter, et (pense de moi ce que tu voudras) je la soumettais à mon examen ordinaire, car tu connais ma vieille prétention; quand je vois une femme, en un seul regard je lis quelles chances j'aurais auprès d'elle. « Réussirais-je ou ne réussirais-je pas? » Telle est la question que je me pose et à laquelle je réponds avec une sévérité consciencieuse comme un juré à « est-il ou n'est-il pas coupable? » Eh bien! mon cher, je ne réussirais pas. Elle est à coup sûr d'une sentimentalité trop solide pour m'apprécier; elle verrait tout de suite que je suis un faux René, si je voulais faire du Chateaubriand avec elle. Toi au contraire, tu la captiveras, j'en suis certain, car tu es toi-même la dupe du phœbus que tu parles. Voilà, parbleu! qui te convient; je vous bénis d'avance. Tu vas mener une vie charmante : l'amour, le danger, tout le train des hussards d'autrefois! Tu as toujours été heureux.

Ici Régis interrompit son ami.

— En vérité, lui dit-il, je ne connais rien que tu ne profanes! Voilà une pauvre femme qui devrait forcer le diable à s'attendrir sur sa vertu; elle vient consoler ici le père d'un homme qu'elle avait aimé assez pour le suivre jusqu'à Malte, et qui est à peine enterré depuis un mois dans un coin de la Turquie. Frappée elle-même par une douleur de veuve, elle s'est décidée à subir, à partager une douleur paternelle, et tu veux qu'entre ces tristesses elle trouve place pour une galanterie! Certainement j'ai une conscience qui à maint endroit n'est pas d'une grande délicatesse. Eh bien! je me reprocherais en pareil cas toute idée d'entreprise amoureuse comme une sottise et une impiété.

— Allons, reprit Kerven, voilà de l'éloquence, et tu me confirmes dans l'idée que tu lui plairas; car tu es de bonne foi en ce moment, c'est ce que j'admire. Tu lui diras, avec ce ton pénétré, que tu

l'adores, qu'elle est ton grand, ton premier amour, que tu lui as voué toute ta vie : ce qui sera vrai, si une balle te casse bientôt les reins dans ce pays-ci. Elle sera fort heureuse de te croire, je t'assure. Quoique je ne sois pas aussi lettré que toi, je me rappelle la Matrone d'Éphèse voulant manger après avoir vu manger le soldat. Le sentiment agira sur la veuve moderne comme la soupe agissait sur la veuve antique; quand tu auras aimé près d'elle, elle voudra aimer à son tour. Et ne me dis pas qu'elle est une exception, ne lui fais pas un mérite de son voyage. Elle voyage parce qu'elle est Anglaise. C'est tout simplement une de ces femmes excentriques, comme il y en a tant sur les bords de la Tamise. Crois-tu que sa douleur va m'attendrir davantage parce qu'elle la promène? Vois-tu, la douleur est comme la goutte; lorsqu'on la secoue, elle s'en va.

—Tiens, fit Fœdieski, parlons d'autre chose, si ce n'est pour cette femme qui m'est inconnue, du moins pour un homme que j'aime comme un frère d'armes, que je respecte comme un père, et dont la douleur m'a navré.

— Que ta volonté soit faite! repartit imperturbablement Kerven; malgré ta boutade de ce soir, quand tu auras besoin d'un confident, tu me retrouveras.

II.

Quelques heures après sa conversation avec Kerven, Régis était à Balaclava dans une maison épargnée par la guerre. Placée au pied d'une âpre colline, entre des arbres déjà couverts de feuilles d'automne, cette habitation semblait merveilleusement propre à devenir le théâtre de quelque drame d'une intime mélancolie. Plusieurs fois déjà Régis en y pénétrant avait eu cette pensée. Mais sans la femme il n'y a dans ce monde ni vraie mélancolie, ni vraie joie, et la femme manquait à cette demeure. Régis, en franchissant un seuil que si souvent il avait foulé d'un pas indifférent, avait senti malgré lui comme une transformation dans tout ce qu'il voyait, en songeant à la présence d'une âme féminine derrière ces murs, entre ces arbres qui avaient maintenant une raison pour être mystérieux et rêveurs.

Lord Wormset était seul dans le petit salon, où une amitié de récente origine, mais mûrie par ces ardeurs de la guerre qui développent si rapidement dans les cœurs tous les nobles germes, lui avait déjà fait passer de douces heures. Lord Wormset n'a pas besoin que l'on fasse son éloge. C'est un des hommes les plus connus et les plus aimés de toute l'armée anglaise, on peut même dire de toute la Grande-Bretagne. Il m'a souvent rappelé le grave et charmant portrait qu'un éloquent historien de notre époque a tracé de lord Falkland.

La vie des camps ne change en rien les préoccupations de cet esprit, également propre aux rapides conceptions du champ de bataille et aux tranquilles méditations du cabinet. Ce qu'il a peut-être dans ses allures d'un peu trop civil ou civique semblait devoir l'éloigner de Régis, qui a pour l'épée un culte souverain, et fait d'elle plus volontiers que de l'opinion la reine du monde. Cependant le gentilhomme polonais et le grand seigneur anglais se plurent aussitôt qu'ils se rencontrèrent. Ils avaient de commun le mépris de la vie, le goût de l'aventure. Et d'ailleurs dans l'intimité ne disserte-t-on pas sur tout et autre chose, comme disait Pic de la Mirandole avec tant de profondeur? S'ils avaient différé sur tout, ils auraient été d'accord sur autre chose. Autre chose, c'est la région où se rencontrent ici-bas ceux qui ont là-haut une même patrie.

Comme les murailles de la maison, comme les arbres du jardin, le petit salon lui-même et tous les objets qui le garnissaient semblèrent changés à Régis. Quant à lord Wormset, il lui trouva un visage des plus inaccoutumés. Le fait est que cet excellent seigneur avait quelque chose de particulièrement onctueux mêlé à la tristesse ordinaire de ses traits; on s'apercevait que déjà un baume tout-puissant était répandu sur sa blessure, que des larmes bienfaisantes avaient chassé une cruelle sècheresse de son cœur.

— Mon ami, dit-il à Régis, mon cher ami, il y a maintenant un ange sous mon pauvre toit. Dieu m'a envoyé le seul être qui pût apaiser une douleur comme la mienne. La femme de mon William, lady Jessing, est ici; vous allez la voir tout à l'heure, et vous jugerez bien mieux de ce que j'éprouve. Mais avant qu'elle vous apparaisse, je veux que vous sachiez ce qu'elle est.

Et alors il lui raconta comment Arabelle O'Penny appartenait à une des plus nobles familles de la catholique Irlande, comment, orpheline à dix ans, elle avait été confiée à ses soins, comment enfin il l'avait fiancée à son fils William, et depuis ce temps lui avait voué une tendresse plus forte peut-être encore que son amour pour son propre enfant. Arabelle, suivant lui, était une de ces créatures qui n'ont d'humain qu'une enveloppe encore tout imprégnée de parfums célestes, toute rayonnante d'éclat divin. Son existence tout entière n'était qu'une suite de dévouemens. Ce pauvre William, lord Wormset en convenait, n'avait jamais été très séduisant. Il avait un corps débile, comme son trépas, dès les premières épreuves de la guerre, ne l'avait que trop prouvé. Ses traits irréguliers, où se montrait d'habitude l'affligeante expression de la souffrance physique, n'étaient pas faits pour rendre doux et parés à une jeune femme les devoirs de l'hyménée; mais Arabelle ne s'en était attachée qu'avec plus de passion à une vie où aucun ornement étranger n'altérait pour elle

les charmes victorieux de la vertu. Malgré ce qu'il avait d'impropre aux fatigues d'une campagne, lord William Jessing avait voulu venir en Orient avec un régiment où, depuis son enfance, il possédait une compagnie. Sa femme avait décidé qu'elle le suivrait. Maintenant qu'il était mort, elle ne regardait point sa pieuse mission comme finie. Arabelle avait pour son beau-père, lord Wormset ne put s'empêcher de le dire avec une certaine complaisance, une sorte de culte enthousiaste; désormais c'était à le consoler qu'elle se vouait. L'honnête et éloquent Anglais termina son apologie par ces paroles dites avec une profonde émotion : — Malgré ce que ses préoccupations ont toujours eu d'austère, rien de moins sec et de moins froid que l'esprit de lady Jessing. Ma chère Arabelle a une piété ardente, et il y a tant de grâce en elle, que parfois elle trouble de l'encens catholique ma raison protestante. Puis, comme moi, elle aime les arts, les travaux et les jeux de la pensée. Le tableau d'un grand maître la captive, certaines harmonies l'enlèvent à ce monde, et enfin (il ne put s'empêcher de sourire en ajoutant ces mots, parce qu'il savait quel ordre d'idées il allait éveiller chez Fœdieski) les luttes même de notre tribune ne la trouvent point glacée.

A ces dernières paroles en effet, le capitaine de hussards laissa paraître sur ses traits une expression assez étrange. Régis semblait dire qu'il se défiait un peu d'une sainte occupée de politique; mais tout à coup son regard ne laissa plus voir qu'une admiration profonde. Lady Jessing venait d'entrer.

Elle était belle à s'emparer sur-le-champ d'un cœur, surtout d'un cœur comme celui dont il est question ici. Elle avait, comme les visionnaires, toute une atmosphère autour d'elle, où l'on sentait les inquiétantes délices d'une vie inconnue. Ses cheveux étaient blonds, mais ce n'était pas ce blond vénitien rempli d'ardeurs sensuelles comme une grappe mûrie au soleil. Sa chevelure (qu'on me pardonne cette image d'un mysticisme un peu bizarre, je la donne ainsi qu'elle naquit dans une cervelle polonaise), sa chevelure avait l'air d'avoir essuyé les pieds de Jésus; on eût dit qu'en la pressant, il devait en sortir, au lieu de ces larmes voluptueuses qui tombaient des cheveux de la Vénus marine, les pleurs de ces afflictions qui n'ont ni leur fin ni leur origine en ce monde. Ses yeux d'un bleu pâle, où tremblait une lumière, étaient chargés d'une toute puissante rêverie. Sa bouche était bien terrestre : elle était d'un rose vif. Voilà ce qu'elle avait d'une fille d'Ève. Je donne avec une exactitude minutieuse jusqu'aux moindres impressions de Fœdieski.

On lui présenta le hussard; elle l'accueillit par ces phrases engageantes qui savent parfois donner à la causerie de la première heure mieux que le charme des plus longues intimités. — Elle le connais-

sait déjà par son père, dont elle savait qu'avant elle il avait adouci la douleur. Elle tendit une petite main blanche qui brilla comme une perle dans la main brunie de Régis. Celui-ci ne put s'empêcher de tressaillir; il y avait un rapport mystérieux (on m'a du reste assuré qu'il en était souvent ainsi) entre la main et la bouche de lady Jessing. Doigts et lèvres avaient quelque chose d'ardent. C'étaient dans ce vase d'élection, dans ce calice sacré, deux points où tremblaient quelques gouttes du philtre qui donne la grande ivresse d'ici-bas.

La conversation prit un tour à la fois grave et familier. Régis et lord Wormset traitaient les sujets habituels de leurs entretiens; mais leurs paroles leur semblaient à tous deux plus profondes, plus pénétrantes, plus douces. Il y avait le parfum d'une femme dans toutes les pensées qu'ils échangeaient. Il y a peu de maisons russes où il n'y ait de piano. Un assez bon instrument, que le pillage avait respecté, se trouvait dans la maison de Balaclava. Lady Jessing dit qu'elle avait découvert le matin même, au fond d'un meuble à demi brisé, une mélodie écrite par un compositeur russe, qui lui avait paru d'une singulière puissance et d'une frappante originalité. C'était une œuvre très peu connue du prince Esterlof, sorte de don Juan moscovite comme l'Onéguine de Pouchkine, qui est mort l'an dernier à Pétersbourg. Elle se mit à jouer ce morceau. Rien de plus morbide et de plus désordonné que ces accens, suprême soupir d'une âme épuisée par la recherche sans trève et sans fin des joies terrestres. On sentait dans ces accords cette tristesse passionnée, cet amour tumultueux, cet ouragan chargé des senteurs de toutes les roses déracinées, qui emportent à jamais les âmes dont ils s'emparent loin des routes du ciel. Mais quel contraste entre cette musique et celle qui la faisait entendre! Vue par derrière, avec sa chevelure séraphique, son long et étroit corsage que la rêverie et la prière semblaient seules incliner, lady Jessing évoquait tout le chœur des pensées chastes, tandis que ses doigts faisaient surgir des images à troubler le cerveau d'un saint. Aussi Régis, à qui rien des choses intimes n'échappait, fut-il tout à coup partagé entre deux émotions de la nature la plus impérieuse et la plus opposée. « Une femme, après tout, se disait-il quand l'esprit du prince Esterlof le battait de ses deux ailes, une femme est toujours une femme, c'est-à-dire une créature appartenant de plein droit à l'amour, qu'il est insensé, quand elle se révolte, de ne pas réclamer au nom de cet implacable souverain des hommes. J'aurais toute ma vie ces remords brûlans que, en dépit des lieux communs sur la conscience, la vertu traîne après elle aussi bien que le crime, si je laissais échapper ce que va peut-être m'offrir un heureux destin. Tâchons de cueillir cette fleur mystique. Quelle joie d'aspirer la rosée qui lui donne tant d'attrayant

éclat! » Puis il se disait presque aussitôt, quand les chastes contours de lady Jessing s'imprimaient au fond de son cœur : « Ce serait vraiment indigne de s'attaquer à une vie qui est sous la protection des plus saintes choses. Quelle douleur pour Wormset, qui m'aime d'une amitié si loyale et si sincère, s'il me voyait conspirer contre la mémoire de son fils! Il eût éprouvé un chagrin moins poignant, j'en suis sûr, à être outragé dans sa personne qu'en ce cher fantôme. Son âme serait blessée en même temps partout, et dans ses plus secrètes profondeurs. L'un de ses cultes serait détruit, l'autre insulté. Je mêlerais à son deuil des amertumes inouies, je lui enlèverais sa consolation unique, j'empoisonnerais la source des larmes qui le soulagent. Non, cela est impossible, et quand, ce qui est si invraisemblable, lady Jessing elle-même viendrait à moi, m'offrant ce qui m'a toujours séduit, l'attrait, le tout-puissant attrait d'amours dangereuses et nouvelles, je crois qu'en vérité je résisterais.

Il en était là de ses pensées quand lord Wormset, demandé par un officier, sortit pour un moment du salon; alors Régis se leva et s'approcha du piano. Les mains de lady Jessing couraient sur les touches d'ivoire comme si un démon les eût emportées. La vue de ces petits doigts minces, brillans et agiles, ramena l'esprit de Régis à l'ordre d'idées qui lui était le plus familier. Puis, parmi les natures que l'habitude tyrannise avec le plus de violence, il faut mettre au premier rang, à coup sûr, celle du chasseur d'émotions amoureuses.

— Vous jouez divinement, lui dit-il, cet air infernalement tendre dont je suis ému jusqu'à la souffrance.

Et comme elle repartit : — Je suis étonnée que vous ayez été ainsi saisi immédiatement par une musique qui me semblait exiger une certaine initiation.

— Il y a bien des regards, fit-il, tout chargés de pensées inconnues, qui pénètrent soudain jusqu'au fond de votre cœur.

Tout en laissant errer sur le piano ses mains, qui ne tiraient plus que de vagues accords, elle tourna la tête de son côté. En ce moment, lord Wormset rentra. La soirée se prolongea encore un peu; puis Régis sortit, s'élança sur son cheval, et, à travers les ténèbres, regagna sa tente au galop.

III.

La tente de Régis était occupée des deux côtés par deux lits de cantine. Le lendemain du jour où notre histoire a commencé, Fœdieski et Kerven fumaient sur ces couches guerrières leurs cigares du matin.

— Mon cher, disait Kerven, quoique d'habitude je dorme assez bien, cette nuit je t'ai surpris en flagrant délit d'insomnie. Tu n'as

point perdu de temps pour devenir amoureux. N'est-ce pas qu'elle est belle, qu'elle est touchante, et que je l'avais merveilleusement jugée? Je suis sûr que tu as tout de suite trouvé le moyen de jeter jusqu'au fond de son cœur quelques-unes de ces paroles à mèche enflammée, comme les obus qui éclatent une heure après avoir été lancées. Veux-tu que je te raconte d'avance tout ton roman? Tu vas être le héros d'une chose nouvelle, mais complétement dans ta nature, d'une housarderie mystique. Hier tu as dû faire entendre à la dame que tu étais un vrai magasin de poudre, de sorte qu'aujourd'hui, par un mouvement irrésistible, elle va approcher la flamme de toi. Vous allez vous dire, si vous ne vous l'êtes pas encore dit, que vous vous connaissiez déjà, que vous ne vous rencontrez pas, que vous vous retrouvez. Ce point de départ est excellent. Puis tu lui parleras des rêves de la tente, tu possèdes parfaitement ce sujet, de l'attrait du danger, tu manies également bien cette matière. Elle sera pensive, elle se taira, et dans ce silence tu continueras traîtreusement à cheminer. Ce soir, elle saura parfaitement que tu l'aimes; demain, tu le lui diras peut-être franchement. Elle te suppliera sans doute de te taire, mais la première étape sera franchie. Après-demain, tu lui arracheras quelque demi-aveu dont tu feras sur-le-champ un aveu entier. Alors ce sera convenu, vous vous aimerez. Restera donc uniquement la manière dont s'exprimera ce subit, cet invincible amour. Là recommenceront les soupirs, les silences, les mots ardens et rapides ou les grandes phrases voilées sur toutes les choses de la terre et du ciel. Heureux ceux qui ont le don de la galanterie nuageuse! car, tandis que les âmes se promènent dans les étoiles, les corps livrés à eux-mêmes, libres et gais comme des enfans que leurs pédans ne surveillent plus, s'abandonnent à toutes leurs fantaisies. Spectre de Jessing, qui sait l'ornement que dans quelques jours tu porteras sous ton linceul!

Régis avait bien envie de se fâcher, mais à ses débuts l'amour est bavard; puis comment s'envelopper dans la réserve vis-à-vis d'un compagnon de tente? Quelle existence amènera l'expansion, si ce n'est celle des camps? Donc, après avoir brièvement réprimandé son ami, Fœdieski lui raconta longuement sa soirée de la veille. Il lui dit combien elle était belle et de quelle beauté; il lui parla de l'air d'Esterlof, de ses impressions en écoutant ces mélodies, des paroles qu'il avait jetées dans l'oreille de la divine musicienne. Il commenta chacun des mots qu'il avait recueillis, des regards qu'il avait étudiés. Il pensait bien qu'il commettait une profanation en faisant pénétrer dans ses rêveries la plus étourdie de toutes les âmes; mais après tout, pensait-il, est-ce bien à Kerven que je m'adresse plutôt qu'à la toile transparente de ma tente, à ces brins d'herbe qui se balancent au pied de mon lit? — En attendant, c'était une chose fâcheuse pour

la pauvre Arabelle que de se trouver ainsi, même en image, entre deux hussards. Quelques heures après cet entretien matinal, Régis, en montant à cheval pour aller voir lord Wormset, n'avait pas l'émotion respectueuse, les délicates inquiétudes dont il aurait été saisi sans l'intervention de Kerven dans les secrets de sa vie. Puis, je ne veux rien cacher de l'existence militaire aux femmes sensibles, comme on disait jadis : il y aura bien assez de douloureux idéal, de songerie désespérée dans ce qu'on va lire; Fœdieski avait bu l'absinthe avant déjeuner, et pendant un repas long comme tous ceux des camps, il avait tenu tête à son ami. Toutefois, en apercevant la maison de Balaclava, en songeant qu'il allait revoir l'apparition de la veille, son cœur s'ouvrit de nouveau à l'anxiété qu'on éprouve au seuil des régions sacrées où résident les grandes amours.

Régis trouva lady Jessing en costume d'amazone, se disposant à parcourir le plateau où campaient les armées alliées. On lui proposa tout naturellement d'être de la promenade. Comme peu d'anges montent à cheval, excepté l'archange saint Michel, il est assez difficile qu'une écuyère ait l'air d'appartenir au paradis. Cependant lady Jessing, dans sa longue robe noire, était bien encore un être divin réclamant de chastes adorations. Après un temps de galop, elle s'anima un peu; une teinte presque en harmonie avec la couleur de ses lèvres se répandit sur ses joues. En cet instant, lord Wormset, qui venait d'apercevoir un vieux général chargé des travaux de mine aux attaques anglaises, laissa le Polonais seul avec celle qui, sans le savoir, possédait déjà un esclave en Crimée.

A cette époque-là, — il faut bien, bon gré, mal gré, que je fasse entrer un peu de guerre dans ce récit, — les parallèles des alliés, ouvertes fort loin de la place, provoquaient de la part des Russes un tir désordonné. Maints boulets se promenaient souvent à travers les tentes; sur tous les points d'où l'on pouvait découvrir Sébastopol, quelques obus éclataient de temps en temps, faisant surgir un nuage blanchâtre du sein de l'herbe écrasée. Fœdieski et sa compagne s'approchèrent un peu de la ville. Malgré plus d'un bruit sinistre, Arabelle tendait toujours à faire un nouveau pas vers ce volcan.

— Pourquoi, lui dit le hussard, cette recherche inutile du danger?

— Je ne le fuis ni le recherche, répondit-elle; que peut-il être pour moi?

— Mais sur cette terre vous savez bien être aimée.

— Je le suis ici et là-haut, je l'espère.

Elle prononça ces derniers mots en levant au ciel un regard adorable, mais qui, adressé évidemment à lord Jessing, fit naître dans l'âme de Régis un secret dépit. « Tu ne peux pas supporter, lui disait un jour Kerven, même l'ombre d'un mari. » Le fait est qu'il garda le silence, et, malgré ce que la situation avait d'étrangement

romanesque, il sentit presque une pensée moqueuse sur les veuves traverser son esprit.

A l'instant même où le souffle malfaisant de l'ironie faisait pour pénétrer en lui un effort, il entendit un bruit connu : c'était ce long frémissement qui accompagne le vol pesant d'une bombe. L'énorme projectile, en décrivant sa courbe, vint passer au-dessus des deux promeneurs. A quelques pas d'eux, il s'abaissa et tomba à moitié enseveli dans la terre, d'où il fit jaillir une poussière rougeâtre. Au lieu de s'éloigner, lady Jessing arrêta son cheval et attendit silencieusement ce qui allait se passer. Bientôt un bruit sonore et un nuage épais annoncèrent que la bombe avait éclaté. En ce rapide et formidable moment, on pourrait presque dire à la lueur du péril, Fœdieski et lady Jessing se regardèrent. Maints sentimens confus, mais impérieux, avaient poussé le hussard à laisser sa compagne braver le danger qui la rendait si belle.

— Ah! fit-il, vous êtes bien une héroïne, et ici-bas ou là-haut heureux qui a le droit de vous aimer!

Le vieux général du génie, qui à propos ou mal à propos avait emmené lord Wormset, n'était pas homme à lâcher facilement ceux qu'il entretenait de ses travaux. Aussi le comte Fœdieski et lady Jessing durent achever seuls la promenade émouvante, sous tant de rapports, où les avait engagés leur destin. En reprenant à côté l'un de l'autre la route de Balaclava, ils parlèrent tout naturellement de l'existence périlleuse que l'on menait sur le plateau de Sébastopol. Régis avait une manière toute slave d'envisager la mort. Il éprouvait pour cette pâle reine des humains ce sentiment plein de secrète tendresse qui fait trouver à une race de guerriers toutes les délices de l'extase aux momens les plus âpres du combat. Arabelle avait trop lu et trop aimé Ossian pour être insensible à cette passion exprimée avec éloquence, et qui d'ailleurs trouvait une occasion si naturelle de s'épancher. Elle laissa donc ses sympathies se montrer pour toutes les rêveries enthousiastes du Polonais; elle aussi avoua son goût du danger, et cette fois elle ne fit pas intervenir une ardeur posthume pour lord Jessing dans les élans qui la poussaient à franchir d'un bond imprévu le seuil de l'autre vie. Régis fut amené à lui dire :

— Je ne voudrais pas voir se renouveler le péril que vous avez couru tout à l'heure pour tout le plaisir dont votre courage m'a enivré. Si je me sentais frappé par le coup qui vous ferait sortir de ce monde, peut-être me sentirais-je heureux; mais si je vous voyais mourir à mes côtés, j'éprouverais une douleur dont je n'avais pas même la pensée.

— Comment cela? lui dit-elle, vous qui ne me connaissez pas!

Il était donc dit que la prédiction de Kerven s'accomplirait. Il y

avait à ces paroles une réponse fatale que Fœdieski ne put pas retenir sur ses lèvres.

— Est-ce que je ne vous connais pas de tout temps? s'écria-t-il. Croyez-vous qu'hier je vous aie vue pour la première fois?

— Le fait est, dit-elle, que moi-même (cela tient sans doute à l'affection que vous a vouée lord Wormset) j'ai peine à ne pas vous considérer comme un ancien ami.

Ce n'était pas, après une semblable parole, un homme tel que Régis qui pouvait s'arrêter. Il se mit à épuiser toutes les litanies de ce sentiment crépusculaire, région des ardeurs sans nom, des images confuses, des insaisissables désirs, qui s'étend entre les pays éclairés par la calme lumière de l'amitié et ceux que brûlent les rayons de l'amour. Tandis qu'il parlait, les yeux si limpides de sa compagne semblaient se charger d'une vapeur étrange; ils devenaient d'un bleu plus sombre; c'est là le charme qu'ont les yeux de certaines femmes, quand des regards passionnés s'y plongent. En s'entretenant ainsi, ils regagnèrent Balaclava; là, ils se séparèrent. Le soir, Régis avait à peine dîné, qu'il retournait chez lord Wormset.

Lady Jessing n'était pas au salon. Quand Régis s'informa de sa santé, on lui dit qu'elle s'était trouvée fatiguée de sa promenade. Il se demanda si une réaction bien naturelle chez une âme féminine ne lui avait point fait expier son audace du matin, si ce danger qu'elle semblait avoir bravé si impunément devant lui ne s'était point plus tard vengé d'elle; puis il eut une autre pensée : cette frêle nature pouvait bien avoir été saisie par des émotions étrangères aux bombes et aux boulets. Le salon lui semblait bien vide, et cependant il n'était pas fâché de cette absence. — Peut-être, pensait-il à son insu, aurait-il été dangereux d'en demander plus à un jour. — Quoiqu'il aimât sincèrement lord Wormset, il eut pour lui des soins dont il ne se serait pas cru capable. Il soutint sur l'histoire politique de l'Angleterre une longue conversation, et se rappela tout ce qu'il avait jamais su des discours de Canning. L'heure avançait, et pourtant il ne pouvait pas quitter cette maison, qui allait être le théâtre de toutes ses souffrances et de toutes ses joies. En rentrant sous sa tente, il trouva Kerven éveillé; mais cette fois il n'eut pas envie de lui parler, il déclara qu'il voulait dormir. Il craignait par une parole, par un soupir, par un murmure, de faire envoler l'hôte divin qui venait d'entrer en lui.

IV.

Ainsi Régis connaissait depuis trois jours seulement lady Jessing, quand le mot destiné à rompre les funestes enchantemens, quand la

formule toute puissante, la parole sacrée, le *sésame, ouvre-toi* sortit de ses lèvres, quand enfin il lui dit : « Je vous aime. » Voici comment la chose advint.

Il s'était rendu vers midi à la maison de Balaclava, il n'avait pu attendre plus longtemps le moment de voir celle dont il était possédé. Lord Wormset était sorti; Arabelle était seule au salon lorsqu'il entra; elle était assise sur une sorte de divan, et lisait. « Quand les femmes lisent, dit un poète polonais, elles se penchent d'une manière qui donne aux anges l'envie de leur embrasser le cou. » Si les anges ont de ces fantaisies-là, jugez de ce qui peut passer dans l'esprit des hussards. Régis s'assit auprès d'elle. Jamais gazon en plein printemps ne lui avait paru plus parfumé, plus émouvant, plus inquiet de volupté, plus avide de tendresse que ce morceau de bois et d'étoffe sur lequel il se laissa tomber.

Elle lui demanda ce qu'il avait fait le matin, il répondit qu'il n'en savait rien; — ce qu'il comptait faire dans la journée, il repartit qu'il l'ignorait; — pourquoi il était ainsi, parce qu'il était sous l'empire d'une idée fixe.

— On doit chasser les idées fixes.

— Il faut être assez fort pour cela.

— Il y en a qui font mourir, d'autres qui rendent fou.

— Je porte envie à tous les morts et à certains fous.

— Auxquels?

— A ceux qui se croient les souverains des pays dont ils ont rêvé.

Et ses paroles, remplies d'abord d'une clarté douteuse, se colorèrent bien vite d'une si saisissante lumière, qu'elle fut obligée de dire : — Je ne vous comprends pas.

— Ah si ! vous le comprenez, s'écria-t-il, que je vous aime !

Quand un mot pareil tombe entre deux êtres qui vraiment doivent s'aimer, il produit un bien autre effet que toutes les bombes, tous les obus des plus foudroyantes artilleries. Tandis que les yeux de lady Jessing prenaient cette couleur foncée d'un lac dont un orage subit vient de troubler la limpidité, ses joues devenaient d'une pâleur de linceul; elle resta longtemps silencieuse, puis : — J'avais raison, fit-elle, vous êtes sous l'empire d'une pensée funeste dont il faut vous défaire à toute force. Montons à cheval.

Le regard de Régis s'illumina.

— Vous croyez donc que je jetterai mon amour au vent?

— Non, reprit-elle d'une voix émue et sérieuse, bien loin de là; je crois, j'espère que vous le renfermerez pour toujours au fond de votre cœur. Vous me parlerez d'autre chose, n'est-ce pas? Je l'exige.

— Je le jure, fit-il, et il ajouta : — C'est peut-être ce serment-là que le vent va emporter.

Un moment après, tous deux couraient à de rapides allures. Lady

Jessing avait donné rendez-vous à lord Wormset au monastère de Saint-George. Je suis convaincu que ce lieu, célèbre déjà, deviendra un des points les plus connus et les plus admirés de l'Europe. On le gâtera, comme on a gâté tant de sites, puisque les paysages ont cette mystérieuse délicatesse, qu'à certains souffles ils s'altèrent. Maintenant on peut visiter encore, avec une émotion que rien n'empoisonne, cette retraite respectée par nos armes, dont la paix forme un si attrayant contraste avec tout le tumulte qui l'entoure. De grands arbres, tout chargés de nids d'oiseaux et s'échelonnant sur des gradins, comme ceux d'un cirque au bord d'une mer d'où sortent des rochers, voilà le jardin du monastère. Le couvent en lui-même n'est pas d'une architecture bien originale, ni bien hardie; mais il a ce je ne sais quoi que prennent tous les asiles consacrés à Dieu, et les roches qui s'élancent des flots au pied des murs ont une poésie de tragédie antique. Elles font rêver de Prométhée. Il semble que ce soient les impérissables témoins de quelque douleur gigantesque; elles ont gardé le parfum d'une surhumaine mélancolie.

Régis et lady Jessing arrivèrent dans ce coin solitaire du monde sans avoir échangé une parole. Leur trajet s'était fait silencieusement. Arabelle semblait plier sous la tristesse comme une fleur sous la rosée, et le hussard au contraire, dans le fond de son âme, était pénétré de joie. Il sentait bien qu'il était aimé : il n'avait pas affaire à une coquette. — Si je lui avais déplu, se disait-il, elle ne serait pas en ce moment à mon bras, — car ce bras léger reposait sur le sien, et, par un mouvement dont on ne semblait point s'offenser, il l'appuyait sans cesse sur son cœur.

— Pourquoi donc, fit-elle, ne me parlez-vous plus?

— Parce que je l'ai juré, répondit-il. Ne point vous parler de mon amour, c'est ne plus vous parler. Je n'ai pas une goutte de sang dans mes veines, dans ma cervelle pas une idée qui ne soit toute remplie, toute rayonnante de ma passion. Il faut que je me taise ou que je vous répète combien je vous aime, et cette mer que nous regardons ensemble, ces arbres qui nous émeuvent en même temps, croyez-vous qu'ils ne soient pas comme moi tout pénétrés de tendresse? Quand un dieu vient au monde, même dans la plus humble demeure, les étoiles le savent, les forêts le saluent, l'herbe l'acclame; tout ce qui nous entoure en ce moment est aux pieds de mon amour.

— Ne parlez pas ainsi, s'écria-t-elle tout à coup, ou je vous dirai...

Il eut un frisson, une pâleur, un regard plus éloquens que toutes les paroles.

— Ou je vous dirai, continua-t-elle, que moi aussi je vous aime.

Régis déposa sur une main qu'on ne lui retira pas un baiser où il réunit toutes les énergies de son âme. Puis il lui dit : — Maintenant que je vive, que je meure, peu m'importe! vous m'aimez, je

suis maître d'un bonheur qu'aucun homme, aucune chose, aucun être visible ou invisible ne peut plus m'ôter.

Ce sont là blasphèmes que le ciel excuse, je veux le croire, j'en suis certain, mais dont il se venge cependant. Lord Wormset parut en ce moment. Ce bon seigneur était encore à cette époque où les maris, les pères, les tuteurs, sont charmans pour les amoureux. Par une singulière volonté du destin, ces sortes de gens sont pleins de bonté pour l'amour naissant. Ils sourient à son bégaiement, encouragent ses premiers pas, se plaisent à ses premiers jeux; puis, quand l'enfant dont seuls, parmi tout ce qui les environnait, ils ignoraient l'origine, méconnaissaient la nature, grandit et devient cet être inexplicable, tantôt faible comme la chair dont nous sommes faits, tantôt puissant comme le souffle de Dieu, qui pour arriver à ses désirs est plus âpre que la menace ou plus doux que la prière, ils sont irrités, désespérés, — en un mot, dirait Kerven, bien complétement insupportables.

Lord Wormset en était donc encore à la bonne période. Sa présence ne gêna point les deux amans. Pour quelques heures, ils n'avaient plus rien à se dire. Tandis qu'ils touchaient la terre, leurs âmes s'enlaçaient silencieusement dans le ciel. L'aimable Anglais exprima en termes exquis l'impression que le monastère lui faisait éprouver. Où ses compagnons ne sentaient que l'immense mystère dont étaient remplis leurs propres cœurs, il saisissait mille charmes secrets, mille attraits subtils qu'il décrivait avec grâce. Peu à peu lady Jessing et Fœdieski, sur qui cette voix harmonieuse agissait comme la musique sur des âmes engagées dans les liens dorés des songes, revinrent aux réalités de la vie, sans voir disparaître toutefois la lumière de leur cher idéal. C'était une délicieuse journée d'automne. La Chersonèse n'est pas étrangère à la Grèce. Si elle a plu surtout aux divinités irritées, les divinités souriantes s'y sont arrêtées aussi. — Quelle joie, dit tout bas Régis à sa compagne, quelle joie j'ai trouvée ici! Il y a des heures qui ne devraient pas s'envoler; elles partent cependant, mais entre les mains qui les retiennent elles laissent leurs voiles. Les tissus magiques arrachés aux heures lumineuses, ce sont les souvenirs. Plus tard, quand nous pressons contre nos cœurs ces témoignages ardens, ces gages indestructibles d'un bonheur qui n'est plus, ils l'inondent d'un parfum que l'on adore et qui tue.

Tout cela est peut-être d'un goût un peu slave, mais Fœdieski le disait : s'il n'y a pas de feu sans fumée, il n'y a pas d'éclair sans nuage, et puisqu'ils plaisaient d'ailleurs, ses discours avaient raison.

V.

Il ne faut pas croire pourtant que lady Jessing, malgré l'irrésistible élan qui l'avait entraînée vers Fœdieski, eût subitement oublié la mémoire de William, la douleur de lord Wormset, toutes les tristesses sacrées de sa vie. Non, l'amour qui l'unit à Régis fut obligé de se faire mélancolique, discret, plein de délicatesses et de réserves, de porter le deuil de lady Jessing en un mot. Cela, par instant, irritait un peu le hussard, puis il pensait qu'il était trop heureux encore d'avoir arraché si promptement un aveu à la plus charmante femme de la Grande-Bretagne, et il prenait en patience la contrainte qu'on imposait à sa passion; mais parfois quelques rayons du soleil d'automne, un ciel plein de souffles provocateurs, les habitudes de son âme, les débris de sa jeunesse le pressaient de donner à sa tendresse quelque chose de plus ardent, de moins voilé, de plus court vêtu. Kerven, qui devait avoir un rôle important dans cette histoire, hâta ce qui sans lui d'ailleurs serait arrivé fatalement.

Il y avait alors dans le port de Kamiesch une frégate appelée *l'Aurore*, navire plein de coquetterie, bien digne de ce joli nom. Cette frégate, qui du reste a, comme *la Belle-Poule*, plus d'une page brillante dans nos annales maritimes, était commandée par un Breton, M. du Quério. Ce brave officier, un peu cousin et fort ami de Kerven, était à juste titre très fier de son bâtiment. Or il arriva que Kerven, qui allait de temps en temps chez lord Wormset, fit devant lui et lady Jessing un éloge pompeux de *l'Aurore*. Arabelle, sans trop songer à ses paroles, dit qu'elle serait ravie de visiter un bâtiment français. Aussitôt galanterie emportée de Kerven au nom de M. du Quério; il supplie que l'on prenne un jour pour rendre visite à la frégate. Le jour est pris : c'était l'avant-veille du combat de Balaclava.

Le soleil du 23 octobre 1854 avait une douceur tiède et pénétrante à jeter la langueur dans le sein d'une vierge derrière les grilles d'un couvent. On gagna Kamiesch en suivant les bords de la mer; on s'arrêta un instant sur le promontoire où l'on prétend que s'est passée la mystérieuse histoire d'Iphigénie. Des vents légers couraient seuls sur ces rivages, forçant ceux qu'ils rencontraient à s'épanouir sous ces caresses que les brises adressent moitié à l'âme, moitié aux sens. A Kamiesch, M. du Quério, que l'on avait fait prévenir, avait envoyé sa chaloupe. Lady Jessing prit place dans le bateau, ayant lord Wormset à sa droite, Kerven à sa gauche, et Fœdieski en face d'elle, qui usait, suivant l'expression de son ami, ses yeux à la contempler. En quelques instans, on atteignit *l'Aurore*. Le commandant attendait ses hôtes. Il leur fit les honneurs d'un pont lui-

sant comme une maison hollandaise; puis quatre heures vinrent à sonner, et l'on dîna. Je puis assurer que l'ombre de lord Jessing ne parut point à ce repas, où les meilleurs vins de France coulèrent devant Sébastopol, sous le ciel de la Mer-Noire.

Loin de moi la pensée de faire ici une brutale apologie de la matière; mais que voulez-vous? elle a sa part aux choses de ce monde; Dieu en a décidé ainsi. La plus sentimentale de toutes les femmes, quand elle a porté à ses lèvres un cristal blond comme sa chevelure ou vermeil comme sa bouche, suivant la liqueur qu'il contient, devient un instant infidèle au Pérugin et à Raphaël pour Léonard de Vinci. Elle comprend un autre feuillage que ce feuillage pâle et dentelé qui projette son ombre légère sur la figure ascétique des vierges; elle entrevoit la sombre feuillée qui voile à demi les contours du divin séducteur d'Ariane. M. du Quério, et c'est beaucoup dire, est parmi nos officiers de marine un de ceux qui entendent le mieux l'hospitalité. Son dîner fut un de ces repas dont il faut, bon gré mal gré, que l'on sorte avec quelques flammes de Bengale dans la cervelle, quand même on les aurait commencés avec des ténèbres dans le cœur. En se levant de table, chaque convive sentait plus vivement rayonner en lui la plus ardente partie de son caractère. Lord Wormset aimait plus que d'habitude les arts, l'éloquence, l'Angleterre et la liberté; Kerven chérissait d'une tendresse nouvelle sa vieille maîtresse, la gaieté française; Arabelle et Régis s'aimaient autant qu'il soit possible en ce monde de s'aimer.

On passa dans les appartemens du commandant. Puis il advint que, tout naturellement, pour fumer, pour jouir du grand air, lord Wormset, M. du Quério et Kerven montèrent sur le pont; Régis et Arabelle restèrent seuls. Il y a des navires, et *l'Aurore* est de ce nombre, qui renferment des retraites faites pour bercer entre le ciel et les flots les plus chères et les plus audacieuses songeries des poètes. Le corsaire que Byron a chanté, et qu'au prix de toute sa gloire il aurait voulu être une seule heure, semblait avoir vécu dans le salon où les deux amans se trouvaient isolés. Des divans tout chargés de volupté, des tapis discrets, des fleurs jetant autour d'elles ce parfum qui nous ébranle comme la musique, cet éclat qui nous magnétise comme des regards, rien ne manquait à cette pièce; on y sentait cette puissante, cette victorieuse élégance qui force les plus froides vertus à se fondre sous ses rayons d'or. Pour mettre le comble à ses enchantemens, une porte vitrée, s'ouvrant sur une galerie circulaire, laissait voir un ciel tout parsemé d'étoiles tremblantes. C'était comme l'image sensible de cette porte dont parle Jean-Paul pour peindre la mort que comprend le songeur, de cette porte transparente qui prolonge, par des perspectives magiques, l'horizon de la vie.

Sous l'empire de tout ce qui l'entourait, Fœdieski, assis près de

lady Jessing, appuya ses lèvres plus longtemps que d'habitude sur ces petites mains dont la pâleur ardente avait été le premier encouragement de son amour. Lorsqu'il leva la tête, son visage se trouva si près du visage adoré, qu'il fut emporté par un de ces élans qu'aucune puissance, je crois, ne pourrait contenir. Au milieu d'un nuage enflammé, qui semblait le séparer de l'univers, sa bouche s'unit à une bouche qu'il sentit frémir. « Quand je serai mort, s'est-il dit depuis, je crois que par instans je sentirai encore ce baiser; il m'a laissé comme une impression de rose brûlante que je défie la terre même qui doit me recouvrir de pouvoir jamais m'enlever. »

A l'instant où pour la première fois le plus idéal des amours venait de se faire sang impétueux, chair triomphante, lord Wormset parut; il ne vit pas la caresse dont le salon de *l'Aurore* avait été le témoin, mais il remarqua dans sa belle-fille et dans son ami quelque chose d'inusité. D'abord Régis et Arabelle s'éloignèrent brusquement l'un de l'autre; puis, tandis que le hussard avait dans ses traits, dans ses gestes, dans le son de sa voix, une sorte de gaieté exaltée comme s'il eût enlevé un drapeau sous le feu de vingt batteries, la veuve semblait tombée dans une rêverie voisine de la défaillance. Un de ces soupçons sûrs et rapides, éclairs précurseurs de la vérité qui veut se faire jour, traversa l'esprit du lord : il força toutefois ce lumineux spectre à rentrer dans l'obscurité; mais il se sentit profondément troublé. Une heure plus tard, lorsqu'on regagna Balaclava, la route fut triste. Lady Jessing se tint aux côtés de lord Wormset, qui ne laissait échapper que de rares paroles. Fœdieski était silencieux. Kerven seul conservait le joyeux esprit que lui avaient donné, avec ces caresses qui ne laissent pas de remords, les nymphes expansives enfermées dans les flacons de M. du Quério.

Le lendemain, Fœdieski ne vit lady Jessing qu'un instant. Elle était seule; mais elle le supplia de lui faire une courte visite. Elle avait eu une nuit d'angoisses, et toute la matinée elle avait trouvé à lord Wormset un front rêveur. Elle était sûre qu'il se doutait de tout; puis, qu'il ignorât ou non ce qui s'était passé, elle sentait que désormais elle serait la proie d'indicibles terreurs. Avec cette intelligence poétique des plus délicats mystères de ce monde, qui l'avait rendue si chère à Fœdieski, elle lui dit :

— Dans l'immortelle histoire de l'amour, il y a un moment où les hommes s'écrient : c'est le paradis ouvert. Croyez-le : c'est le paradis perdu. Tout ce qui me semblait innocent hier me semble criminel aujourd'hui. Les allées dans lesquelles nous errions ensemble ont disparu. Un ange irrité nous défend maintenant l'entrée de ces jardins d'où nous sommes bannis.

— Que m'importe, répondit Régis, l'Éden que vous regrettez, si nous sommes exilés ensemble! Dieu avait raison d'appeler l'arbre de

vie celui qui portait les fruits dont sont nés les tristes et sublimes amours de l'humanité. Toute tributaire qu'elle semble l'être du malheur, des chagrins, de l'inquiétude, de tous les caprices vengeurs d'un maître jaloux, la seule existence dont je veuille, c'est celle dont hier j'ai eu la révélation!

Toutefois Régis fut obligé de regagner sa tente plus tôt que d'habitude, et Kerven, à qui il rapporta quelques fragmens de cette conversation mystique, lui dit : — Malheureusement ce qui me semble assez clair dans tout cela, c'est que lord Wormset a les yeux ouverts. La commodité inappréciable qu'il y avait pour toi dans sa confiance, voilà le vrai paradis que tu as perdu et que tu ne retrouveras pas; mais je me console un peu en songeant que tu es habitué à ces sortes de disgrâces. Ce n'est pas la première fois, pour parler ton langage biblique, qu'on te chasse d'un semblable Eden, et tu as toujours su te tirer d'affaire.

— Non, je crois vraiment que j'aime pour la première fois, répondit impétueusement Fœdieski.

— Oui! s'écria Kerven, à la manière de toutes les femmes qui m'ont jusqu'à présent honoré de leurs faveurs.

— Que ce soit d'une manière ou d'une autre, fit Régis, c'est ainsi.

Et il ne mentait point; ce qu'il affirmait alors, il le croit encore aujourd'hui.

VI.

Le 25 octobre 1854, c'était le combat de Balaclava. Si la poésie n'était pas morte ici-bas avant la gloire, plus d'un chant existerait déjà sur le trépas qui fit ce jour-là de si grands vides dans les rangs de la noblesse anglaise (1). Combien de cavaliers aussi bouillans que l'Hotspur de Shakespeare ont disparu entre ces mamelons, où l'artillerie russe faisait rage! Avec quelle ardeur les hussards de lord Cardigan s'élancèrent dans ces nuages pleins d'éclairs où le canon ennemi parlait à la manière de Jéhovah, heureusement pourtant sans nous dicter des lois! Mais il ne s'agit que d'une histoire d'amour, et si je la poursuis sous le feu, à travers la poudre, c'est parce que le sort l'a poussée là. Le seul souvenir que le combat de Balaclava ait laissé dans l'esprit de Régis se rapporte à lady Jessing.

Il espéra, dans cette journée, s'être conquis pour toujours lord Wormset. Je vais vous révéler un fait militaire qui a passé tout à fait inaperçu. Pendant que le 4e chasseurs d'Afrique faisait cette charge, pleine d'entrain et d'à-propos, qui était à nos alliés d'un si grand secours, un escadron du 10e hussards exécutait aussi, sur le flanc droit

(1) Tennyson lui a cependant consacré une belle pièce de vers dans son dernier recueil, *Maud and other Poems*.

de l'ennemi, un mouvement fort opportun. Cet escadron était commandé par Régis. Au milieu de la mêlée, car ce jour-là il y eut une mêlée véritable, tandis que les obus éclataient, que les boulets sifflaient, que même çà et là quelques caissons se mettaient de la partie, en sautant avec toute leur cargaison de poudre et de ferraille, les hommes trouvaient moyen de se joindre, et les sabres de se heurter. Fœdieski crut distinguer, dans un groupe de cavaliers russes, une figure bien connue; il lui fut bientôt impossible d'avoir un doute : c'était lord Wormset, qui, semblable à beaucoup de ses compatriotes, suivant ses instincts de gentilhomme plutôt que ses devoirs de général, s'était mis dans cette bagarre. Avec la curiosité intrépide qui caractérise la race britannique, il avait voulu accompagner le plus loin possible les régimens qui chargeaient; puis la charge l'avait entraîné, et son cheval, on sait ce que la poudre fait des chevaux anglais, s'était laissé tout entier posséder par le démon des batailles. Enfin il allait perdre la vie ou tout au moins la liberté, quand Fœdieski l'aperçut. En quelques instans, le hussard l'eut délivré. Deux heures après cet incident, — on se rappelle combien l'affaire de Balaclava fut rapide, — lord Wormset était remis par son libérateur entre les mains de lady Jessing. Il avait reçu au bras une blessure qui n'offrait aucune gravité, mais qui lui faisait perdre beaucoup de sang.

Avant même que le combat fût fini, Arabelle était montée à cheval et s'était approchée le plus qu'elle avait pu du théâtre de l'action. Au moment où Fœdieski la rejoignit, un boulet à la fin de sa course vint tomber aux pieds de son cheval. Elle attacha sur le projectile un regard calme et profond : elle ressemblait, avec son pâle visage empreint d'une altière mansuétude, à cette femme de Raphaël qui écrase le serpent; mais quand elle aperçut Régis, — ce fut lui qu'elle vit le premier, — ses joues se colorèrent, ses lèvres frémirent; un élan de bonheur emporté, en revoyant son amant, s'était emparé de son cœur. Son expression de joie fit sur-le-champ place à une expression de douleur et d'inquiétude : « Déjà punie! » se dit-elle en voyant lord Wormset tout couvert de sang.

Bientôt ce furent des émotions nouvelles : lord Wormset n'était pas en danger, et le sort l'avait fait à jamais l'obligé de Régis. Arabelle fut tentée de croire que le ciel protégeait son amour, quand elle fut arrachée bien cruellement à cette pensée.

— Lord Lindston vient de tomber à mes côtés, lui dit son beau-père. Cela m'a causé une douloureuse émotion. Il était fils unique et laisse une veuve; mais je connais lady Lindston, c'est une noble créature : elle saura porter jusqu'au tombeau son deuil et son nom.

Du reste Fœdieski n'eut pas à se plaindre. Celui qu'il avait sauvé n'était pas homme à regarder la reconnaissance comme un embarras

ou un fardeau. Lord Wormset semblait heureux au contraire d'avoir trouvé l'occasion d'exprimer des sentimens affectueux à Régis. Par la manière dont il le remerciait, il semblait croire qu'il avait à l'endroit de son jeune ami quelque chose à réparer. Plus tard, Fœdieski devait tout apprendre.

Le soir, quand il alla savoir des nouvelles du blessé, il le trouva étendu sur un fauteuil et sommeillant légèrement. Arabelle était assise à ses côtés sur une pile de coussins. La pauvre femme avait eu à subir une rude torture. Dans un moment d'expansion, lord Wormset lui avait dit : — Imaginez-vous, Arabelle, qu'un absurde soupçon m'avait traversé l'esprit. J'en suis si honteux, que je veux vous l'avouer. J'avais pensé que peut-être il se passait entre Fœdieski et vous je ne sais quoi dont je pourrais être sérieusement affecté. Quand je regarde votre front, vos yeux, tous vos traits, où réside une dignité qui n'a régné chez aucune femme comme chez vous, je ne puis me pardonner de vous avoir outragée. Vous resterez la compagne de ma douleur, l'honneur de ma maison. Si quelque blessure autrement placée que celle-ci m'envoie dans l'autre monde, je pourrai revenir vous visiter avec mon William, car William est toujours entre nous, n'est-ce pas?

Un peu excité par la fièvre, lord Wormset continuait sur ce ton, quand à son exaltation succéda un affaissement terminé enfin par le sommeil. On peut deviner ce qu'éprouvait Arabelle, lorsque Régis entra.

Elle lui fit signe de ne faire aucun bruit. Il s'assit en face d'elle, près du blessé, dont il épiait le sommeil. Lord Wormset ne se réveillait pas. Les gens qui se tuent par amour sont ceux qui ont trop regardé leurs maîtresses. Le pouvoir de certains yeux est quelque chose d'incroyable. On n'en dira jamais assez sur cette sorte d'enchantement. Régis se mit à contempler lady Jessing en silence, et quoiqu'il rencontrât un regard plein d'une tristesse profonde, il se sentit attiré vers celle qu'il aimait par ces instincts d'âme et de corps auxquels il n'avait jamais su résister. Il étendit la main pour prendre une de ces petites mains blanches qui le rendaient fou aussitôt que ses lèvres les touchaient. Moitié par entraînement, moitié par la crainte qu'un soupçon de lutte n'éveillât le malade, lady Jessing ne résista point, et voilà ses doigts sur les lèvres de son amant; mais tout à coup, en suivant d'un œil rêveur la main qu'elle avait involontairement abandonnée, elle aperçut sur cette peau transparente, que Régis embrassait avec ardeur, une petite tache rouge : c'était une goutte du sang de lord Wormset, qu'elle venait de panser. Ce qui se passa en elle, je ne puis le dire. Son regard eut une expression poignante de remords; il cria, si on peut parler ainsi, et, par

un brusque mouvement, elle essaya d'échapper à la caresse de Régis. Ce mouvement réveilla le blessé. Tout cela paraîtra peut-être bien peu de chose : c'est à coup sûr le plus humble, le plus obscur des faits, quand on pense surtout aux immenses événemens dont il se détache pour celui qui le raconte en ce moment; mais, je puis l'affirmer, les plus terribles scènes de la guerre, un boulet emportant à ses côtés toute une file de son escadron, une balle inattendue tuant son meilleur ami dans ses bras, rien ne produira sur Régis l'émotion qu'il éprouva quand lord Wormset, subitement éveillé, promena soudain son regard sur Arabelle et sur lui.

Il a dit bien des fois à Kerven : — Tu ne t'imagines pas tout ce qu'il y avait dans l'expression de ce pauvre homme. C'était quelque chose de si douloureux, de si humilié, un adieu si déchirant à toutes les illusions de sa vie! Cette scène d'amoureux et d'amoureuse, de Léandre et d'Isabelle, jouée devant ce fauteuil ensanglanté où dormait dans toute la foi de son cœur un des plus nobles soldats, à coup sûr, qui aient existé jamais, — tiens, tout cela m'a fait un étrange mal, et je recommencerais pourtant.

Quant à lady Jessing, voici ce qu'elle fit.

Il y avait trois jours que cette cruelle chose avait eu lieu, et Régis n'avait pas revu Arabelle. Il savait par Kerven, qu'il avait envoyé demander des nouvelles de lord Wormset, que lady Jessing devait retourner sous peu en Angleterre. Arabelle, lui dit-on, montrait une singulière énergie; ses yeux, d'habitude si pleins de douceur, semblaient receler un feu sombre. — Elle a l'air, dit Kerven avec sa légèreté accoutumée, d'une veuve corse qui médite quelque sanglante entreprise; ce n'est plus la femme que tu as connue.

Régis vivait sur les conjectures qu'amenaient dans son esprit ces incomplètes paroles, quand le 29 octobre au matin, — ce fut en Crimée, cette année-là, le dernier beau jour d'automne, — il aperçut à cheval celle dont il songeait incessamment avec une inquiétude si passionnée. Elle était escortée par ce vieux général du génie qui une fois avait emmené lord Wormset, on se rappelle en quelle circonstance. Elle se dirigeait vers la partie du plateau que coupe le ravin du Carénage. A cette époque, les travaux du siége, à peine ébauchés sur ce point, n'avaient repoussé aucune embuscade ennemie. En s'approchant de la ville, c'était non-seulement aux boulets, mais aux balles que l'on avait affaire. Régis, qui de son côté faisait une promenade fort désolée, poussa vers lady Jessing aussitôt qu'il l'aperçut. Au lieu de l'accueillir avec un air froid et irrité, elle lui tendit la main.

— Croyez, dit-elle, que je suis heureuse, très heureuse de vous rencontrer.

Mais le ton de tristesse infinie dont ces paroles étaient prononcées contrastait avec le sens qu'elles avaient réellement. Fœdieski était tellement ému qu'il la regarda pour toute réponse. Ils se mirent à marcher l'un près de l'autre. Une conversation nécessairement gênée par la présence d'un tiers, quand elle n'eût pas été oppressée par tant de causes puissantes et variées, s'établit entre eux; mais pendant que forcément leurs paroles les trahissaient, leurs âmes, tout entières derrière leurs yeux comme des prisonniers derrière des grilles, se faisaient des signes passionnés.

Tout en marchant, ils arrivèrent à un endroit où quelques *riflemen* leur crièrent de s'arrêter.

— Il y a danger, leur dit leur compagnon, à s'avancer de ce côté; je vous en supplie, chère lady, songez que je réponds de vous.

Arabelle s'arrêta un instant en effet, et cette fois regarda Fœdieski d'une manière tout à fait étrange; puis, comme emportée par un mouvement de curiosité impétueuse, elle pressa son cheval, qui partit au galop. Les deux cavaliers la suivirent malgré les cris des *riflemen*, qui leur enjoignaient de tourner bride. Quelques balles sifflèrent autour d'eux, et tout à coup lady Jessing s'affaissa sur son cheval. Le plomb d'une carabine finlandaise avait pénétré au-dessous de son épaule; elle était inondée de sang. Fœdieski et le général anglais se précipitèrent de leurs chevaux et la prirent dans leurs bras. Aidés par quelques soldats, ils purent la porter jusqu'à une tente, où on l'étendit sur un lit de cantine. Là ses yeux, qui s'étaient fermés, se rouvrirent et aperçurent Régis penché sur elle.

— J'avais juré de vous quitter, lui dit-elle à voix basse : j'ai voulu tenir ma promesse.

Eh bien! voilà comme Dieu mène souvent les choses! Elle n'est pas morte; on l'a sauvée, et, quinze jours après la bataille d'Inkerman, elle a pu s'embarquer pour l'Angleterre. Qu'y pense-t-elle aujourd'hui de cette aventure, de ce vrai rêve? Est-elle encore sous l'empire de cette puissante excitation, due à tant de motifs, qui en quelques jours fit — de la plus chaste et de la plus réservée des femmes — l'héroïne du roman le plus ardent? Ou bien, soustraite à toutes les influences de l'isolement, du péril, d'une vie insolite, d'une nature inconnue, en est-elle à philosopher elle-même sur ce qu'elle a éprouvé? Je l'ignore. Quant à Régis, il croit qu'il n'oubliera pas un amour qui n'a ressemblé et ne ressemblera jamais à nul autre de ses amours. Il a sérieusement rudoyé Kerven, qui une fois a essayé de lui dire : — Tu dois te trouver heureux après tout d'être le premier homme pour qui une femme, et une femme qui va devenir une des plus à la mode de l'Angleterre, a résolu de se faire tuer.

PAUL DE MOLÈNES.

L'EXPOSITION DE L'INDUSTRIE

DE 1855.

Quand on parle de l'industrie, il y a deux écueils dont il faut également se défendre, la flatterie et le dédain. Les uns la placent trop haut, les autres trop bas; ceux-ci lui font dans nos sociétés une place trop grande, ceux-là trop petite. La vérité et la justice sont entre ces deux exagérations. L'industrie a vu de nos jours son domaine s'agrandir, mais cet agrandissement n'a ni les proportions ni surtout les conséquences qu'en général on lui attribue. C'était d'ailleurs un fait inévitable. Autrefois il n'y avait d'aisance, dans la sérieuse acception du mot, que pour le petit nombre. Certaines classes en jouissaient par privilége, les autres n'y aspiraient pas; c'était un domaine fermé. L'industrie demeurait en harmonie avec ce régime; elle avait dans le travail à la main un instrument suffisant pour défrayer les fantaisies des uns et les besoins les plus urgens des autres. Dieu merci, nous n'en sommes plus là; ce contraste a cessé, du moins en ce qu'il avait de choquant. Non pas que l'inégalité ait disparu, elle est grande encore; mais il n'en est pas moins vrai que le sentiment et le désir de l'aisance se sont répandus et tendent à se répandre. La bourgeoisie, dont les cadres se sont élargis, le peuple, qui s'y confond par tant de points, ont amené sur le marché une foule de cliens nouveaux dont les besoins s'accroissent à mesure qu'ils sont satisfaits et comportent un luxe relatif. De là pour l'industrie l'obligation d'élever ses moyens de production au niveau de ces demandes multipliées. Pour cette tâche, le travail à la main n'eût pas suffi; des procédés plus économiques et plus ingé-

nieux devenaient nécessaires. Rien là qui soit arbitraire ni inopportun; c'était dans la force des choses et dans l'ordre des temps. Le travail automatique, la création des grands ateliers, l'asservissement de la vapeur, l'analyse plus savante des propriétés des corps et l'appréciation plus exacte de leurs conditions industrielles étaient la conséquence de cette consommation agrandie qui se manifeste non-seulement sur nos marchés, mais sur tous les points du globe où le génie de l'Europe pénètre et qu'il initie aux bienfaits de notre civilisation.

On se tromperait d'ailleurs si l'on croyait qu'un essor de l'industrie, comme celui auquel nous assistons, est un phénomène susceptible de se prolonger, et contenant en germe des empiétemens indéfinis. Ainsi que les conquêtes de la pensée, celles du monde matériel ont leurs fluctuations, leurs temps d'arrêt, leurs momens d'éclat et leurs éclipses. Il est dans l'essence de l'activité humaine de changer de voies et de varier son effort; l'histoire en fournit plus d'une preuve. Au XVIe siècle, il y eut un élan presque aussi prodigieux que le mouvement contemporain, et qui ne survécut guère aux hommes illustres qui y présidèrent. Coup sur coup on découvrit alors la boussole, l'astrolabe, la grande navigation, l'astronomie positive, le Nouveau-Monde, et les noms de Galilée, de Colomb, de Martin Behaim, de Vasco de Gama, d'Albuquerque et de Magellan marquèrent cette époque d'une empreinte qui ne s'est point effacée. Paracelse renouvela la chimie, Vesale l'anatomie; il y eut dans les sciences et dans les arts une sorte d'épanouissement et la révélation de forces ignorées. Ces découvertes ressemblaient beaucoup à celles qui frappent nos regards; on s'emparait victorieusement du globe, on rendait la matière tributaire des besoins et des jouissances de l'homme, on étendait le cercle d'action des races civilisées et leur empire sur le monde sensible. C'était là pour les travaux de la pensée autant d'avant-coureurs; à leur tour, ces derniers allaient prendre le dessus et dominer pendant le cours des siècles suivans. Ainsi marche l'esprit humain par des élans, tantôt divergens, tantôt parallèles, dans la sphère des idées ou dans celle des faits. Au lieu de se nuire, ces deux poursuites se prêtent un mutuel appui et se complètent en se succédant.

Ces considérations ne sont pas étrangères à un examen de l'exposition de 1855 : dès qu'il s'agit de l'industrie, il convenait d'en rétablir les droits et d'en définir le rôle. On a beaucoup écrit pour et contre les expositions, et la matière n'est pas épuisée. Quoi de plus naturel que d'appeler de temps à autre l'industrie à fournir la mesure de ses forces et d'en rassembler les produits dans une même enceinte de manière à présenter des termes de comparaison? Seulement, pour que l'institution eût toute son efficacité, deux condi-

tions seraient nécessaires. Il faudrait que ces expositions nationales ou générales réunissent tous les manufacturiers éminens, il faudrait en outre qu'elles fussent sincères. Or c'est là ce qui n'arrive jamais. D'un côté, beaucoup de fabricans qui ont une réputation acquise et un travail assuré ne se résignent pas à se laisser discuter ni à courir la chance d'être appréciés au-dessous de leur valeur. Ils redoutent ou dédaignent une lutte où l'effervescence des vanités tient une trop grande place, se défient des lumières et de l'impartialité des juges du camp, des surprises de l'opinion, des manœuvres et des brigues inévitables dans de semblables mêlées. D'un autre côté, les exposans n'apportent pas tous, dans la production de leurs titres, une bonne foi égale. S'il en est qui se présentent avec les fruits ordinaires de leur industrie, il en est d'autres, et en grand nombre, qui se prévalent de travaux d'exception, d'œuvres de laboratoire dont on ne trouverait pas les équivalens dans leurs ateliers, quelquefois même d'objets empruntés pour la circonstance. C'est ainsi que le but le plus essentiel échappe, et qu'au lieu d'être l'expression exacte des forces relatives de l'industrie, une exposition n'en est bien souvent que la représentation infidèle.

Dans les expositions générales et notamment dans celle qui vient de finir, il s'est produit d'autres inconvéniens et d'autres obstacles à une bonne justice distributive. Voici lesquels : des expositions officielles ou collectives y ont été admises à côté des expositions individuelles. Comme effet et ornement, rien de mieux, pourvu qu'on eût assigné aux premières un ordre à part et qu'on les eût placées hors de concours. On les a jugées et récompensées les unes et les autres au même titre et sur le même pied, et c'est une faute. Des chambres de commerce, des administrations publiques, des comités formidables, comme celui de Manchester, ont été pesés dans la même balance que des manufacturiers isolés, et dans cette lutte des unités contre les groupes, l'issue n'était pas difficile à prévoir : les groupes ont écrasé les unités, et en fait de récompenses du premier ordre ont obtenu la part du lion. Qui aurait osé la leur disputer? quel fabricant aurait la prétention de s'égaler aux grands ateliers que l'état alimente, aux corps administratifs de la France et des autres pays? Il n'y avait pas là de combat possible, et partant point de vainqueur à proclamer. Qu'en raison de ces travaux d'un ordre supérieur on eût créé une classe à part, une récompense spéciale, on le comprendrait; ce qui se comprend et se justifie moins, c'est qu'on les ait confondus avec ceux des autres exposans et mesurés sur la même échelle. Entre l'industrie libre et l'industrie officielle, il n'y a ni identité ni rapprochement possibles; les prix, les qualités, les moyens d'exécution diffèrent : c'est comme deux mondes opposés.

Il eût donc mieux valu ne pas amalgamer ce que de telles incompatibilités séparent et élaguer cet élément disparate de la liste des lauréats. A plus forte raison eût-il été de bon goût de n'y pas comprendre, comme on l'a fait, des personnes absentes du concours.

On voit quels sont les points faibles des expositions. Les uns sont inhérens à l'institution même, les autres peuvent être atténués. Et pourtant, malgré ces imperfections inévitables, les expositions ont désormais une place assignée dans le régime de l'industrie. Voici un demi-siècle qu'elles se succèdent avec une faveur qui ne s'est pas démentie et un empressement de plus en plus vif. Depuis cette modeste exposition de l'an VI, qui ne compte que 110 noms inscrits, jusqu'à celle de 1855, qui en a réuni près de 21,000, il n'y a pas eu, quelles que fussent les circonstances politiques ou industrielles, un seul jour de déclin dans ces solennités du travail. Quelquefois la progression est lente, mais elle se maintient néanmoins. En 1806, on compte 1,422 exposans, 1,500 en 1819, 1,695 en 1827, 2,447 en 1834, 3,281 en 1839, 3,900 en 1844, 4,500 en 1849. Puis viennent les deux expositions universelles avec 14,837 exposans pour Londres et 20,709 pour Paris. Ce sont là des chiffres significatifs, et ce qui ne l'est pas moins, c'est le goût croissant du public pour ce genre de spectacle. Il était à craindre qu'après en avoir joui à titre gratuit dans les expositions précédentes, il ne se montrât moins empressé à en jouir à titre onéreux; la modicité de la rétribution a écarté cet obstacle, et la vogue s'est maintenue pour l'exposition de 1855 depuis le jour de l'ouverture jusqu'à la clôture du palais.

Ce succès s'explique; outre l'attrait qui s'attache à une collection aussi brillante, il y avait là pour la foule une occasion de mieux connaître les objets qui défraient ses besoins habituels, et pour les hommes spéciaux un sujet de réflexions et d'études. Rien de plus profitable à l'avancement de l'industrie. Non-seulement les manufacturiers convient alors le public à les juger, mais ils se jugent entre eux et avec une sûreté de coup d'œil que rien n'égale. S'il y a quelque part, dans cet ensemble un peu confus, une supériorité qui se cache, un procédé nouveau, un produit marqué d'un caractère particulier, croyez qu'ils seront bientôt signalés par un témoignage irrécusable, l'attention des hommes du métier, quelquefois même leur jalousie. C'est un contrôle mutuel et une mutuelle justice; c'est en même temps une école où les faibles s'instruisent à l'exemple des forts et dont les uns et les autres cherchent à tirer quelque profit. Les ouvriers, bons arbitres aussi, viennent à leur tour s'y éclairer, et s'il y a dans l'exécution manuelle quelques perfectionnemens, ils ne sont pas des derniers à les apercevoir et à se les approprier. Ainsi s'élève la portée de ces expositions; l'objet en évidence n'est rien

auprès de cette éducation des producteurs mis en présence les uns des autres et s'éclairant par la vue et le rapprochement de leurs travaux respectifs. Le cérémonial dont elles sont accompagnées, la distribution des récompenses, n'en forment que la partie décorative; ce qu'il en reste de plus fécond, ce sont les germes d'émulation déposés au fond des cœurs, le désir du progrès excité avec énergie et sachant à quoi s'appliquer, le souvenir des bons modèles et la volonté ferme de ne pas leur rester inférieur.

A ce point de vue, les expositions générales sont un instrument bien plus puissant que ne peuvent l'être les expositions limitées à l'enceinte d'un état. Non-seulement l'étude des faits s'exerce alors de fabricant à fabricant, mais encore de nation à nation; elle embrasse l'activité industrielle dans sa manifestation la plus complète. C'est ce qui a eu lieu à Londres en 1851, c'est ce qui vient de se passer à Paris. Jamais les forces productives de l'humanité n'avaient été groupées dans un si bel ensemble ni mises en parallèle avec un art si savant. Est-il maintenant nécessaire de comparer les deux expositions? Chacune a eu son mérite, son caractère et sa physionomie. Londres avait l'avantage de la priorité, nous avions celui de l'expérience acquise. A Londres, c'était la spéculation privée qui seule faisait les frais et courait les chances de l'entreprise; elle s'en est tirée à son honneur et y a trouvé d'énormes profits. A Paris, on avait imaginé une combinaison mixte, où l'action officielle dominait la spéculation privée, et qui comportait deux intérêts, deux volontés et deux directions. Plus d'un inconvénient est résulté de ce partage d'attributions, et aujourd'hui que ces faits sont du domaine de l'histoire, on peut dire que l'expérience n'a pas été heureuse. A Londres, c'est la puissance manufacturière qui l'emportait; à Paris, c'est la délicatesse et la perfection de la main-d'œuvre. Si le Palais de Cristal était de beaucoup supérieur pour la quantité et l'importance des machines, les grandes industries textiles, les instrumens agricoles et les innombrables tributs du mouvement commercial, le palais des Champs-Élysées a offert dans une proportion bien plus forte les produits où la main de l'homme ne peut être suppléée, ceux que le luxe réclame comme étant de son domaine, où le crédit du nom français est établi de temps immémorial, et dans lesquels en aucun temps ni en aucun pays il n'a redouté ni essuyé de rivalité sérieuse. Il va sans dire que dans cette loi générale il y a des empiétemens, et que sur plusieurs points les limites n'ont point été respectées. La France a fait plus d'une excursion heureuse dans la grande industrie, l'Angleterre n'a pas voulu rester étrangère au domaine du goût; mais ces exceptions même ne servent qu'à confirmer cette distribution des rôles. Il est aisé de s'en convaincre en jetant un coup d'œil ra-

pide sur les résultats du concours et en indiquant la part qu'y ont prise les diverses industries dans ce qu'elles ont d'essentiel et de fondamental.

I.

Dans cet examen, l'ordre de la production appelle d'abord les industries qui sont l'origine et la source des autres, c'est-à-dire les matières premières, soit naturelles, soit appropriées par un travail rudimentaire. Les produits du sol, des mines, des usines métallurgiques sont dans ce cas. Au sujet des produits du sol, il reste peu de chose à apprendre aux lecteurs de ce recueil; un écrivain très expert en a parlé avec l'autorité qui s'attache à son nom et la sûreté de jugement qu'il apporte en toute chose. Les produits des mines, si on voulait entrer dans les détails, seraient une étude où les élémens d'intérêt ne manqueraient pas. On a pu s'en former une idée par le curieux modèle qu'a exposé la société d'Anzin, où, à côté de la puissance des couches, sont représentés les travaux d'extraction avec des ouvriers et des chariots en miniature, des galeries souterraines, des treuils mécaniques et des *bennes* qui élèvent la houille jusqu'à l'orifice des puits. Il est peu de visiteurs qui ne se soient arrêtés devant ce tableau, qui résume la vie et l'industrie de tant d'ouvriers utiles et courageux. Que de fatigues et de périls! C'est pourtant là qu'ils passent leurs journées soutenant de leur mieux le terrain sur lequel ils opèrent afin de se préserver de ses éboulemens, à demi couchés dans ces antres qu'ils creusent et où une étincelle peut amener une explosion, parfois surpris par des inondations ou par des gaz délétères, isolés presque toujours, et n'ayant pour se distraire ni la compagnie des leurs ni même la vue du soleil. Dure condition, et avec quelle patience exemplaire ils s'y résignent! A l'honneur des entrepreneurs, il faut dire qu'ils n'ont rien épargné pour leur rendre le travail plus facile et conjurer les dangers dont ils sont menacés. Plusieurs appareils exposés témoignent de cette préoccupation. Ainsi, dans la descente et l'ascension des bennes qui servent à la fois à la houille et aux mineurs, la rupture des câbles amenait souvent des accidens; les mines de Decize ont imaginé un système qui les rend impossibles. De son côté, M. Varocqué de Mariemont a su établir, entre les bennes qui descendent et celles qui remontent, des communications ingénieuses qui permettent de passer d'un train à l'autre sans aucune espèce d'inconvénient. L'aérage et l'éclairage des mines n'ont pas été négligés; la lampe de Davy et les machines soufflantes ont reçu des perfectionnemens nombreux. Rien n'honore plus l'art et la science que ce souci de la vie et du sort des hommes.

Le même esprit d'invention se retrouve pour le lavage de la houille, qui jusqu'ici avait lieu à la main et à l'aide de procédés imparfaits. C'est à M. Bérard que l'on doit le premier appareil mécanique employé à cet usage : sa découverte avait frappé le jury de Londres, et la grande médaille lui avait été décernée; moins heureux cette fois, il n'est qu'en seconde ligne dans l'ordre des récompenses, et c'est à regretter. Son ingénieux et vaste appareil méritait le premier rang; il sépare avec une précision et une rapidité merveilleuses la houille des corps étrangers qu'elle renferme, les schistes, les sulfures de fer, sans employer pour cela d'autre élément que les différences de pesanteur spécifique qui existent entre la substance pure et les substances qui y sont mélangées. Par une simple agitation et à l'aide d'une balance hydrostatique, les schistes et les sulfures se déversent dans le wagon de décharge, tandis que le charbon lavé et réduit se rend de lui-même dans le wagon destiné à le recevoir. On amène ainsi à l'état d'épuration jusqu'à 200,000 kilogrammes de houille par journée, et avec une dépense qui n'excède pas celle d'un chargement à la pelle.

En métallurgie, les inventions sont nombreuses et les perfectionnemens encore plus; mais là surtout l'industrie anglaise n'a pas donné la mesure de sa force et a témoigné un certain éloignement. A peine citerait-on quelques établissemens qui aient consenti à se mettre en ligne, et en limitant l'épreuve à des travaux d'exception. Cette réserve est fâcheuse et on ne sait à quoi l'imputer. Que nos fabricans de fer ne soient pas allés à Londres, cela se conçoit : ils n'avaient qu'une médiocre figure à y faire; mais les fabricans anglais ne pouvaient avoir les mêmes motifs de redouter un rapprochement; ce n'est pas la conscience de leur supériorité qui leur manque. Est-ce fierté? est-ce dédain? est-ce un système de ménagemens? sont-ce des représailles? A quelle cause qu'il faille attribuer cette abstention, elle nous a enlevé, pour la métallurgie, de précieux élémens de comparaison. Il eût été utile, si ce n'est pour des manufacturiers qui s'abritent dans leurs priviléges comme dans un fort, du moins pour la masse des consommateurs qui en supporte les charges, de savoir jusqu'où s'élève la rançon que nous payons aux producteurs du fer et dans quelle proportion elle pourrait être diminuée sans préjudice exorbitant. Les hommes du métier savent bien ce qui en est, ils n'ignorent pas ce que vaut le fer en France et ce qu'il vaut chez nos voisins; mais c'était là un spectacle et une leçon qu'il fallait donner au pays tout entier, à cette affluence de curieux qui demandent à toucher les choses du doigt pour y croire. Avec quelques modèles choisis et la mention des prix à côté des modèles, les fabricans anglais auraient fait parmi nous une petite révolution.

On aurait vu alors quel écart existe entre la matière de l'une et de l'autre origine pour les fers en barres, pour les cornières, pour les tôles, pour les fontes, pour tout ce qui tient à la préparation du métal. Réduite à quelques fabricans isolés, l'exposition anglaise devait se perdre et se confondre avec la nôtre : elle n'offrait plus dès lors ni l'intérêt ni l'appui que l'on aurait pu y trouver. Cependant, quelque incomplète qu'en ait été la représentation, la métallurgie a fixé l'attention par quelques détails.

Avant ces derniers temps, le martelage du fer s'opérait à l'aide de martinets de forge dont on avait successivement élevé la puissance. Suffisans pour des pièces d'un volume déterminé, ces martinets ne l'étaient plus dès le moment que ce volume atteignait des proportions presque sans limites. C'est ce qui avait lieu notamment dans les arbres de couche destinés à l'hélice des vaisseaux à vapeur et pour le revêtement des batteries flottantes. On a pu se faire une idée des dimensions de ces pièces de métal dans l'exposition de MM. Jackson frères, Petin et Gaudet de Saint-Étienne, où figuraient l'arbre de couche de *l'Eylau,* vaisseau de ligne en construction, arbre à six coudes, du poids de 23,000 kilog., et une armure de batterie flottante de 11 centimètres d'épaisseur. Évidemment, pour de tels travaux, la puissance ordinaire n'eût pas suffi, et les martinets ne seraient arrivés qu'à des résultats lents et imparfaits. L'invention du marteau-pilon a répondu à ce besoin; il est désormais l'âme de nos ateliers et y laissera une date. Rien n'égale l'énergie de cet engin, si ce n'est la docilité avec laquelle il la mesure aux services qu'on lui demande. C'est un énorme marteau que la force de la vapeur, servie par le mécanisme le plus simple, élève à une hauteur réglée, et qui retombe ensuite de tout son poids, soit dans le vide, soit dans une atmosphère combinée. On peut frapper ainsi, à l'aide du même instrument, ou un bloc énorme ou une médaille. On conçoit de quelle utilité il a dû être pour la construction de ces machines de guerre qui menacent d'une révolution prochaine l'art de l'attaque et de la défense des côtes. Personne aujourd'hui, après l'essai décisif de Kinburn, n'ignore ce que c'est qu'une batterie flottante : une tortue armée d'une carapace en fer et portant la foudre. Invulnérable ou à peu près, et d'un faible tirant d'eau, la batterie flottante peut s'embosser sous un fort ennemi et le détruire sans essuyer autre chose que des dommages insignifians. Devant son armure, le boulet creux éclate sans effet, et pour entamer le fer d'une manière sensible, il ne faut pas moins de quinze boulets pleins frappant sur le même mètre de revêtement. Telle est la découverte, et sans le marteau-pilon il est à croire qu'elle n'aurait pas abouti d'une manière aussi complète ni aussi prompte. C'est donc justice

que de s'incliner devant cet énergique instrument, aussi utile dans la paix que dans les combats, pour lequel personne n'a pris de brevet, et qui est à la fois l'œuvre et la propriété de tout le monde.

Les esprits en quête de perfectionnemens ont été conduits par ces expériences à rechercher si c'était là leur dernier mot, ou s'il n'y aurait pas quelque chose de plus à en attendre. L'emploi du fer dans ces proportions inusitées n'est pas sans inconvénient pour les constructions navales. Les plaques de métal scellées par des boulons au doublage en bois, exercent sur lui une pression constante, même dans l'état d'immobilité, et ne fût-ce qu'en raison de la différence des pesanteurs; cette pression s'accroît dans les fatigues de la mer et sous la violence des vagues. De là un travail de destruction qui a lieu pour tout le matériel naval, mais qui ici doit acquérir une énergie plus grande. Puis, quelque forme que l'on donne à ces bâtimens pour les amener à plonger dans l'eau le moins possible et leur rendre l'accès des côtes plus facile et moins dangereux, il est évident que le poids du fer est un obstacle à ce que l'objet qu'on se propose soit pleinement atteint : ce métal, si efficace pour la défense, devient une gêne pour la liberté des mouvemens. Le problème serait donc de trouver une armure aussi résistante, mais plus légère, qui aurait tous les mérites du fer et n'en aurait pas les inconvéniens. Or cette armure existe, on l'a sous la main; il s'agit simplement de remplacer le fer par l'acier forgé. La même substitution pourrait avoir lieu et avec le même avantage pour les cuirasses qui chargent le cavalier sans le préserver, et sont plutôt une parure qu'une défense. Dans ces divers emplois, l'acier forgé est incomparablement supérieur au fer; des expériences multipliées l'attestent. Il y avait à l'exposition des cuirasses qui ont reçu trois et quatre balles dans le même pouce carré sans avoir été traversées. La supériorité du service est donc manifeste, et elle ne le serait pas moins pour les armures des batteries flottantes, qui, avec l'acier forgé, offriraient sous un moindre poids une force de résistance supérieure ou égale. Reste la question de dépense, et quand il s'agit de la vie et de la sûreté des hommes, c'est à peine si on ose la poser. D'ailleurs la dépense en toute chose n'est qu'un terme relatif et qui ne peut être séparé de la durée de l'objet ni des services qu'il rend. Il y a des dépenses qui, sous une prodigalité apparente, cachent une économie réelle; c'est un rapport à établir, un calcul à faire; on ne sait jamais ce que coûtent des instrumens qu'on croirait volontiers peu coûteux. Il semble d'ailleurs que cette opinion fait du chemin et acquiert chaque jour un crédit plus grand : en matière d'arts et d'industrie, partout où il y a convenance à le faire, et le cas est fréquent, on s'accorde à préférer la matière supérieure à la matière inférieure, et dans cette direction

la première idée qui se présente est la substitution de l'acier au fer forgé.

C'est à ce titre également que les aciers de la province rhénane sortis des ateliers de M. Krupp, l'un des grands lauréats du concours, ont excité la surprise des hommes du métier et aussi des curieux. Qui ne se souvient de cette vaste table couverte de tronçons coupés dans tous les sens, tantôt dans la largeur, tantôt dans la longueur de la pièce, ici en droit fil, là en biais, avec des cassures capricieuses et multipliées à dessein? Qui n'a admiré ce grain uni et serré, d'une pureté et d'une égalité parfaites, sans défaut, sans tare, sans corps étranger, sans une ombre de mélange? Qui n'a remarqué et touché ce long copeau d'acier détaché par la tarière et adhérent encore au bloc d'où il est sorti? Voilà à quel degré de perfection M. Krupp a pu amener l'acier fondu. Impossible de voir une matière à la fois plus pure, plus ductile, plus exempte d'alliage : le marteau même n'eût pas mieux fait. On s'est demandé alors comment un pareil produit avait pu être fabriqué, et s'il n'y avait pas là-dessous une de ces illusions, une de ces ruses de laboratoire qui sont si communes dans les concours publics; on s'est pris à douter que de pareils tours de force pussent entrer dans le domaine de la fabrication, et par voie d'hypothèse on a été conduit à présumer que c'était l'œuvre de plusieurs refontes successives, trop coûteuses pour jamais devenir d'un usage général. Ces objections, ces suppositions semblent purement gratuites. M. Krupp n'est ni nouveau, ni inconnu dans l'industrie; il a une usine importante où depuis longtemps il livre au commerce des aciers à peu près égaux à ceux qui figuraient dans son exposition, et quand même ces derniers seraient le fruit d'un traitement exceptionnel, ils tendraient encore à prouver à quel point de supériorité on peut amener le métal à l'aide de la seule fonte. De pareilles conquêtes ne se font pas inutilement, même une fois, même à grands frais; elles se complètent toujours, et ce qui n'avait d'abord qu'un caractère expérimental prend à la longue un caractère industriel.

Nulle part les lois et les principes ne sont plus nécessaires que dans l'industrie, et non-seulement ceux que la science découvre, mais ceux encore qui se révèlent dans l'application. Il est par exemple un fait chaque jour plus évident et que toutes les expériences confirment, c'est l'avantage qui existe à substituer, en mécanique et en chimie, le mouvement de rotation au mouvement alternatif. Je m'explique. Le métier à bras, tel que nous le voyons agir sous l'impulsion de l'ouvrier, et même la plupart des métiers à moteurs économiques, se basaient naguère sur l'oscillation, sur le va-et-vient, pour employer une expression vulgaire; même pour l'observateur

le plus irréfléchi, c'était là une déperdition de temps et de forces. De ces deux mouvemens, aller et retour, il n'y en avait qu'un de profitable; l'autre n'était qu'un intermède, une trêve dans le travail accompli, ou, si l'on veut, un élan avant de fournir une course nouvelle. On eût dit que la machine inanimée avait besoin de reprendre haleine après chacune de ses évolutions. Or ce n'était là qu'une méthode rudimentaire, et l'expérience l'a bien prouvé. Toutes les fois que le hasard, l'occasion, la nécessité, ont amené une industrie à renoncer au mouvement alternatif pour recourir au mouvement circulaire, les bénéfices de ce dernier moyen ont été si patens, si avérés, que d'essai en essai on l'a étendu à toutes les machines qui sont susceptibles d'en recevoir l'application; peu à peu, de proche en proche, ce qui n'était qu'un pressentiment est devenu un fait général. De là les cylindres qui servent à l'impression des indiennes ou au cardage de la laine et du coton, les tambours, les tours, les bobines, la scie circulaire et tous les appareils qui président à un travail sans discontinuité. Même en chimie, le principe a trouvé à s'appliquer utilement. C'est à l'aide du mouvement circulaire que s'accomplissent aujourd'hui les opérations du raffinage et de la cristallisation des sucres. Partout où l'épreuve a été faite, les résultats ont montré la même conformité. On pourrait donc affirmer dès aujourd'hui qu'en mécanique c'est là une loi constante et qui souffrira peu d'exceptions. Que de lois d'ailleurs, tout aussi fécondes, attendent qu'on les tire de leur sommeil! Combien nous sommes en retard, même là où nous nous croyons le plus habiles! La force de la vapeur, par exemple, telle qu'elle s'exerce dans les meilleurs appareils, est-il raisonnable de penser qu'elle se dissipera toujours comme elle le fait? Trois quarts d'effet perdu, un quart d'effet utile, est-ce donc le dernier mot du génie humain?

Nous voici arrivés aux grandes machines, aux machines à eau et à feu : l'exposition en offrait plusieurs qui sont dignes de mention. Pas un fabricant anglais ne figure sur la liste des médailles d'honneur, c'est dire qu'ils se sont tenus à l'écart; le débat est resté entre la France, l'Allemagne et la Belgique. Sur les moteurs à eau, il y a peu de remarques à faire. M. Fourneyron, qui a donné son nom à la turbine et veille sur elle avec un soin paternel, n'a pas voulu rester en arrière de perfectionnemens, et a produit un nouveau modèle qui n'est que la reproduction améliorée de ceux qui lui ont valu une réputation bien établie et bien méritée. D'autres fabricans ont exposé des turbines qui ne diffèrent que par un petit nombre de détails. Ainsi M. Flageollet de Vaguey a une roue en dessous, sans tête d'eau et à suspension, qui peut dépenser des volumes d'eau variables, et qui, émergée ou immergée, n'éprouve pas de pertes sensibles dans

le rendement. MM. Fontaine, Braud et Froment ont un vannage à papillons, garni d'une bande annulaire en gutta-percha qui s'enroule sur deux cônes en fonte, dont les axes sont dirigés dans le même plan. MM. Tenbrinck et Dychkoff ont une turbine dont chaque directrice est garnie d'une vanne horizontale que l'on peut ouvrir et fermer à volonté. MM. Roy et Laurent ont une turbine à bâche fermée où le vannage s'effectue à l'aide de clapets. Toutes ces turbines reçoivent l'eau de haut en bas; d'autres, comme celles de MM. Cousin frères et Canson d'Annonay, sont destinées à la recevoir dans un sens horizontal. MM. Cousin frères ont fait des emprunts heureux à tous les systèmes, et M. Canson s'est surtout proposé d'arriver à une moindre dépense dans l'appareil en en simplifiant les combinaisons. Quant à l'industrie étrangère, elle n'avait qu'un représentant dans la turbine : c'est l'administration impériale des forges et usines de Jenbuch, dans le Tyrol. L'appareil qu'elle a exposé est formé d'aubes courbes maintenues entre deux anneaux horizontaux. L'eau arrive à la roue par la tangente au moyen d'un canal rectangulaire, garni, près de la turbine, d'une vanne verticale. C'est un système peu connu en France, mais très répandu en Autriche et aux États-Unis; on le doit au général Poncelet.

Les machines à vapeur sont un des titres les plus récens de l'industrie, et il était naturel de lui demander, dans une occasion aussi solennelle, où elle en est pour ces merveilleux et formidables engins. Ce n'est point là en effet un de ces problèmes au sujet desquels l'opinion publique peut rester indifférente. Que l'homme oisif, que la femme du monde s'inquiètent peu de savoir comment se tissent la toile qui les couvre, la soie qui les pare, cela se conçoit; c'est du soin superflu, et pourvu qu'avec de l'argent ils aient de l'une et de l'autre, ils en sauront toujours assez. Mais ces terribles machines à vapeur, bon gré mal gré, il faut compter avec elles. Quand on les oublie, un bruit sinistre rappelle inopinément leur puissance : il s'agit de victimes écrasées ou brûlées à petit feu, de membres brisés, de crânes ouverts. Qui ne tressaillerait? qui ne se tiendrait sur ses gardes? qui n'éprouverait un respect mêlé de terreur, surtout quand la veille on a couru la même chance, ou qu'il faudra s'y exposer le lendemain? Aussi peut-on, en toute confiance, parler de la machine à vapeur. Fût-on technique, employât-on les termes du métier, on serait encore assuré d'avoir un auditoire. Une bielle, un frein, un essieu, une chaudière, voilà des mots qui par eux-mêmes sont bien peu engageans et n'alimentent guère l'intérêt; mais quand on se prend à réfléchir que la vie dépend d'un frein qui se brise, d'un essieu qui se fourvoie, d'une chaudière qui éclate, à l'instant ces mots prennent une autre valeur que celle du vocabulaire, et

éveillent dans l'esprit une foule d'idées et d'impressions, comme pourrait le faire le plus sombre et le plus funèbre roman.

Faut-il attendre de l'exposition quelque préservatif contre ces catastrophes? En est-il parmi ces locomotives, si bien peintes, si coquettes, si luisantes de tout point, qui aient pour objet de témoigner quelque souci de la vie humaine? Ou bien sont-ce toujours ces mêmes implacables machines qui, hier encore, broyaient vingt malheureux conducteurs de bestiaux? Y a-t-il là quelque manufacturier qui ait cédé à une bonne inspiration, et au risque de se tromper, de jeter un peu d'or dans une aventure, ait essayé de construire un appareil moins brutal, moins aveugle, plus docile à la main de son guide, et qui, au milieu de la civilisation la plus raffinée, ne reproduise pas la barbarie sous une autre forme? S'il y en avait un, comme on l'applaudirait! comme on l'encouragerait dans ses hardiesses et comme on excuserait ses erreurs! Hélas! non, il n'y en a point; les constructeurs ont des modèles, et ils s'y tiennent : à peine s'en écartent-ils en quelques détails et tout juste assez pour se disputer l'un à l'autre la grande médaille d'honneur, par exemple le diamètre d'une roue, un tender supprimé, un dôme de plus ou de moins. Leur audace ne va pas au-delà; elle n'exige ni effort d'esprit ni dépense de caisse. Leurs locomotives restent les dignes sœurs de celles qui ont l'empire de la circulation et s'y signalent de loin en loin par des exécutions sommaires. Les mouvemens sont précis, les pièces bien ajustées, les cuivres polis, les vitesses satisfaisantes; que demander de plus?

Trois exposans de locomotives ont obtenu la médaille de premier ordre : M. Borsig, M. Engerth et M. Cail. — M. Cail n'a pas de nouveau modèle; il s'est contenté d'exposer des machines régulièrement construites et d'une exécution satisfaisante. Il n'y a à insister que sur les locomotives de M. Borsig et de M. Engerth. Celle de M. Borsig réunit également les conditions que l'on doit attendre d'un bon atelier; la forgerie est traitée avec soin et la délicatesse des organes plaît à l'œil; peut-être pourrait-on y exiger plus de force et une meilleure entente dans l'emploi de la matière; les pièces coudées n'ont point paru aux hommes du métier présenter de bonnes conditions de résistance; quelques organes sont faibles et peu en rapport avec les services qu'ils doivent rendre; il y a défaut d'harmonie et de proportions. Un autre détail a prêté à la critique : c'est le dôme de prise de vapeur qui couvre la chaudière. M. Borsig doit savoir que c'est là un accessoire depuis longtemps abandonné. On y attachait de l'importance dans l'enfance de la construction; aujourd'hui, et après bien des essais, on n'y saurait voir qu'une superfétation et un embarras. M. Engerth s'est proposé un autre but : le carac-

tère distinctif de son invention est de reporter sur les roues du tender une partie du poids de la machine, afin d'obtenir une plus grande adhérence sans fatiguer la voie par une surcharge sur le même point. Deux machines conçues d'après ce système ont été exécutées sur les plans de l'ingénieur autrichien, l'une en France, au Creuzot, l'autre en Belgique, dans les ateliers de Seraing; elles figuraient toutes deux à l'exposition. Cette combinaison répondait à un besoin, et les circonstances expliquent qu'elle nous soit venue d'Autriche. Entre Vienne et Trieste s'étend un chemin de fer qui gravit les Alpes noriques par une rampe à forte inclinaison; pour la franchir, les locomotives ordinaires n'eussent pas suffi; il fallait à la fois diminuer le poids de l'appareil, augmenter les surfaces de chauffe et par suite la puissance de la vapeur. C'est à ces trois conditions que M. Engerth s'est proposé de satisfaire, en incorporant pour ainsi dire le tender avec la machine. Cette disposition permettait de répartir le poids du système sur six paires de roues, ce qui fait que la charge de chaque essieu n'est pas plus élevée que dans les machines ordinaires.

Ici pourtant une difficulté se présentait : la longueur des deux pièces réunies, machine et tender, atteignait de telles proportions, que la manœuvre de la locomotive eût présenté de grandes difficultés et certainement des dangers dans les courbes à petit rayon, très fréquentes sur ces lignes de montagnes. Pour obvier à cet inconvénient, M. Engerth a imaginé une disposition ingénieuse qui permet et réalise l'articulation vers le milieu de la longueur, et enlève à l'ensemble du système les inconvéniens de la rigidité. Cependant, pour qu'il fût entièrement efficace, il fallait autre chose encore : il fallait pouvoir relier les roues du tender aux roues couplées de la machine, à celles qui donnent le mouvement. Dans la machine exécutée au Creuzot, cette condition n'est pas remplie, et la combinaison manque ainsi d'unité. La machine construite dans les ateliers de Seraing est plus complète sous ce rapport, et une solution y est fournie. Trois roues d'engrenage, en acier fondu, y transmettent le mouvement au premier essieu du tender. Des personnes versées dans l'industrie conservent pourtant quelques doutes sur la valeur de ce moyen, et craignent qu'à l'usage plus d'un mécompte ne s'ensuive. A la vitesse ordinaire des trains de marchandises auxquels les deux machines sont destinées, ces roues dentées seront animées d'une vitesse rotative de 4,000 toises par minute environ; or, pour peu qu'on ait l'expérience de la mécanique, non pas telle qu'on l'enseigne dans les livres, mais telle qu'on l'observe sur le terrain, il est évident que ces engrenages ne résisteront pas longtemps, et donneront lieu à des embarras sans nombre. On assure même que

les premières épreuves n'ont pas répondu aux espérances de l'inventeur, et n'ont donné ni la vitesse ni la puissance qu'on était en droit d'en attendre. Il y a là sans doute le germe d'une idée, et d'une idée probablement féconde, l'identification du tender à la machine; mais cette idée a besoin d'être mûrie et perfectionnée. Peut-être est-ce à la France qu'est réservé cet honneur. Entre le Creuzot et M. Engerth existent désormais des relations suivies, et l'ingénieur autrichien y aura pour auxiliaires naturels les habiles ingénieurs de cet établissement.

A côté de ces machines primées dans le concours, les autres s'effacent nécessairement; plusieurs néanmoins méritent d'être citées. Telle est celle que M. Polonceau a construite pour la compagnie d'Orléans, et où les tiroirs verticaux et placés en dehors des roues marchent par une distribution extérieure, combinaison heureuse et qui rend l'entretien facile et peu dispendieux. M. André Kœchlin a exposé aussi une machine mixte bien établie, d'un bon mouvement, avec des pièces dégagées et des formes convenables, légère dans son apparence et dans ses allures, propre à gravir de fortes rampes, à entraîner des trains très chargés. L'un des modèles de M. Gouin est moins heureux : le tender est à l'arrière, et cette disposition diminue le poids mort au profit de la puissance et de l'adhérence de l'appareil; mais cet avantage est anéanti par des inconvéniens plus graves, tels que la surcharge des roues et la nécessité d'arrêts plus fréquens. L'autre modèle, celui de MM. Blavier et Larpent, présente, comme particularité, la séparation de la chaudière en deux parties; l'une, placée au-dessus des essieux des roues motrices, est l'appareil générateur de la vapeur; l'autre est un réservoir de vapeur que deux tubes mettent en communication constante avec l'autre partie de la chaudière. Ce qu'on s'est proposé dans cette combinaison, c'est de concilier une grande vitesse avec une grande stabilité et une adhérence suffisante pour remorquer, aux vitesses ordinaires, les trains les plus lourds sur des profils accidentés. On assure qu'on pourra obtenir ainsi, et avec une sécurité suffisante, des vitesses de 80 et de 100 kilomètres à l'heure; c'est ce qu'on verra aux épreuves qui jusqu'ici n'ont été que superficielles. La machine de M. Kessler a cela de distinctif qu'elle appartient au système Crampton, ainsi qu'on le désigne du nom de son auteur. On sait que ce système repose sur une combinaison bien simple : l'augmentation de la vitesse par l'accroissement du diamètre des roues. Évidemment la stabilité de la machine en eût été diminuée, si M. Crampton n'eût imaginé de placer les roues à l'arrière de la chaudière, et même avec cette modification il n'est pas prouvé que le centre de gravité n'en soit pas un peu affecté. L'œuvre de M. Kessler n'ajoute rien à ce que l'on a vu

d'analogue, et n'est guère qu'une bonne copie d'un modèle connu. Voici enfin M. Stephenson, le vétéran de la vapeur, et qui en résume les traditions : personne n'est resté plus conforme à lui-même et n'a gardé avec plus de soin un héritage de famille. C'est toujours la locomotive paternelle, telle qu'on la voit sur nos plus anciens chemins de fer, avec les roues motrices au milieu, les cylindres et le mouvement à l'intérieur. Quelques perfectionnemens de détail se font remarquer; mais c'est déjà un titre suffisant pour une locomotive que de porter le grand nom de Stephenson. Il en est de même de celle de M. Fairbairn. Sa plus sûre recommandation est dans sa signature.

En somme, l'exposition des machines appliquées à la locomotion n'a pas tenu toutes ses promesses, et de la part d'une industrie aussi importante, on pouvait espérer des efforts plus sérieux. Non-seulement il n'y a lieu de signaler aucune découverte capitale, rien de ce qui laisse une trace durable dans l'histoire de la science et de l'art, mais le champ plus modeste des améliorations n'a pas même été agrandi d'une manière sensible. Point de témoignage qu'un public alarmé puisse regarder comme allant à son adresse, ni frein plus puissant, ni action plus énergique donnée au renversement de la vapeur, pas même un modèle de l'ingénieux appareil de M. Bonnelli, qui établit des signaux d'appel d'une locomotive à l'autre. Il y a eu, sur toutes ces mesures de sauvegarde, un oubli universel et une sorte de prétérition. Probablement c'est là ce qui préoccupait le moins les constructeurs de machines et les ingénieurs sous la main desquels ils se trouvent. Il y a lieu d'espérer que cette incurie cessera : on voit à quelles catastrophes elle aboutit. Que l'on cherche, dans l'intérêt des entreprises, à accroître la force utile et à diminuer la force perdue; qu'on multiplie les combinaisons pour ménager le combustible et tirer de la vapeur un parti plus grand; qu'il y ait des luttes d'école pour décider quelle sera la place des cylindres, soit en dedans, soit en dehors du châssis, et ce qu'il faut préférer des machines lourdes ou des machines légères; qu'on pèse les avantages de l'emploi de l'acier forgé substitué au fer, au moins pour les pièces les plus importantes; qu'on ait l'esprit ouvert et la main prompte pour tout ce qui peut ajouter aux bénéfices de l'exploitation, élever les dividendes et donner aux actions une bonne allure sur le marché des fonds publics, rien de mieux : il n'est interdit à personne, encore moins aux administrateurs des compagnies responsables vis-à-vis de leurs commettans, de songer à la fortune d'une entreprise; mais à côté de ce devoir et de ce soin il en est d'autres plus sacrés. Les compagnies ne sont pas seulement un instrument de spéculation; elles ont un rôle plus digne, et n'en dé-

clinent pas les honneurs : elles ont charge d'âmes. Que cette pensée soit et reste dominante, et si quelques sacrifices de temps et d'argent y sont attachés, que les compagnies sachent les faire à propos, en excès même, afin que le public ne puisse jamais douter sans injustice de leur bonne volonté et de leur désintéressement.

La locomotive n'est qu'une des formes de la machine à feu; il y en a deux autres, la locomobile et la machine fixe. A propos des instrumens agricoles, il a été parlé, dans la *Revue*, des locomobiles et des services qu'elles rendent; ma tâche en sera abrégée. C'est une industrie toute récente et qui s'annonce bien; on y sent la vigueur et la sève qui accompagnent les débuts. La locomobile est une petite machine à feu destinée à être transportée sur les lieux où elle doit fonctionner, c'est-à-dire d'un champ et d'un village à l'autre, comme un serviteur qui vient accomplir sa tâche et se retire après avoir reçu son salaire. Elle peut être indistinctement employée, suivant la manière dont on l'accouple, au battage du grain, à la moisson, aux coupes du foin, à l'exploitation des bois, à l'épuisement des eaux et à l'irrigation; le travail rural est son objet et son domaine. On a pu voir, dans le concours de Trappes, le rôle important qu'ont joué les locomobiles. L'initiative est venue d'Amérique et d'Angleterre, et il semble que nous ayons regagné le temps perdu; l'exposition comptait plusieurs machines françaises, notamment celles de MM. Calla et Flaud, qui peuvent sans désavantage soutenir la comparaison avec les bons modèles de l'étranger. Le problème consiste en ceci : fournir la plus grande force sous le moindre volume possible. C'est à ces deux termes que nos constructeurs se sont attachés. En Angleterre, le poids des appareils est encore de 375 à 500 kilogrammes par force de cheval; M. Calla est parvenu à réduire de beaucoup cette proportion, et il établit des locomobiles d'une force effective de 22 chevaux et d'un poids de 5,700 kilogrammes; M. Flaud est descendu plus bas encore. La dépense du combustible a été également amoindrie; M. Calla ne consomme que deux kilogrammes et demi de charbon par cheval et par heure, tandis que, dans leurs meilleurs instrumens, les Anglais en consomment trois. C'est là pour les moteurs à feu un empire nouveau et qui ne sera pas le moins fécond : après avoir affranchi les ouvriers des villes des labeurs les plus ingrats, ils se portent au secours des ouvriers de la campagne, toujours les derniers auxquels on songe, et qui passeraient en première ligne si les services réglaient les rangs.

La série des machines fixes est très étendue, et occupait à l'exposition une place digne de son importance. Ce qui y frappe surtout, c'est l'application presque générale du principe énoncé plus haut, la substitution du mouvement de rotation au mouvement de va-et-vient.

C'est vraiment une révolution et des plus caractéristiques. Partout les machines oscillantes et les machines verticales à balancier sont en retraite; les machines horizontales les ont remplacées. On a pu comparer, on a pu voir quels étaient les inconvéniens des unes, les avantages des autres. Les machines oscillantes ne fournissaient qu'un travail irrégulier, compromis par des fuites de vapeur, des réparations fréquentes, des lésions continues dans les organes de la distribution; les machines horizontales ont amené un travail plus suivi, plus sûr, moins dispendieux. La cause paraît donc gagnée, et les constructeurs portent désormais leurs préférences et leurs efforts de ce côté. Au nombre des plus habiles, il faut citer M. Farcot, qui a su tirer parti de la condensation et de la détente, et diminuer la dépense du combustible. Son exposition ne se composait que d'un seul modèle, une machine de la force de 50 chevaux, mais d'un travail si heureux et si bien entendu qu'il a valu à l'auteur une récompense de premier ordre. La maison Cail n'est pas demeurée en arrière; elle avait deux machines fixes de fabrication courante, exécutées avec le soin qu'on trouve dans ses ateliers. Dans les prix réduits, on remarquait une petite machine fixe construite à Christiania, et qui ne coûte que 1,375 francs, et pour la puissance de l'effet une machine de MM. Barrett, mettant en jeu une pompe gigantesque. A côté du succès des machines horizontales, il y en a un autre qu'il importe de constater, celui des machines à grande vitesse. M. Flaud est entré avec le plus de résolution dans cette voie du mouvement accéléré. Sans doute la grande vitesse a des inconvéniens, par exemple l'usure plus rapide des organes et une plus grande consommation de combustible; mais des avantages au moins équivalens y sont attachés, comme la simplification, l'économie des frais de construction et d'installation. M. Flaud est allé aussi loin que possible en ce genre; il fait les machines les plus simples du monde, les réduit au volume le plus restreint et descend presque à l'unité pour le degré de puissance. Il peut fabriquer ainsi des appareils de 2 chevaux de force, ne coûtant que 1,500 francs, y compris la chaudière, et faciles à installer dans le plus petit atelier. Ces chiffres parlent d'eux-mêmes, et à l'exposition on a pu voir un *petit cheval* de force réunissant, dans une longueur de 70 centimètres et une largeur de 20 centimètres, le cylindre à vapeur et le corps de pompe, le tout ne pesant que 70 kilogrammes. Près de ces pygmées de la vapeur, il n'était pas sans intérêt de retrouver des appareils destinés à la grande navigation, et surtout l'arbre de couche de *l'Eylau*. D'autres machines, destinées aux bateaux du Danube, de la Loire et de l'Èbre, complétaient ce contraste. Là encore il y a tendance visible à augmenter la puissance, et déjà les bateaux du Rhône, qui employaient soixante et douze

heures à la remonte du fleuve, n'en mettent plus aujourd'hui que trente-huit.

Faut-il, à côté de l'industrie régulière, citer maintenant les hommes qui hantent des voies nouvelles et se jettent dans l'inconnu, souvent hélas! à leurs dépens? En première ligne est M. du Tremblay, qui, depuis si longtemps et avec tant de persévérance, essaie de substituer à la vapeur d'eau d'autres vapeurs, comme celles de l'éther et du chloroforme, tantôt exclusivement, tantôt en les combinant. Bien des expériences ont été faites, et tout Paris a pu voir, pendant une saison entière, un bâtiment de l'état stationnant sur les quais du Louvre, et qui ne semblait pas avoir d'autre emploi que cette destination scientifique. Il y a lieu de croire que ces recherches auront été suivies de quelque succès. Voici, dans le même sens, la découverte du capitaine Éricsson, qui n'a pas fourni une longue carrière, et que reprend aujourd'hui, avec d'autres procédés, M. Siemens, dont la machine a figuré dans les galeries de l'exposition. Le problème, dans l'un et dans l'autre cas, est la régénération de la vapeur, c'est-à-dire le rappel et l'emploi de forces perdues. Le capitaine Éricsson semble avoir échoué; espérons que M. Siemens sera plus heureux. Il faut accompagner des mêmes vœux les inventions de MM. Sauvage et Franchot, qui ne sont encore que des projets, la machine à combustion comprimée de M. Pascal, une machine à disque de MM. Rennie, de Londres, une autre machine de M. Galy-Cazalat; enfin la machine de MM. Maldent, qui présente un système particulier pour la distribution de la vapeur. Même quand ils s'abusent, les hommes en quête de découvertes ont droit aux respects; ils éclairent la route et préparent le champ où sèmeront de plus habiles ou de plus heureux.

C'est tout un monde que celui des machines à feu; c'en est un autre que celui des machines à bras. L'une des plus curieuses, et qui avait le privilége d'attirer le public, était celle qui fabriquait d'une manière presque instantanée des tuyaux destinés au drainage. On pouvait assister à l'opération entière, voir l'argile se pétrir, s'étendre, puis s'enrouler en tuyaux. Le même spectacle se renouvelait devant les appareils destinés à la filature de coton, et toutes les fois qu'ils se mettaient en mouvement, les spectateurs ne manquaient pas. Cela se conçoit. Une machine à l'état de repos est un corps dont la vie est absente; pour y prendre intérêt, il faut en connaître l'anatomie. Il n'en est pas de même d'une machine animée; elle captive et instruit. Aussi n'y avait-il pas de succès à attendre, à l'exposition, de l'immobilité; en revanche tout ce qui agissait, broches, bobines, rabots, tarières, ciseaux à aléser, machines à coudre, presses d'imprimerie, avait la faveur et la vogue. C'était à l'une des

extrémités de l'annexe que cette représentation avait lieu; l'activité de cinquante usines y était résumée dans une étroite enceinte. Quelle agitation et quel bruit! Ici une pompe à feu vomissait l'eau par cascades, là des blocs de bois étaient débités en planches, ou se présentaient à la scie dans le sens des lames ou sous l'angle voulu, comme dans la machine de Normand; plus loin, le liége, sous l'appareil de M. Jacob, se découpait en bouchons coniques; plus loin encore, une roue de wagon s'ajustait sous le tour à quatre outils inventé par M. Polonceau; enfin, à l'aide d'une foule d'instrumens portatifs, on pouvait voir des clous se façonner, des fils de fer et des épingles se faire, des bustes se dégrossir et se sculpter, mille riens, mille objets ingénieux, obtenus à l'aide de procédés plus ingénieux encore.

Et ce n'était là que de la petite industrie et des jouets auprès des grands métiers de la filature et des tissus. Ces métiers avaient aussi leurs représentations et leurs fêtes. En véritables seigneurs, ils chômaient quelquefois et avaient leurs caprices; mais il fallait les voir dans les jours d'apparat! C'était à en être émerveillé et assourdi! Pas un d'entre eux qui ne voulût se mêler à ce bruit, à ce mouvement, à cette activité. Tous reprenaient leur point d'appui sur l'arbre de couche et s'ébranlaient à qui mieux mieux. Ils dévoraient alors le coton et la laine avec une ardeur tumultueuse, et au milieu du cliquetis de leurs innombrables engins dépeçaient et tordaient la matière, l'allongeaient en brins imperceptibles, et l'enroulaient ensuite sur des bobines rapides comme l'éclair. A voir ce travail si prodigieux et si régulier dans son désordre, on ne savait qu'admirer le plus ou de la nature, qui en fournit les élémens, ou de l'homme, qui a su en tirer un tel parti. Que de temps et d'essais il a fallu pour en venir là, depuis le métier à la tire, inventé au début du XVIIe siècle par Claude Dagon, jusqu'au métier Jacquart et aux mull-jennys! On sait que la filature automatique du coton est d'origine anglaise; nos voisins y sont restés maîtres, et c'est encore à eux qu'il faut s'adresser pour les meilleurs appareils. Cependant un de nos constructeurs, qui est filateur en même temps, M. Schlumberger, n'a pas craint d'engager la lutte, et on a pu voir, à quelques pas de distance, les assortimens complets d'une filature dans l'un et dans l'autre pays. M. Platt tenait pour l'Angleterre, M. Schlumberger pour la France. Il n'y a lieu ni de juger ni de comparer. La filature anglaise n'a perdu aucun de ses avantages; mais sur l'exposition de M. Schlumberger on peut mesurer le degré de perfectionnement où sont arrivés nos constructeurs pour les machines à coton. Dans la filature mécanique du lin, la France retrouve la priorité; c'est à Philippe de Girard que l'on doit la première peignense. Depuis cette décou-

verte, plutôt indiquée que fixée, l'industrie n'a cessé de marcher, comme le témoignent les appareils de M. Combe et de M. Windsor. Quant à la filature de la laine, aucune n'est plus active ni plus féconde; les inventions et les améliorations s'y succèdent. C'est à nos manufacturiers que l'on doit le peignage par mèche, qui a introduit dans cette fabrication un élément nouveau, et prend chaque jour plus d'empire. Il eût été utile de rapprocher les procédés anglais des nôtres, qui abondaient à l'exposition; mais là encore il y a eu une lacune, au moins pour les cardes et les peignes. MM. Sykes et Ogden ont seuls exposé leur machine à échardonner, qui jouit d'un certain crédit. Toutes les opérations si multipliées que subit la laine, le lavage, le suintage, le battage, le louvetage, ont des appareils qui y répondent. Il en est de même de la filature, du tissage, du foulage, qui amènent la matière au degré de perfection où elle devient propre à l'emploi et où elle se transforme, au gré de nos besoins, en tissus, en draps, en chapeaux, en ameublemens et en vêtemens de toute espèce. Quand on remonte à l'origine de ces travaux, et qu'on embrasse d'un coup d'œil cette suite de métamorphoses, on est surpris et effrayé à la fois que des objets dont on fait si bon marché aient passé par tant de mains et coûté tant de sueurs, et involontairement on se sent animé d'une reconnaissance plus profonde pour les services de l'industrie humaine.

II.

Il n'a été question jusqu'ici que des instrumens de production; le moment est venu de parler des produits; ce que les machines ont pour objet de préparer, nous allons le voir accompli. En procédant par ordre d'importance, ce qui se présente d'abord, ce sont les tissus. Il a été calculé que les industries textiles comptaient à l'exposition de 1855 plus de cinq mille représentans, c'est-à-dire qu'elles en formaient le quart environ, si on envisage l'ensemble des établissemens qui y figuraient. Mais aussi que de branches diverses et que de variétés dans les mêmes branches! Cotons, laines, soies, lins et chanvre s'offraient sous toutes les formes que la main de l'homme peut leur donner, depuis l'étoffe la plus modeste jusqu'aux dentelles les plus riches. Dans le coton, l'échelle partait d'un calicot à 20 centimes le mètre pour arriver au tulle broché et façonné; dans le lin et le chanvre, de la toile à bâche à la belle batiste et au linge damassé le plus somptueux; dans la soie, de la plus humble florence au brocard et au velours; dans la laine, du châle français de 1 fr. 28 cent. jusqu'au châle de 1,000 fr., du drap à 3 fr. jusqu'au drap à 60 fr. le mètre, puis aux belles moquettes et à ces tapisseries de

haute lisse, où l'industrie et l'art s'unissent dans des créations merveilleuses. Ce n'est pas tout, à côté de ces matières fondamentales figuraient d'autres étoffes composées d'élémens de fantaisie : — des toiles et des tapis en jute, des coutils en *china-grass*, des nattes d'abaca et de palmier, des articles en aloës et en chanvre de Manille, les produits si variés du cachemire, du poil de chèvre, de l'alpaga, du crin, même du caoutchouc, si répandu aujourd'hui, des tissus en matières mélangées, tels que lin et coton, coton et laine, laine et soie, — toutes mariées çà et là à l'alpaga et au poil de chèvre; enfin les essais sans nombre faits avec plus d'audace que de bonheur en étoffes d'herbe, écorces de mûrier, d'ormeaux, en poils de lapin et d'autres encore décorés de noms ambitieux, et la plupart assez mal justifiés. Telle était la part des industries textiles; on voit que rien n'y manquait, ni la diversité, ni l'originalité, ni l'abondance.

Peut-être y aurait-il à signaler un défaut de proportion parmi les exposans de chaque catégorie; le nombre était loin de se trouver en rapport avec l'importance du travail. L'Angleterre, par exemple, n'en avait guère qu'une centaine pour les tissus de coton, tandis que la France en comptait 410, et pourtant l'Angleterre transforme et tisse cinq fois plus de coton que la France. De leur côté, les États-Unis ne s'étaient pas départis de ce dédain superbe qu'ils affectent vis-à-vis de l'Europe, et on cherchait vainement, au milieu de cette collection nombreuse, leurs filés et leurs tissus. L'Autriche s'était montrée plus empressée; la Prusse, la Saxe, les petits duchés allemands, les états sardes et d'autres encore y avaient mis une bonne volonté louable. Comment expliquer cette indifférence des Américains? Dans la filature et le tissage, les États-Unis occupent aujourd'hui le second rang; l'Angleterre seule les devance, de beaucoup, il est vrai : nous ne passons qu'après eux. Sur les 500 millions de kilogrammes de coton que récolte l'Amérique du Nord et qui forment les quatre cinquièmes de la production totale du globe, l'Angleterre en consomme à elle seule 300 millions, qui alimentent 18 millions de broches; les États-Unis 110 millions de kilogrammes pour 5,500,000 broches; la France 72 millions de kilogrammes pour 4 millions de broches. Après ces grands états viennent par ordre d'importance l'Autriche, la Russie, le Zollverein, l'Espagne, la Belgique, etc. Les progrès de cette industrie ont été tels que le kilogramme de filé du n° 30 par exemple, qui coûtait 12 fr. en 1816, 6 fr. en 1834, peut être livré actuellement à 4 fr. 50, quoiqu'il y ait eu à la fois élévation dans le prix de la main-d'œuvre et amélioration des qualités. Peu d'industries ont eu une croissance aussi rapide, et il semble qu'elle soit arrivée à ce moment de repos qui suit les exercices forcés. Plus de ces découvertes qui la transformaient à vue d'œil, plus de ces énergiques élans

auxquels répondait l'émotion publique et que saluaient des applaudissemens universels. Ce n'est plus une industrie turbulente et conquérante, comme elle a pu l'être dans la première jeunesse; c'est une industrie qui, prenant de l'âge, se range, fait ses comptes, et ne court plus les aventures. De là un peu de froideur dans l'ensemble de son exposition et de la part des curieux un certain délaissement. L'attitude avait changé : de l'enthousiasme on était passé à l'estime. Sans doute il y avait là des efforts sérieux, un désir de perfection, une étude des détails qui frappaient les hommes du métier; mais pour la foule il n'y avait plus de surprises, et elle en est avide pardessus tout.

Aussi y a-t-il peu à insister sur les tissus de coton, où tout le monde, états et fabricans, ne s'est appliqué qu'à maintenir les positions respectives. Le comité de Manchester a pourtant montré les forces de cette industrie dans un bel ensemble, et atteint la limite extrême du rabais en offrant un calicot de 80 centimètres de largeur au prix de 17 centimes le mètre. Dans toute la série des articles de coton, basins, piqués, percales, jaconas, unis ou façonnés, toiles blanches ou toiles peintes, l'Angleterre conserve les avantages d'une fabrication plus économique et de prix plus discrets. Si la Normandie s'en rapproche de loin, ce n'est que dans des produits intermédiaires; si le nord de la France maintient sa position, c'est à l'aide d'articles mixtes où l'art des mélanges et la supériorité des couleurs jouent un rôle dans la valeur du produit; enfin, si l'Alsace ne déchoit pas de sa renommée, si elle est restée inimitable pour les toiles peintes dans ce qu'elles ont de plus accompli, c'est au goût de ses dessinateurs et de ses fabricans qu'elle le doit, à un travail d'imagination que rien ne supplée et qui se renouvelle incessamment, au choix et à la variété des dessins, à la finesse des nuances, à un ensemble de perfections qui lui ont valu le sceptre de l'article, et où il sera difficile de l'égaler. Parmi les autres pays d'Europe, il en est où l'industrie du coton se défend avec succès et conserve, même dans le tissage à bras, le privilége de la consommation locale. C'est le cas des états allemands où l'on confectionne ces fortes étoffes, tirées à poil, qui remplacent le drap pour beaucoup d'usages. L'Angleterre y excelle, et c'est à elle que l'Allemagne a fait cet emprunt, auquel Rouen aurait dû songer. Manchester livre dans ces conditions des futaines très chaudes, très épaisses, tantôt à côtes comme le velours, tantôt imprimées à triple rouleau, et qui ne reviennent pas à plus de 85 centimes le mètre; pour 2 francs, on a un pantalon de ce tissu très solide et très résistant. La Suisse n'est pas en ar ière pour ces confections économiques, et tout le monde a pu admirer sa belle exposition de mousselines, du prix le plus modeste comme du prix le plus élevé;

c'est une concurrence redoutable pour notre fabrique de Tarare, qui a besoin, pour s'en défendre, de tout son génie, de toute son activité, et du prestige d'un nom déjà ancien dans cette industrie.

Dans les tissus des lins et des chanvres, la variété est moindre; l'industrie est également moins avancée. Pour le coton, le fuseau et le rouet ne sont plus qu'un souvenir; ils sont encore, pour le lin et les chanvres, un instrument usité, surtout dans les fils destinés à la dentelle et à la mulquinerie. C'est à la nature même de la substance, plus dure, plus énergique, plus résineuse que le coton, qu'il faut attribuer les différences dans le mode de traitement. Elle exige plus de soin, des machines plus fortes, conditions qui laissent encore aux bras humains une petite place dans son domaine. Cependant cette place s'amoindrit chaque jour au profit de l'action mécanique. L'Angleterre est entrée dans cette voie d'une manière à peu près exclusive, et un seul établissement file aujourd'hui à Leeds plus de chanvre et de lin que n'auraient pu en filer autrefois les rouets de toutes nos provinces. Cette puissante maison a manqué à l'exposition de Paris et y a fait un vide. Tous les pays manufacturiers ont d'ailleurs des métiers à lin et en augmentent graduellement le nombre. La Grande-Bretagne compte 1,268,000 broches, la France 350,000, le Zollverein 80,000, l'Autriche 30,000; on en suppose 50,000 à la Russie, 15,000 aux États-Unis, à l'Espagne 6,000 seulement. Par ces chiffres, rapprochés de ceux des populations respectives, on pourrait arriver, si cette recherche était utile, à la connaissance exacte de ce qui reste au travail à la main. D'ailleurs les préventions qui existaient contre le tissage mécanique se dissipent de plus en plus devant la perfection incessante des produits. Il est impossible de rien voir de plus beau, de plus fort et de plus souple à la fois que les toiles sorties des métiers anglais, et pour tous les articles unis ils nous sont incontestablement supérieurs. C'est seulement dans les articles façonnés que nous reprenons nos avantages. A l'exposition, nos linges damassés se faisaient remarquer par leur beauté et leur élégance; ils n'ont plus de rivalité à craindre que dans la vieille industrie de la Saxe, et encore, en analysant les sujets, l'exécution et les apprêts de nos grands services de table, y trouverait-on des qualités auxquelles la Saxe prétendrait vainement. Dans les toiles à bas prix, il y a eu également des progrès notables, et l'on pourrait en citer d'excellentes et de la plus grande largeur qui ne coûtent pas plus cher que des toiles de cretonne. Ce n'est pas que les concurrences manquent; elles abondent au contraire et ne sommeillent pas. Outre l'Angleterre et la Saxe, voici la Belgique, voici la Suisse. On sait quelle importance l'industrie des toiles a acquise en Belgique et à quelle perfection elle y est portée. L'exposition en a fourni le té-

moignage, et les beaux produits de M. Vercruysse-Bruneel y ont été fort remarqués. La Suisse entre à son tour en ligne, on dirait qu'elle ne veut demeurer étrangère à aucune industrie textile; elle a la soie, elle veut avoir le lin, et s'y prend de manière à ne pas essuyer de démenti.

L'industrie des tissus de laine est vieille comme le monde et n'y a jamais décliné. Depuis l'homme qui se préserva du froid au moyen d'une toison jusqu'à celui qui se couvre du drap le plus fin, la laine a toujours eu dans le vêtement la première et la plus importante place. Aussi s'est-on ingénié partout et dans tous les temps à lui donner les formes les plus commodes et les plus variées; les anciens savaient la teindre, savaient la tisser; plusieurs peuples y ont excellé. Le génie moderne n'y a point épargné ses efforts : jamais la laine ne se prêta à des emplois et à des traitemens plus divers. On la foule et on la drape, c'est le procédé ancien; on la tisse sans la fouler, enfin on la combine avec d'autres matières, c'est la découverte la plus récente et celle qui est le plus susceptible de perfectionnemens. En général, pour la draperie et le foulage, ce sont des laines courtes et vrillées que l'on emploie; les laines longues se tissent, et on en tire les beaux mérinos châlys, les stoffs, les châles croisés, qui sont un des plus beaux titres de l'industrie française. Dans les articles à long poil, l'Angleterre a des ressources qui lui sont propres; elle trouve dans ses bergeries les belles laines de *southdown*, de *dishley*, de *cheviot*, qui servent à la fabrication des tartans. Sous ce rapport, la France est un peu dépourvue. Pour les draperies supérieures, il faut qu'elle tire ses matières de l'Allemagne, pour les articles intermédiaires de l'Australie et de la Russie. Des droits exorbitans et une législation indigeste ajoutent encore aux embarras extérieurs de l'industrie. Cependant elle marche, elle grandit : on fait incomparablement mieux et à meilleur compte qu'il y a vingt ans. Quoique les salaires aient augmenté, le mètre de mérinos qui valait alors 12 francs n'en vaut plus que 3. Même progrès dans les barèges, les mousselines-laine et les articles de fantaisie. Ce que nous en avons vu à l'exposition ne fait que confirmer ce sentiment; les vétérans du mérinos s'y trouvaient auprès de nouveaux athlètes, et tous s'y sont distingués. Quant à la draperie, elle a fait des efforts pour y paraître dignement; tous les grands foyers de production et presque tous les grands manufacturiers ont tenu à honneur d'y figurer. Plusieurs ont reçu des récompenses auxquelles l'opinion publique s'est associée. Pour les qualités ordinaires et inférieures, nous restons, il est vrai, bien au-dessous de l'étranger : l'Autriche, la Prusse, l'Angleterre, la Belgique, l'Espagne même, donnent à des prix plus modérés que nous des draps qui, pour manquer de finesse

et de coup d'œil, n'en sont pas moins d'un très bon service; mais en revanche, pour les qualités de choix, les draps supérieurs, l'avantage nous demeure. Il y aurait beaucoup à dire sur ce contraste, qui tient moins à une impuissance intrinsèque qu'à un régime défectueux; le sujet exigerait trop de développement. Toujours est-il qu'en matière de draperie économique, les honneurs de l'exposition ont été pour l'Allemagne ou plutôt pour la Moravie. Brunn a montré des coupons à 5 francs le mètre, qui ont fait l'étonnement des gens du métier; il est vrai que Brunn a sous la main les plus belles toisons du monde et à des prix qui lui permettent d'être discrète. Pour être juste, il faut ajouter que nous avons eu notre surprise, comme les Allemands; Vire s'est révélée sous un nouveau jour et a exposé des draps entre 6 et 9 francs le mètre, dont la confection et l'aspect doivent donner à réfléchir aux villes du Languedoc, un peu engourdies dans leur fabrication.

Un mot sur les châles cachemires. S'il y a une industrie nationale, c'est celle-là. Depuis que nous nous sommes attaqués à l'Inde, avec la prétention de la vaincre à force d'industrie et d'art, plus d'un pas a été fait. L'Inde marche aussi, et ce pays de l'immobilité s'est ému de cette concurrence lointaine. La partie est donc liée, et c'est profit pour tout le monde. Pour s'en convaincre, les élémens ne manquent pas. Il existe encore, et sur plus d'une épaule, de ces châles qui datent de la restauration et de l'empire; qu'on les rapproche des beaux châles d'aujourd'hui : quelle distance pour le tissu, pour la douceur des tons, la variété des couleurs, l'élégance du dessin! Et pourtant, si évident, si incontestable que soit le progrès, on est encore loin des produits de l'Inde! Il existe en Asie un procédé qu'on nomme en termes techniques le *spouliné*, et qui consiste en une espèce de broderie au fuseau, où l'on n'emploie la matière qu'aux points même où elle doit apparaître. Or c'est le *spoulinage* mécanique que l'on cherche, afin de n'avoir plus rien à envier aux Indiens. On ajoute qu'il est trouvé et pratiqué avec succès par quelques-uns de nos fabricans, M. Gaussen, M. Deneirousse, de sorte qu'à l'heure qu'il est, l'Inde n'aurait plus qu'à désarmer. Soit, mais il ne semble pas néanmoins qu'elle s'y résigne, et on pouvait voir à l'exposition des châles de Lahore qui faisaient une assez bonne contenance devant la légion rivale, réunie à l'autre extrémité du palais. Les châles français avaient pour eux le nombre et l'ordre de bataille; ils étaient sur leur propre terrain, et pourtant je n'oserais pas assurer que la victoire leur soit restée. Ces châles de l'Inde sont de terribles enchanteurs; ils plaisent même par leurs défauts; ils ont pour eux l'oreille des femmes; espérons qu'elle leur sera enlevée, aux applaudissemens des maris. Alors seulement les châles de l'Inde seront vaincus.

Des châles à la dentelle il n'y a pas loin; c'est un autre chapitre du livre des séductions. Rarement on en avait vu une collection aussi riche et aussi nombreuse; on eût dit que toute la dentelle du globe s'était donné rendez-vous sous les voûtes du même palais. Au rez-de-chaussée M. Lefébure, dans les galeries supérieures MM. Videcocq et Simon avaient déployé des merveilles. Plus loin, c'était Nottingham qui se mettait en frais d'étalage, ou Saint-Pierre-les-Calais qui, par des prétentions plus modestes, cherchait à s'attirer les préférences de la petite propriété. Aucun des noms célèbres ne manquait à l'appel, et comme ils devaient éveiller de convoitises secrètes! Bayeux, Bruxelles, Alençon, Malines, Valenciennes, Chantilly. Ne parlons de Tulle que pour mémoire, et du point d'Angleterre, du véritable du moins, que comme on parle du phénix. La liste des dentelles était donc au grand complet, et c'était un beau spectacle. Pendant quinze jours, il ne fut question que de cela, et l'une des interpellations les plus ordinaires, quand on parlait de l'exposition, était celle-ci : Avez-vous vu les dentelles? Il est vrai que la vogue passa bientôt ailleurs; rien ne dure ici-bas. Après les dentelles, ce fut le tour des tapis, tapis d'Aubusson, de Felletin, de Nîmes, de Tournai, d'Halifax, et surtout des magnifiques tapis de haute-lisse ou de la Savonnerie, qui entouraient la rotonde comme une décoration, et provenaient des manufactures de Beauvais et des Gobelins. Plus tard, Sèvres eut le dessus, et ce fut à qui s'extasierait devant les coupes en pâte-céladon, les aiguières, les vases, les urnes, les buires, les coffrets, les baptistères, les services de table, merveilles ou bijoux faits pour tenter un puritain. Enfin les joyaux l'emportèrent et parvinrent à tout effacer, porcelaines, tapis et dentelles. On admira d'abord celui de M. Halphen, ceux de M. Bapst, et peu à peu on s'éleva plus haut, si bien que, cinq mois durant, il ne fut question aux alentours des Champs-Élysées que de l'exposition des diamans de la couronne.

A côté des arts qui s'adressent au luxe, il en est d'autres qui intéressent la science. De ce nombre sont les arts de précision, qui ont tenu un rang honorable à l'exposition, l'horlogerie entre autres, où M. Wagner neveu excelle pour l'invention et le perfectionnement. Sa main a touché à tout et d'une manière heureuse, aux compensations, aux échappemens, à l'isochronisme du pendule. Il y avait aussi dans l'annexe plusieurs horloges électriques, les unes françaises, les autres étrangères, assez semblables pour les dispositions, et parmi lesquelles on remarquait celle de M. Vérité. Dans la petite horlogerie, les bons ouvrages et les exposans abondaient; la Suisse en comptait soixante-seize, jouissant tous d'un crédit mérité. Pour Paris, M. Berthoud conduisait la colonne; pour Londres, c'était M. Ch. Frodsham; pour l'Autriche, MM. Suchy et fils; pour le Dane-

mark, M. Jurgensen. La province était représentée par M. Japy de Beaucourt, dont l'établissement est l'un des plus importans qui existent pour la petite horlogerie. C'est de ce village du Haut-Rhin, et d'un autre village des environs de Dieppe, nommé Saint-Nicolas d'Alliermont, que sortent la plus grande partie des *ébauches* de montres et des *roulans* de pendules, qui vont ensuite recevoir dans les ateliers des villes les pièces qui doivent les compléter. A côté de la grande et de la petite horlogerie figuraient les instrumens de précision, au nombre desquels il est juste de signaler l'objectif de M. Lerebours, le thermomètre de M. Walferdin, les instrumens d'astronomie et de géodésie de la maison Gambey, les spiraux de balanciers de montres de M. Lutz de Genève, enfin les chronomètres de marine et les pendules astronomiques de M. Winnerl.

Il faut franchir rapidement les industries qui relèvent de la physique ou de la chimie et visent au meilleur emploi de la chaleur, de la lumière et de l'électricité. L'intérêt pourtant n'y manque pas, et le sort de nombreuses populations y est attaché. Qui se douterait qu'en Autriche seulement la fabrication des allumettes chimiques, ce modeste produit, occupe plus de vingt mille ouvriers? Et les combustibles économiques, ce chauffage du pauvre, la houille agglomérée, le charbon végétal moulé, la tourbe condensée ou séchée ou carbonisée, n'est-il pas de quelque utilité de savoir quels services ils peuvent rendre, à quel prix on peut les céder? — La fabrication des bougies stéariques a aussi son histoire, que domine le nom de M. Chevreul, comme son médaillon dominait l'audacieuse pyramide de M. Apollo Kherzen. M. de Milly, autre exposant, n'a pas manifesté sa reconnaissance sous des formes aussi sensibles; mais on ne saurait douter qu'il n'en éprouve une profonde pour l'honorable auteur de tant de découvertes qui sont désormais entrées dans le domaine public. Dans l'éclairage à l'huile et au gaz, point de procédé nouveau à signaler, et pour l'éclairage électrique, quelques appareils dont il était difficile de juger le mérite. L'électricité a d'ailleurs des applications bien plus fécondes et bien mieux vérifiées, comme l'argenture par la pile galvanique, les moteurs et les télégraphes électriques, dont le domaine est déjà si vaste et tend chaque jour à s'agrandir.

Dans les arts chimiques, il n'y a, à proprement parler, que deux inventions récentes, le caoutchouc durci, qui éloigne les appréciations sérieuses par des excès d'étalage, et l'aluminium, au sujet duquel tout a été dit ici, et très pertinemment. Pour les teintures, l'exposition était riche, en garancine surtout; le bleu de France a été couronné dans la personne de Francillon, de Puteaux; la préparation de la soie dans celle de M. Guinon, de Lyon; l'impression des toiles dans celles de MM. Gros, Odier, Roman et Kœchlin frères.

Point de supériorité légitime qui n'ait tenu à montrer ses titres : M. Bayvet pour les maroquins, M. Nys pour les cuirs vernis, MM. Oalsler et Palmer, de Londres, pour les cuirs tannés et hongroyés, la savonnerie de Marseille pour les savons blancs et madrés, M. Plummer pour ses cuirs de sellerie. Dans l'industrie alimentaire, même empressement; voici M. Champonnois à qui l'art de fabriquer le sucre doit tant de perfectionnemens, et qui aujourd'hui déserte le sucre pour passer à l'alcool; voici M. Chollet et M. Masson qui prennent dans un potager une botte d'épinards, la dessèchent et la comprimment par un procédé particulier, et l'expédient ensuite à l'autre bout du monde sans que le légume ait rien perdu de sa saveur et de ses propriétés; voici M. Crespel-Delisle, l'un des champions de la betterave, et le comité des fabricans de Valenciennes qui relèvent le drapeau du sucre indigène, fort compromis dans ces derniers temps et dégénéré en produit de distillerie. Quels noms désigner encore parmi tant de noms que recommandent leurs travaux? Dans la fabrication des instrumens de chirurgie, M. Charrière fils, auquel le jury de Paris devait une réparation des torts du jury de Londres; dans l'anatomie classique, M. le docteur Auzoux, dont les *écorchés* en cire ont été fort suivis, quoique les représentations fussent permanentes; dans les inventions applicables à l'hygiène, le docteur Arnott, de Londres; dans les constructions navales, M. Armand, de Bordeaux, qui a imaginé un système mixte où le fer et le bois se combinent de manière à assurer aux bâtimens du commerce une capacité plus grande et à la fois plus de solidité et de légèreté; dans l'armurerie, les trois fabriques rivales de Liége, de Paris et de Solingen, M. Lefaucheux, à qui l'on doit les premiers fusils se chargeant par la culasse, M. Malherbe (de Liége) et M. Gauvin (de Paris), qui semblent avoir poussé le plus loin, l'un la modération des prix, l'autre la perfection et le luxe des armes à feu; dans la construction des navires à vapeur du commerce, M. Robert Napier, dont le nom est européen; dans la construction des bâtimens à vapeur de la marine militaire, M. Dupuy de Lôme, qui le premier a su concilier dans un vaisseau de ligne les conditions de l'armement et celles de la grande vitesse, et en a fait tout ensemble un instrument de marche et un instrument de combat; enfin, dans les constructions civiles, des noms qui ne jouissent pas d'une moindre notoriété : M. Rendel et M. Stephenson, de Londres, qui ont exécuté, celui-ci de grands ponts en tôle, entre autres le pont Britannia, celui-là les travaux du bassin de Grimsby; M. de Montricher, le créateur de l'aqueduc de Roquefavour; M. Poirée, l'inventeur des barrages mobiles sur fermettes tournantes; M. Vicat, dont le nom est inséparable de la découverte des cimens hydrauliques artificiels. Toutefois, à propos de ce dernier ingénieur, il y a une remarque à faire. Le bruit s'est

répandu, et il paraît fondé, que les blocs dont il a imaginé l'amalgame éprouvent au contact de l'eau de mer une décomposition qui voue à la ruine ou du moins à une altération profonde tous les travaux, jetées ou digues, dont ces matériaux forment la base ou le principal élément. A ce compte, les ports de Cherbourg, d'Alger et de Marseille seraient dès à présent menacés dans leur existence, et il faudrait s'attendre à des tassemens prochains. Déjà les administrations de la guerre et de la marine s'en sont émues, et l'on a pu voir à l'exposition un bloc igné, composé par M. Bérard, et qui est destiné à un essai de restauration entrepris sur la rade de Cherbourg.

Par un retour vers les objets de luxe, nous rencontrons les grandes manufactures de glaces et les cristalleries de Saint-Gobain et de Baccarat. Tout le monde a pu admirer le lustre en cristal de ce dernier établissement et la glace gigantesque du premier. Ce sont deux merveilles. Baccarat n'a plus rien à envier, ni à l'Angleterre, ni à la Bohême, et Saint-Gobain en est arrivé à des dimensions qui mettent la concurrence au défi. Il serait trop long de rechercher si ces tours de force ne sont pas trop chèrement payés par les hauts prix de la fabrication ordinaire, maintenus à l'aide d'un monopole moins légitime qu'ingénieux. Baccarat du moins a des concurrens, et on peut débattre avec lui les conditions de ses services; Saint-Louis s'en rapproche, et Clichy a fait dans ces derniers temps des efforts louables et heureux pour l'égaler. Dans le sein même de l'exposition, Baccarat avait en présence les candélabres de M. Osler de Birmingham, qui sont une pièce capitale et admirablement combinée pour le jeu et la réflexion de la lumière. Depuis quelques années, il s'est fait dans la constitution chimique du cristal une modification qui semble surtout favorable aux grands verres d'optique; on doit cet essai à la manufacture de Clichy. Il consiste à remplacer le plomb par le zinc, et une partie de la silice par l'acide borique. Les corps ainsi composés sont d'une grande pureté et d'une résistance parfaite; le seul inconvénient qu'ils présentent est dans la dureté, incompatible avec certains emplois et réfractaire à la taille et au moulage; or c'est un titre pour les objectifs. Dans la cristallerie courante et la cristallerie de couleur, on a vu plus d'une pièce de choix. Chez M. Utter, c'était de la bonne gobeléterie; chez M. Launay-Hautin, une collection de vases et de caves d'un goût délicat; la verrerie de Vallerystal se distinguait par la coloration et la transparence; MM. Chance frères, verriers anglais, se faisaient remarquer par la limpidité de leurs lentilles, que nous n'avons pas encore pu égaler; MM. Jonet et la société d'Herbatte en Belgique, par la beauté du rouge, la pureté de la matière et la discrétion des prix. Quant à la Bohême, c'est dans le craquelé surtout qu'elle excelle; ce genre sem-

ble lui appartenir. Rien de plus gracieux que les coupes de craquelé de MM. Meyer, dans le blanc surtout; on dirait que le verre est tapissé d'une légère couche de glace, comme il s'en dépose sur les vitres par les grands froids; le comte Harrach avait aussi des craquelés et deux magnifiques vases rouges d'une forme parfaite et de la plus belle couleur. Il ne faut pas oublier la Bavière, dont les services en dorure vermiculée attiraient l'attention des curieux.

Dans la céramique, une fois Sèvres mis hors de concours, c'est l'étranger qui l'emporte : la Saxe pour les articles de prix, l'Angleterre et la Belgique pour les articles de fabrication courante. Nous sommes loin du temps où l'art du potier s'exerçait sur la plus humble matière, et où l'argile s'animait sous ses doigts. Ni les vases étrusques, ni les majoliques de Pise, ne feraient fortune aujourd'hui, où l'on consomme des services par douzaines et uniformes dans leurs dispositions. C'est là le triomphe de l'industrie anglaise, qui a toujours des assortimens prêts et expédie de la porcelaine au monde entier et au plus juste prix. Il ne faut pourtant pas se montrer injuste envers M. Minton, qui est l'un des plus importans et des plus habiles pourvoyeurs que l'on connaisse. Dans le cercle de ses opérations et sans faire à l'imagination une part trop grande, il a su étudier l'antique et se mettre à la recherche de procédés qui semblaient perdus. S'il n'a pas chez lui de Palissy, il a des artistes qui s'appliquent à varier les formes de ses produits, et dont l'habileté contribue à la fortune de son établissement. On a pu en voir la preuve dans ses vases en camaïeu ou gros bleu, à médaillon, dans ses porcelaines et ses biscuits, dans ses carreaux incrustés en diverses couleurs, et surtout dans ses imitations des majoliques florentines. M. Copeland le suit de près et cherche à copier le vieux sèvres; mais où M. Minton l'emporte, c'est dans la production d'articles usuels à des prix qui semblent impraticables, tant ils sont réduits. La Saxe elle-même ne pourrait descendre plus bas, et la Belgique s'efforce en vain d'y arriver. Auprès de ces puissances de la céramique, nos établissemens privés pâlissent nécessairement. Ils ont marché sans doute, et qui ne marcherait pas au milieu du mouvement universel? mais ils l'ont fait lentement, avec beaucoup de précautions, comme on peut le faire lorsqu'on a des débouchés réservés, une clientèle sûre et qui ne peut échapper. Là est le motif le plus réel de notre infériorité. Notre industrie céramique manque d'audace, parce que l'audace n'est pas une condition essentielle de son existence et qu'elle peut s'en passer. Quand par occasion elle en montre, c'est pour fatiguer le gouvernement de ses plaintes et pousser des cris d'alarme à la moindre menace d'une rivalité imprévue. Elle prend goût à sa position; elle aime ses aises et ne veut pas s'en départir.

Aussi ne brille-t-elle guère dans les expositions universelles. A peine peut-on la citer pour quelques articles de fantaisie, où notre génie prévaut malgré tout. Ainsi MM. Pouyat, de Limoges, ont eu, à ce point de vue, une exposition à part; leur service émail et biscuit, décoré par un artiste habile, M. Colomera, a généralement réussi. Il en est de même des pièces exposées par M. Boyer, qui imitent le sèvres, des poteries de M. Follet, des faïences de M. Ristori, des animaux de M. Avisseau, et de l'industrie si utile de M. Borie, qui est l'inventeur des tuiles creuses, aujourd'hui employées dans presque toutes les constructions de Paris.

La série des industries de luxe nous conduit à la carrosserie. Elle occupait à l'exposition une place considérable; on n'y pouvait faire un pas sans se heurter à une file de voitures, voitures de ville, voitures de gala, berlines, landaus, calèches, coupés, américaines, phaétons, victorias, cabriolets à quatre roues, tilburys, breecks, dog-carts, cabs, sans compter les wagons. Il nous en était arrivé de tous les points du globe, même de la Norvége, du Canada et du Mexique. Ce qui était sensible dans tous ces produits, et même dans les voitures envoyées de Londres, c'est l'imitation des formes françaises. L'Autriche seule a conservé une lourdeur qui semble de tradition, et qui frappe surtout dans le carrosse d'apparat exécuté par M. Laurenzi pour le maire de Vienne. Quoi qu'il en soit, la carrosserie plaisait aux curieux et se justifiait ainsi d'occuper tant d'espace. Les modèles de wagons étaient logés plus à l'étroit, et se confondaient avec la sellerie et les équipages d'ambulance. A la vue de ces derniers, une douloureuse émotion gagnait le cœur : ces cacolets, ces chariots rappelaient ceux qui, dans un jour de combat, transportent nos héroïques blessés, et offraient au milieu de tant d'attributs pacifiques une image de cette guerre où le sang des nôtres a tant coulé.

Si les voitures tenaient beaucoup de place, les pianos menaient beaucoup de bruit. Cent huit instrumens représentaient un nombre égal d'exposans, et offraient toutes les variétés imaginables, pianos droits, pianos à queue, pianos simples et pianos à orgues. Les grandes maisons s'étaient piquées d'honneur, et plusieurs de ces instrumens sont des chefs-d'œuvre d'ébénisterie. On sait à quels noms est échu l'empire du piano, MM. Érard, Pleyel et Hertz. Ils ne semblent pas d'humeur à s'en dessaisir, et l'exposition n'a fait à leur égard que confirmer d'anciens titres. M. Sax paraît aussi avoir maintenu ses droits sur les instrumens de cuivre; la famille sonore à laquelle il a donné son nom s'élevait en trophée jusqu'aux voûtes du palais, et imposait aux regards par son formidable appareil. Pour la clarinette, M. Bœhm, de Munich, a eu les honneurs du concours. Il

est parvenu, assurent les juges, à discipliner cet instrument rebelle, et cela au point de rendre infaillible la justesse de ses intonations. C'est un succès dont les oreilles délicates lui sauront gré. Quant au violon, c'est de M. Vuillaume qu'il relève. M. Vuillaume a retrouvé, à ce qu'il semble, les procédés des anciens luthiers, et traite les instrumens à cordes à la manière des vieux maîtres italiens. N'oublions pas M. Cavaillié-Col, un des meilleurs organistes que nous ayons, et auquel l'orgue est redevable de nombreux perfectionnemens.

III.

Il ne me reste plus qu'un devoir à remplir, et malgré la longue course que j'ai fournie je n'y manquerai pas. Non loin de ces galeries brillantes, on en avait ouvert une autre, beaucoup plus modeste, sous le nom de *galerie de l'économie domestique*. Il y avait là le germe d'une bonne pensée et d'une bonne action; malheureusement on ne s'y est pas pris assez tôt, et il est à craindre que l'intention seule en survive. Il s'agissait d'une collection de produits qui, dégagée du superflu, se bornerait au strict nécessaire, c'est-à-dire, — en copiant les termes mêmes du programme, — à tout ce qui sert à l'aliment, au vêtement, au logement et à l'ameublement. C'était assez pour que la grande partie des industries y entrât en réduisant ses prétentions et en ne produisant que ce qu'elle avait de plus simple et de plus usuel. Aucune n'en était exclue, à deux conditions toutefois : la première, c'est que les prix fussent sincèrement déclarés; la seconde, c'est que le rabais ne couvrît pas des défectuosités intrinsèques. Le bon marché, en effet, n'est pas un terme absolu, il doit correspondre à la qualité, à le destination et à l'emploi des choses; il doit être le bon marché dans toute l'acception du mot, une réalité et non un leurre.

Voilà sous l'empire de quel sentiment fut ouverte la galerie d'économie domestique. Il va sans dire que toutes les marchandises, sans acception de nationalité, y avaient accès; c'était là l'objet sérieux de l'expérience. Ainsi comprise, elle fournissait les moyens de comparer les ressources de l'étranger et les nôtres dans la sphère des consommations habituelles, les élémens de la vie chez lui et chez nous, d'établir en un mot le budget de l'individu en France et au-dehors. Bien des illusions règnent sur ce sujet, et il était bon de les dissiper. On s'imagine en effet que le chiffre du salaire ou du revenu suffit pour évaluer avec justesse la somme des besoins satisfaits : c'est une erreur. Les chiffres du revenu ou du salaire ne sont que l'un des termes de cette appréciation, la recette; l'autre terme, c'est la dépense, et tous

deux sont corrélatifs : séparés, ils ne signifient rien; réunis, ils représentent la condition de l'individu. Souvent avec une dépense moindre il y aura plus de besoins satisfaits, et moins de besoins satisfaits avec une dépense plus forte. Cela dépend du prix des choses et de la qualité non moins que du prix. L'exposition des produits usuels allait en rendre la démonstration sensible; elle allait établir à tous les yeux, et par la meilleure des preuves, les conditions de l'existence au dehors et chez nous, nos moyens de vivre et ceux de l'étranger.

L'expérience a été incomplète, et elle est à suivre ou à recommencer. Parmi les industries qui étaient représentées dans la galerie d'économie domestique, l'absence des grands établissemens était manifeste, et enlevait à une étude comparée ses meilleurs et plus fructueux élémens. De leur part, c'était dédain évident ou défiance invétérée. D'autres industries, et des plus essentielles, faisaient complétement défaut. Ainsi les toiles peintes, dans les conditions du bon marché, manquaient absolument; ni l'Alsace, ni la Normandie, ni l'Angleterre n'avaient rien exposé; les soieries économiques de l'Allemagne et de la Suisse n'y figuraient pas non plus à côté de celles d'Avignon et de Lyon. Même lacune dans les métaux, les fers, les aciers, la coutellerie, les rasoirs, les outils, les instrumens. Les lainages n'y tenaient pas la place qu'ils auraient dû y tenir, ni les tissus de fil et de coton, ni les broderies et les mousselines à bas prix. Cependant, malgré ces vides, il y a eu plus d'un fait à recueillir. Pour la draperie, l'épreuve a été des plus concluantes, et l'Allemagne en a eu les honneurs. En revanche, sur les velours de coton destinés aux vêtemens d'hommes, sur les porcelaines d'usage courant, sur les couvertures de laine, sur les flanelles, sur les bas de coton, sur les chemises de tricot, sur les caleçons, les fabricans anglais regagnaient amplement le terrain perdu. On ne saurait imaginer jusqu'où descend ce rabais; il est de nature à faire naître l'incrédulité; d'excellens bas d'hommes à 3 fr. 75 cent. la douzaine, des bas d'enfans à 40 cent. la douzaine, des couvertures de laine à 3 francs 75 cent., des chemises de tricot à 7 francs la douzaine, et ainsi du reste.

Si j'ai insisté sur ces détails, c'est pour en tirer une conclusion, que je crois fondée, sur l'ensemble de l'exposition de 1855. Volontiers, quand on compare l'industrie étrangère à la nôtre, on cède à un mouvement de fierté nationale, et l'on s'adjuge la supériorité. Lisez les opinions écrites, écoutez les appréciations verbales, partout vous retrouverez ce sentiment, que pour telle industrie, et de proche en proche on en arrive à les nommer toutes, la France n'a rien à envier au reste de l'Europe, et qu'elle a le droit de s'enorgueillir de ce qu'elle produit. Ce qu'il y a de plus curieux dans ce certificat qu'on

se délivre à soi-même, c'est que les personnes qui en exagèrent le plus les termes sont précisément celles qui se refusent d'une manière absolue à laisser les marchandises étrangères aborder nos marchés sous une forme quelconque, crient à la trahison quand on se relâche des mesures de précaution destinées à les éloigner, et traitent de cerveaux à l'envers les hommes qui ne voient pas la ruine de la France attachée à l'entrée de quelques pièces de drap saxon ou de calicot anglais. Je ne juge pas la contradiction, je la constate : d'un côté la bonne opinion que l'on a de ses forces, de l'autre la répugnance que l'on éprouve à en fournir la seule preuve qui ne soit pas susceptible d'être récusée. En lui-même, ce sentiment qui conclut toujours à notre avantage est moins présomptueux et moins erroné qu'il n'en a l'air. Quand on le pénètre, on se convainc qu'il ne manque ni de bonne foi, ni d'une apparence de fondement. Supérieurs en toute chose ou à peu près, est-ce donc là où nous en sommes? Non, assurément, pour des arbitres qui rendent un arrêt sérieux; mais pour des esprits qui s'en tiennent à la surface et font pencher les faits du côté qui leur sourit, il y a pour nous en toutes choses une certaine supériorité, ici plus réelle, là plus imaginaire.

Le propre des industries étrangères, c'est de ne mettre dans les objets de consommation usuelle que ce qu'il est indispensable d'y mettre pour un bon emploi, de les traiter d'après des modèles uniformes et dans de telles proportions, que le coût en est nécessairement diminué; c'est d'avoir pour constante préoccupation l'accroissement des débouchés, et d'y aboutir par la modération des prix et une grande loyauté professionnelle. De là le succès des établissemens de premier ordre qui existent en Angleterre et sur les traces desquels les nôtres s'efforcent de marcher : aller au but par le plus court et le meilleur chemin, c'est leur devise, et ils n'y dérogent pas. Aussi faut-il reconnaître que pour les principaux articles de consommation, comme les tissus de coton, de laine et de fil, le travail des métaux, la construction des machines et du matériel naval, les objets d'économie domestique, la production de la houille, les porcelaines, les faïences et les poteries communes, ils l'emportent évidemment sur nous, et que si nous avons fait de grands efforts pour nous en rapprocher, nous ne les avons point encore atteints. Ce n'est pas, il est vrai, un empire sans partage, et d'autres puissances y exercent un droit de revendication : la Belgique pour la houille, les draps, les armes, les fers, l'Allemagne pour les lainages, les aciers et les porcelaines, la Suisse pour les matières textiles, le nord de l'Europe pour les constructions navales; mais à réunir toutes ces forces en un seul faisceau et à envisager l'étranger d'une manière abstraite, la supériorité lui reste acquise pour cet ensemble d'articles, c'est-

à-dire pour ceux dans lesquels il entre plus d'industrie que d'art.

En revanche, la France remonte au premier rang pour ceux qui exigent plus d'art que d'industrie, et s'y élève d'autant plus que l'art y tient plus de place et l'industrie moins. C'est le cas pour les produits si variés de la fabrique de Paris, pour les cuirs et les maroquins de choix, pour la ganterie, pour les tissus de soie et les rubans, pour certains tissus de laine, pour les linges damassés, pour les dentelles, pour les châles, pour les étoffes mixtes, pour le travail des métaux là où les façons importent plus que la matière, pour une infinité de riens qui échappent à une nomenclature, et qu'il serait facile d'y comprendre en les classant d'après la donnée que j'ai indiquée, et qui est presque infaillible dans ses résultats. Voilà notre supériorité réelle, incontestable et incontestée. Maintenant comment et pourquoi l'étend-on outre mesure, et cela sans faire une trop grande violence aux faits? Par un procédé bien simple. Dans la catégorie des articles où, pour l'étendue du travail et la douceur des prix, l'étranger nous domine, il y a toujours un point où le produit se raffine, et emprunte à l'art un relief plus grand, une tournure, un aspect particulier, qui sont le cachet de la main française, et qu'elle apporte dans tout ce qu'elle fait. C'est à ce point de vue que l'on peut, sans trop abuser des mots, féliciter notre industrie du rang qu'elle occupe, et élargir presque indéfiniment le cercle de sa supériorité.

Il n'y a pourtant là qu'une illusion, et une illusion des plus dangereuses. C'est à l'aide de ces subtilités que depuis quarante ans nous vivons repliés sur nous-mêmes, renfermés dans un cercle d'opérations timides, et n'occupant pas sur les marchés du monde la place qui devrait appartenir à un état comme le nôtre, et qu'avec la moindre hardiesse nous nous y serions assurée. Bien des causes concourent à cet égarement de l'opinion, et la moindre n'est pas cet appel fait à notre vanité par des hommes qui en abusent et dont elle sert les intérêts. Au besoin et à l'appui, les chiffres ne manquent pas; ils sont les serviteurs de toutes les causes. Rien de plus aisé que d'en faire ressortir d'une année à l'autre, et sur quelques articles choisis avec soin, le mouvement et la progression. Les petites ruses de la statistique viennent alors en aide aux éblouissemens de l'amour-propre, et c'est ainsi que se perpétuent des malentendus si préjudiciables à la communauté.

Au lieu de ces demi-preuves, que ne consulte-t-on les grands témoignages et les grands résultats? Ils abondent, ils frappent les yeux des moins clairvoyans. Dans l'ensemble des exportations, quel est notre rôle, quel est celui des pays étrangers? On peut vérifier; nous sommes à l'Angleterre comme un est à six, au reste de l'Europe comme un est à quatre. Pour le mouvement de la navigation, notre

situation n'est guère meilleure. Pendant que les grandes marines du globe voyaient leur matériel naval doubler et tripler, la nôtre est demeurée presque stationnaire. Depuis 1830, les États-Unis ont passé du chiffre de douze cent mille tonneaux à celui de cinq millions, l'Angleterre a franchi celui de quatre millions, nous n'avons pu atteindre un million de tonneaux. Ici la question s'élève; la marine n'est pas seulement un élément de richesse, elle est aussi un élément de force. Naguère, quand il s'est agi d'envoyer dans la Baltique et dans la Mer-Noire des escadres aux mâts desquelles flottait notre pavillon, les réserves de notre personnel ont été épuisées au point d'enlever à la pêche et à la navigation lointaine presque tous les bras valides qui les défrayaient. A peine est-il resté sur nos côtes, et pour la manœuvre des bâtimens du commerce, un petit nombre d'hommes échappés à ces levées, et dont il a fallu payer les services à grand prix. N'est-ce pas là un indice que, dans le cours d'une longue paix, notre mouvement commercial n'a pas eu tout le développement désirable, et que le principal signe d'une situation florissante, l'activité extérieure, est celui qui nous fait le plus défaut?

S'il en fallait d'autres preuves, on n'aurait que l'embarras du choix. A nos portes même, il est des marchés que la nature semble nous avoir réservés, et qui, de temps immémorial, étaient le domaine exclusif de la France, par exemple ceux du Levant, de l'Italie et de l'Espagne. Nous les avons en partie perdus, et bientôt ils nous auront complétement échappé. Sur les marchés du Levant, c'est l'Autriche qui prend le pas; sur les marchés de l'Italie et de l'Espagne, c'est l'Angleterre. A quoi cela tient-il? Aux habitudes nonchalantes de notre industrie, et, il est affligeant de le dire, aux fraudes qui la déshonorent. Dans beaucoup de pays, nous faisons, sous ce rapport, une assez fâcheuse figure. Tandis que les marchandises anglaises sont acceptées les yeux fermés et sur la marque d'origine, les nôtres, si on ne les repousse pas absolument, sont l'objet de défiances profondes et d'un contrôle minutieux. Le mal, en plus d'un cas, a été si loin, que du sein même des industries il s'est élevé des voix pour supplier le gouvernement d'exercer sur les produits expédiés au dehors une sorte de police, et de ne point permettre que le nom de la France fût désormais compromis par des abus aussi crians.

La main du gouvernement! C'est toujours là qu'en reviennent nos industries. S'agit-il de concurrence étrangère ou de fraudes professionnelles, l'état est mis en demeure d'agir; on dirait que nos industries n'ont point de vie propre et renoncent à se protéger elles-mêmes. De tous les symptômes de faiblesse, il n'en est point de plus prononcé que celui-là. N'a-t-on pas vu le gouvernement, dans une occasion récente, se porter arbitre entre les consommateurs et les

débitans, et, au lieu de proclamer la liberté des transactions, taxer la viande de boucherie? Ainsi en est-il dans toute la sphère des intérêts. On ne regarde comme bien faites dans notre pays que les choses où le gouvernement met du sien. On le réclame à la ronde comme tuteur, coadjuteur, associé, agent responsable; on attend de lui des subventions, des subsides, des garanties d'intérêt. Il tient tout dans sa main, les industries agricoles et manufacturières par les tarifs, les compagnies financières par le droit d'autorisation, les petites entreprises par les faveurs; il donne à son gré ou retire la richesse. De là, pour l'activité du pays, une position subordonnée qui l'empêche de porter tous ses fruits et d'atteindre tous ses développemens. Dans le domaine du travail comme ailleurs, il n'y a point de dignité sans indépendance. C'est ce qu'a compris l'industrie anglaise; elle ne s'est livrée à personne, et a tenu par-dessus tout à disposer d'elle-même; elle s'est rattachée à la liberté, sachant bien que la liberté a ses charges et ses abus, mais sachant aussi qu'elle donne à ceux qui s'y appuient sincèrement la force nécessaire pour supporter les unes et atténuer les autres.

Ainsi, en examinant les choses sans prévention, l'orgueil nous est moins permis qu'on ne le présume, et un peu plus de modestie ne nous messiérait pas. L'exposition de 1855 nous a montrés tels que nous sommes, les maîtres dans l'empire des travaux d'art et des produits raffinés, les souverains de la mode, les arbitres du goût; elle ne nous a pas assigné une place équivalente dans la grande fabrication, celle qui dessert les besoins les plus universels. Et, comme pour rendre ce contraste plus sensible, des pays nouveaux dans l'industrie, tels que la Suisse et l'Autriche, ont fait en plus d'un genre un pas très brillant et très marqué. Quand, après un demi-siècle d'expérience, un régime économique donne des résultats pareils, on peut se demander si on ne fera rien pour en sortir. N'essaiera-t-on pas de ces voies nouvelles où l'Angleterre est entrée depuis dix ans, et où elle a trouvé une prospérité et une grandeur sans exemple? De l'autre côté du détroit, la liberté du commerce a fait des miracles; depuis qu'elle prévaut, tout a prospéré, rien n'a dépéri. Il en sera ainsi de toute expérience semblable faite avec suite et avec bonne foi. La liberté économique ne trahit que ceux qui doutent d'elle, en usent timidement, sans conscience et avec l'espoir de la prendre en défaut; elle reste fidèle à ceux qui la servent loyalement. C'est le pain des forts, et, à moins d'avouer leur infériorité, toutes les nations qui comptent dans le monde seront amenées avant peu à en adopter le principe et à en supporter les conséquences.

LOUIS REYBAUD, de l'Institut.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE

DEUXIÈME PARTIE.

MADAME DE CHEVREUSE ET MAZARIN.

I.

Mme de Chevreuse avait alors quarante-trois ans (1). Sa beauté, éprouvée par les fatigues, se soutenait encore, mais commençait à décliner. Le goût de la galanterie subsistait, mais amorti, et celui des affaires prenait le dessus. Elle avait vu les hommes d'état les plus célèbres de l'Europe; elle connaissait presque toutes les cours, le fort et le faible des divers gouvernemens, et elle avait acquis une grande expérience. Elle comptait retrouver la reine Anne telle qu'elle l'avait quittée, très disposée à se laisser conduire à ceux pour qui elle avait une affection particulière, et, comme Mme de Chevreuse se croyait la première affection de la reine, elle pensait bien exercer sur elle le double ascendant de l'amitié et de la capacité. Plus ambitieuse pour ses amis que pour elle-même, elle les voyait déjà récompensés de leurs longs sacrifices, remplaçant partout les créatures de Richelieu, et à leur tête, comme premier ministre, celui qui pour elle s'était séparé du cardinal triomphant et avait souffert un emprisonnement de dix années. Elle ne faisait pas grand état de Mazarin, qu'elle ne connaissait pas, qu'elle n'avait jamais vu, et qui lui

(1) Voyez la livraison du 1er décembre dernier.

paraissait sans appui à la cour et en France, tandis qu'elle se sentait portée par tout ce qu'il y avait d'illustre, de puissant, d'accrédité. Tous ces calculs semblaient certains, toutes ces espérances parfaitement fondées, et Mme de Chevreuse quitta Bruxelles dans la ferme persuasion qu'elle allait rentrer au Louvre en conquérante. Elle se trompait : la reine était changée ou bien près de l'être.

Si le temps est venu de remettre Louis XIII à la place qui lui appartient dans l'histoire, il est juste aussi de relever Anne d'Autriche. Ce n'était pas une personne ordinaire. Belle, ayant besoin d'être aimée, et en même temps vaine et fière, elle avait été blessée des froideurs et des négligences de son mari, et, par esprit de vengeance et aussi de coquetterie, elle s'était complu à faire autour d'elle plus d'une passion, sans franchir jamais les bornes d'une galanterie espagnole plus ou moins vive. Elle avait supporté impatiemment d'être traitée sans conséquence, privée de tout crédit et tenue en une sorte de disgrâce permanente par le roi et par Richelieu; de là une opposition sourde, mais constante, au gouvernement du cardinal. Elle s'était même engagée dans diverses entreprises qui, comme nous l'avons vu, lui avaient fort mal réussi et l'avaient jetée en d'assez grands dangers. Elle appelait alors à son aide une autre de ses qualités de femme et d'Espagnole, la dissimulation. Le malheur lui avait enseigné vite « cette laide, mais nécessaire vertu, » comme dit Mme de Motteville, et on a pu reconnaître qu'elle y avait fait de rapides progrès. Naturellement paresseuse, elle n'aimait pas les affaires, mais elle était sensée, même courageuse, capable d'entendre et de suivre la raison. Jusque-là elle avait joué un double jeu : se faire en secret des partisans, encourager et pousser les mécontens, tâcher d'échapper au joug du cardinal, et cependant lui faire bonne mine, l'endormir par de fausses démonstrations, s'humilier au besoin, gagner du temps et attendre. Depuis la mort de Richelieu, se sentant plus forte et de ses deux enfans et de la maladie irremédiable de Louis XIII, elle n'avait eu qu'un seul but, auquel elle avait tout sacrifié : être régente, et elle y était parvenue, grâce à une rare patience, à des ménagemens infinis, à une conduite habile et soutenue, grâce aussi au service inespéré que lui rendit Mazarin, le principal ministre du roi. Anne n'avait rien négligé pour désarmer les ressentimens de son mari; elle n'avait cessé de l'entourer de soins, passant les jours et les nuits auprès de lui; elle lui avait protesté avec larmes qu'elle ne lui avait jamais manqué, qu'elle était étrangère au complot de Chalais, et que toutes les accusations dont on l'avait chargée étaient sans fondement. Elle avait fort peu gagné sur l'esprit du roi; il s'était contenté de dire : « Dans l'état où je suis, je dois lui pardonner, mais je ne suis pas obligé de la

croire (1). » Il l'avait toujours soupçonnée d'être en relation avec l'Espagne et sous l'empire de Mme de Chevreuse. Il voulait l'exclure de la régence ainsi que son frère, le duc d'Orléans, qu'il n'estimait ni n'aimait. Mazarin eut grand'peine à lui faire comprendre qu'il était impossible de priver la reine du titre de régente, et que tout ce qu'on pouvait faire était de lui ôter toute influence, à l'aide d'un conseil fortement constitué dont elle serait obligée de suivre les avis en se conformant à la majorité des voix. Anne subit sans murmure ces dures et humiliantes conditions; elle reconnut la déclaration royale du 20 avril, qui resserrait son autorité dans des bornes fort étroites, et consacrait l'exil de Châteauneuf et de Mme de Chevreuse. Elle la signa et s'engagea à la maintenir. Après tout, elle était en possession de la régence, et comme elle la devait à la combinaison même qui limitait son pouvoir, loin de savoir mauvais gré de cette combinaison à celui qui en était l'auteur, elle la regarda comme un premier service qui méritait quelque reconnaissance. Voilà ce que n'ont pas vu la plupart des historiens, mais ce qui n'a pas échappé à la pénétration de La Rochefoucauld, mêlé à toutes les intrigues de ce moment. « Le cardinal Mazarin, dit-il, justifia en quelque sorte cette déclaration injurieuse; il la fit passer comme un service important qu'il rendoit à la reine, et comme le seul moyen qui pouvoit faire consentir le roi à la régence. Il lui fit voir qu'il lui importoit peu à quelles conditions elle la reçût, pourvu que ce fût du consentement du roi, et qu'elle ne manqueroit pas de moyens dans la suite pour affermir son pouvoir et gouverner seule. Ces raisons, appuyées de quelques apparences et de toute l'industrie du cardinal, étoient reçues de la reine avec d'autant plus de facilité, que celui qui les disoit commençoit à ne lui être pas désagréable. »

Mazarin en effet n'avait jamais été pour rien dans les déplaisirs que la reine avait essuyés : elle n'avait donc aucune raison d'être contre lui, sinon qu'il avait été un des amis particuliers de Richelieu; mais il n'avait aucune des manières du cardinal, il avait pris part au rappel de bien des exilés, et défendu la régence de la reine contre les ombrages du roi. Sa capacité était éprouvée, et Anne, avec sa paresse et son inexpérience, au début d'un règne qu'environnaient de toutes parts, au dedans et au dehors, les plus grandes difficultés, avait besoin de quelqu'un qui lui laissât l'honneur de l'autorité suprême, mais qui se chargeât du poids des affaires, et en regardant parmi ses amis elle n'en voyait aucun dont les talens fussent assez certains pour emporter sa confiance. Elle faisait grand cas de l'esprit et des manières de La Rochefoucauld, mais elle ne pouvait songer à

(1) La Rochefoucauld, *Mémoires*, p. 369.

un aussi jeune ministre. Les deux hommes qui avec lui étaient le plus près d'elle, le duc de Beaufort, le plus jeune fils du duc de Vendôme, et son grand aumônier, Potier, évêque de Beauvais, lui paraissaient des serviteurs dévoués pour qui elle se proposait de faire beaucoup un jour, mais sans oser leur remettre encore le gouvernement. Attendre un peu lui semblait donc le parti le plus sage. Mazarin eut alors avec la reine plus d'une entrevue secrète. Il s'y montra empressé à la servir, ne répugnant pas à lui sacrifier quelques-uns des anciens ministres de Richelieu qui lui déplaisaient le plus, et à s'entendre avec ceux de ses amis envers lesquels elle se croyait des obligations indispensables. Il eut l'art de se mettre assez bien avec l'évêque de Beauvais, qui gouvernait la conscience de la reine. Il le trompa, il trompa le duc de Beaufort et tout le monde, en affectant un grand désintéressement et en faisant mine d'être tout prêt à s'en aller jouir à Rome, au sein de sa famille et des arts, des avantages et des honneurs du cardinalat (1).

Enfin il est un point délicat que La Rochefoucauld touche à peine, mais que l'histoire ne peut laisser dans l'ombre, à moins de négliger ce qui fit d'abord la force de Mazarin et devint bientôt le nœud et la clef de la situation : Anne d'Autriche était femme, et Mazarin ne lui déplut pas. Nous l'avons dit ailleurs (2) : « Après avoir été longtemps opprimée, l'autorité royale souriait à Anne d'Autriche, et son âme espagnole avait besoin de respects et d'hommages. Mazarin les lui prodigua. Il se mit à ses pieds pour arriver jusqu'à son cœur. Au fond, elle n'était guère touchée de la grande accusation qu'on élevait déjà contre lui, à savoir qu'il était étranger, car elle aussi, elle était étrangère; peut-être même lui était-ce là un attrait mystérieux, et trouvait-elle un charme particulier à s'entretenir avec son premier ministre dans sa langue maternelle, comme avec un compatriote et un ami. Ajoutez à tout cela les manières et l'esprit de Mazarin : il était souple et insinuant, toujours maître de lui-même, d'une sérénité inaltérable dans les circonstances les plus graves, plein de confiance en sa bonne étoile, et répandant cette confiance autour de lui. Il faut dire aussi que, tout cardinal qu'il était, Mazarin n'était pas prêtre; que, nourrie dans les maximes de la galanterie de son pays, Anne d'Autriche avait toujours aimé à plaire; qu'elle avait quarante et un ans et qu'elle était belle encore; que son ministre avait le même âge, qu'il était fort bien fait et de la figure la plus agréable, où la finesse s'unissait à une certaine grandeur. Il avait promptement reconnu que sans famille, sans établissement, sans appui en France,

(1) Voyez, sur ces commencemens de Mazarin, La Rochefoucauld, Mme de Motteville, La Châtre, l'un et l'autre Brienne.

(2) *La Jeunesse de madame de Longueville*, 3e édit., ch. III, p. 217.

environné de rivaux et d'ennemis, toute sa force était dans la reine. Il s'appliqua donc par-dessus toutes choses à pénétrer dans son cœur, comme aussi l'avait tenté Richelieu; mais il possédait bien d'autres moyens pour y réussir. Le beau et doux cardinal réussit donc. Une fois maître du cœur, il dirigea aisément l'esprit d'Anne d'Autriche, et lui enseigna l'art difficile de poursuivre toujours le même but à l'aide des conduites les plus diverses, selon la diversité des circonstances. »

Mais combien ne fallut-il pas à Mazarin de temps et de soins pour amener là Anne d'Autriche et triompher peu à peu de ses scrupules de toute sorte! L'histoire des progrès de Mazarin dans le cœur de la reine est l'histoire véritable des trois premiers mois de la régence. Anne commença par se résoudre sans répugnance, le 18 mai 1643, à garder, pour quelque temps au moins, le ministre que lui laissait et lui recommandait Louis XIII. On verra où elle en était arrivée le 2 septembre de la même année.

Il lui était impossible de conserver la disposition de la déclaration royale qui établissait Mazarin premier ministre, chef du conseil sous M. le Prince, puisqu'elle voulait faire casser par le parlement toute cette partie du testament du feu roi, comme limitant, contre tous les usages, l'autorité de la régente. Il fut donc convenu, dans des conciliabules préliminaires, que Mazarin renoncerait à l'espèce de droit que lui donnait la déclaration royale, mais qu'en même temps la régente, dégagée de toute entrave, lui offrirait spontanément à peu près le même rang, en sorte qu'il tiendrait son pouvoir, non de la volonté du roi défunt, mais de la libre faveur de la reine. Tout cela fut arrêté entre eux dans un tel secret que la surprise fut fort grande et générale lorsque, le 18 mai, on vit le parlement investir la régente de l'autorité souveraine, et le même jour le cardinal Mazarin mis à la tête du cabinet. Il y avait eu là une trame habilement ourdie que la reine avait cachée à tous ceux de ses amis qui étaient opposés à Mazarin. Et dès ce jour aussi le cardinal put reconnaître qu'il avait trouvé dans la reine Anne, en fait de dissimulation et de conduite politique, une écolière digne de lui et déjà très avancée.

Mazarin s'établit de bonne heure auprès d'Anne d'Autriche par le double talent d'homme d'état laborieux et infatigable et de courtisan consommé. Il prit sur lui tous les soucis du gouvernement, et lui renvoya l'honneur des succès qui ne se firent pas attendre. Il mit une adresse et une constance merveilleuse à l'éclairer sans jamais la blesser. Son grand art fut de lui persuader qu'il ne voulait du pouvoir que pour la mieux servir; qu'étranger, sans famille et sans amis, il dépendait entièrement d'elle et voulait tirer d'elle seule tout son

appui. Un pareil langage, soutenu d'une capacité de premier ordre, ne pouvait manquer de plaire, et on peut dire avec vérité que la veuve de Louis XIII avait déjà auprès d'elle un autre Richelieu dans les premiers jours de juin 1643, lorsque Mme de Chevreuse quitta Bruxelles.

Disciple et confident de Richelieu et de Louis XIII, Mazarin avait hérité de leur opinion et de leurs sentimens sur Mme de Chevreuse. Sans l'avoir jamais vue, il la connaissait, et il la redoutait profondément, ainsi que son ami Châteauneuf. Une favorite d'un tel esprit, d'un tel caractère, pleine de séduction et de courage, ayant dans sa main un homme ambitieux et capable, déclarée pour la paix, et en secret attachée au duc de Lorraine, à l'Autriche et à l'Espagne, était absolument incompatible avec la faveur à laquelle il aspirait et avec tous ses desseins diplomatiques et militaires. Il sentit qu'il n'y avait pas place à la fois pour elle et pour lui dans le cœur d'Anne d'Autriche, et il s'apprêta à la combattre, mais à sa manière, doucement et par degrés, selon les occasions.

Mazarin avait un secret et puissant allié contre Mme de Chevreuse dans le goût toujours croissant de la reine pour le repos et la vie tranquille. Elle s'était autrefois un peu agitée parce qu'elle souffrait de plus d'une manière; maintenant, parvenue au pouvoir suprême, heureuse et commençant à s'attacher, elle avait peur des troubles et des aventures, et elle craignait Mme de Chevreuse presque autant qu'elle l'aimait. L'habile cardinal s'appliqua à nourrir ces inquiétudes. Il s'appuya sur la princesse de Condé, alors très en faveur auprès de la reine par son propre mérite, par celui de son mari, M. le Prince, par les éclatans exploits de son fils, le duc d'Enghien, par les services de son gendre, le duc de Longueville, qui avait honorablement commandé les armées en Italie et en Allemagne, et par sa fille, Mme de Longueville, récemment mariée et déjà les délices des salons et de la cour. Mme la Princesse, Charlotte Marguerite de Montmorency, si célèbre autrefois par sa beauté, avait aussi, comme la reine Anne, aimé les hommages; mais, quoique très belle encore, elle était devenue sérieuse et d'une piété assez vive. Elle n'aimait pas Mme de Chevreuse et elle détestait Châteauneuf, qui, en 1632, à Toulouse, avait présidé au jugement et à la condamnation de son frère Henri. Elle avait donc travaillé, de concert avec Mazarin, à détruire ou du moins à affaiblir Mme de Chevreuse auprès de la reine. On s'était armé de la dernière volonté de Louis XIII, et on était parvenu à faire presque un scrupule à la reine d'y manquer si vite. On lui avait fait entendre que les anciens jours ne pouvaient revenir, que les amusemens et les passions de la première jeunesse étaient « de mauvais accompagnemens (1) » d'un autre âge, qu'elle était avant tout mère

(1) Ce sont les expressions mêmes de Mme de Motteville, t. Ier, p. 162.

et reine; que Mme de Chevreuse, emportée et dissipée, ne lui convenait plus, qu'elle n'avait porté bonheur à personne, et qu'en la comblant de biens et d'honneurs elle acquitterait suffisamment envers elle la dette de la reconnaissance.

Pour faire honneur à son ancienne amie, la reine envoya La Rochefoucauld au-devant d'elle, mais en le chargeant de l'avertir des nouvelles dispositions où elle la trouverait. Avant son départ, La Rochefoucauld eut avec Anne d'Autriche un sérieux entretien où il fit tout pour la regagner à Mme de Chevreuse. « Je lui parlai, dit-il, avec plus de liberté peut-être que je ne devais. Je lui remis devant les yeux la fidélité de Mme de Chevreuse pour elle, ses longs services, et la dureté des malheurs qu'elle lui avait attirés. Je la suppliai de considérer de quelle légèreté on la croirait capable, et quelle interprétation on donnerait à cette légèreté, si elle préférait le cardinal Mazarin à Mme de Chevreuse. Cette conversation fut longue et agitée; je vis bien que je l'aigrissais. » Cependant il alla au-devant de la duchesse sur la route de Bruxelles; il la rencontra à Roye. Montaigu l'y avait devancé. La Rochefoucauld venait au nom de la reine, et Montaigu au nom de Mazarin. Ce n'était plus le brillant Montaigu, l'ami de Holland et de Buckingham, le chevalier passionné de Mme de Chevreuse; l'âge aussi l'avait changé : il était devenu dévot, et à quelques années de là il entra dans l'église. Il restait encore attaché à l'objet de ses anciennes adorations, mais avant tout il était dévoué à la reine et par conséquent résigné à Mazarin. Il venait mettre le premier ministre aux pieds de Mme de Chevreuse et s'efforcer d'unir l'ancienne favorite et le favori nouveau. La Rochefoucauld, toujours appliqué à se donnner le beau rôle et un air de grand politique, assure qu'il supplia Mme de Chevreuse de ne pas prétendre d'abord à gouverner la reine, de s'appliquer uniquement à reprendre dans son esprit et dans son cœur la place qu'on avait essayé de lui ôter, et de se mettre en état de protéger ou de détruire un jour le cardinal, selon les circonstances et selon la conduite qu'il tiendrait lui-même. Mme de Chevreuse avait voulu entendre aussi un autre de ses amis, moins illustre mais plus dévoué, cet Alexandre de Campion qu'elle avait connu à Bruxelles deux ans auparavant, et qui après la mort du comte de Soissons était passé au service des Vendôme avec son frère Henri, officier d'une bravoure éprouvée. Elle avait invité Alexandre de Campion à venir à sa rencontre à Péronne, et il paraît que celui-ci lui parla comme La Rochefoucauld, si on en juge par le billet qu'il lui écrivit à la fin de mai, avant de quitter Paris pour aller la joindre : « Je ne sais, lui dit-il, ce que M. de Montaigu aura négocié avec vous, mais je suis certain qu'il vous offrira de l'argent de la part de M. le cardinal Mazarin pour payer vos dettes, et qu'il a fait espérer qu'il noueroit une étroite amitié entre vous et lui. Je crois qu'il

n'aura pas trouvé votre esprit trop disposé à faire cette liaison, tant parce que vos principaux amis de France ne sont pas fort bien avec lui qu'à cause qu'il paroît uni avec la famille de feu M. le cardinal. Pour moi, le conseil que je prends la liberté de vous donner sur ce sujet est que vous ne preniez aucune résolution à fond que vous n'ayez vu la reine, sur les sentimens de qui vous aurez joie de régler votre conduite, à cause du zèle que je sais que vous avez pour elle et de l'amitié qu'elle a pour vous. Je sens bien, de l'humeur dont je vous connois, que j'aurai plus de peine à vous retenir qu'à vous pousser, vu l'amitié que vous m'avez fait l'honneur de me témoigner pour une certaine personne (évidemment Châteauneuf); car hors cette considération et celle de beaucoup de gens d'honneur engagés dans le même vaisseau, je ne vois pas qu'il soit nécessaire de perpétuer une haine et de la faire aller par-delà la mort de nos ennemis. Je n'aimois pas M. le cardinal, mais je ne veux mal à aucun de sa race. Après tout, madame, ce que je pourrois vous mander n'est pas la vingtième partie de ce que j'aurai à vous dire, et j'ose vous assurer que dès Péronne vous serez aussi instruite des sentimens de la plupart du monde que si vous étiez à Paris. » Mme de Chevreuse écouta ses trois amis, promit de suivre leurs conseils et les suivit en effet, mais dans la mesure de son caractère et dans celle de l'intérêt du parti qu'elle servait depuis longtemps et qu'elle ne pouvait abandonner. Comme la reine montra beaucoup de joie de la revoir, elle ne remarqua pas de différence dans les sentimens d'Anne d'Autriche, et elle se persuada que sa présence assidue lui rendrait bientôt son ancien empire.

II.

La première chose que se proposa Mme de Chevreuse fut le retour de Châteauneuf. La Rochefoucauld nous fait ici de l'ancien garde des sceaux un portrait un peu flatté, sans l'être trop, où il laisse entrevoir quel gouvernement ses amis, les Importans, voulaient donner à la France : c'est celui que rêvèrent plus tard les premiers frondeurs et plus tard encore les amis du duc de Bourgogne, les derniers Importans du XVIIe siècle. « Le bon sens et la longue expérience dans les affaires de M. de Châteauneuf, dit La Rochefoucauld, étoient connus de la reine. Il avoit souffert une rigoureuse prison pour avoir été dans ses intérêts; il étoit ferme, décisif, il aimoit l'état, et il étoit plus capable que nul autre de rétablir l'ancienne forme du gouvernement que le cardinal de Richelieu avoit commencé à détruire. Il étoit de plus intimement attaché à Mme de Chevreuse, et elle savoit assez les voies les plus certaines de le gouverner. Elle

pressa donc son retour avec beaucoup d'instance. » Déjà Châteauneuf avait obtenu que la dure prison où il avait gémi dix ans fût changée en une sorte de retraite dans quelqu'une de ses maisons. Mme de Chevreuse demanda la fin de cet exil adouci, et qu'elle pût revoir celui qui avait tant souffert pour la reine et pour elle. Mazarin comprit qu'il fallait céder, mais il ne céda que lentement, n'ayant jamais l'air de repousser lui-même Châteauneuf, et mettant toujours en avant la nécessité de ménager les Condé, surtout Mme la Princesse, qui, comme nous l'avons dit, haïssait en lui le juge de Henri de Montmorency. Châteauneuf fut donc rappelé, mais avec cette réserve accordée aux dernières volontés du roi, qu'il ne paraîtrait pas à la cour, et se tiendrait à sa maison de Montrouge, où ses amis pourraient le visiter.

Il s'agissait de le porter de là au ministère. Châteauneuf était vieux, mais ni son énergie ni son ambition ne l'avaient abandonné, et Mme de Chevreuse se faisait un point d'honneur de le replacer dans ce poste de garde des sceaux qu'il avait occupé autrefois et perdu pour elle, et que tous les anciens amis de la reine voyaient avec indignation entre les mains d'une des créatures les plus décriées de Richelieu, Pierre Séguier. C'était un très habile homme, laborieux, instruit, plein de ressources, sans aucun caractère, que sa souplesse, jointe à sa capacité, rendait fort commode et utile à un premier ministre. Sa conduite dans le procès de De Thou l'avait rendu odieux. Dans cette même affaire, il avait fait subir un interrogatoire à Monsieur, et auparavant, en 1637, il n'avait pas respecté l'asile de la reine au Val-de-Grâce. Il s'était beaucoup enrichi, et sa fortune avait fait faire à ses filles d'illustres mariages. Un cri s'élevait contre lui, et de toutes parts on demandait son renvoi. Deux choses le sauvèrent. D'abord on ne s'entendait pas sur son successeur. Châteauneuf était le candidat des Importans et de Mme de Chevreuse, mais le président Bailleul, surintendant des finances, convoitait la place pour lui-même; l'évêque de Beauvais craignait dans le cabinet un collègue aussi puissant que Châteauneuf, et les Condé le repoussaient. Puis Séguier avait une sœur qui était très chère à la reine, la mère Jeanne, supérieure du couvent des carmélites de Pontoise. Les vertus de la sœur plaidaient en faveur du frère, et Montaigu, tout dévoué à la mère Jeanne, défendit le garde des sceaux.

Mme de Chevreuse, reconnaissant qu'il était à peu près impossible de surmonter une si forte opposition, prit un autre chemin pour arriver au même but; elle se contenta de demander pour son ami le moindre siége dans le cabinet, sachant bien qu'une fois là, l'habile Châteauneuf saurait bien faire le reste et agrandir sa situation. Le président Bailleul, surintendant des finances, n'ayant pas montré

une grande capacité, il fallut lui donner un nouvel auxiliaire quand le comte d'Avaux, avec lequel il partageait les finances, s'en alla à Munster. Mme de Chevreuse insinua à la reine qu'elle pouvait bien introduire Châteauneuf dans le conseil en lui donnant la succession de d'Avaux, emploi modeste qui ne pouvait faire ombrage à Mazarin; mais celui-ci comprit la manœuvre et la déjoua (1). Il persuada assez aisément à la reine de maintenir Bailleul, qui était chancelier de sa maison et qu'elle aimait, en mettant auprès de lui, comme contrôleur général, d'Hemery, qui plus tard le remplaça entièrement.

En même temps qu'elle travaillait à tirer de disgrâce l'homme sur qui reposaient toutes ses espérances politiques, l'habile duchesse, n'osant pas attaquer directement Mazarin, minait insensiblement le terrain autour de lui et préparait sa ruine. Son œil exercé lui fit aisément reconnaître quel était le point d'attaque le plus favorable dans l'assaut qu'il s'agissait de livrer à la reine, et le mot d'ordre qu'elle donna fut d'entretenir et de porter à son comble le sentiment général de réprobation que tous les proscrits, en rentrant en France, soulevaient et répandaient contre la mémoire de Richelieu. Ce sentiment était partout, dans les grandes familles décimées ou dépouillées, dans l'église trop fermement conduite pour ne s'être pas crue opprimée, dans les parlemens réduits à leur rôle judiciaire et qui aspiraient à en sortir; il était vivant encore dans le cœur de la reine, qui ne pouvait avoir oublié les profondes humiliations que Richelieu lui avait fait subir et le sort que peut-être il lui réservait. Cette tactique réussit, et de toutes parts il s'éleva sur les violences, la tyrannie et par contre-coup sur les créatures de Richelieu une tempête que Mazarin eut bien de la peine à conjurer.

Ainsi Mme de Chevreuse supplia la reine de réparer les longs malheurs des Vendôme en leur donnant ou l'amirauté, à laquelle était attaché un pouvoir immense, ou le gouvernement de Bretagne, que le chef de la famille, César de Vendôme, avait autrefois occupé, qu'il tenait de la main de son père Henri IV, et aussi de l'héritage de son beau-père, le duc de Mercœur. C'était à la fois demander l'élévation d'une maison amie et la ruine des deux familles qui avaient le plus servi Richelieu et pouvaient le mieux soutenir Mazarin. Le maréchal de La Meilleraie, grand-maître de l'artillerie et nouvellement investi du gouvernement de Bretagne, était un homme de guerre plein d'autorité et en possession de plusieurs régimens. Le duc de Brézé, beau-frère de Richelieu, était aussi maréchal, gouverneur d'une grande province, l'Anjou, et son fils, Armand de Brézé, alors à la

(1) Carnets autographes de Mazarin, conservés à la Bibliothèque nationale, armoire de Baluze, IIe carnet, p. 16.

tête de l'amirauté, passait déjà, malgré sa jeunesse, pour le premier homme de mer de son temps. Mazarin para le coup que lui portait la duchesse à force d'adresse et de patience, ne refusant jamais, éludant toujours, et appelant à son aide le temps, son grand allié, comme il l'appelait. Lui-même, avant le retour de Mme de Chevreuse, il s'était efforcé de gagner les Vendôme et de les mettre dans ses intérêts. A la mort de Richelieu, il avait fort contribué à leur rappel, et depuis il leur avait fait toute sorte d'avances; mais il avait reconnu assez vite qu'il ne pouvait les satisfaire qu'en se perdant. Le duc César de Vendôme, fils de Henri IV et de la duchesse de Beaufort, avait de bonne heure porté très haut ses prétentions, et s'était montré aussi remuant, aussi factieux qu'un prince légitime. Il avait passé sa vie dans les révoltes et les conspirations, et en 1641 il avait été forcé de s'enfuir en Angleterre sur l'accusation d'avoir tenté d'assassiner Richelieu. Il n'était rentré en France qu'après la mort du cardinal, et, comme on se l'imagine bien, il ne respirait que vengeance. « Il avoit beaucoup d'esprit, dit Mme de Motteville, et c'étoit tout le bien qu'on en disoit. » Contre l'ambition des Vendôme, Mazarin suscita habilement celle des Condé, qui ne souhaitaient pas l'agrandissement d'une maison trop voisine de la leur. Ils se devaient aussi à eux-mêmes de soutenir les Brézé, devenus leurs parens par le mariage de Claire Clémence de Brézé, fille du duc et sœur du jeune et vaillant amiral, avec le duc d'Enghien, en sorte que Mazarin n'eut pas trop de peine à retenir entre des mains fidèles le commandement de la flotte et celui des grandes places maritimes de France; mais il était bien difficile de conserver la Bretagne à La Meilleraie devant les réclamations d'un fils de Henri IV qui l'avait eue autrefois et la redemandait comme une sorte de propriété de famille. Mazarin se résigna donc à sacrifier La Meilleraie, mais il le fit le moins possible. Il persuada à la reine de s'attribuer à elle-même le gouvernement de Bretagne, et de n'y avoir qu'un lieutenant-général, charge évidemment au-dessous des Vendôme, et qui demeura à La Meilleraie. Celui-ci ne se pouvait offenser d'être le second de la reine, et pour tout arranger et satisfaire entièrement un personnage de cette importance, Mazarin demanda bientôt pour lui le titre de duc que le feu roi lui avait promis, et la survivance de la grande maîtrise de l'artillerie pour son fils, ce même fils auquel un jour il donnera, avec son nom, sa propre nièce, la belle Hortense.

Mazarin était d'autant moins porté à favoriser le duc de Vendôme, qu'il avait alors un rival dangereux auprès de la reine dans son fils cadet, le duc de Beaufort, jeune, brave, ayant tous les dehors de la loyauté et de la chevalerie, et affectant pour Anne d'Autriche un dévouement passionné, qui n'était pas fait pour déplaire. Quelques jours

avant la mort du roi, elle avait remis ses enfans à sa garde. Cette marque de confiance lui avait enflé le cœur; il conçut des espérances qu'il fit trop paraître et qui finirent par offenser la reine, et, pour comble d'inconséquence, il se mit à porter publiquement les chaînes de la belle et décriée duchesse de Montbazon. D'ailleurs Beaufort n'était pas même l'ombre d'un homme d'état : peu d'esprit, nul secret, incapable d'application et d'affaires, et capable seulement de quelque action hardie et violente. La Rochefoucauld nous le peint ainsi : « Le duc de Beaufort étoit celui qui avoit conçu de plus grandes espérances; il avoit été depuis longtemps particulièrement attaché à la reine. Elle venoit de lui donner une marque publique de son estime en lui confiant M. le dauphin et M. le duc d'Anjou un jour que le roi avoit reçu l'extrême-onction. Le duc de Beaufort, de son côté, se servoit utilement de cette distinction et de ses autres avantages pour rétablir sa faveur par l'opinion qu'il affectoit de donner qu'elle étoit déjà tout établie. Il étoit bien fait de sa personne, grand, adroit aux exercices et infatigable; il avoit de l'audace et de l'élévation, mais il étoit artificieux en tout et peu véritable; son esprit étoit pesant et mal poli; il alloit néanmoins assez habilement à ses fins par ses manières grossières; il avoit beaucoup d'envie et de malignité; sa valeur étoit grande, mais inégale. » Retz n'accuse point Beaufort d'artifices comme La Rochefoucauld, mais il le représente comme un présomptueux de la dernière incapacité : « M. de Beaufort n'en étoit pas jusqu'à l'idée des grandes affaires, il n'en avoit que l'intention; il en avoit ouï parler aux Importans, et il avoit un peu retenu de leur jargon, et cela, mêlé avec les expressions qu'il avoit très fidèlement tirées de Mme de Vendôme (1), formoit une langue qui auroit déparé le bon sens de Caton. Le sien étoit court et lourd, et d'autant plus qu'il étoit obscurci par la présomption. Il se croyoit habile, et c'est ce qui le faisoit paraître artificieux, parce que l'on connoissoit d'abord qu'il n'avoit pas assez d'esprit pour cette fin. Il étoit brave de sa personne et plus qu'il n'appartenoit à un fanfaron. » Ce portrait, tout chargé qu'il est, à la façon de ceux de Retz, est assez vrai; mais au début de la régence, en 1643, les défauts du duc de Beaufort n'étaient pas aussi déclarés, et ils paraissaient moins que ses qualités. La reine ne perdit que peu à peu son goût pour lui. Dans le commencement, elle lui avait proposé la place de grand-écuyer, vacante depuis la mort de Cinq-Mars, qui l'aurait chaque jour approché de sa personne (2). Beaufort eut la folie de refuser cette place,

(1) Mme de Vendôme était une personne de la plus haute dévotion et qui en avait le langage.

(2) C'est Mazarin lui-même qui nous donne ce renseignement jusqu'alors ignoré. IIe carnet, p. 72 et 73.

espérant davantage; puis, se ravisant trop tard, il l'avait redemandée, mais alors inutilement. Plus sa faveur diminuait, plus croissait son irritation, et bientôt il se mit à la tête des ennemis du cardinal.

Mme de Chevreuse espéra être plus heureuse en demandant le gouvernement du Hâvre pour un tout autre personnage, d'un dévouement éprouvé et de l'esprit le plus fin et le plus rare, La Rochefoucauld. Elle eût ainsi récompensé des services rendus à la reine et à elle-même, fortifié et agrandi un des chefs du parti des Importans, et diminué Mazarin en enlevant un commandement considérable à une personne dont il était sûr, la nièce de Richelieu, la duchesse d'Aiguillon. Le cardinal réussit à la sauver sans paraître s'en mêler. « Cette dame, dit Mme de Motteville, qui, par ses belles qualités, surpassoit en beaucoup de choses les femmes ordinaires, sut si bien défendre sa cause, qu'elle persuada à la reine qu'il étoit nécessaire pour son service qu'elle lui laissât cette importante place, lui disant que n'ayant plus en France que des ennemis, elle ne pouvoit trouver de sûreté ni de refuge que dans la protection de sa majesté, qui en seroit toujours la maîtresse; qu'au contraire celui auquel elle vouloit donner ce gouvernement avoit trop d'esprit, qu'il étoit capable de desseins ambitieux, et pourroit, sur le moindre dégoût, se mettre de quelque parti, et qu'ainsi il étoit important pour le bien de son service qu'elle gardât cette place pour le roi. Les larmes d'une femme qui avoit été autrefois si fière arrêtèrent d'abord la reine, qui, après avoir fait réflexion sur ses raisons, trouva à propos de laisser les choses en l'état où elles étoient. » C'est sans doute Mazarin qui suggéra à la duchesse d'Aiguillon les solides et politiques raisons qui persuadèrent la reine, tant elles s'accordent avec le langage qu'il tient sans cesse à la reine dans ses carnets. Mme de Motteville dit qu'il « la confirma dans l'inclination qu'elle avoit de conserver le Hâvre à la duchesse d'Aiguillon. » Ici, comme en bien d'autres choses, l'art de Mazarin fut d'avoir l'air de confirmer seulement la reine dans les résolutions qu'il lui inspirait.

Remarquez que ce n'est pas nous qui prêtons ces divers desseins, cette conduite liée et conséquente à Mme de Chevreuse, mais La Rochefoucauld, qui devait être parfaitement informé : il la lui attribue et dans sa propre affaire et dans celle des Vendôme. Mazarin ne s'y trompe pas, et plus d'une fois dans ses notes secrètes on lit ces mots : « Mes plus grands ennemis sont les Vendôme et Mme de Chevreuse, qui les anime. » Il nous apprend aussi qu'elle avait formé le projet de marier sa fille, la belle Charlotte, qui avait déjà seize ans (1), avec le fils aîné du duc de Vendôme, le duc de Mercœur, tandis que

(1) Charlotte-Marie de Lorraine était née en 1627.

son frère Beaufort aurait épousé cette aimable et noble mademoiselle d'Épernon qui, déjouant ces desseins et de bien plus grands, se jeta à vingt-quatre ans dans le couvent des Carmélites. Ces mariages, qui auraient rapproché, uni, fortifié tant de grandes maisons médiocrement attachées à la reine et à son ministre, effrayèrent le successeur de Richelieu; il engagea la reine à les faire échouer sous main, trouvant que c'était déjà bien assez du mariage de la belle mademoiselle de Vendôme avec le brillant et inquiet duc de Nemours.

Quand on sait avec attention le détail des intrigues contraires de Mme de Chevreuse et de Mazarin, on ne sait trop à qui des deux donner le prix de l'habileté, de la sagacité, de l'adresse. Mazarin sut faire assez de sacrifices pour avoir le droit de n'en pas trop faire, ménageant tout le monde, ne désespérant personne, et entourant Mme de Chevreuse elle-même de soins et d'hommages, sans se faire aucune illusion sur ses sentimens. Elle, de son côté, le payait de la même monnaie. La Rochefoucauld dit que dans ces premiers temps Mme de Chevreuse et Mazarin étaient en coquetterie l'un avec l'autre. Mme de Chevreuse, qui avait toujours mêlé la galanterie à la politique, essaya, à ce qu'il paraît, le pouvoir de ses charmes sur le cardinal. Celui-ci ne manquait pas de lui prodiguer les paroles galantes, et « essayoit même quelquefois de lui faire croire qu'elle lui donnoit de l'amour. » Ce sont les propres termes de La Rochefoucauld. D'autres femmes aussi n'auraient pas été fâchées de plaire un peu au premier ministre, entre autres la princesse de Guyméné, la plus grande beauté de la cour de France, et qui n'était pas d'une humeur farouche. Elle et son mari étaient favorables à Mazarin malgré tous les efforts de Mme de Montbazon sa belle-mère et de Mme de Chevreuse sa belle-sœur. On pense bien que Mazarin soignait fort Mme de Guyméné et ne se faisait pas faute de lui adresser mille complimens comme à Mme de Chevreuse, mais il n'allait pas plus loin, et les deux belles dames ne savaient trop que penser de tant de complimens et de tant de réserve. En badinant, elles se demandaient quelquefois à qui des deux il en voulait, et comme il n'avançait pas, tout en continuant ses protestations galantes, « ces dames, dit Mazarin, en concluent que je suis impuissant (1). »

Ce jeu dura quelque temps, mais le naturel finit par l'emporter sur la politique. Mme de Chevreuse s'impatienta de n'obtenir que des paroles et presque rien de sérieux et d'effectif. Elle avait eu quelque argent pour elle-même, soit en remboursement de celui qu'autrefois elle avait prêté à la reine, ainsi que nous l'avons vu (2), soit pour

(1) IIIe carnet, p. 30 : « Si esamina la mia vita e si conclude che io sia impotente. »
(2) Voyez la livraison du 1er décembre.

l'acquittement des dettes contractées pendant l'exil et dans l'intérêt d'Anne d'Autriche. Dès les premiers jours, elle avait tiré son ami et protégé Alexandre de Campion du service des Vendôme, pour le placer dans la maison de la reine en un rang convenable. On avait remis Châteauneuf dans sa place de chancelier des ordres du roi, et plus tard même on lui rendit son ancien gouvernement de Touraine, après la mort du marquis de Gèvres, tué au mois d'août, devant Thionville; mais Mme de Chevreuse trouvait que c'était faire bien peu pour un homme tel que Châteauneuf, qui avait joué sa fortune et sa vie et souffert un emprisonnement de dix années. Elle reconnut aisément que les perpétuels retardemens des grâces toujours promises et toujours différées pour les Vendôme et pour La Rochefoucauld étaient autant d'artifices du cardinal, et qu'elle était sa dupe; elle se plaignit et commença à se permettre des mots piquans et moqueurs. C'étaient des armes qu'elle fournissait à Mazarin contre elle-même. Il fit sentir à la reine que Mme de Chevreuse la voulait gouverner, qu'elle avait changé de masque et non de caractère, qu'elle était toujours la personne passionnée et remuante qui, avec tout son esprit et son dévouement, n'avait jamais fait que du mal à la reine, et n'était capable que de perdre les autres et de se perdre elle-même. Peu à peu, de sourde et cachée qu'elle était, la guerre entre eux se déclara de plus en plus. La Rochefoucauld a peint admirablement le commencement et les progrès de cette lutte curieuse. Les carnets de Mazarin l'éclairent d'un jour nouveau, et relèvent infiniment Mme de Chevreuse en faisant voir à quel point Mazarin la redoutait.

Partout il la considère comme le véritable chef du parti des Importans : « C'est Mme de Chevreuse, dit-il sans cesse, qui les anime tous. » — « Elle s'applique à fortifier les Vendôme; elle tâche d'acquérir toute la maison de Lorraine; elle a déjà gagné le duc de Guise, et par lui elle s'efforce de m'enlever le duc d'Elbeuf. » — « Elle voit très clair en toutes choses; elle a fort bien deviné que c'est moi qui en secret agis auprès de la reine pour l'empêcher de rendre au duc de Vendôme le gouvernement de la Bretagne. Elle l'a dit à son père, le duc de Montbazon, et à Montaigu. » — « Elle se brouille avec Montaigu lui-même, parce qu'il fait obstacle à Châteauneuf en soutenant le garde des sceaux Séguier. » — « Mme de Chevreuse ne se décourage pas. Elle dit que les affaires de Châteauneuf ne sont pas du tout désespérées, et elle ne demande que trois mois pour faire voir ce qu'elle peut. Elle supplie les Vendôme de prendre patience, et les soutient en leur promettant bientôt un changement de scène. » — « Mme de Chevreuse espère toujours me faire renvoyer. La raison qu'elle en donne, c'est que, quand

la reine lui a refusé de mettre Châteauneuf à la tête du gouvernement, elle a dit qu'elle ne pouvait le faire présentement, et qu'il fallait avoir égard à moi, d'où Mme de Chevreuse a conclu que la reine avait beaucoup d'estime et d'affection pour Châteauneuf, et que, quand je ne serai plus là, la place est assurée à son ami. De là leurs espérances et les illusions dont ils se nourrissent. » — « L'art de Mme de Chevreuse et des Importans, c'est de faire en sorte que la reine n'entende que des discours favorables à leur parti et dirigés contre moi, et de lui rendre suspect quiconque ne leur appartient pas et me témoigne quelque affection. » — « Mme de Chevreuse et ses amis publient que bientôt la reine appellera Châteauneuf, et par là ils abusent tout le monde et portent ceux qui songent à leur avenir à l'aller voir et à rechercher son amitié. On excuse la reine du retard qu'elle met à lui donner ma place, en disant qu'elle a encore besoin de moi pendant quelque temps. » — « On me dit que Mme de Chevreuse dirige en secret Mme de Vendôme (sainte personne qui avait du crédit sur le parti dévot, les évêques et les couvens), et lui donne des instructions, afin qu'elle ne se trompe pas, et que toutes les machines employées contre moi aillent bien à leur but. »

Ce dernier passage des carnets prouve que Mme de Chevreuse, sans être dévote le moins du monde, savait fort bien se servir du parti dévot, qui était très puissant sur l'esprit de la reine et donnait à Mazarin de grands soucis.

La plus grande difficulté du premier ministre était de faire comprendre à la reine Anne, sœur du roi d'Espagne, et d'une dévotion tout espagnole, qu'il fallait, malgré tous les engagemens qu'elle avait tant de fois contractés, malgré toutes les instances de la cour de Rome et malgré celles des chefs de l'épiscopat, continuer l'alliance avec les protestans d'Allemagne et avec la Hollande, et persister à ne vouloir qu'une paix générale où nos alliés trouveraient leur compte aussi bien que nous, tandis qu'on répétait continuellement à la reine qu'on pouvait faire une paix particulière, et traiter séparément avec l'Espagne à des conditions très convenables, que par là on ferait cesser le scandale d'une guerre impie entre le roi très chrétien et le roi catholique, et qu'on procurerait à la France un soulagement dont elle avait grand besoin. C'était là la politique de l'ancien parti de la reine. Elle était au moins spécieuse, et comptait de nombreux partisans parmi les hommes les plus éclairés et les plus attachés à l'intérêt de leur pays. Mazarin, disciple et héritier de Richelieu, avait des pensées plus hautes, mais qu'il n'était pas aisé de faire entrer dans l'esprit d'Anne d'Autriche. Il y parvint peu à peu, grâce à des efforts sans cesse renouvelés et ménagés avec un art infini, grâce surtout aux victoires du duc d'Enghien, car en toutes choses

c'est un avocat bien éloquent et bien persuasif que le succès. Cependant la reine demeura assez longtemps indécise, et on voit, dans les carnets de Mazarin, pendant la fin de mai, tout le mois de juin et celui de juillet, que le principal objet du cardinal est de porter la régente à ne point abandonner ses alliés et à soutenir fortement la guerre. Mme de Chevreuse, avec Châteauneuf, défendait la vieille politique du parti, et s'efforçait d'y ramener Anne d'Autriche : « Mme de Chevreuse, dit Mazarin, fait dire de tous côtés à la reine que je ne veux pas la paix, que j'ai les mêmes maximes que le cardinal de Richelieu, qu'il est nécessaire et qu'il est facile de faire une paix particulière. » Il s'élève plusieurs fois contre les dangers d'un pareil arrangement, qui eût rendu inutiles les sacrifices de la France pendant tant d'années : « Mme de Chevreuse, s'écrie-t-il, veut ruiner la France! » Il savait que, liée intimement avec Monsieur, son ancien complice dans toutes les conspirations ourdies contre Richelieu, elle l'avait séduit à l'idée d'une paix particulière en lui faisant espérer pour sa fille, Mlle de Montpensier, un mariage avec l'archiduc, qui lui aurait apporté le gouvernement des Pays-Bas. Il savait qu'elle avait gardé tout son crédit sur le duc de Lorraine, et le maréchal de L'Hôpital, qui commandait de ce côté, lui faisait dire de se défier de toutes les protestations du duc Charles, parce qu'il appartenait entièrement à Mme de Chevreuse. Il savait enfin qu'elle se vantait de pouvoir faire promptement la paix au moyen de la reine d'Espagne, dont elle disposait. Aussi supplie-t-il la reine Anne de repousser avec fermeté toutes les propositions de Mme de Chevreuse, et de lui dire nettement qu'elle ne veut entendre à aucun arrangement particulier, qu'elle est décidée à ne pas se séparer de ses alliés, qu'elle souhaite une paix générale, que c'est pour cela qu'elle a envoyé à Munster des ministres qui traitent cette grande affaire, et qu'il est superflu de lui en parler davantage.

III.

Battue sur ces différens points, Mme de Chevreuse ne se tint pas pour vaincue. Voyant qu'elle avait inutilement employé l'insinuation, la flatterie, la ruse et toutes les intrigues ordinaires des cours, cette âme hardie ne recula pas devant l'idée de recourir à d'autres moyens de succès. Elle continua de faire agir les dévots et les évêques, elle suivit ses trames politiques avec les chefs des Importans, et en même temps elle se rapprocha de cette petite cabale, qui formait en quelque sorte l'avant-garde du parti, composée d'hommes nourris dans les anciens complots, habitués et toujours prêts à des coups de main, qui jadis s'étaient embarqués dans plus d'une en-

treprise désespérée contre Richelieu, et que, dans un cas extrême, on pouvait lancer aussi contre Mazarin. Les mémoires du temps, et particulièrement ceux de Retz et de La Rochefoucauld, les font assez connaître. C'étaient le comte de Montrésor, le comte de Fontrailles, le comte de Brion, le comte de Fiesque, le comte d'Aubijoux, le comte de Beaupuis, le comte de Saint-Ybar, Barrière, Varicarville, bien d'autres encore, esprits absurdes, cœurs intrépides, d'une fidélité sans bornes à leur cause et à leurs amis, professant les maximes les plus outrées et une sorte de culte pour le malheureux De Thou, invoquant sans cesse la vieille Rome et Brutus, mêlant à tout cela des intrigues galantes, et s'exaltant dans leurs chimères par le désir de plaire aux dames. C'étaient eux qui s'étaient fait donner le nom d'*Importans* par leurs grands airs d'importance, par leur affectation de capacité et de profondeur, et par leurs discours ténébreux. Leur chef favori était le duc de Beaufort, que nous connaissons, personnage à peu près de la même étoffe, composé à la fois d'extravagant et d'artificieux, mais d'une grande apparence de loyauté et de bravoure, et se donnant pour un homme d'exécution, d'ailleurs absolument gouverné par Mme de Montbazon, la jeune belle-mère de Mme de Chevreuse. L'ancienne maîtresse de Chalais n'eut pas de peine à acquérir cette petite faction; elle la caressa habilement, et, avec l'art d'une conspiratrice exercée, elle fomenta tout ce qu'il y avait en eux de faux honneur, de dévouement quintessencié et de courage extravagant. Mazarin, qui, comme Richelieu, avait une admirable police, averti des démarches de Mme de Chevreuse, comprit le danger qu'il allait courir. Il savait bien qu'elle ne se liait pas sans dessein avec des hommes comme ceux-là. Il était parfaitement instruit de tout ce qui se passait et se disait dans leurs conciliabules : « Ils ne parlent entre eux, dit-il dans les notes qu'il écrit pour la reine et pour lui-même, que de générosité et de dévouement; ils répètent sans cesse qu'il faut savoir se perdre, et c'est Mme de Chevreuse qui les entretient et les unit dans ces maximes si funestes à l'état. » — « Saint-Ybar (un de ceux qui, avec Montrésor et Varicarville, avaient proposé à Monsieur et au comte de Soissons de les défaire de Richelieu) est vanté par Mme de Chevreuse comme un héros. » — « Campion, serviteur dévoué de la dame, est arrivé à Paris. » — « Mme de Chevreuse les anime tous. Elle dit que, si on ne prend pas la résolution de se défaire de moi, les affaires n'iront pas bien, que les grands seigneurs seront tout aussi asservis qu'auparavant, que mon pouvoir auprès de la reine s'accroîtra toujours, et qu'il faut se hâter avant que le duc d'Enghien ne revienne de l'armée. »

On ne pouvait être mieux informé, et le plan de Mme de Chevreuse et des chefs des Importans se dessinait clairement aux yeux de Maza-

rin : ou bien, par leurs intrigues incessantes et habilement concertées auprès de la reine, lui faire abandonner un ministre pour lequel elle ne s'était pas encore hautement déclarée, ou traiter ce ministre comme de Luynes avait fait le maréchal d'Ancre, comme Montrésor, Barrière, Saint-Ybar, avaient voulu traiter Richelieu. La première partie du plan ne réussissant pas, on commençait à penser sérieusement à la seconde, et Mme de Chevreuse, la forte tête du parti, proposait avec raison d'agir avant le retour du duc d'Enghien, car le duc à Paris couvrait Mazarin : il fallait donc profiter de son absence pour frapper le coup décisif. Le succès paraissait certain et même assez facile. On était sûr d'avoir pour soi le peuple, qui, épuisé par une longue guerre et gémissant sous le poids des impôts, devait accueillir avec joie l'espérance de la paix. On comptait sur l'appui déclaré des parlemens, brûlant de reprendre dans l'état l'importance que Richelieu leur avait enlevée et que leur disputait Mazarin. On avait toutes les sympathies secrètes et même publiques de l'épiscopat, qui, avec Rome, détestait l'alliance protestante, et réclamait l'alliance espagnole. On ne pouvait douter du concours empressé de l'aristocratie, qui regrettait toujours sa vieille et turbulente indépendance, et dont les représentans les plus illustres, les Vendôme, les Guise, les Bouillon, les La Rochefoucauld, étaient ouvertement contraires à la domination d'un favori étranger, sans fortune, sans famille, et encore sans gloire. Les princes du sang eux-mêmes se résignaient à Mazarin plutôt qu'ils ne l'aimaient; Monsieur ne se piquait pas d'une grande fidélité à ses amis, et le politique prince de Condé y regarderait à deux fois avant de se brouiller avec les victorieux. Il caressait tous les partis et n'était attaché qu'à ses intérêts. Son fils ferait comme son père, et on le gagnerait en le comblant d'honneurs. Le lendemain, nulle résistance, et le jour même presque aucun obstacle. Les régimens italiens de Mazarin étaient à l'armée; il n'y avait guère de troupes à Paris que les régimens des gardes, dont presque tous les chefs, Chandenier, Tréville, La Châtre, étaient dévoués au parti. La reine elle-même n'avait pas encore renoncé à ses anciennes amitiés. Sa prudence même était mal interprétée. Comme elle voulait tout ménager et tout adoucir, elle donnait de bonnes paroles à tout le monde, et ces bonnes paroles étaient prises comme des encouragemens tacites. Elle n'avait pas jusque-là montré une grande fermeté de caractère; on lui croyait bien quelque goût pour le cardinal; on ne soupçonnait pas la force toujours croissante d'un attachement de quelques mois.

De son côté, Mazarin ne se faisait aucune illusion. Il n'était donc pas maître encore du cœur d'Anne d'Autriche, puisqu'à ce moment, c'est-à-dire pendant le mois de juillet 1643, dans ses notes les plus

intimes, il montre une extrême inquiétude. La dissimulation dont tout le monde accusait la reine l'épouvante lui-même, et on le voit passer par toutes les alternatives de la crainte et de l'espérance. Il est curieux de saisir et de suivre tous les mouvemens contraires de son âme. Dans ses lettres officielles aux ambassadeurs et aux généraux (1), il affecte une sécurité qu'il n'a point. Avec ses amis particuliers, il laisse échapper quelque chose de ses perplexités douloureuses; elles paraissent à nu dans ses carnets. On y voit ses troubles intérieurs et ses instances passionnées pour que la reine se déclare. Il feint avec elle le plus entier désintéressement : il ne demande qu'à faire place à Châteauneuf, si elle a pour Châteauneuf quelque secrète préférence. La conduite ambiguë d'Anne d'Autriche le désole, et il la conjure ou de lui permettre de se retirer, ou de se prononcer fermement pour lui.

Rien n'était changé à la fin de juillet et dans les premiers jours du mois d'août 1643, ou plutôt tout s'était aggravé; la violence des Importans croissait chaque jour; la reine défendait son ministre, mais elle ménageait aussi ses ennemis; elle hésitait à prendre l'attitude décidée que lui demandait Mazarin, non-seulement dans son intérêt particulier, mais dans celui du gouvernement. Tout à coup un incident, fort insignifiant en apparence, mais qui grandit peu à peu, précipita la crise inévitable, força la reine à se déclarer et Mme de Chevreuse à s'enfoncer davantage dans l'entreprise funeste qui déjà était entrée dans sa pensée : nous voulons parler de la querelle de Mme de Montbazon et de Mme de Longueville.

Nous avons autrefois, ici même (2), raconté en détail cette querelle, et l'on connaît l'une et l'autre dame. Rappelons seulement que la duchesse de Montbazon, par son mariage avec le père de Mme de Chevreuse, se trouvait sa belle-mère, quoiqu'elle fût plus jeune qu'elle, que le duc de Beaufort lui était publiquement une sorte de cavalier servant, que le duc de Guise lui faisait une cour très bien accueillie, et qu'ainsi de tous côtés elle appartenait aux Importans. Parmi ses nombreux amans, elle avait compté le duc de Longueville, qu'elle aurait bien voulu retenir, et qui venait de lui échapper en épousant Mlle de Bourbon. Ce mariage avait fort irrité la vaine et intéressée duchesse; elle détestait Mme de Longueville, et saisit avec une ardeur aveugle l'occasion qui se présenta d'essayer de porter le trouble dans le nouveau ménage. Un soir, dans son salon de la rue de Béthizy, elle ramassa une ou deux lettres écrites par une femme, qu'un imprudent venait de laisser tomber. Elle en amusa toute la

(1) Voyez la précieuse collection de lettres italiennes et françaises de Mazarin, 5 vol. in-folio, provenant de Colbert, qui sont aujourd'hui à la bibliothèque Mazarine.
(2) *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 juillet 1852.

compagnie. Ces lettres n'étaient que trop claires. On chercha de qui elles pouvaient venir. La duchesse de Montbazon osa les attribuer à Mme de Longueville. Ce bruit injurieux se répandit vite. On comprend quelle fut l'indignation de l'hôtel de Condé. Mme la Princesse vint demander hautement justice à la reine : une réparation fut exigée et convenue. La duchesse de Montbazon, forcée d'y consentir, s'exécuta d'assez mauvaise grâce. Quelques jours après, la reine s'étant rendue avec Mme la Princesse au jardin de Renard, à une collation que lui donnait Mme de Chevreuse, Mme de Montbazon s'y était trouvée, et quand la reine l'avait fait prier de prendre quelque prétexte pour se retirer et éviter de se rencontrer avec Mme la Princesse, l'insolente duchesse avait refusé d'obéir. Cette offense, faite à la reine elle-même, ne pouvait demeurer impunie, et Mme de Montbazon reçut l'ordre de quitter la cour et de s'en aller dans une de ses terres près de Rochefort. Les amis et amans de la dame jetèrent les hauts cris; tout le parti des Importans s'émut, et l'affaire changea de face : de particulière qu'elle était, elle devint générale, comme souvent à la guerre un engagement particulier, une manœuvre précipitée entraîne toute l'armée et détermine une bataille.

Il était difficile de se mettre sur un plus mauvais terrain. D'abord la duchesse de Montbazon était aussi décriée pour ses mœurs et son caractère que célèbre par sa beauté, et elle attaquait une jeune femme qui commençait à peine à paraître et déjà était l'objet de l'admiration universelle, d'une beauté à la fois éblouissante et gracieuse qui la faisait comparer à un ange, d'un esprit merveilleux, du cœur le plus noble, et la personne du monde que les Importans auraient dû le plus ménager, car sa générosité naturelle ne la portait pas du côté de la cour et donnait même quelque ombrage au premier ministre. Mme de Longueville n'était alors occupée que de bel esprit, d'innocente galanterie, et surtout de la gloire de son frère le duc d'Enghien. Il y avait même en elle, il faut l'avouer, quelques germes d'une Importante, que plus tard sut trop bien développer La Rochefoucauld. L'injure qui lui était faite, et dont les honteux motifs étaient visibles, révolta tous les cœurs honnêtes. D'ailleurs tout l'effort de Mme de Chevreuse, le véritable chef du parti, était d'ôter à Mazarin tous ses appuis, et elle excitait contre lui et faisait agir auprès de la reine les dévots et les dévotes; or Mme de Longueville n'était pas moins l'idole des carmélites et du parti des saints que de l'hôtel de Rambouillet. Enfin le duc d'Enghien, déjà couvert des lauriers de Rocroy et tout prêt à y ajouter ceux de Thionville, était si évidemment l'arbitre de la situation, que Mme de Chevreuse insistait avec force pour qu'on se défît de Mazarin pendant que le jeune duc était occupé au loin, et avant qu'il ne revînt de l'armée.

Le blesser dans une sœur qu'il adorait, le mettre contre soi sans aucune nécessité et hâter son retour était une vraie extravagance; aussi La Rochefoucauld, La Châtre, Alexandre Campion et tout ce qu'il y avait d'un peu sensé parmi les Importans s'étaient empressés d'apaiser et de terminer cette déplorable affaire, et Mme de Chevreuse, attentive à faire sa cour à la reine, en même temps qu'elle conspirait contre son ministre, lui avait préparé chez Renard une petite fête, destinée à dissiper les derniers effets de ce qui s'était passé; mais toute sa politique avait échoué devant la sotte fierté d'une femme sans esprit comme sans cœur.

Cependant Mazarin avait mis à profit les fautes de ses ennemis. D'assez bonne heure il avait vu avec joie et il avait accru avec art l'inimitié des maisons de Condé et de Vendôme. A mesure que les Vendôme se déclaraient plus ouvertement contre lui, il ménageait d'autant plus les Condé. Il s'était posé à lui-même cette question : Que faudra-t-il faire si les Vendôme et les Condé en viennent à un éclat, bien entendu en supposant que l'intérêt de l'état ne soit pas engagé dans leur querelle? La question avait été fort aisément résolue, car l'intérêt de l'état et celui du cardinal s'étaient réunis pour le jeter du côté des Condé. Pendant que Mme de Montbazon et Beaufort faisaient cette insulte à Mme de Longueville, on apprenait à Paris que le vainqueur de Rocroy venait de terminer le siége difficile de Thionville et d'ouvrir à la France une des portes de l'Allemagne. L'épée du jeune duc semblait porter partout la victoire avec elle. Le marquis de Gèvres, qui donnait de si grandes espérances, avait été tué; Gassion était grièvement blessé; Turenne et Praslin étaient occupés en Italie; Guébriant, serré de près par Mercy, venait de repasser le Rhin. Le duc d'Enghien, avec son audace et sa popularité toujours croissante, pouvait seul exercer assez d'ascendant sur l'armée pour la ramener en Allemagne, et dissiper l'épouvante qu'avait laissée le souvenir de la défaite de Nortlingen. Dans le conseil, M. le Prince prêtait à Mazarin un appui intéressé et incertain, mais nécessaire et utile. Mme la Princesse était la meilleure amie de la reine; elle était déclarée pour le cardinal et contre son rival Châteauneuf. Servir les Condé, c'était donc servir l'état et se servir lui-même. Le choix de Mazarin ne pouvait pas être douteux, et, loin d'apaiser la reine, il l'anima.

Dans cette critique circonstance, que restait-il à faire à Mme de Chevreuse? Elle s'était efforcée de contenir Mme de Montbazon, mais elle ne pouvait l'abandonner ni s'abandonner elle-même. Elle résolut donc de suivre avec énergie le tragique projet devenu la dernière espérance, la suprême ressource du parti. Déjà elle avait ouvert l'avis de se défaire de Mazarin. Par Mme de Montbazon, elle avait entraîné Beaufort. Celui-ci avait rassemblé les hommes d'action dont

nous avons parlé, et qui lui étaient entièrement dévoués. Un complot avait été formé et toutes les mesures concertées pour surprendre et tuer le cardinal.

IV.

Ne nous étonnons pas trop d'une semblable entreprise de la part de deux femmes et d'un petit-fils d'Henri IV. A cette grande époque de notre histoire, entre la ligue et la fronde, l'énergie et la force étaient les traits distinctifs de l'aristocratie française. La vie de cour et une molle opulence ne l'avaient pas encore énervée. Tout alors était extrême, le vice comme la vertu. On attaquait et l'on se défendait avec les mêmes armes. On avait massacré le maréchal d'Ancre; plus d'une fois on avait voulu assassiner Richelieu; lui, de son côté, ne se faisait pas faute de dresser des échafauds. Mme de Chevreuse était depuis longtemps accoutumée aux conspirations; elle était audacieuse et sans scrupule; elle ne s'était pas entourée de Beaupuis, de Saint-Ybar, de Varicarville, de Campion, pour passer son temps en discours inutiles. Elle n'était pas restée étrangère aux desseins qu'ils avaient autrefois tramés contre Richelieu; en 1643, elle fomenta, comme nous l'avons dit, leur exaltation et leur dévouement, et c'est avec raison, selon nous, que Mazarin lui attribue la première pensée du projet que devait exécuter Beaufort.

Bien entendu, les Importans et leurs héritiers les frondeurs nient ce projet et le donnent pour une invention du cardinal. La Rochefoucauld, sans avoir partagé les folles espérances de ses amis et mis la main dans leur téméraire entreprise, se fait un point d'honneur de les défendre après leur déroute et s'applique à couvrir la retraite. Il affecte de douter si le complot qui fit alors tant de bruit était véritable ou supposé. Selon lui, le plus vraisemblable est que le duc de Beaufort, par une fausse finesse, tenta de faire prendre l'alarme au cardinal, croyant qu'il suffisait de lui faire peur pour l'obliger à sortir de France, et que ce fut dans cette vue qu'il fit des assemblées secrètes et leur donna un air de conjuration. La Rochefoucauld se fait surtout le chevalier de l'innocence de Mme de Chevreuse, et il se déclare très persuadé qu'elle ignorait les desseins du duc de Beaufort. Après l'historien des Importans, celui des frondeurs tient à peu près le même langage. Comme La Rochefoucauld, Retz n'a qu'un but dans ses mémoires : c'est de se donner un air capable et de faire une grande figure en tout genre, en mal comme en bien. Il est souvent plus véridique, parce qu'il a encore moins de ménagemens pour les autres, et qu'il est plus disposé à sacrifier tout le monde, lui seul excepté. Nous ne concevons pas ici sa retenue ou son incrédulité. Il savait fort bien que la plupart des gens accusés d'avoir pris part à

cette affaire avaient déjà trempé dans plus d'une affaire semblable. Lui-même nous apprend qu'il avait blâmé le comte de Soissons de n'avoir pas frappé Richelieu à Amiens, et qu'avec La Rochepot, lui, abbé de Retz, avait formé le dessein de l'assassiner aux Tuileries pendant la cérémonie du baptême de Mademoiselle. La coadjutorerie de l'archevêché de Paris, que la régente venait de lui accorder, en considération de son père, l'avait adouci, il est vrai; mais ses anciens complices, qui n'avaient pas été aussi bien traités que lui, étaient demeurés fidèles à leur cause, à leurs desseins, à leurs habitudes. Retz est-il sincère quand il refuse de croire qu'ils aient tenté contre Mazarin ce qu'il leur avait vu entreprendre, et ce qu'il avait lui-même entrepris contre Richelieu? Dans sa haine aveugle, il rejette tout sur Mazarin : il prétend qu'il eut peur ou qu'il feignit d'avoir peur.

Écartons cette supposition, que Mazarin ait eu peur légèrement, ou qu'il ait feint d'avoir peur d'un simulacre de conspiration. Sur le courage de Mazarin, nous en appelons à La Rochefoucauld lui-même. « Au contraire du cardinal de Richelieu, qui avoit l'esprit hardi et le cœur timide, le cardinal Mazarin, dit-il, avoit plus de hardiesse dans le cœur que dans l'esprit. » Mazarin avait commencé par être militaire; il avait donné plus d'une preuve d'intrépidité, particulièrement à Casal, où il se jeta entre deux armées toutes prêtes à en venir aux mains. Sans doute il s'appliquait à conjurer les périls; mais quand il n'avait pu les prévenir, il savait y faire face avec fermeté. Mazarin n'était donc pas homme à prendre l'épouvante sur de vaines apparences, et d'un autre côté il n'avait pas besoin de feindre des alarmes imaginaires, car le danger était certain, et dans le progrès toujours croissant de son crédit auprès de la reine, quelle ressource, encore une fois, restait aux Importans, sinon l'entreprise qu'ils avaient autrefois tentée contre Richelieu, et qu'ils pouvaient aisément renouveler contre son successeur? Mazarin n'avait pas encore de gardes, et il connaissait assez Mme de Chevreuse pour avoir pris fort au sérieux la proposition qu'elle avait faite dans les conciliabules de l'hôtel de Vendôme. Pesez bien cette considération nouvelle : dans ses carnets, Mazarin n'est pas sur un théâtre; il n'écrit pas pour le public; il montre ses sentimens vrais, et là on le voit, non pas intimidé, mais ému. Il se sent environné d'assassins, et il est convaincu que c'est Mme de Chevreuse qui les dirige. Il suit tous leurs mouvemens; il recueille tous leurs propos; il rassemble les moindres indices; il compte et il nomme les chefs et les soldats.

Mais toute incertitude disparaît devant l'aveu plein et entier d'un des principaux conjurés, qui nous livre le plan et tous les détails de l'affaire dans des mémoires trop tard connus, mais dont l'authenticité ne peut être contestée; nous voulons parler des précieux

mémoires d'Henri de Campion (1), frère de l'ami de Mme de Chevreuse, que celui-ci avait fait entrer avec lui au service du duc de Vendôme et particulièrement du duc de Beaufort. Henri avait accompagné le duc dans sa fuite en Angleterre après la conspiration de Cinq-Mars, et il en était revenu avec lui; il possédait toute sa confiance, et il ne raconte rien où il n'ait pris lui-même une part considérable. Henri était d'un caractère bien différent de son frère Alexandre. C'était un homme instruit, plein d'honneur et de bravoure, sans jactance aucune, éloigné de toute intrigue, et né pour faire son chemin par les routes les plus droites dans la carrière des armes. Il a écrit ses mémoires dans la solitude, où après la perte de sa fille et de sa femme il était venu attendre la mort au milieu des exercices d'une solide piété. Ce n'est pas en cet état qu'on est disposé à inventer des fables, et il n'y a pas de milieu : ce qu'il dit est tel qu'il le faut croire absolument, ou, si l'on doute qu'il dise la vérité, il le faut considérer comme le dernier des scélérats. Aucun intérêt n'a pu conduire sa plume, car il a composé ses mémoires, ou du moins il les a achevés, un peu après la mort de Mazarin, ne songeant donc pas à lui faire sa cour par de bien tardives révélations, et deux ans à peine avant que lui-même s'éteignît, en 1663. Il écrit véritablement devant Dieu et sous la seule inspiration de sa conscience.

Or, ouvrez ses mémoires, vous y verrez de point en point confirmés tous les renseignemens qui remplissent les carnets de Mazarin. Rien n'y manque, tout se rapporte, tout correspond merveilleusement. Il semble en vérité que Mazarin, en écrivant ses notes, ait eu sous les yeux les mémoires d'Henri de Campion, ou que Henri de Campion, en écrivant ses mémoires, ait eu sous les yeux les carnets de Mazarin : il les complète à la fois et il les résume.

Il déclare nettement qu'il y eut un projet de se défaire de Mazarin, et que ce projet fut conçu, non par Beaufort, mais par Mme de Chevreuse de concert avec Mme de Montbazon. Beaufort, une fois séduit, séduisit son intime ami, le fils du comte de Maillé, le comte de Beanpuis, enseigne de la garde à cheval de la reine. Mme de Chevreuse leur adjoignit Alexandre de Campion, le frère aîné de Henri, avec lequel nous avons fait connaissance. « Elle l'aimoit beaucoup, » dit Henri de Campion, d'une façon qui, s'ajoutant aux paroles ambiguës d'Alexandre, que nous avons rapportées (2), fortifie le soupçon si celui-ci n'était pas alors en effet un des nombreux

(1) *Mémoires de Henri de Campion*, etc., 1807, à Paris, chez Treuttel et Würtz, in-8°. Petitot en a donné seulement un extrait à la suite des *Mémoires de La Châtre*, t. LI de sa collection.

(2) Voyez la livraison du 1er décembre.

successeurs de Chalais. Beaupuis et Alexandre de Campion approuvèrent le complot qui leur fut communiqué, « le premier, dit Henri, croyant que c'était pour lui le chemin d'arriver à de plus grandes charges, et mon frère y voyant l'avantage de Mme de Chevreuse et par conséquent le sien. »

Tels furent les deux premiers complices de Beaufort. Un peu plus tard, il s'ouvrit à Henri de Campion, un de ses principaux gentilshommes, à Lié, capitaine de ses gardes, et à Brillet, son écuyer. Là s'arrêta la conspiration. Bien d'autres gentilshommes de la maison de Vendôme devaient participer à l'action, mais ne reçurent aucune confidence; de ce nombre étaient deux officiers, alors sans importance, Vaumorin et Ganseville, qui depuis pendant la fronde ont très bien pu dire à Retz, comme celui-ci le rapporte, qu'il n'y avait pas eu de complot, car ils l'ignoraient entièrement. L'affaire était bien conçue et digne de Mme de Chevreuse. Il y avait à peine cinq ou six conjurés, très capables de garder le secret, et qui le gardèrent. Au-dessous d'eux, des hommes d'action qui ne savaient pas ce qu'ils devaient faire, et par derrière, les hommes du lendemain, sur lesquels on comptait pour applaudir au coup, quand il aurait été fait, sans qu'on eût jugé à propos de les avertir.

Le plan était d'attaquer le cardinal dans la rue, pendant qu'il faisait des visites en voiture, n'ayant d'ordinaire avec lui que quelques ecclésiastiques, avec cinq ou six laquais. On devait se présenter en force et à l'improviste, faire arrêter le carrosse et frapper Mazarin. Pour cela, il fallait qu'un certain nombre de domestiques de la maison de Vendôme, qui n'étaient pas dans la confidence, se trouvassent tous les jours, dès le matin, dans des cabarets autour de la demeure du cardinal, qui était alors à l'hôtel de Clèves, près du Louvre. On donnait ce prétexte que, les Condé se proposant de faire affront à Mme de Montbazon, le duc de Beaufort, pour s'y opposer, voulait avoir sous la main une troupe de gentilshommes à cheval et armés. Les rôles étaient d'avance distribués. Ceux-ci devaient arrêter le cocher du cardinal, ceux-là devaient ouvrir les deux portières et le frapper, pendant que le duc serait là à cheval, avec Beaupuis, Henri de Campion et d'autres pour combattre et dissiper ceux qui tenteraient de résister. Alexandre de Campion resta auprès de la duchesse de Chevreuse et à ses ordres, et elle-même devait plus que jamais être assidue auprès de la reine pour préparer les voies à ses amis, et, en cas de succès, entraîner la régente du côté des victorieux.

Plusieurs occasions favorables d'exécuter ce plan se présentèrent. Une première fois, Henri de Campion, étant avec son monde dans la petite rue du Champ-Fleuri, dont une extrémité donne dans la rue

Saint-Honoré et l'autre près du Louvre, vit le cardinal sortir de l'hôtel de Clèves, en carrosse, avec l'abbé de Bentivoglio, le neveu du célèbre cardinal de ce nom, quelques ecclésiastiques et quelques valets. Campion demanda à l'un d'eux où le cardinal allait, on lui répondit : chez le maréchal d'Estrées. « Je vis, dit Campion, que si je voulois donner cet avis, sa mort étoit infaillible; mais je crus que je serois si coupable devant Dieu et devant les hommes, que je n'eus point la tentation de le faire. »

Le lendemain, on sut que le cardinal devait aller faire collation chez Mme du Vigean, dans sa charmante maison de La Barre, à l'entrée de la vallée de Montmorency, où était Mme de Longueville et où devait aussi se trouver la reine, qui était déjà partie. Le cardinal s'y rendait de son côté, et n'avait avec lui dans son carrosse que le comte d'Harcourt. Beaufort commanda à Campion d'assembler sa troupe et de courir après; mais Campion lui représenta que si on attaquait le cardinal en compagnie du comte d'Harcourt, il fallait se décider à les tuer tous deux, d'Harcourt étant trop généreux pour voir frapper Mazarin sous ses yeux sans le défendre, et que le meurtre de d'Harcourt soulèverait contre eux toute la maison de Lorraine.

Quelques jours après, on eut avis que le cardinal devait aller dîner à Maisons, chez le maréchal d'Estrées, ainsi que le duc d'Orléans. « Je fis consentir le duc, dit Campion, que si le ministre étoit dans le carrosse de son altesse royale, le dessein ne s'exécuteroit pas; mais il dit que s'il étoit seul, il falloit qu'il mourût. Je fus, ajoute Campion, dans l'inquiétude que l'on peut penser, jusqu'à ce que, voyant passer le carrosse du duc d'Orléans, j'aperçus le cardinal dans le fond avec lui. »

Enfin, l'irritation de Beaufort ayant été portée à son comble par l'exil de Mme de Montbazon, qui est certainement du 22 août, le duc, aiguillonné par Mme de Chevreuse, par la passion et par un faux honneur, devint impatient d'agir. Voyant que le jour il se rencontrait sans cesse des obstacles dont il ne soupçonnait pas la cause, il résolut d'exécuter le coup pendant la nuit, et dressa une embuscade dont le succès semblait assuré. Le cardinal allait tous les soirs chez la reine, et s'en revenait assez tard. On l'attaquerait à son retour entre le Louvre et l'hôtel de Clèves. On aurait des chevaux tout prêts dans quelque hôtellerie voisine. Le duc lui-même s'y tiendrait avec Beaupuis et Campion, pendant que le ministre serait chez la reine, et sitôt qu'il sortirait, ils s'avanceraient tous les trois et feraient venir les autres qui, en attendant, se tiendraient à cheval, sur le quai le long de la rivière, tout auprès du Louvre.

Songez que celui qui fournit ces détails si précis est un des prin-

cipaux conjurés, qu'il écrit à une assez grande distance de l'événement, en sûreté, et encore une fois sans nul intérêt, ne craignant plus rien de Mazarin, qui vient de mourir, et n'en attendant rien; songez qu'en parlant comme il le fait, il accuse son propre frère, que sans doute il s'attribue de louables intentions et même quelques bonnes actions, mais qu'il confesse être entré dans le complot, et que si l'exécution avait eu lieu, il y aurait pris part en combattant à côté de Beaufort. Le procès déféré au parlement n'ayant pas abouti faute de preuves, Campion n'imaginait pas que Mazarin eût jamais su « les circonstances du complot, ni ceux qui en savaient le fond et qui y étaient employés. » Il dit aussi « qu'à présent que le cardinal est mort, il n'y a plus à craindre de nuire à personne en disant les choses comme elles sont. » Il ne se défend donc pas; il se croit à l'abri de toute recherche, il écrit seulement pour soulager sa conscience. Et ce qu'il dit, c'est précisément, sans qu'il s'en doute, ce que Mazarin, de son côté, avait tiré de ses diverses informations.

N'en est-ce pas assez pour réduire à néant les doutes intéressés de La Rochefoucauld et les dénégations passionnées du très spirituel, mais très peu véridique cardinal de Retz, le plus ardent et le plus opiniâtre des ennemis de Mazarin? Quant à nous, nous tenons comme un point absolument démontré qu'il y eut un projet arrêté de tuer Mazarin, que ce projet a été conçu par Mme de Chevreuse, en quelque sorte imposé par elle à Beaufort à l'aide de Mme de Montbazon, que pendant la dernière moitié du mois d'août, il y a eu diverses tentatives sérieuses d'exécution, particulièrement une dernière après l'exil de Mme de Montbazon, le dernier août ou plutôt le 1er septembre, et que cette tentative-là n'a manqué que par des circonstances tout à fait indépendantes de la volonté des conspirateurs.

V.

Comment cette dernière tentative a-t-elle échoué? Ici, sans nous arrêter à discuter les conjectures de Henri de Campion, bornons-nous à dire que Mazarin, qui était sur ses gardes, prévint le coup qui lui était destiné en n'allant pas chez la reine le soir où on devait le frapper, lorsqu'il reviendrait du Louvre. Le lendemain, la scène était changée. Le bruit s'était répandu que le premier ministre avait pensé être assassiné par le duc de Beaufort et ses amis, mais qu'il avait échappé, et que la fortune se déclarait en sa faveur. Un projet d'assassinat, surtout lorsqu'il est manqué, excite toujours une extrême indignation, et celui qui est sorti d'un grand danger et paraît destiné à l'emporter trouve aisément des défenseurs. Une foule de gens, qui eussent peut-être appuyé Beaufort victorieux, vinrent of-

frir leurs services et leurs épées au cardinal, et dans la matinée il se rendit au Louvre escorté de trois cents gentilshommes.

Depuis quelques jours, Mazarin avait compris qu'il lui fallait à tout prix éclaircir la situation, et que le moment était venu de forcer Anne d'Autriche à prendre un parti. L'occasion était décisive. Si le péril qu'il venait de courir, et qui n'était que suspendu sur sa tête, ne suffisait pas à tirer la reine de ses incertitudes, c'est qu'elle ne l'aimait point, et Mazarin savait bien qu'au milieu des dangers qui l'entouraient, sa force était dans l'affection de la reine, et que de là dépendaient et son salut présent et tout son avenir. Aussi, soit politique, soit passion sincère, c'est toujours au cœur d'Anne d'Autriche qu'il s'adressait, et au début de la crise il s'était dit à lui-même : « Si je croyois que la reine se sert de moi par nécessité, sans avoir d'inclination pour ma personne, je ne resterois pas ici trois jours. » Mais, nous l'avons assez fait entendre, Anne d'Autriche aimait Mazarin. Chaque jour, en le comparant à ses rivaux, elle l'appréciait davantage. Elle admirait la justesse et la lucidité de son esprit, sa finesse et sa pénétration, cette puissance de travail qui lui faisait porter le poids du gouvernement avec une aisance merveilleuse, son coup d'œil si sûr, sa profonde prudence et en même temps la judicieuse vigueur de ses résolutions. Elle voyait les affaires de la France partout prospérer entre ses mains fermes et habiles. Le cardinal n'était pour rien, il est vrai, dans l'immortelle bataille qui venait d'inaugurer avec tant d'éclat le nouveau règne; mais il était pour beaucoup dans les succès qui avaient suivi et montré à l'Europe étonnée que la journée de Rocroy n'était pas un heureux hasard. Quand tout le monde dans le conseil s'était opposé au siége de Thionville, quand M. le Prince lui-même y était contraire, quand Turenne consulté n'osait pas se déclarer, c'est Mazarin qui avait insisté avec une énergie extraordinaire pour qu'on profitât de la victoire de Rocroy et qu'on rapprochât la France du Rhin. La première proposition venait sans doute du jeune vainqueur, mais Mazarin avait eu le mérite de la comprendre, de la soutenir et de la faire triompher. Si jamais premier ministre n'avait été servi par un tel général, jamais aussi général n'avait été servi par un tel ministre, et, grâce à tous les deux, le 11 du mois d'août, pendant que messieurs les Importans mettaient leur génie à faire un indigne affront à la noble sœur du héros qui venait de sauver la France et qui allait l'agrandir, pendant qu'ils déployaient leur éloquence dans les salons ou aiguisaient leurs poignards dans de ténébreux conciliabules, Thionville, alors une des premières places de l'empire, se rendait après une défense opiniâtre; nous pouvions marcher au secours du maréchal de Guebriant, couvrir l'Alsace, passer le Rhin et aller faire tête à Mercy. La régence d'Anne d'Autriche

s'ouvrait sous les plus brillans auspices. Et en même temps le ministre auquel la reine devait tant, au lieu de s'imposer à elle et de prétendre à la gouverner, était à ses pieds et lui prodiguait des soins, des respects, des tendresses qu'elle n'avait jamais connus. Loin qu'il lui parût ressembler à l'impérieux et triste Richelieu, elle pouvait se rappeler avec une émotion agréable les paroles de Louis XIII, lorsque pour la première fois il lui présenta Mazarin, en 1639 ou 1640 : « Il vous plaira, madame, parce qu'il ressemble à Buckingham. » Mais c'était Buckingham avec un bien autre génie. Elle dut frémir quand Mazarin mit sous ses yeux tous les indices de l'odieuse entreprise formée contre lui. Il y eut là entre eux de suprêmes explications. Plus que jamais il dut la presser de lever le masque, de sacrifier à une nécessité manifeste les ménagemens qu'elle s'étudiait à garder, de braver un peu plus les discours de quelques dévots et de quelques dévotes, et de lui permettre enfin de défendre sa vie. Jusque-là Anne d'Autriche hésitait par des raisons qui se comprennent. L'insolence de Mme de Montbazon l'avait déjà fort irritée; la conviction qu'elle acquit des nombreuses tentatives d'assassinat qui avaient échoué par hasard et pouvaient se renouveler la décida, et c'est dans les derniers jours du mois d'août qu'il faut placer la date certaine de l'ascendant déclaré, public et sans rival, de Mazarin sur Anne d'Autriche. Il ne lui avait jamais déplu; il commença à lui agréer dans le mois qui précéda la mort de Louis XIII; elle le nomma premier ministre au milieu de mai, un peu par goût et beaucoup par politique. Peu à peu le goût s'accrut et devint assez fort pour résister à toutes les attaques. Ces attaques, en passant aux dernières extrémités et en lui faisant craindre pour la vie même de Mazarin, précipitèrent la victoire de l'heureux cardinal, et le lendemain du guet-apens nocturne où il devait périr, Mazarin était le maître absolu du cœur de la reine, et plus puissant que ne l'avait été Richelieu après la journée des dupes.

Mme de Motteville était de service auprès de la reine Anne, lorsqu'au bruit de l'assassinat qui n'avait pas réussi, les courtisans s'empressèrent de venir au Louvre protester de leur dévouement. La reine, tout émue, lui dit : « Vous verrez devant deux fois vingt-quatre heures comme je me vengerai des tours que ces méchans amis me font. » « Jamais, dit Mme de Motteville, le souvenir de ce peu de mots ne s'effacera de mon esprit. Je vis en ce moment, par le feu qui brilloit dans les yeux de la reine, et par les choses qui en effet arrivèrent le lendemain et le soir même, ce que c'est qu'une personne souveraine, quand elle est en colère et qu'elle peut tout ce qu'elle veut. » Si la fidèle dame d'honneur eût été moins discrète, elle eût pu ajouter : surtout quand cette personne souveraine est une femme et qu'elle aime.

Ce qui pressait le plus et ne pouvait être différé, c'était de se mettre à l'abri de tout nouvel assassinat, et de profiter du premier mouvement de l'indignation publique contre l'auteur du complot et ceux qui y avaient pris part. Or l'auteur du complot, c'était le duc de Beaufort, aidé de ses principaux officiers et de quelques gentilshommes de la maison de Vendôme. Il fallait donc arrêter Beaufort et lui faire son procès. La reine y consentit. On peut juger par là de l'autorité que Mazarin avait prise, et jusqu'où Anne d'Autriche pourrait aller un jour pour défendre un ministre qui lui était cher. Le duc de Beaufort était, avant la mort de Louis XIII, l'homme en qui la reine avait le plus de confiance, et pendant quelque temps on l'avait cru destiné au rôle de favori. Depuis, il avait bien gâté ses affaires par ses airs avantageux et par son évidente incapacité, surtout par sa liaison publique avec Mme de Montbazon; mais la reine avait une assez grande faiblesse pour lui, et au bout de trois mois signer l'ordre de son arrestation était un grand pas, nécessaire, il est vrai, mais extrême, et qui était le signe manifeste d'un entier changement dans le cœur et les relations intimes d'Anne d'Autriche. La dissimulation même qu'elle mit dans cette affaire marque la fermeté réfléchie de sa résolution.

La journée du 2 septembre 1643 est vraiment solennelle dans l'histoire de Mazarin, et nous pourrions dire dans celle de la France, car elle a vu le raffermissement de la royauté, ébranlée par la mort de Richelieu et de Louis XIII, et la ruine du parti des Importans. Ils ne s'en relevèrent qu'au bout de cinq ans, en 1648, à la fronde, où ils reparurent toujours les mêmes, avec les mêmes desseins et la même politique au dedans et au dehors, et, après avoir soulevé de sanglans et stériles orages, vinrent de nouveau se briser contre le génie de Mazarin et l'invincible fidélité d'Anne d'Autriche.

Le 2 septembre au matin, Paris et la cour retentissaient du bruit de l'embuscade tendue la veille à Mazarin entre le Louvre et l'hôtel de Clèves. Les cinq conspirateurs qui, avec Beaufort, y avaient mis la main, à savoir le comte de Beaupuis, Alexandre et Henri de Campion, Brillet et Lié, avaient pris la fuite et s'étaient mis en sûreté. Beaufort et Mme de Chevreuse ne pouvaient les imiter; fuir, pour eux, c'eût été se dénoncer eux-mêmes. L'intrépide duchesse n'avait donc pas hésité à paraître à la cour, et elle était auprès de la reine dans la soirée, avec une autre personne, étrangère à ces trames ténébreuses et même incapable d'y ajouter foi, une bien différente ennemie de Mazarin, la pieuse et noble Mme de Hautefort. Pour le duc, insouciant et brave, il était allé le matin à la chasse, et à son retour il alla, selon sa coutume, présenter ses hommages à la reine. En entrant au Louvre, il rencontra sa mère, Mme de Vendôme, et sa sœur, la duchesse de Nemours, qui avaient tout le jour accompagné

la reine et remarqué son émotion. Elles firent tout ce qu'elles purent pour l'empêcher de monter, et le conjurèrent de s'éloigner quelque temps. Lui, sans se troubler, leur répondit comme autrefois le duc de Guise : on n'oserait, et il entra chez la reine. Il la trouva dans son grand cabinet, qui le reçut de la meilleure grâce du monde et lui fit toute sorte de questions sur sa chasse, « comme si, dit Mme de Motteville, elle n'avoit eu que cette pensée dans l'esprit. Le cardinal étant arrivé sur cette douceur, la reine se leva et lui dit de la suivre. Il parut qu'elle vouloit aller tenir conseil dans sa chambre. Elle y passa suivie seulement de son ministre. En même temps le duc de Beaufort, voulant sortir, trouva Guitaut, capitaine des gardes, qui l'arrêta et lui fit commandement de le suivre au nom du roi et de la reine. Le prince, sans s'étonner, après l'avoir considéré fixement, lui dit : Oui, je le veux; mais cela, je l'avoue, est assez étrange. Puis, se tournant du côté de Mmes de Chevreuse et de Hautefort, qui étoient là et causoient ensemble, il leur dit : Mesdames, vous voyez, la reine me fait arrêter. Le lendemain, continue Mme de Motteville, pendant qu'on peignoit la reine, elle nous fit l'honneur de nous dire, à deux de ses femmes et à moi, que deux ou trois jours auparavant, étant allée se promener à Vincennes, où M. de Chavigny lui avoit donné une magnifique collation, elle avoit vu le duc de Beaufort fort enjoué, et qu'alors il lui vint dans l'esprit de le plaindre, disant en elle-même : *Hélas ! ce pauvre garçon dans trois jours sera peut-être ici, où il ne rira pas.* Et la demoiselle Filandre, première femme de chambre, me jura que la reine pleura ce soir-là en se couchant. » La bonne dame d'honneur, toujours attentive à taire ou à nier ce qui pourrait nuire à sa maîtresse, et à relever ce qui lui est favorable, se complaît ici à célébrer sa douceur et son humanité. Nous voyons surtout dans la conduite d'Anne d'Autriche une dissimulation merveilleuse, comme Mme de Motteville ne peut s'empêcher de le remarquer : il est évident que tout était concerté d'avance entre la reine et Mazarin, et si les larmes qu'elle répandit en cette circonstance montrent ce qu'il lui en coûta de faire mettre en prison un ancien ami, elles prouvent aussi, et encore bien plus, à quel point l'ami nouveau lui devait être cher pour en avoir obtenu un tel sacrifice.

Le lendemain matin, le duc de Beaufort fut conduit à ce même château de Vincennes où, quelques jours auparavant, il avait été se promener et faire collation avec la reine. Le peuple de Paris, toujours ami des résolutions hardies quand elles réussissent, ne s'émut nullement de la disgrâce de celui qu'un jour il devait adorer, et en voyant passer sur le chemin de Vincennes le futur roi des faubourgs et des halles, il avait applaudi, à ce qu'assure Mazarin, et s'était écrié avec joie : « Voilà celui qui voulait troubler notre repos ! »

Les plus dangereux des Importans reçurent l'ordre de s'éloigner de Paris. Montrésor, Béthune, Saint-Ybar, Varicarville et quelques autres furent confinés en province sous une exacte surveillance, ou même quittèrent la France. On commanda aux Vendôme de se retirer à Anet, et le château d'Anet étant bientôt devenu ce qu'avait été à Paris l'hôtel de Vendôme, l'asile des conspirateurs, Mazarin les réclama du duc César, qui se garda bien de les livrer. Le cardinal fut presque réduit à assiéger en règle le château. Il menaça d'y pénétrer de vive force pour y saisir les complices de Beaufort; ne supportant pas ce scandale d'un prince qui bravait impunément la justice et les lois, il songeait à en avoir raison, et il allait prendre une résolution énergique, quand le duc de Vendôme se décida lui-même à quitter la France, et s'en alla en Italie attendre la chute de Mazarin, comme autrefois il avait attendu en Angleterre celle de Richelieu.

L'arrestation de Beaufort, la dispersion de ses complices, de ses amis, de sa famille, était la première, l'indispensable mesure que devait prendre Mazarin pour faire face au danger le plus pressant. Mais que lui eût-il servi de frapper le bras s'il eût laissé subsister la tête, si Mme de Chevreuse était restée là, toujours empressée à entourer la reine de soins et d'hommages, assidue à la cour, retenant ainsi et ménageant les dernières apparences de son ancienne faveur pour soutenir et encourager dans l'ombre les mécontens, leur souffler son audace, et susciter de nouveaux complots? Elle avait encore dans sa main les fils mal rompus de la conspiration, et à côté d'elle était un homme trop expérimenté pour se laisser compromettre en de pareilles menées, mais tout prêt à en profiter, et que Mme de Chevreuse s'était appliquée à faire paraître à la reine, à la France et à l'Europe, comme très capable de conduire les affaires. Mazarin n'hésita donc pas, et le lendemain même de l'arrestation de Beaufort, le 3 septembre, Châteauneuf était invité à venir saluer la reine, et à se rendre ensuite dans son gouvernement de Touraine. L'ancien garde des sceaux de Richelieu trouva que c'était déjà quelque chose d'être sorti ouvertement de disgrâce, d'avoir repris le rang éminent qu'il avait jadis occupé dans les ordres du roi et le gouvernement d'une grande province. Son ambition allait bien plus haut; il la garda et l'ajourna, obéit à la reine, se ménagea habilement avec elle, et se maintint fort bien avec son ministre, en attendant qu'il le pût remplacer. Il attendit longtemps encore, mais enfin il ne mourut pas sans avoir revu, un moment du moins, le pouvoir qu'un amour insensé lui avait fait perdre, et qu'une amitié fidèle et infatigable lui rendit (1).

(1) Châteauneuf eut les sceaux en mars 1650, quand Mazarin s'exila lui-même, jusqu'en avril 1651. Il mourut en 1653, âgé de soixante-treize ans. On voyait autrefois son

Mme de Chevreuse n'eut pas la sagesse de Châteauneuf. Elle ne sut pas faire bonne mine à mauvais jeu, ou elle était trop engagée pour quitter si tôt la partie. La Châtre, qui était un de ses amis les plus particuliers et qui la voyait tous les jours, raconte que le soir même où Beaufort fut arrêté au Louvre, « sa majesté lui dit qu'elle la croyoit innocente des desseins du prisonnier, mais que néanmoins elle jugeoit à propos que sans éclat elle se retirât à Dampierre, et qu'après y avoir fait quelque séjour elle se retirât en Touraine. » Mme de Chevreuse fut bien forcée d'aller à Dampierre; mais là, au lieu de se tenir tranquille, elle remua ciel et terre pour sauver ceux qui s'étaient compromis pour elle. Elle recueillit chez elle Alexandre de Campion (1), et lui fournit l'argent et tout ce qui lui était nécessaire pour se dérober sûrement aux poursuites du cardinal. Intrépide pour elle-même, accoutumée aux tempêtes, elle s'inquiétait par-dessus tout du sort de ses amis, et en sachant plusieurs à Anet elle y envoyait sans cesse. Elle commença même à renouer de nouvelles trames, et trouva moyen de faire parvenir une lettre à la reine. On lui adressait message sur message pour hâter son départ. Elle différait sous divers prétextes. Nous avons vu qu'en allant au-devant d'elle, à son retour de Bruxelles, Montaigu lui avait offert, de la part de la reine et de Mazarin, de lui payer les dettes qu'elle avait contractées pendant tant d'années d'exil; elle avait déjà reçu de grosses sommes; elle ne voulait partir qu'après que la reine aurait accompli toutes ses promesses (2). Elle quitta la cour et Paris la douleur dans l'âme et en frémissant, comme Annibal en quittant l'Italie. Elle sentait que la cour et Paris et l'intérieur de la reine étaient le vrai champ de bataille, et que s'éloigner, c'était abandonner la victoire à l'ennemi. Sa retraite fut un deuil à tout le parti catholique, aux amis de la paix et de l'alliance espagnole, et au contraire une joie publique pour les amis de l'alliance protestante. Le comte d'Estrade vint au Louvre de la part du prince d'Orange, auprès duquel il était accrédité, en remercier officiellement la régente (3).

ombeau dans la cathédrale de Bourges; il ne reste plus aujourd'hui que sa statue en marbre, avec celle de son père Claude de l'Aubespine et de sa mère Marie de La Châtre, de la main de Philippe de Buister.

(1) *Recueil*, etc., p. 133 : « Je ne pouvais désirer une plus grande consolation dans mes malheurs que la permission que vous me donnez d'aller à Dampierre; la crainte que vous me témoignez avoir qu'on me surprenne sur les chemins est très obligeante, mais je prendrai si bien garde à moi que ce malheur ne m'arrivera pas. Je ne marcherai point de jour, et les nuits sont si obscures que je ne serai vu de personne. »

(2) IIIe et IVe carnets; *Mémoires* de La Châtre, et le *Journal d'Olivier d'Ormesson*, sous la date du 19 septembre.

(3) Archives des affaires étrangères, France, t. CV, lettre de Gaudin à Servien, du 31 octobre 1643.

Mme de Chevreuse se rendit à sa terre du Verger, entre Tours et Angers. La profonde solitude qui se fit autour d'elle lui rendit plus amer le sentiment de sa défaite. Elle rencontra Montrésor, qui s'était aussi retiré en Touraine, et elle eut avec lui quelques entrevues. Elle écrivit à Paris au duc de Guise pour savoir s'il était vrai qu'il désapprouvât sa conduite et tenter sa chevalerie. Elle correspondait avec sa belle-mère, Mme de Montbazon, reléguée à Rochefort, et les deux exilées s'excitaient l'une l'autre à tout entreprendre pour renverser leur ennemi commun. Vaincue au dedans, Mme de Chevreuse reporta toutes ses espérances du côté de l'étranger. Elle ranima les intelligences qu'elle n'avait jamais cessé d'entretenir avec l'Angleterre, l'Espagne et les Pays-Bas. Son principal appui, le centre et l'intermédiaire de ses intrigues, était lord Gorin, ambassadeur d'Angleterre auprès de la cour de France, qui, comme son maître et surtout comme sa maîtresse, appartenait au parti espagnol. Craft, le gentilhomme anglais que nous avons presque toujours rencontré à la suite de Mme de Chevreuse, s'agitait bruyamment pour elle, comme le chevalier de Jars intriguait sourdement pour Châteauneuf. Sous le manteau de l'ambassade d'Angleterre, une vaste correspondance s'était établie entre Mme de Chevreuse, Vendôme, Bouillon et tous les mécontens. Mazarin connaissait et surveillait toutes ces manœuvres. Au milieu de 1644, il fit saisir à Paris le contrôleur de la maison de Mme de Chevreuse, et même quelque temps après son médecin, dans le carrosse même de sa fille. La duchesse se plaignit vivement d'un tel procédé dans une lettre qu'elle trouva le secret de faire arriver jusqu'à la reine. Elle prétend qu'on fit descendre Mlle de Chevreuse de voiture, « deux archers lui tenant le pistolet à la gorge, et criant sans cesse : tue, tue, et autant aux femmes qui étoient avec elle (1). » Elle ne manque pas de protester de son innocence et d'en appeler de l'inimitié de Mazarin à la justice d'Anne d'Autriche; mais le médecin qu'on avait arrêté, conduit à la Bastille, fit des aveux qui mirent sur la trace de choses fort graves, et un exempt des gardes du roi alla porter à Mme de Chevreuse l'ordre de se retirer à Angoulême : l'exempt était même chargé de l'y conduire. Il y avait à Angoulême un château-fort servant de prison d'état, où son ami Châteauneuf avait été détenu pour elle pendant dix années. Ce souvenir, toujours présent à l'imagination de Mme de Chevreuse, l'épouvanta; elle craignit que ce ne fût la retraite où on la voulait mener, et, préférant toutes les extrémités à la prison, elle se décida à se rengager dans les aventures qu'elle avait affrontées en 1637, et à reprendre pour la troisième fois le chemin de l'exil.

(1) Lettre inédite de Mme de Chevreuse à la reine, de Tours, 20 novembre 1644.

VI.

Mais combien les circonstances étaient changées autour d'elle, et qu'elle-même était changée ! Sa première sortie de France, en 1626, avait été un continuel triomphe : jeune, belle, partout adorée, elle n'avait quitté la ville de Nancy et le duc de Lorraine, à jamais soumis à l'empire de ses charmes, que pour revenir à Paris troubler le cœur de Richelieu. En 1637, sa fuite en Espagne lui avait été déjà une épreuve plus sévère; il lui avait fallu traverser déguisée toute la France, braver plus d'un péril, endurer bien des souffrances, pour trouver au bout de tout cela cinq longues années d'agitations impuissantes. Du moins elle était encore soutenue par la jeunesse et par le sentiment de cette beauté irrésistible qui lui faisait en tout lieu des serviteurs, jusque sur les trônes. Elle avait foi aussi dans l'amitié de la reine, et elle comptait bien qu'un jour cette amitié lui paierait le prix de tous ses dévouemens. Maintenant l'âge commençait à se faire sentir; sa beauté, penchant vers son déclin, ne lui promettait plus que de rares conquêtes. Elle comprenait qu'en perdant le cœur de la reine, elle avait perdu la plus grande partie de son prestige en France et en Europe. La fuite du duc de Vendôme, que celle du duc de Bouillon allait bientôt suivre, laissait les Importans sans aucun chef considérable. Elle avait reconnu que Mazarin était un ennemi tout aussi habile et tout aussi redoutable que Richelieu. La victoire semblait d'intelligence avec lui; le propre frère de Bouillon, Turenne, sollicitait l'honneur de le servir, et le duc d'Enghien lui gagnait bataille sur bataille. Elle savait aussi que le cardinal avait entre les mains de quoi la faire condamner et la tenir enfermée toute sa vie. Quand tout l'abandonnait, cette femme extraordinaire ne s'abandonna point. Dès que l'exempt Riquetti lui eut signifié l'ordre dont il était porteur, elle prit son parti avec sa promptitude accoutumée, et accompagnée de sa fille Charlotte, qui était venue la joindre et ne voulut pas la quitter, elle gagna par des chemins de traverse les bocages de la Vendée et les solitudes de la Bretagne, et elle vint, à quelques lieues de Saint-Malo, demander un asile au marquis de Coetquen. Le noble et généreux Breton lui donna l'hospitalité qu'il devait à une femme et au malheur. Elle n'en abusa point, et après avoir déposé ses pierreries entre ses mains, comme autrefois entre celles de La Rochefoucaud, elle s'embarqua avec sa fille, au cœur de l'hiver, à Saint-Malo, sur un petit bâtiment qui devait la conduire à Darmouth, en Angleterre, d'où elle comptait passer à Dunkerque et en Flandre; mais des navires de guerre du parti du parlement croisaient dans ces parages : ils

rencontrèrent et prirent la misérable barque et la menèrent à l'île de Wight. Là Mme de Chevreuse fut reconnue, et comme on la savait l'amie de la reine d'Angleterre, les parlementaires n'étaient pas éloignés de lui faire un assez mauvais traitement et de la livrer à Mazarin. Heureusement elle rencontra comme gouverneur à l'île de Wight le comte de Pembrock, qu'elle avait autrefois connu. Elle s'adressa à sa courtoisie (1), et, grâce à son intervention, elle obtint à grand'peine des passeports (2) qui lui permirent de gagner Dunkerque et de là les Pays-Bas espagnols.

Elle s'établit quelque temps à Liége, s'appliquant à maintenir et à resserrer de plus en plus entre le duc de Lorraine, l'Autriche et l'Espagne, une alliance qui était la dernière ressource des Importans et le dernier fondement de son propre crédit. Cependant Mazarin avait repris tous les desseins de Richelieu, et comme lui il s'efforçait de détacher le duc de Lorraine de ses deux alliés. Le duc était alors éperduement épris de la belle Béatrix de Cusance, princesse de Cantecroix. Mazarin travailla à gagner la dame, et il proposa à l'ambitieux et entreprenant Charles IV de rompre avec l'Espagne et d'entrer en Franche-Comté avec le secours de la France, lui promettant de lui laisser tout ce qu'il aurait conquis. Il parvint à mettre dans ses intérêts la sœur même du duc Charles, l'ancienne maîtresse de Puylaurens, la princesse de Phalzbourg, alors bien déchue, et qui lui rendait un compte secret et fidèle de tout ce qui se passait autour de son frère. Mazarin lui demandait surtout de le tenir au courant des moindres mouvemens de Mme de Chevreuse; il savait qu'elle était en correspondance avec le duc de Bouillon, qu'elle disposait du général impérial Piccolomini par son amie Mme de Strozzi, et même qu'elle avait gardé tout son crédit sur le duc de Lorraine, malgré les charmes de la belle Béatrix. A l'aide de la princesse de Phalzbourg, il suit toutes ses démarches, et lui dispute pied à pied l'incertain Charles IV, quelquefois vainqueur, fort souvent battu dans cette lutte mystérieuse (3).

L'avantage demeura à Mme de Chevreuse. Son ascendant sur

(1) Archives des affaires étrangères, FRANCE, t. CVI, p. 162. Lettre de Mme de Chevreuse à M. le comte de Pembroc, de l'île d'Ouit, du 29 avril 1645.

(2) Archives des affaires étrangères, t. CIX, Gaudin à Servien, 20 mai 1645 : « L'on écrit d'Angleterre que Mme de Chevreuse est encore à l'île de Wick, que messieurs du parlement ne lui ont voulu bailler navire ni passeport pour passer à Dunkerque, etc. » — Bibliothèque Mazarine, lettres françaises de Mazarin, folio 415, 22 juillet 1645 : « On peut juger, dit Mazarin, si on a une grande haine pour Mme de Chevreuse, puisque, lorsqu'elle étoit au pouvoir des parlementaires d'Angleterre, ils ont offert de la remettre entre nos mains, et on ne s'en est pas soucié. »

(3) Bibliothèque Mazarine, lettres françaises de Mazarin à Mme la princesse de Phalzbourg.

Charles IV, né de l'amour, mais lui survivant, et plus fort que toutes les nouvelles amours de ce prince inconstant, le retint au service de l'Espagne, et fit échouer les projets de Mazarin. Peu à peu elle redevint l'âme de toutes les intrigues ourdies contre le gouvernement français. Elle ne le combattait pas seulement au dehors; elle lui suscitait au dedans des difficultés sans cesse renaissantes. Entourée de quelques émigrés ardens et opiniâtres, entre autres du comte de Saint-Ybar, un des hommes les plus résolus du parti, elle soutenait en France les restes des Importans, et partout attisait le feu de la sédition. Passionnée et maîtresse d'elle-même, elle gardait un front serein au milieu des orages, en même temps qu'elle déployait une activité infatigable pour surprendre les côtés faibles de l'ennemi. Se servant également du parti protestant et du parti catholique, tantôt elle méditait une révolte en Languedoc, ou un débarquement en Bretagne; tantôt, au moindre symptôme de mécontentement que laissait échapper quelque personnage considérable, elle travaillait à l'enlever à Mazarin. En 1647, son œil perçant discerna au sein même du congrès de Munster des signes de mésintelligence entre l'ambassadeur français, le duc de Longueville, et le premier ministre, qui en effet ne s'entendaient guère, et elle a la triste gloire d'avoir dès lors fondé de trop justes espérances sur l'ambition mal réglée et l'humeur mobile du duc d'Enghien, tout récemment devenu prince de Condé (1).

Le temps fait un pas, la fronde éclate; l'ardente duchesse s'élance de nouveau de Bruxelles en 1649, et vient apporter à ses amis l'appui de l'Espagne et de son expérience. Elle avait près de cinquante ans. Les années et les chagrins avaient triomphé de sa beauté, mais elle était encore pleine d'agrémens, et son ferme coup d'œil, sa décision, son audace, son génie étaient entiers. Elle avait trouvé un dernier ami dans le marquis de Laigues, capitaine des gardes du duc d'Orléans, homme d'esprit et de résolution, qu'elle aima jusqu'à la fin, et qu'après la mort de M. de Chevreuse, en 1657, elle unit peut-être

(1) Bibliothèque Mazarine, lettres françaises de Mazarin, lettre du 28 septembre 1645 à l'abbé de La Rivière, folio 453. — Mais une pièce de la dernière importance et qui jette un grand jour sur toutes les intrigues de Mme de Chevreuse en 1646 et 1647, et aussi sur l'état des esprits en France à la veille de la fronde, et sur l'ambition inquiète qui avait pénétré dans la maison de Condé, c'est un mémoire d'un agent espagnol, que nous avons déjà rencontré dans l'affaire du comte de Soissons, l'abbé de Mercy, mémoire adressé au gouvernement des Pays-Bas, et où l'abbé de Mercy montre tout ce que pourraient contre Mazarin Saint-Ybar et surtout Mme de Chevreuse, s'ils étaient mieux soutenus. Cette pièce est intitulée : *Mémoire sur ce qui s'est négocié et traité au voyage de l'abbé de Mercy en Hollande entre lui, le comte de Saint-Ybar et madame la duchesse de Chevreuse.* La pièce est datée du 27 septembre 1647, et signée P. Ernest de Mercy. Elle fait partie des papiers de la secrétairerie d'état espagnole qui se trouvent dans les archives générales du royaume de Belgique à Bruxelles; nous en devons la communication à l'obligeance du savant archiviste, M. Gachard.

à sa destinée par un de ces mariages de conscience alors assez à la mode. On n'attend point que nous la suivions pas à pas et nous engagions nous-même dans le dédale des intrigues de la fronde. Disons seulement qu'elle y joua un des premiers rôles. Attachée au fond du parti et à ses intérêts essentiels, elle le conduisit à travers tous les écueils avec une adresse et une vigueur incomparables. Après s'être si longtemps appuyée sur l'Espagne, elle sut s'en séparer à propos. Elle garda une grande influence sur le duc de Lorraine, et il n'est pas difficile de reconnaître sa main cachée derrière les mouvemens divers et souvent contraires de Charles IV. Elle a pris la principale part aux trois grandes résolutions qui expriment et résument l'histoire entière de la fronde depuis la guerre de Paris : en 1650, elle fut d'avis de préférer Mazarin à Condé, et elle osa conseiller de mettre la main sur le vainqueur de Rocroy et de Lens; en 1651, un moment d'incertitude de Mazarin, qui faillit se perdre dans ses propres finesses et dans une conduite trop compliquée, un grand intérêt, l'espoir fondé de marier sa fille Charlotte avec le prince de Conti, la ramenèrent à Condé, et de là la délivrance des princes; en 1652, les fautes accumulées de Condé la rendirent pour toujours à la reine et à Mazarin. Elle n'eut pas la folie de Retz, d'imaginer un tiers parti en temps de révolution et de rêver un gouvernement entre Condé et Mazarin, sans autre fondement qu'un parlement fatigué et l'incertain duc d'Orléans. Son instinct politique lui fit comprendre qu'après tant d'agitations un pouvoir solide et durable était le plus grand besoin de la France. Mazarin, qui, comme Richelieu, ne l'avait jamais combattue qu'à regret, rechercha et fut souvent très heureux de suivre ses conseils (1). Elle passa hautement du côté de la royauté; elle la servit, et elle s'en servit à son tour. Elle obtint aisément tout ce qu'elle voulut pour elle et pour les siens; elle parvint au comble du crédit et de la considération, et, ainsi que ses deux illustres émules, Mme de Longueville et la princesse Palatine, elle acheva dans une paix profonde une des carrières les plus agitées du XVIIe siècle.

On dit qu'elle aussi, sur la fin de ses jours, elle ressentit l'impression de la grâce, et tourna vers le ciel ses yeux fatigués de la mobilité des choses de la terre. Successivement elle avait vu tomber autour d'elle tout ce qu'elle avait aimé et haï, Richelieu et Mazarin, Louis XIII et Anne d'Autriche, la reine d'Angleterre et sa fille l'aimable Henriette, Châteauneuf et le duc de Lorraine. Sa fille bien-aimée s'était éteinte entre ses bras au milieu de la fronde. Celui qui le premier l'avait détournée du devoir, le beau et frivole Holland,

(1) Voyez à la Bibliothèque Nationale, fonds Gaignière, n° 2799, un recueil inédit de lettres autographes et chiffrées de Mazarin à l'abbé Fouquet, le frère du futur surintendant, où Mazarin demande sans cesse l'opinion et les bons offices de Mme de Chevreuse.

était monté sur l'échafaud de Charles Ier, et son dernier ami, bien plus jeune qu'elle, le marquis de Laigues, l'avait précédée dans la tombe. Elle reconnut qu'elle avait donné son âme à des chimères, et, se voulant mortifier dans le sentiment même qui l'avait perdue, l'altière duchesse devint la plus humble des femmes; elle renonça à toute grandeur; elle quitta son magnifique hôtel du faubourg Saint-Germain, bâti par Le Muet, et se retira à la campagne, non pas à Dampierre, qui lui eût trop rappelé les jours brillans de sa vie passée, mais dans une modeste maison, à Gagny, près de Chelles. C'est là qu'elle attendit sa dernière heure, loin des regards du monde, et qu'elle mourut sans bruit, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, la même année que le cardinal de Retz et Mme de Longueville. Elle ne voulut ni solennelles funérailles ni oraison funèbre. Elle défendit qu'on lui donnât aucun des titres qu'elle avait appris à mépriser. Elle souhaita être obscurément enterrée dans la petite et vieille église de Gagny. Là, dans l'aile méridionale, près la chapelle de la Vierge, une main fidèle et ignorée a mis sur un marbre noir cette épitaphe (1) :

« Cy gist Marie de Rohan, duchesse de Chevreuse, fille d'Hercule de Rohan, duc de Montbazon. Elle avait épousé en premières noces Charles d'Albert, duc de Luynes, pair et connestable de France, et en secondes noces Claude de Lorraine, duc de Chevreuse. L'humilité ayant fait mourir dans son cœur toute la grandeur du siècle, elle défendit que l'on fît revivre à sa mort la moindre marque de cette grandeur, qu'elle voulut achever d'ensevelir sous la simplicité de cette tombe, ayant ordonné qu'on l'enterrât dans la paroisse de Gagny, où elle est morte à l'âge de soixante-dix-neuf ans, le 12 aoust 1679. »

V. Cousin.

(1) L'abbé Le Beuf, *Histoire du Diocèse de Paris*, t. VI, p. 133, etc.

HISTOIRES POÉTIQUES

I.

LE TALISMAN.

Du fleuve, en approchant, m'arrivaient les murmures,
La senteur s'exhalait des taillis frais et verts,
Un couple de ramiers chantait sous les ramures :

Bonheurs de mon printemps, après bien des hivers,
Je vais vous ressaisir ! Pensers des saisons mûres,
Fuyez ! Aux purs instincts, mes sens, soyez ouverts ! —

Et j'arrive, et, penché sur le cristal de l'onde,
J'y lave dans ses flots puisés avec ma main
Mon visage hâlé par le feu du chemin :
Heureux, je vois encor ma chevelure blonde;

Mais, puisqu'il faut quitter cette eau claire et profonde,
Hélas ! pour se mêler au sombre fleuve humain,
J'emporte un caillou blanc tout veiné de carmin :
Pensers du sol natal, guidez-moi par le monde !

(Au Pont-Ker-Lô.)

II.

UN ANCIEN BOURG.

O vetustatis silentis
Obsoleta oblivio !
(PRUDENTIUS.)

I.

« Voici le jour venu d'un grand pèlerinage;
Allumez donc un cierge, ô femmes de tout âge,

L'étole d'or est prête, et le saint nous attend;
Triste on va le prier, et l'on revient content. »

Au milieu des transports, des chants de la victoire,
Elles parlaient ainsi; plus d'une en cape noire
Pourtant montrait le deuil d'un père, d'un époux,
Quand, par ce beau matin, un soleil clair et doux,
Je sortis de la ville et côtoyai la rade
Pour visiter au loin une antique peuplade.
Contemporains de tout, les yeux sur l'avenir,
Des gloires du passé gardons le souvenir;
Dans notre humilité suivons un grand exemple :
L'Esprit universel n'a rien qu'il ne contemple.

II.

Bientôt, avec son fils aux longs cheveux dorés,
M'apparut un vieillard, et tous deux par les prés
Cueillaient des fleurs, du jonc, des feuilles de molène.
L'enfant avait déjà sa robe toute pleine :
Attendri, j'observai le vieillard et l'enfant,
Puis à leur bonheur pur je m'éloignai rêvant.

Le pays est ouvert par cent routes nouvelles.
A la voix des savans, les pioches et les pelles
Ont comblé les vallons, abaissé les coteaux.
Il n'est plus de grands parcs autour des grands châteaux,
Pour que le commerçant, d'un air de gloriole,
Sur les chemins unis roule en sa carriole :
Le siècle l'a voulu... Nous, par ce chemin creux,
Garni de chèvrefeuille et de chênes ombreux,
Plus fidèle au passé, conduisons notre rêve
Vers ce bourg dont la flèche à l'horizon s'élève.

O pays illustré par nos saints et nos rois!
Les souvenirs pieux et les sombres effrois
Ici volent dans l'air, et mille chants sauvages
Répondent aux clameurs s'élevant des rivages.
Naguère, quand j'allais dans ces âpres cantons,
Humble Homère, cherchant la trace des Bretons,
Vers le cap, arrêtant mon cheval par la bride,
Un pêcheur s'avança pour me servir de guide :
Il courut devant moi; le terrain lisse et sec,

Percé de rochers blancs, montait jusques au Bec (1);
Tout était dépouillé, désolé, sans culture;
La terreur me gagna, je pressai ma monture,
Et penché sur son cou, la heurtant du talon,
J'arrivai hors d'haleine au Rocher-de-Gralon,
Et je vis d'un coup d'œil la mer rouge de flammes,
L'île de Sein, l'Enfer, et puis la Baie-des-Ames :
Là j'écoutai longtemps le lourd balancement
Des vagues qui grondaient encore en se calmant...
Enfin l'ombre du soir descendit sur les pierres,
Et seul je m'en revins, murmurant des prières.

III.

Mais toi, dans le passé fier de ton mouvement,
Sur tes places, vieux bourg, quel abandonnement!
Partout des seuils branlans, de croulantes murailles,
Des pignons lézardés où pendent des broussailles,
Des enfans affamés errant sur le chemin,
Et de pauvres perclus qui vous tendent la main.
Et l'église, de loin si charmante! ô scandales!
Il semble que les morts ont soulevé leurs dalles.
Le pied va se heurtant aux pierres des tombeaux.
Les bannières des saints ne sont plus que lambeaux.
L'autel pauvre est sans nappe, ou, veuf, n'a plus de sainte;
On voit aux murs verdis le salpêtre qui suinte.
Seul, bienheureux Davi, fils de sainte Nona,
Le bon peuple jamais, toi, ne t'abandonna,
Tu rayonnes encor, dans ta niche parée,
Sous la chappe d'argent et la mitre dorée,
Et voici qu'à cette heure, humble et doux immortel,
Un voyageur qui chante est devant ton autel...

IV.

Or le vieillard, guidant l'enfant à tête blonde
Qu'une charge de fleurs et de feuillage inonde,
Me dit : « Je viens aussi vers le patron du lieu,
(Et sa voix par respect pour la maison de Dieu
Lentement s'abaissa); mais vous dans cette église!
Vous dans cette tribu qu'aujourd'hui l'on méprise!

(1) Le Bec-du-Râz ou du Détroit devant l'île druidique de Sein.

Un homme de la ville en ce bourg isolé,
D'où plus d'un malheureux, hélas ! s'est exilé !
Pourtant son nom brillait dans nos vieilles histoires,
Il avait ses *pardons*, ses marchés et ses foires;
Mais on nous a tout pris, et le chemin nouveau
Fera de ces débris un immense tombeau.
Je puis ainsi pleurer dans toute ma tristesse,
Moi qui dès mon enfance ici servais la messe,
Quand devant nos autels je rencontre un seigneur
Qui, des grands souvenirs épris, leur rend honneur.
Ah ! cet ange qui suit par la main son vieux père
Sait que dans l'avenir par lui du moins j'espère!
Mais malheur aux ingrats, honte à ces oublieux
Qui foulent sous leurs pieds les os de leurs aïeux !
Le plus humble grandit s'il comprend la noblesse,
Celui qui jeune encor sait aimer la vieillesse
Conserve son cœur jeune, et vieux il se verra
Vénéré par les fils de ceux qu'il vénéra ! »

Du brave sacristain la voix toujours plus forte
Jusqu'aux voûtes montait, lorsque la grande porte,
S'ouvrant, me laissa voir (scène présente encor !)
Des femmes qui portaient un long ornement d'or,
Une étole splendide, où ces femmes, ces filles
Avaient tout un hiver émoussé leurs aiguilles
Pour le saint protecteur qui de là, dans un coin,
Peut bénir les vaillans qui combattent au loin,
Sur tes bords, ô Crimée ! oui, leurs fils et leurs pères,
Leurs amans. Et les sœurs n'oubliaient pas les frères.
Le cortége, fêté par la cloche, avança.
Lorsque la plus âgée au cou du saint passa
L'étole d'or, l'enfant répandit ses corbeilles,
Et ses petites mains, plus que les fleurs vermeilles,
— Ainsi Jésus enfant travaillait de tout cœur, —
Sur la nef, les tombeaux et le pavé du chœur,
Semèrent les bleuets, les fraîches églantines,
Les glaïeuls nés aux voix des ondes argentines :
Des guirlandes de buis tenaient comme lié
Le saint toujours vivant de ce bourg oublié.

III.

LA VIE.

A LOUISE.....

Un bel ange gardien penché vers son berceau,
Quand ses yeux étonnés s'ouvrirent à la vie,
Et que sa mère en pleurs la contemplait ravie,

Invisible, la prit sous le léger cerceau,
L'instruisant d'une voix mystérieuse et tendre,
Et l'ange au doux parler, l'enfant semblait l'entendre :

— « Au jardin de l'aïeule égayé du zéphir,
Où les jeunes oiseaux vont essayer leurs ailes,
Parmi les blancs jasmins enlacés aux tonnelles,
Fleur humaine, tu dois t'élever et *fleurir*.

Savoure le printemps!... Résignée à *mûrir*,
Amasse dans ton sein les graines maternelles;
Enfin, pour refleurir aux sphères éternelles,
Lis d'or, cueilli par Dieu, sur son cœur viens *mourir*. »

IV.

LA SIRÈNE.

A L'AMIRAL LAGUERRE.

Robert, ancien marin retiré dans les terres,
Vieillit entre sa bru, son fils et leurs enfans;
Mais parfois un ennui ride ses traits austères,
Et seul, les bras croisés, il erre à travers champs.

Quel grain de mer lointain, quel souffle du rivage
Viennent troubler son front, mettre son âme en feu?
Or, un matin, armé du bâton de voyage,
A sa jeune famille il dit un brusque adieu.

Les larges pantalons, la ceinture de laine,
La veste molle et chaude, il a tout revêtu;
La bouteille d'osier pend, jusqu'au bouchon pleine,
Sur sa chemise bleue au collet rabattu.

Il baise des enfans la chevelure blonde
Et part, mais si léger, son regard est si doux!

On dirait un novice allant au Nouveau-Monde,
Un amoureux courant au premier rendez-vous.

Aux chapeaux qui parfois se levaient sur sa route
A peine répondait son chapeau goudronné :
— « Comme vous passez fier! Une dame sans doute
Vous attend au manoir, jeune homme fortuné! » —

« Ils l'ont dit : je vais voir ma maîtresse, ma dame,
La fée à qui j'offris dès quinze ans mes amours,
La sirène aux yeux verts qui chante dans mon âme!... »
Et le fier matelot marchait, marchait toujours.

Aux murs de Lorient il arrive, il salue
La gracieuse tour svelte comme un fuseau;
Coudoyé des marins à chaque coin de rue,
Il lit sur leur ruban le nom de leur vaisseau.

Son cœur est plein de joie et ses yeux sont en larmes;
L'air salin de la mer ravive son vieux sang;
Le voici dans le port, et, sur la Place-d'Armes,
Le bruit des artilleurs l'arrête frémissant.

Passent des officiers aux brillans uniformes.
Plus loin c'est l'arsenal avec ses noirs canons,
Et les boulets ramés et les bombes énormes,
Mille engins dont la mort aime et connaît les noms.

Les marteaux des calfats enfonçant leurs étoupes
L'attirent, et poussant gardiens et matelots,
Par-dessus les pontons, les radeaux, les chaloupes,
Il approche, il revoit la merveille des flots.

— « Oh! qu'elle est belle encore à partir toute prête,
Celle qui m'emporta jeune homme sur ses flancs!
Celle à qui je reviens dans mes habits de fête,
Comme elle est jeune et belle!... Et j'ai des cheveux blancs!

Qu'elle fut bien nommée! hélas! un nom de fée!
Un nom d'enchanteresse! Elle vous jette un sort :
Voilà toute autre flamme en vous-même étouffée,
Vous êtes son esclave à la vie, à la mort. »

Et leste et vigoureux, malgré sa barbe blanche,
A l'échelle de corde il montait triomphant,
Puis, touchant la mâture, embrassant chaque planche,
A genoux le vieillard pleurait comme un enfant.

Mais l'ancre vient à bord : Robert une seconde
Dans son cœur hésita; pourtant il lui fallait
Une dernière fois faire le tour du monde!
Et la Sirène au loin s'en allait, s'en allait...

Toujours habitez-vous dans la mer, ô Sirène?
Ah! comme les marins, partout dans l'univers
Chacun trouve, amoureux, l'idéal qui l'entraîne,
Et que jusqu'à la tombe il suit les bras ouverts.

V.

MARIE.

Cueillant des lucets noirs (1) pour cette brune enfant,
J'errais un jour d'été sous la forêt ombreuse,
Comme elle enfant joueur, mais près d'elle rêvant :

Sur la mousse et les fleurs et sur l'herbe nombreuse,
Quand ses pieds nus laissaient leur trace, bien souvent
Amoureux je passais sur la trace amoureuse;

Un ruisseau descendait vers l'étang de Ker-Rorh:
Son beau front, entouré d'une tresse de laine,
Brilla dans ce miroir, et mes yeux vers la plaine
Suivaient l'onde emportant, joyeuse, mon trésor;

Dans l'air un jeune oiseau lança ses notes d'or,
Sa voix lui répondit claire, argentine et pleine,
Et moi, pour aspirer cette vibrante haleine,
J'accourus... Dans mon cœur, ah! je l'aspire encor!

VI.

LES FONTAINES SACRÉES.

I.

Castell-Linn, en montant vers tes sommets boisés,
Où gisent de nos ducs les murs demi-rasés,
Mes pensers voyageurs me suivent; sur ta pente
Je m'arrête, ébloui du fleuve qui serpente;
Puis, songeant à mon art, à la gloire, au destin,
Je murmure des vers commencés le matin :

(1) Ou airelle, fruit des bois.

« Heureux est le poète errant et militaire
Qui porte en sa giberne une Bible, un Homère!
A la voix du clairon, à la voix du tambour,
Mêlant ses chants guerriers, il va de bourg en bourg;
Ou par-delà les mers et les grandes montagnes,
S'il court chercher l'honneur des lointaines campagnes,
A travers la fumée et le feu du canon,
Deux fois, soldat-poète, il ennoblit son nom! »
Ardent tumulte, heureux qui vous a pu connaître!

Mais un maître nouveau, d'après un ancien maître,
L'a dit, et cheminant sous les arbustes verts,
Par sa prose inspiré, je hasarde ces vers :

« Le poète d'élite et sans veine banale,
Brisant des mots usés l'empreinte triviale,
Le poète sincère et qui se fait aimer,
Tel que je le conçois sans pouvoir l'exprimer :
Ce qu'il faut, avec l'art, pour former ce poète,
C'est un esprit exempt de pensée inquiète,
Sans prévoyance amère et sans amers regrets;
C'est une âme sereine, éprise des forêts,
Et qui peut avec vous, ô muses adorées,
Librement s'abreuver aux fontaines sacrées (1). »

II.

Oh! j'arrive! — Avec vous qu'il fait bon voyager,
Muses! comme le cœur, le pied devient léger.
Quel immense tableau montre cette terrasse!
Hirondelle, on voudrait s'élancer dans l'espace.
O splendide vallon, vers toi je tends les bras!
Mes yeux à t'admirer ne se lasseraient pas.

Mais j'aperçois, filant sur un monceau d'ardoise,
La vieille de l'hospice et qui s'appelle Ambroise :
— « Notre belle rivière, aussi vous l'admirez!
Ceux qui sans perdre haleine ont monté ces degrés,
S'arrêtent comme vous en extase, et moi, vieille,
Je me sens rajeunir devant cette merveille.
Avec mon dos voûté sous mes quatre-vingts ans,
Femme de Châteaulin, rarement j'y descends.

(1) Pour ces vers de Juvénal, lire la belle traduction de M. Villemain dans son rapport à l'Académie Française du 30 août 1855.

Auquel dire à cette heure : Ouvrez-moi votre porte?
Pour tous ces jeunes gens la vieille Ambroise est morte.
Mais mon cœur va d'en haut vers mon pays natal.
J'oublie en le voyant les murs de l'hôpital.
Oh! le sombre séjour pour le corps et pour l'âme!
La vieillesse indigente est-elle donc infâme?
Sur la porte est écrit : Maison de charité,
Mais on fait d'un asile une captivité.
Puis, le jour et la nuit, parmi ces odeurs fades,
Vieux soi-même, ne voir que vieillards et malades,
Des morts! — La bonne mère, avancez votre main,
Et prenez ce denier pour bénir mon chemin. »

III.

Seul, me voilà perdu dans ces vastes ruines,
Colline s'élevant au milieu des collines,
Et de ces murs croulés, du faîte de ces tours,
Mes regards vers le fleuve aimé s'en vont toujours.

Gloire de l'Armorique et de la Domnonée,
Seras-tu de mes vers la seule abandonnée?
Cent fois j'ai dit l'Ellé, l'Isol et le Léta,
Noble Avon, et jamais ma voix ne te chanta (1).

Ton frère cependant a vu naître Shakspeare,
Car la double Bretagne aux mêmes noms s'inspire;
Partout nos deux pays disent les mêmes lieux;
Ils ont la même langue et les mêmes aïeux. —

C'est un soir, dans les bains de notre duchesse Anne,
Que m'apparut ton cours limpide. Une liane
Y trempait sa fleur rose, et ton bruit argentin
Montait d'un sol brillant de paillettes d'étain.

Plus loin, un long canal te reçoit et t'embrasse :
Les saules sur tes bords épanchaient plus de grâce;
Or les libres poissons ont fui, tous d'un seul trait;
Il faut à leur séjour l'ombre de la forêt.

Libre, je fuis comme eux la savante structure,
Barrière que saura renverser la Nature,
Quand, des monts déboisés reprenant son essor,
Elle crîra : Tombez, digues! je règne encor.

(1) L'Avon, fleuve; en français Aulne.

Je la retrouve enfin, ta course aventureuse,
Qui fait la terre grasse et la prairie heureuse :
Salut, roseaux touffus ! toiture des maisons,
Vous recouvrez aussi les timides poissons.

O verdure ! ô fraîcheur ! douceurs virgiliennes !
Ainsi vous embaumez, forêts brésiliennes !
Quand la harpe jetait ses notes de cristal,
Plus d'azur brillait-il aux torrens de Fingal ?

Puis de sveltes clochers, d'antiques monastères ;
Des ports mystérieux enfoncés dans les terres ;
Comme en Grèce, des noms qui sonnent : c'est Argol,
Daoulâz aux frais ruisseaux, Logonna, Rumengol,

Les forts de Ros-Canvel sur les hautes falaises,
Et Plou-Gastell, jardins embaumés par les fraises...
Mais au fleuve élargi la mer ouvre son sein,
Et Brest ouvre à tous deux son immense bassin.

Fleuve, je t'ai chanté : quand l'heure me renvoie,
Mêle à tes flots joyeux l'effluve de ma joie ;
O splendide vallon, je t'ouvre encor les bras ;
Mes yeux à t'admirer ne se lasseraient pas.

IV.

— « Seigneur ! vous de retour ! Comme une sainte image,
Vous m'avez apparu là-haut dans un nuage.
— Vous, mère, à la fraîcheur et si tard vous asseoir !
— Oh ! je ne sors d'ici qu'à la cloche du soir.
A cette heure, voyez, sur le pont de la ville,
D'ouvriers, de bourgeois passe une double file ;
Sur la rampe on s'appuie, on cause... Gens heureux !
Des bandes d'écoliers qui se poussent entr'eux
Accourent. De mon temps, on n'avait pas d'écoles ;
Mais l'ouvrage fini, nous n'allions pas moins folles.
Par ce monde nouveau, car j'ai bon souvenir,
Je reviens au passé, n'ayant plus d'avenir.
Puis, regardez plus loin ! Là-bas, dans la prairie,
— Mes yeux, grâce à Jésus, à la vierge Marie,
Sont aussi clairs et nets, — les robustes faucheurs
Ne peuvent se résoudre à quitter leurs labeurs ;
Le soleil fait briller l'acier d'une faucille ;
Sur la meule est assise une petite fille.

Voyez dans ce chemin un long troupeau de bœufs,
Les poulains et les veaux qui bondissent joyeux;
Comme tout cela vit, s'aime bien et folâtre!...
Oh! dans l'air pur j'entends la voix claire d'un pâtre!
— Ce denier, bonne mère, à vous, à vous encor!
Le peu qu'on donne au pauvre au ciel se change en or. »

V.

Grandes émotions d'une simple journée!
Quel marchand reviendra plus fier de sa tournée!
Où dominait jadis le manoir féodal
Est ouvert, bien que sombre, un pieux hôpital,
Asile du malheur, œuvre réparatrice;
La nature à l'entour, belle consolatrice,
Verse dans la vallée un fleuve gracieux
Qui délecte le cœur et réjouit les yeux;
La vieillesse revit à ces douceurs lointaines...
Muses, je viens de boire à vos saintes fontaines!

VII.

LE HÊTRE.

Enfant, j'ai vu la plante grêle
Pousser dans l'herbe près de moi,
Comme moi souple, et molle, et frêle;

Vers l'âge d'or, où je marchais en roi
Dans nos taillis, l'arbuste de mon âge
Me couronnait de son léger feuillage;

Sur son tertre aujourd'hui, comme un géant fixé,
Il étend glorieux ses grands bras, et sa tête,
Où la brise murmure, où gronde la tempête,
M'appelle, et ses longs bruits me parlent du passé.

Frère, à mon dernier jour, sous ton abri placé,
Mille ans, mon livre en main, je dormirais poète;
Là, je vivrais encore, affinité secrète,
Dans l'arôme et l'air pur où tu serais bercé!

A. Brizeux.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre 1855.

Rien n'est plus singulier véritablement que la situation énigmatique où se trouve placée depuis quelques jours l'Europe, partagée entre l'incertitude d'opérations militaires suspendues par la saison et l'obscurité de négociations dont nul ne met en doute l'existence, sans qu'on puisse en préciser ni les termes, ni le sens, ni la portée. Faut-il croire à la paix? faut-il croire à l'inévitable continuation de la guerre? Cette trêve de l'hiver, qui n'est interrompue que par quelques engagemens de peu d'importance, se transformera-t-elle en une pacification régulière et définitive? Ne serait-elle au contraire qu'une de ces haltes où se forgent des armes nouvelles et se nouent de plus vastes complications? Les vœux et les espérances du continent se tournent évidemment vers la paix; les esprits sensés la désirent digne et sérieuse; les spéculateurs la font et la défont chaque jour dans toutes les bourses de l'Europe pour leur satisfaction ou leurs intérêts du moment; les nouvellistes en publient déjà les préliminaires. Les difficultés cependant ne restent pas moins entières, et si elles ne sont point certainement insolubles, elles sont de nature à tempérer les illusions en laissant apparaître les obstacles que peut avoir à vaincre toute tentative sérieuse de conciliation. Ces difficultés naissent de ce qu'on pourrait appeler la force des choses, de la grandeur des sacrifices accomplis, de l'insuccès même de tant d'efforts de rapprochement restés jusqu'ici infructueux, aussi bien que de la complexité et de la puissance des intérêts engagés dans le conflit actuel. Après tout, aujourd'hui comme en tous les instans, sous quelque forme diplomatique que le problème se pose, il s'agit d'une paix qu'on n'a point sans doute le dessein de rendre gratuitement humiliante pour la Russie, mais qui devra consacrer les garanties à l'abri desquelles l'Occident a acquis le droit de placer sa sécurité et son repos. L'honneur militaire de la Russie reste intact, c'est sa politique qui est en cause. Or cette politique, l'empereur Alexan-

dre est-il dès ce moment résolu à l'abdiquer, et dans quelle mesure le fera-t-il? Se laissera-t-il au contraire entraîner à tenter encore la fortune d'une campagne, avant d'en venir à des concessions peut-être tardives? Voilà toute la question.

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter qu'il n'y ait en ce moment un travail réel en faveur du rétablissement de la paix, travail où chacun a peut-être sa part, et qui a visiblement son principal foyer en Allemagne. On a pu voir, il y a quelques mois déjà, dans le voyage de M. de Beust et de M. von der Pfordten à Paris, comme un symptôme d'une certaine modification dans la politique et les tendances des états secondaires de la confédération germanique. Ces tendances nouvelles n'allaient point, on le conçoit, jusqu'à prendre une attitude fort imposante vis-à-vis de la Russie; elles dénotaient du moins la bonne volonté de ne point s'éloigner de l'Occident, et de peser plutôt à Pétersbourg du poids de conseils tout pacifiques. Aussi a-t-on pu en conclure qu'une démarche sans aucun caractère collectif avait été faite dans ce sens. La Prusse elle-même a dû avoir son tour également. Le cabinet de Berlin ne pouvait avoir la pensée de s'interposer comme médiateur dans une querelle d'où il s'est retiré après avoir publiquement proclamé le droit de la France et de l'Angleterre, mais il pouvait plaider de nouveau pour la conciliation auprès du tsar. L'a-t-il fait par des communications directes ou par l'intermédiaire de son représentant militaire à Pétersbourg, M. de Munster? Peu importe, le symptôme reste toujours, et ce symptôme est le désir de la paix, manifesté une fois de plus. C'est à l'Autriche sans doute que revient la plus grande part de ce mouvement, d'où sont nés tous les bruits d'une pacification prochaine. Liée par un traité dont elle n'a point cessé d'accepter la solidarité morale, si elle en a décliné la solidarité effective, l'Autriche se trouve toujours rattachée aux puissances occidentales; elle a un terrain commun avec celles-ci, et sur ce terrain même elle a pu être conduite à rechercher quelque combinaison nouvelle plus heureuse que les précédentes. Sans qu'il apparaisse encore rien de distinct, sans qu'il y ait surtout de propositions véritables émanées de la Russie ou offertes à son acceptation, on peut, ce nous semble, démêler divers faits dans ce travail, plutôt pressenti que connu : d'abord c'est le sérieux et véhément désir de la paix qui règne au-delà du Rhin, c'est en outre un double effort de l'Autriche pour rattacher les autres états allemands à sa politique, en même temps qu'elle recherche, de concert avec la France et l'Angleterre, les bases d'un accommodement possible, ou du moins d'une tentative de ce genre.

Depuis que cette crise est ouverte, la Russie a l'œil fixé sur l'Allemagne, soit pour se couvrir de son inaction, soit pour la retenir et l'endormir encore aux heures décisives. Il n'est donc point impossible que les vœux manifestés en Allemagne et l'effort de l'Autriche n'aient produit quelque impression à Saint-Pétersbourg. Déjà même, dit-on, au travail qui s'opère au-delà du Rhin dans un sens occidental, la Russie oppose de son côté un travail diplomatique tendant à persuader aux états allemands qu'elle veut la paix, qu'elle est prête à souscrire à des conditions très acceptables pour tous. Qu'on nous permette seulement une double observation. Si l'Allemagne souhaite une prompte pacification non-seulement comme un bien-

fait général pour l'Europe, mais encore pour s'épargner à elle-même le péril de profondes scissions intérieures, pense-t-elle prendre le moyen le plus efficace de faire tomber les armes des mains de la Russie en n'appuyant sa parole d'aucune déclaration sérieuse, d'aucun acte décisif? Lorsque le roi Frédéric-Guillaume prononçait récemment son discours devant le parlement de Berlin, qu'était-ce autre chose qu'une abdication nouvelle de la puissance prussienne, un encouragement à la résistance donné au tsar? L'Autriche elle-même, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'elle ait réduit une fois de plus son armée dans les circonstances actuelles, — l'Autriche croit-elle ajouter une grande autorité à ses interventions et à ses projets diplomatiques? Et d'un autre côté, si la Russie cherche à convaincre les états allemands de ses intentions pacifiques sans même divulguer le secret de ses concessions, n'est-ce point parce que son but principal est d'assoupir les défiances et de désarmer l'Allemagne, sauf à répéter ensuite, comme elle l'a dit déjà, qu'elle l'a sauvée de ses propres divisions? Telle a toujours été la tactique du cabinet de Pétersbourg. Lorsque l'Allemagne s'est émue sérieusement de l'occupation prolongée des principautés et s'est montrée prête à intervenir, la Russie quittait subitement les bords du Danube, et le prince Paskievitch écrivait à l'empereur Nicolas qu'il fallait tout faire pour réduire les états germaniques à la neutralité. Lorsque les quatre points de garantie sont devenus la base d'un traité préparé entre l'Autriche, la France et l'Angleterre, en présence d'une négociation près d'aboutir, la diplomatie russe s'est hâtée d'accepter ces quatre conditions en principe, sauf à les décliner ensuite dans l'application. Que la Russie, quelques souffrances que lui inflige la guerre, brave le danger de la continuation des hostilités et de complications nouvelles qui peuvent lui offrir après tout soit des diversions, soit des occasions d'alliances inattendues, cela se conçoit; mais si ces complications survenaient, la Prusse, l'Autriche, l'Allemagne tout entière seraient les premières à en supporter le poids, et c'est ce qui fait qu'un peu de résolution aujourd'hui servirait mieux leur intérêt véritable, en même temps qu'elle donnerait plus de force, plus de crédit, plus de chances de réalisation à tous ces bruits pacifiques qui sont dans l'air.

Toujours est-il que dans les circonstances actuelles les puissances alliées ont un système de conduite parfaitement simple à suivre : c'est de se montrer prêtes à la paix, si la paix se présente dans des conditions sérieuses et justes, et de se montrer également prêtes à la guerre, si la guerre doit fatalement se poursuivre. Pour la France et l'Angleterre, il n'y a pas seulement à combattre, il y a encore dès ce moment à assurer l'application des principes dont elles ont fait le symbole de leur politique : unique moyen de donner un sens pratique à cette guerre, un caractère définitif à ses résultats. Tandis qu'on discute sur les quatre points de garantie et sur la signification véritable qu'ils doivent avoir, le mieux est de les réaliser. Aussi une conférence à laquelle paraît devoir coopérer l'Autriche va-t-elle se réunir à Constantinople pour s'occuper tout d'abord de la condition des populations chrétiennes de l'Orient. C'est là, il faut bien le dire, un des points les plus graves et les plus épineux de cette terrible question.

Que la guerre cesse ou se prolonge, là réside l'intérêt le plus grand et le

plus universel, l'intérêt même de la transformation de l'empire ottoman, sans laquelle toutes les garanties qu'on pourra prendre contre la Russie resteront illusoires. Dans les griefs et les plaintes des populations chrétiennes, la Russie en effet trouvera toujours une arme dont elle saura se servir pour se frayer une route jusqu'au cœur de la Turquie. Il y a d'immenses difficultés à vaincre, cela est vrai : le droit public et les habitudes d'un peuple ne se transforment pas en un jour; mais ce lien toujours subsistant entre des populations malheureuses qui ont besoin de protection et un protecteur intéressé par son ambition à les défendre, ce lien, il faut le briser par une transformation dans laquelle la Turquie au surplus peut trouver le seul élément de vitalité propre à la relever. Le gouvernement ottoman lui-même s'est montré prêt à entrer dans une voie de justes et sages réformes, les puissances occidentales doivent l'y maintenir par l'autorité de leurs conseils et de leur concours. C'est donc à l'une des premières nécessités de la situation actuelle que répond l'œuvre sur le point d'être entreprise à Constantinople; mais en même temps pourquoi ne s'occuperait-on pas de la réalisation des autres garanties adoptées en commun, de l'organisation des principautés notamment?

Chose singulière, il y a bientôt deux ans que la réorganisation des principautés a été stipulée, et que les soldats du tsar ont quitté les provinces du Danube : rien n'a été fait depuis; on a laissé rentrer à Bucharest le prince Stirbey, notoirement dévoué à l'influence russe; tout ce que le gouvernement de Saint-Pétersbourg a laissé après une ingérence permanente et abusive de trente ans a été maintenu. Une occasion toute naturelle s'offre aujourd'hui de changer cette situation. Dans peu de temps vont expirer les pouvoirs du prince Stirbey, nommé hospodar à la suite de la convention de Balta-Liman. Il semble donc fort simple que les puissances alliées s'occupent de fonder dans les principautés un régime conforme aux vues et aux intérêts de l'Europe. La Russie, dit-on, proteste contre tout ce qui serait fait dans les provinces danubiennes en dehors de son concours. Au nom de quels droits peut protester la Russie? Ceux qu'elle tenait de ses traités ont disparu avec ces traités eux-mêmes. Il reste une situation entièrement nouvelle à créer. Ce qui est vrai des principautés n'est pas moins applicable à la liberté de la navigation sur le Danube, également inscrite parmi les conditions de la paix future. Pourquoi dès cet instant n'organiserait-on pas cette liberté? Pourquoi ne prendrait-on pas des dispositions pour qu'elle restât désormais effective et assurée sous la garantie collective de l'Europe? Il y aurait dans ces diverses mesures un avantage réel, ce serait de traduire des principes posés et acceptés en faits accomplis auxquels la Russie n'aurait plus qu'à adhérer à la paix. Les puissances alliées se sont interdit des conquêtes matérielles qui ne seraient pour elles que des avantages personnels; elles ne se sont point interdit d'organiser leurs conquêtes morales, celles qui seraient profitables pour tous. L'Autriche elle-même sans contredit ne pourrait que s'associer à une telle œuvre embrassant les garanties qu'elle a acceptées.

Il y a donc aujourd'hui pour la France et pour l'Angleterre plus d'un but à poursuivre, ou plutôt ce n'est qu'un même but sous des formes diverses. Il peut y avoir à écouter des propositions de paix, des suggestions même, s'il

est vrai qu'il y ait quelque chose de ce genre dans ce travail qu'on remarque; il y a aussi à prévoir la reprise d'hostilités plus dangereuses peut-être et plus décisives, de même qu'il y aura encore à rendre irrévocables par des mesures concertées les résultats acquis jusqu'ici. Sur tous ces points, la France et l'Angleterre ont-elles été, sont-elles constamment d'accord? Il est des esprits fort occupés à observer les nuages qui s'élèvent, et ce serait certainement trop dire que de nier qu'il puisse y avoir parfois des nuages. La France peut être plus particulièrement touchée de toutes les considérations de la paix, de la nécessité d'associer l'Autriche, si cela est possible, à l'œuvre commune, et par conséquent de ne point dépasser certaines limites. L'Angleterre peut être plus décidée à agir sur tous les points et sous toutes les formes, avec ou sans le concours du cabinet de Vienne. Qu'il y ait eu ou qu'il y ait de la part des gouvernemens des appréciations différentes de certaines questions déterminées, rien ne serait moins surprenant; mais il est à nos yeux un fait supérieur à tous ces incidens, à ces divergences secondaires : c'est la nécessité de la permanence de cette union qui existe aujourd'hui entre la France et l'Angleterre. Ces deux nations ont été bien souvent divisées durant la dernière paix par de misérables querelles, par des rivalités quelquefois puériles. Le jour où une grande question s'est élevée dans le monde, la France et l'Angleterre, en dépit de tout ce qui semblait les diviser plus que jamais, se sont trouvées alliées sans effort et ont été les seules à prendre d'intelligence une résolution virile. C'était l'intérêt de leur grandeur et de leur prépondérance, dira-t-on; il est vrai, c'était l'intérêt de la position qu'elles occupent dans le monde, mais c'était aussi l'intérêt de la sécurité et de l'indépendance de tous. La guerre s'arrêtât-elle aujourd'hui, pense-t-on que cette question d'Orient, à laquelle est peut-être attachée la civilisation occidentale, fût résolue par cela même que l'accord des deux pays, des deux politiques cesserait d'être nécessaire? Croit-on que la France et l'Angleterre n'auraient point longtemps encore à agir en commun soit à Constantinople, soit dans les cours de l'Occident, pour assurer le développement des principes qu'elles auront fait passer dans le droit public? Que cette alliance eût à subir quelque refroidissement sérieux, il ne pourrait y avoir de plus grand triomphe pour la politique moscovite. Qu'on le remarque bien du reste, ce n'est pas l'ambition de la Russie qui seule rend nécessaire cette forte et efficace alliance. Les deux nations peuvent avoir à défendre les mêmes principes dans l'Atlantique, dans le Nouveau-Monde. Elles auront à arrêter par leur imposante attitude cette remuante ambition américaine ou peut-être à la combattre quelque jour. L'alliance anglo-française a donc de toutes parts des raisons d'être. De toutes les combinaisons politiques, c'est celle qui est la plus protectrice pour l'Europe. Entre la France et l'Angleterre, il ne peut y avoir de traité de Tilsitt livrant à l'une le continent, à l'autre l'empire des mers. La divergence même des intérêts des deux pays, leurs rivalités, leurs tendances à se surveiller mutuellement, sont la plus sûre et la plus naturelle garantie de toutes les indépendances, en même temps que leur force est la plus invincible barrière contre tous les envahissemens. De quelque façon qu'on la considère, l'union des deux peuples ne peut avoir que de libérales conséquences; elle s'est formée au nom

de la liberté de l'Europe, pour défendre toutes les idées et tous les droits que résume ce mot de civilisation occidentale, et le triomphe de nos armes sera nécessairement le triomphe de ces idées et de ces droits. Par quelles phases l'alliance anglo-française aura-t-elle à passer? Il serait certainement difficile de le prévoir. En attendant, elle ne se dissoudra pas si promptement. C'est le 31 janvier que doit se réunir le parlement britannique. D'ici là, tous les bruits de négociations se seront évanouis, ou auront pris une consistance plus ferme. Dans tous les cas, le chef du cabinet de Londres, lord Palmerston, aura sans doute à disputer vigoureusement son existence ministérielle.

Si l'on observait simplement à la surface, l'esprit public serait évidemment plus favorable à la guerre en Angleterre qu'en France. Au fond cependant la pensée n'est pas très différente, et si des propositions sérieuses étaient offertes, elles feraient taire bien vite tous les *meetings* belliqueux qui se succèdent depuis quelques jours au-delà de la Manche. Rien de semblable ne se produit en France. Le seul fait intérieur est la préoccupation de cette misère de l'hiver et de l'élévation du prix de toutes les choses nécessaires à la vie. Certes dans le monde contemporain l'extérieur est magnifique, et les théories ne manquent point pour rehausser les grandeurs de l'industrie. La réalité répond-elle toujours à l'apparence? La réalité serait peut-être le triste revers de cette brillante médaille, et elle soulèverait plus d'un problème moral autant qu'économique.

Il se dégage souvent des faits contemporains une sorte de lumière qui sert merveilleusement à recomposer les faits d'autrefois, de même que l'impartiale et intelligente étude des époques accomplies aide singulièrement aussi à pénétrer le sens des événemens les plus actuels. Le présent et le passé se mêlent et s'éclairent mutuellement, la politique et l'histoire se côtoient. Jamais cela ne fut plus vrai que dans notre temps, où rien ne finit et où tout recommence, où il semble que les choses tournent toujours dans un même cercle. Quand M. Thiers, après avoir écrit dans sa jeunesse l'*Histoire de la Révolution française*, mettait la main à l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, il croyait vivre sans doute dans une ère définitive, terme assuré de nos métamorphoses. Il y a de cela dix ans à peine, et, avant d'être parvenu au bout de son récit, l'historien a vu se renouveler sous ses yeux le spectacle des mêmes événemens, des mêmes causes produisant les mêmes effets. Ce vaste tableau, qu'il retrace sans faiblir, est déjà le contemporain de trois ou quatre régimes. M. Thiers n'en poursuit pas moins son œuvre. Dans le douzième volume qu'il publie, il arrive à l'année 1811, c'est-à-dire à ces tentatives, toujours grandes encore, mais déjà visiblement impossibles, et à la veille de devenir désastreuses pour la France elle-même comme pour le génie hautain qui dispose du monde. Certes, s'il y eut jamais une moralité dans l'histoire, c'est celle qui ressort de cet amas d'événemens mémorables, qui montre que le génie a ses limites, que nulle puissance humaine ne peut dicter des lois à la Providence, et contraindre la force des choses à plier devant elle. Voyez en effet cette époque que raconte M. Thiers avec une si merveilleuse clarté, arrêtez-vous à cette date de 1810 : Napoléon est au faîte de la domination; il tient garnison à Dantzig, il fait mettre le siége devant Cadix et envoie ses légions reconquérir Lisbonne, occupée une

première fois. L'Europe est sur le point de devenir un assemblage de royaumes feudataires. L'Angleterre! l'empereur dirige contre elle cette formidable machine de guerre du blocus continental. Rome est un département français, en attendant de donner son nom à l'héritier de l'empire, tandis que le pape est captif à Savone, et Napoléon roule déjà dans son esprit la pensée d'établir la cour pontificale à Paris, de subordonner le pape à l'empereur; il ordonne même déjà des travaux à Saint-Denis et à Avignon, car il veut que cette papauté se montre dans ses antiques résidences. « On se croit placé sous l'illusion d'un songe quand on entend raconter ces choses, » dit M. Thiers. C'est qu'en effet c'était un songe, le songe gigantesque d'un génie plus maître de l'univers que de lui-même.

Il est vrai, ainsi que le dit l'illustre historien de l'empire, on fut près de croire à la réalité de ce songe, à la possibilité de toutes ces transformations. Napoléon avait effectivement pour lui la puissance de tout faire, le prestige d'un ascendant auquel rien n'avait résisté jusque-là : il avait contre lui la nature des choses, cette ennemie lente, mais infaillible en politique. Qu'on prenne ces trois grands faits qui sont les points saillans du dernier volume publié par M. Thiers : le blocus continental, la captivité du pape à Savone, ou du moins son séjour très surveillé dans cette ville, et la guerre d'Espagne. Certes Napoléon montre une fécondité de ressources inouie dans la lutte qu'il poursuit contre l'Angleterre; c'était un subtil douanier autant qu'un habile gagneur de batailles, et même au fond il soutenait une cause juste. Il n'est pas moins vrai qu'il arrive aux actes les plus démesurés, auxquels l'Angleterre répond par des procédés pour le moins aussi tyranniques, et dans ce conflit c'est la justice qui souffre, c'est le droit de toutes les indépendances qui est méconnu. Rien n'empêchait l'empereur matériellement de transporter le pape à Saint-Denis ou à Avignon; mais ce vieillard sans armées portait en lui une force morale. Il représentait la conscience religieuse des peuples. De même dans la Péninsule c'étaient sans doute d'admirables soldats qui combattaient, Masséna, Ney, Soult, — et pourtant ils s'usaient à la poursuite d'un but insaisissable, loin du regard du maître. Esclaves d'un ordre venu de Paris, d'une parole transmise, ils ne se faisaient indépendans qu'au profit de leurs passions pour donner issue à leurs rivalités, et cette belle campagne de Portugal si supérieurement racontée par M. Thiers, cette campagne allait échouer devant les lignes muettes et sombres de Torres-Vedras préparées et gardées par l'impassibilité de Wellington! Ce n'est pas devant le génie de Wellington que pâlissait en ce moment la fortune impériale, pas plus que Napoléon n'était battu peu après par la tactique russe; il était vaincu par les entraînemens de son propre génie, par tous ces élémens bravés, par toutes ces impossibilités accumulées, qui à la fin retombaient sur lui de tout leur poids, comme pour rendre sa détresse plus extrême et plus terrible. Tel est le drame que l'historien de l'empire retrace avec une simple et pratique éloquence, et dont il laisse déjà entrevoir le dénoûment tout prêt à se précipiter : vaste tableau plein de mystères à éclaircir, de prodiges à admirer, et aussi d'exemples à méditer!

Ce siècle, il faut le dire, à mesure qu'il marche, voit s'élever des problèmes dont quelques-uns sont encore comme un héritage du passé, tandis que

d'autres tiennent à des circonstances entièrement imprévues, au travail des idées, au déplacement des intérêts, à l'avénement de peuples nouveaux. Il est de ces peuples qui, à peine entrés sur la scène, inquiètent déjà, tant leur ambition parait immense, et tant l'activité qu'ils mettent au service de cette ambition est énergique aussi bien que supérieure à tous les scrupules. Ainsi sont les États-Unis : ils naissaient hier, il y a moins d'un siècle; ils sont aujourd'hui une puissance redoutable qui pèse dans la balance des destinées politiques, de même qu'elle compte dans l'échelle de la sociabilité humaine par l'originalité de son existence et de ses mœurs, devenues l'attrait des voyageurs du vieux monde. M. Ampère a le goût des excursions; sans compter l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, il est allé au nord et au sud, dans la Scandinavie et en Espagne, en Grèce et à Constantinople, en Égypte et en Nubie; il a pesé dans ses mains cette poussière de l'histoire aux lieux mêmes d'où la vie semble s'être retirée. Il a voulu à son tour voir ce que c'est qu'une civilisation naissante, un peuple qui grandit pour ainsi dire sous le regard. De là ce voyage qu'on connaît ici, et auquel l'auteur a donné le nom de *Promenade en Amérique :* œuvre d'un esprit exact et ingénieux, érudit et élégant, ami des choses anciennes et curieux aussi de toutes les choses nouvelles. M. Ampère n'a pas parcouru seulement les états de l'Union; son excursion s'étend au Canada, où survit avec une fidélité touchante l'amour de la France, — au Mexique, toujours bouleversé par ses dissensions, — à Cuba, l'île opulente endormie au sein de l'Océan : c'est-à-dire que l'auteur a visité les États-Unis et les contrées que ceux-ci considèrent comme les annexes de leur empire. Du même regard, il a sondé le foyer de cette puissance et suivi le vol de son ambition. Le mérite du voyage de M. Ampère est de multiplier sous une forme élégante et rapide des traits d'observation qui conduisent à tous les problèmes de l'existence américaine. L'auteur n'oublie point la littérature; elle existe en effet aux États-Unis, elle est représentée par des poètes comme Bryant ou Longfellow, par des philosophes comme Channing ou Émerson, par des historiens tels que M. Prescott, et des orateurs élégans comme M. Everett. Il y a cependant une poésie bien autrement saisissante, et que M. Ampère lui-même indique : c'est celle de la forêt vierge qui tombe sous la hache de l'émigrant, des populations qui s'agglomèrent et se pressent, des villes qui s'élèvent à vue d'œil. Voyez Chicago, la ville bâtie aux confins des *prairies*. Il y a vingt ans, la forêt primitive couvrait ce sol; il y a quatre ans, Chicago, sortie du désert, comptait trente-cinq mille âmes, elle en compte plus de soixante mille aujourd'hui. Voyez encore, aux bords de l'Ontario, cette ville que M. Ampère voit presque naître, Ogdensburg. Tout se forme, tout est inachevé; dans des rues larges et longues, des ballots de marchandises se mêlent à des troncs d'arbres renversés, débris de la forêt qui vient d'être abattue. L'inculte et le sauvage se retrouvent auprès des raffinemens de la civilisation. N'est-ce point une sorte d'image de la vie américaine? Le secret de cet enfantement permanent, c'est le travail, et c'est ce qui fait la différence entre la démocratie américaine et ce qu'on appelle de ce nom dans le vieux monde. En Europe, il semble que la démocratie se réduise à revendiquer tous les droits sans rien faire, sans pratiquer aucun devoir. En Amérique,

tout consiste à agir sous l'impulsion de l'énergie individuelle. Là est la grandeur de la race américaine; mais voici son piége : comme tout ressort de l'activité individuelle, il s'ensuit que la vie est une grande bataille où règnent la force et l'esprit de conquête.

Un des plus curieux problèmes de l'existence des États-Unis est de savoir comment est né cet esprit d'envahissement devenu une menace pour tous les états voisins, comment la race *yankee* est entrée dans cette voie périlleuse. Il y a là beaucoup sans doute de cette humeur native de la démocratie américaine. Il existe cependant une autre cause que mettent en lumière les écrits de Channing, traduits aujourd'hui par M. Édouard Laboulaye. Une question a contribué surtout au développement de l'esprit de conquête aux États-Unis, c'est la question de l'esclavage. Nul n'ignore la lutte qui existe depuis longtemps entre les états à esclaves du sud et les états libres du nord, lutte qui a risqué plus d'une fois de dégénérer en scission violente, et qui n'a été tempérée que par des *compromis* successifs. Toute la difficulté consiste à maintenir l'équilibre au sein de l'Union entre les états à esclaves et les états libres, et comme la liberté a été assurée pour l'avenir aux états nouveaux qui se forment dans l'ouest, les partisans de l'esclavage ont eu recours à cette extrémité de la conquête, qu'ils ont appelée l'annexion, — l'annexion du Texas, l'annexion de Cuba, l'annexion du Mexique, — pour y rétablir ou y maintenir l'esclavage et fortifier les états primitifs possesseurs d'esclaves. La question de l'esclavage, on peut le dire, a eu pour fatal résultat de corrompre profondément la vie publique aux États-Unis. Elle a commencé par jeter la confusion dans toutes les idées politiques, dans tous les partis, en subordonnant toutes les combinaisons à cette considération unique et invariable du maintien ou de l'abolition de l'esclavage. Elle a précipité en outre l'esprit américain dans cette voie d'empiétemens, de violences et de conquêtes où le droit n'est plus rien, où la force seule est comptée. Aussi Channing cédait-il à une juste et généreuse inspiration en élevant la voix au moment où l'annexion du Texas laissait éclater les premiers symptômes de ces tendances. Il pressentait ce qui arrive ou ce qui arrivera peut-être, la substitution de la force brute à tout principe moral, le danger d'une lutte avec l'Europe. Moins enthousiaste que d'autres de cette rapidité d'enfantement dont s'enorgueillissent les États-Unis, il rappelait avec éloquence que « toute croissance noble est lente. » Oui, il faut le temps pour la fortune des hommes comme pour la fortune des peuples, et il faut aussi la justice. Le temps et la justice finissent tôt ou tard par se venger, quand on prétend se passer de leur concours.

L'Espagne n'en est point à ces vastes plans de conquête, elle en est à se conquérir elle-même, à conquérir un peu d'ordre et de stabilité, une certaine direction dans son gouvernement, quelque régularité dans ses finances, toutes choses que l'assemblée constituante de Madrid ne lui a point données dans sa première session, et qu'elle ne lui donne guère encore depuis qu'elle a recommencé ses travaux. Les cortès espagnoles en sont toujours au laborieux enfantement d'une constitution dont elles ont déjà discuté les bases pendant six mois, et dont elles discutent les articles maintenant. Ce que sera cette constitution et quelle en sera la durée, nul ne peut le dire en vérité; ce

qu'on peut assurer, c'est qu'elle réunit toutes les conditions nécessaires pour avoir le sort de bien d'autres. Là n'est point la situation réelle de l'Espagne. Au fond, il y a trois élémens essentiels dans l'état public de la Péninsule tel que l'a faitla révolution accomplie l'an dernier, — la royauté, le ministère, où sont constamment restés les généraux Espartero et O'Donnell, et ce parlement où s'agitent tous les partis. Dans quels rapports vivent ces élémens? La royauté ne s'est point relevée sans doute de la défaite que lui a infligée la révolution dernière, elle n'a point repris son véritable rang dans la vie politique de l'Espagne. On ne peut nier cependant qu'il n'y ait eu sous ce rapport un progrès réel depuis un an. Les sentimens monarchiques du pays se sont clairement manifestés. Si la reine Isabelle a eu à essuyer bien des ennuis et à compter avec bien des difficultés, elle a su heureusement les surmonter, en préservant l'Espagne de crises plus graves. C'est évidemment l'assemblée de Madrid qui a perdu le plus de crédit par son impuissance autant que par sa légèreté. Il y a bien dans ce congrès une majorité composée d'anciens conservateurs libéraux et d'anciens progressistes modérés, très différente du parti démocratique et même de ceux qui s'appellent les progressistes *purs*, et décidée à soutenir un régime sensé. Par malheur, cette majorité est loin d'être compacte, et le pays a fini par ajouter peu de foi à cette assemblée, qui n'a pas même brillé par le talent. Reste le ministère; le cabinet de Madrid se ressent, cela est bien clair, de son origine révolutionnaire et de la diversité de ses élémens. Il a souvent sacrifié les principes les plus essentiels de gouvernement à l'intérêt de sa conservation. Sa politique pourtant semble prendre un caractère plus net et plus décidé. Le ministre des finances, M. Bruil, a envisagé avec un certain sens pratique la situation économique de l'Espagne, et il a eu le courage de proposer à l'assemblée de se désavouer, en lui soumettant la question du rétablissement de l'impôt dit de *consumos* comme unique moyen d'offrir à l'état des ressources permanentes, qu'il ne trouve plus depuis un an que dans des emprunts onéreux. Dans ce cabinet du reste, le général O'Donnell a pris de plus en plus l'ascendant et la direction politique. Il a fallu certainement à O'Donnell une extrême habileté pour gagner la confiance du duc de la Victoire et gouverner à peu près sous son nom; il y a réussi par ses déférences, par son activité dans la répression des mouvemens carlistes. Le résultat a été que ces deux généraux se sont mis complétement d'accord pour suivre une politique propre à garantir la monarchie en même temps que les institutions libérales; mais plus l'accord d'Espartero et d'O'Donnell est devenu sensible, plus le ministre de la guerre a pris d'ascendant, et plus aussi le parti révolutionnaire s'est ému. Le parti démocratique de l'assemblée a commencé une campagne contre O'Donnell; les progressistes *purs* se sont joints aux démocrates dans une certaine mesure pour amener une rupture nouvelle entre le président du conseil et le ministre de la guerre. Telle est la lutte qui a pris récemment une singulière recrudescence à Madrid, — recrudescence qui s'est manifestée déjà par plusieurs incidens, et à laquelle n'a pas peu contribué l'arrivée de M. Olozaga, ministre de la reine Isabelle à Paris. Il y a eu en un mot à Madrid ce qu'on peut appeler la question Olozaga.

M. Olozaga est certainement un homme considérable tant par le rôle qu'il

a joué en Espagne que par la situation que lui a faite le gouvernement. Il est arrivé à Madrid avec l'ambition de devenir ministre des affaires étrangères et président du conseil. Quelques-uns de ses amis lui avaient représenté, dit-on, l'entreprise comme facile. Il n'a pas tardé à voir dès son arrivée qu'il ne lui serait point très aisé de renverser le duc de la Victoire, et alors il a cherché à provoquer la chute du cabinet, en séparant le président du conseil de ses collègues, pour entrer lui-même au pouvoir avec Espartero. Il s'est allié aux partis qui forment l'opposition dans les cortès. M. Olozaga a porté dans la commission de constitution et dans la commission des finances, dont il est membre, son humeur agressive contre le ministère; mais il a été vigoureusement combattu par un des hommes politiques les plus éminens de l'Espagne, M. Rios Rosas, et il n'a réussi qu'à créer des difficultés. A demi battu dans les commissions, il a transporté la guerre dans le congrès même. Et à quelle occasion a-t-il pris cette attitude d'opposition? Un député démocrate, M. Figueras, a proposé un amendement à l'article qui proclame l'admissibilité des Espagnols à tous les emplois. M. Figueras voulait qu'il fût dit que les titres de noblesse ne seraient plus nécessaires pour exercer les charges du palais. En elle-même, cette proposition était oiseuse; mais elle contenait une pensée évidente d'hostilité contre la monarchie et contre la reine, et à ce titre elle répugnait à tous les hommes monarchiques de l'assemblée. M. Olozaga n'en a pas moins pris sous sa protection l'amendement de M. Figueras. Comment un représentant de la reine s'associait-il à une telle manifestation? C'est, à ce qu'il paraît, ce que le ministre des affaires étrangères, le général Zabala, a fait observer à M. Olozaga, et celui-ci a donné sa démission, qui depuis a été retirée, il est vrai. Au fond, l'impatience de M. Olozaga a tourné contre son but; elle n'a servi qu'à provoquer les démonstrations les plus monarchiques du duc de la Victoire aussi bien que du général O'Donnell, et à manifester l'accord complet et intime des deux généraux.

Une circonstance nouvelle est venue dessiner plus nettement encore la situation du gouvernement et des partis. Des désordres ont éclaté à Saragosse à l'occasion ou plutôt sous le prétexte de la cherté des subsistances, et ces désordres ont été d'autant plus graves que les autorités de la ville ont fait les plus singulières concessions à l'émeute. Les événemens de Saragosse ont donné lieu à une tentative nouvelle de l'opposition, qui cette fois est allée directement à son but, en mettant personnellement en cause le général O'Donnell. C'est l'un des chefs du parti démocratique, M. Orense, qui s'est chargé de livrer cet assaut. M. Orense n'a point été heureux; il n'a réussi qu'à se faire battre en deux fois, d'abord par un vote de confiance que l'assemblée a adopté en faveur du général O'Donnell, puis par le rejet d'un vote de censure, présenté deux jours après contre le ministre de la guerre; 132 voix contre 8 ont repoussé la motion de censure. Plusieurs circonstances donnent à ce dernier vote une certaine signification. Le duc de la Victoire ne s'était pas d'abord rendu à la séance. O'Donnell le lui avait demandé par un motif de fierté, pour n'être couvert aux yeux de l'assemblée par aucune considération qui ne lui fût propre. L'absence du président du conseil ayant été mal interprétée, Espartero se hâtait de se rendre à la chambre et votait publiquement en faveur d'O'Donnell, en disant que qui

attaquait l'un des deux généraux attaquait l'autre. Un autre incident particulier, c'est l'abstention de quelques députés progressistes, parmi lesquels s'est rangé M. Olozaga; M. Olozaga a voulu le lendemain expliquer sa conduite, ce qui n'a servi peut-être qu'à rendre sa situation plus fausse. De ces divers faits, on pourrait conclure, ce nous semble, que la situation du cabinet de Madrid s'est affermie. Seulement n'est-elle pas toujours à la merci d'un vote inattendu qui peut être surpris à une majorité assez incohérente? Il n'y aurait pour le ministère espagnol qu'un moyen d'affermir complétement sa position : ce serait de faire preuve dans les questions politiques de l'énergie qu'il a montrée pour sa défense propre, et de diriger cette majorité qui ne peut se diriger elle-même, ou de faire appel à de nouvelles cortès.

Après un moment d'assez vive émotion, le peuple et le gouvernement des États-Unis paraissent s'être rassurés sur les intentions de l'Angleterre. Une rupture entre les deux pays serait toujours, et particulièrement dans l'état actuel du monde, quelque chose de si grave, qu'en Amérique on a aussitôt accueilli avec empressement tous les symptômes qui pouvaient faire espérer le maintien des relations pacifiques. L'Angleterre, de son côté, ne se laissera entraîner, nous le croyons, à aucune démonstration qui serait de nature à compliquer le différend, et ce nuage finira peut-être par se dissiper entièrement, comme tant d'autres qui se sont élevés dans les dernières années entre Londres et Washington, et dont il n'est resté qu'un souvenir plus ou moins importun. Nous ne savons au reste lequel des deux pays aurait le plus à souffrir dans l'hypothèse contraire. La guerre avec les États-Unis serait assurément pour l'Angleterre une grande calamité. L'industrie et le commerce en ressentiraient l'atteinte la plus profonde, car on ne se passerait pas aussi facilement des cotons américains que des chanvres de la Russie : New-York est un bien autre débouché que Saint-Pétersbourg; mais l'Amérique n'a guère moins besoin de vendre ses matières premières à l'Angleterre, ou de lui acheter ses produits manufacturés, que l'Angleterre de faire avec elle la même opération en sens inverse, et les intérêts respectifs sont trop étroitement liés pour qu'il ne soit pas malaisé d'établir la balance des pertes qu'on essuierait de part et d'autre dans la sphère des transactions privées, si les deux pavillons devenaient ennemis. Ce qui n'est pas douteux, c'est que les forces agressives et défensives des deux états sont très inégales. Les Américains n'ont pas d'armée; aucune de leurs grandes villes du littoral, aucun de leurs ports n'est fortifié; l'infériorité de leur marine militaire ne saurait être contestée, même par eux : nous n'avons donc pas à insister sur le résultat qu'auraient les premières hostilités. On ne se fait guère d'illusions sur ce point aux États-Unis. Leurs innombrables journaux, qui disent tout, contiennent à cet égard les plus curieuses révélations, et c'est assurément un des motifs qui permettront à l'administration du général Pierce de se montrer plus modérée sans inconvéniens pour sa popularité. Néanmoins, si l'Angleterre y trouve de son côté une raison pour ne pas pousser trop loin les concessions qu'elle ne refuse pas de faire au maintien de la paix, la guerre déclarée ou probable causerait une telle perturbation, que ce sera pour tous une bonne nouvelle quand on saura que les dispositions conciliantes des deux parties en ont éloigné le danger.

L'Europe pourrait-elle alors cesser de surveiller avec une certaine inquié-

tude ou la marche du cabinet de Washington, ou les mouvemens de cette race turbulente qu'il est souvent, nous le reconnaissons, impuissant à contenir, et qui au contraire a la prétention d'entraîner son gouvernement, en faisant violence à la sagesse des hommes d'état, dont ses clameurs étouffent la voix? Non certes, nous ne le croyons pas, et loin de là malheureusement l'expansion de l'élément anglo-américain dans le Nouveau-Monde et sa réaction sur l'ancien sont destinées à nous préoccuper de jour en jour plus sérieusement. Examinons en effet ce qui se passe ou ce qui se prépare au Mexique et dans l'Amérique centrale, et nous verrons combien avance dans ces contrées un travail d'absorption favorisé par l'infériorité physique et morale des populations d'origine espagnole, que le mélange du sang indien et du sang africain a si tristement abâtardies.

Quel est le trait dominant de la dernière révolution mexicaine? au profit de qui semble-t-elle avoir été faite? quelle est l'influence extérieure qui triomphe avec les démocrates ou *puros* de Mexico? A voir l'attitude protectrice, à entendre le langage du général Gadsden, c'est la diplomatie du cabinet de Washington qui l'emporte, et les principes de la république modèle étendent leur empire sur un peuple à qui tous ses instincts, toutes ses traditions, toutes ses habitudes et ses institutions sociales conseillent ou imposent un autre système politique. Le général Alvarez est élu président intérimaire; le ministre des États-Unis prend aussitôt les devans sur le reste du corps diplomatique pour lui offrir le premier des félicitations enthousiastes, pour s'identifier, sans prudence comme sans réserve, avec la domination d'un parti violent et exclusif, pour subordonner en quelque sorte le maintien des relations amicales entre les deux pays, — et on sait ce que cela veut dire, — à la forme et à l'esprit du gouvernement qu'aura le Mexique. Le nouveau président, malgré son inexpérience, a paru, il faut l'avouer, plus embarrassé que flatté de ces offres d'amitié si brusques ou plutôt si impérieuses, et sa réponse, sans être fière ni défiante, a été convenable. On croirait assister à une seconde représentation, sur un autre théâtre, de la pièce jouée à Madrid entre M. Soulé et les révolutionnaires espagnols, dont le ministre américain n'a pas eu meilleur marché que des hommes d'état du parti contraire. Mais peu importe au fond que déjà, soit haine instinctive contre les étrangers, soit vague sentiment de ses devoirs envers la nationalité dont il est le représentant éphémère, le général Alvarez se tienne en garde contre la prépotence américaine: ce n'est pas tel ou tel homme qui fera au Mexique les affaires de l'ambition des États-Unis; c'est la révolution et l'esprit révolutionnaire. Voilà ce qui appauvrira, désorganisera, ruinera le Mexique; voilà ce qui en fera pour ses voisins une proie assurée, quand il n'aura plus de finances, plus d'armée, plus d'administration, quand le corps social sera dissous comme le corps politique, et quand l'annexion pourra seule défendre contre la barbarie et le brigandage les derniers restes d'une civilisation aux abois.

Le ministère du général Alvarez annonce hautement l'intention de séculariser le clergé et de confisquer ses propriétés, qui sont considérables. La presse radicale, — et c'est comme toujours, en pays espagnol, la seule qui fasse entendre sa voix dans le lâche silence des opinions conservatrices, — y pousse le gouvernement nouveau avec une extrême violence et à grand renfort de

déclamations haineuses contre les institutions religieuses. Le clergé mexicain a sans doute besoin d'une réforme; quelques-uns de ses chefs et le saint-siége avaient entrepris d'y travailler dans ces derniers temps. Accomplie régulièrement sous leurs auspices, cette réforme eût été salutaire, la religion et l'état y auraient également gagné; mais opérée révolutionnairement, en haine des hommes et des choses, sans accord avec la cour de Rome, elle ne sera qu'une cause de perturbation de plus : elle affaiblira le prestige que le prêtre a encore conservé dans l'esprit des populations, et qui est après tout une des dernières garanties de l'ordre social; elle soulèvera l'opposition des consciences, et pourra provoquer des résistances matérielles dont il y a déjà eu quelques avant-coureurs dans la ville de Guadalajara. Enfin, si l'on met en vente les biens du clergé au milieu de l'anarchie actuelle, dans l'état présent de la société mexicaine, le trésor de la république sera infailliblement frustré de la plus grande partie des ressources qu'il pourrait, à d'autres conditions, trouver dans une mesure de ce genre. Ce n'est pas tout. Les esprits sages ont déjà le pressentiment d'un autre danger : c'est que les grandes propriétés de l'église soient achetées par des spéculateurs américains. Eux seuls peuvent les payer, eux seuls les acquéreront sans scrupule. Est-il besoin d'ajouter qu'il en résulterait pour eux comme une prise de possession d'une partie du sol, que cette colonisation, en apparence irréprochable, leur donnerait, avec des droits qu'on ne pourrait contester, mille prétextes de réclamations, mille occasions d'intervenir activement dans les affaires du pays; qu'en cas de difficultés, et il y en aurait aussitôt, leur gouvernement prendrait fait et cause pour eux, et que l'histoire du Texas se renouvellerait dans toute l'étendue du Mexique? Ainsi tout semble ramener ce malheureux pays au même dénoûment, à la perte de sa nationalité. Ses voisins le respectent si peu, que malgré les sympathies affichées dans les états du sud de l'Union pour le coryphée de la révolution de Nuevo-Leon, M. Vidaurri, des bandes armées de Texiens viennent de passer la frontière, sous prétexte de châtier les Indiens, se sont battues avec les troupes de ce même Vidaurri, ont brûlé un village en se retirant, et tiennent en alarme toute la frontière du Rio-Bravo. Le territoire mexicain était ainsi audacieusement violé pendant que le général Gadsden complimentait le nouveau président et que celui-ci faisait porter à Washington des plaintes inutiles, car le gouvernement du Texas encourage ces incursions, et si le commandant des troupes fédérales à la frontière reçoit l'ordre de s'y opposer, il est bien douteux qu'il en ait la force. La force! tout est là; c'est là toute la question entre le Mexique et les États-Unis. Peu importe qui domine à Mexico, des centralistes conservateurs avec Santa-Anna, ou des démocrates fédéraux avec le général Alvarez. Pour le parti annexioniste, les meilleurs seront ceux dont il aura meilleur marché. Aussi les Américains ont-ils toujours désiré que le fédéralisme prît le dessus. M. Vidaurri, qui trompe peut-être bien des calculs en résistant énergiquement aux flibustiers, n'en reste pas moins l'imperturbable champion du morcellement de la nationalité mexicaine en pratique et du maintien de l'unité nationale en théorie. Nous renonçons à décrire une pareille situation dans ses détails, à montrer dans les provinces autant de dictateurs que de grandes villes : — autour du

général Alvarez, des bandes hideuses que le climat tempéré du plateau mexicain décime rapidement; dans la capitale, un ministère incomplet dès le lendemain de sa formation, quelques-uns des auteurs de la révolution honteux et effrayés de leur succès, des déclamations délirantes, un trésor vide, un reste d'armée qui se fond à vue d'œil, les classes élevées livrées au désespoir, la conviction universelle que de nouveaux changemens sont inévitables et prochains!... Tel est le résultat d'une fatale erreur commise au début de l'indépendance dans toute l'Amérique espagnole, et qui a consisté à croire que des peuples sans la moindre habitude du *self-government* pouvaient se donner les institutions républicaines les plus avancées, parce qu'il y avait chez eux quelques hommes qui avaient lu le *Contrat social*, et parce que les États-Unis avaient fait en 1776 une déclaration des droits. Nous allons retrouver les mêmes illusions, les mêmes enivremens de rhétorique déclamatoire, les mêmes déchiremens politiques et le même châtiment sur un autre théâtre plus restreint, mais auquel sa position géographique prête une grande importance, — le petit état de Nicaragua, dans l'Amérique centrale. Il vient de se passer là un des épisodes les plus curieux de l'histoire de ce temps, et nous pouvons ajouter les plus instructifs, car il donne la mesure du peu de force qu'il faut déployer dans ces contrées pour y faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal : c'est leur éloignement seul qui effraie l'imagination; mais est-ce qu'il y a encore des distances?

Le Nicaragua était depuis plusieurs années en proie à la guerre civile. Un parti, qui s'intitulait républicain ou démocratique, avait levé le drapeau de la révolte contre le gouvernement légal, dont les tendances conservatrices se rapprochaient de celles du pouvoir établi à Guatemala, et les Américains du Nord, qui ont un pied dans le pays par l'établissement de la compagnie du transit à Greytown, s'étaient empressés de se déclarer en faveur des insurgés. Cependant la lutte se prolongeait sans résultats décisifs, et des deux côtés on en était arrivé à l'épuisement. Le président légal, le chef de l'insurrection, les généraux des deux armées étaient morts, et il n'existait plus, à vrai dire, ni gouvernement ni insurrection organisée, quand au mois de juin dernier est arrivée au Nicaragua une petite expédition de flibustiers, venant de San-Francisco, forte de soixante et un hommes, et commandée par un aventurier hardi du nom de Walker, dont une entreprise malheureuse sur la Basse-Californie a signalé l'audace et fait la réputation. Pendant les deux premiers mois, les mouvemens de la bande de Walker, successivement renforcée et abandonnée par les gens du pays ou par des soldats dispersés de l'insurrection, paraissent très décousus. Il essuie même des échecs, se rembarque sur le brick qui l'avait amené, débarque sur un autre point, reprend encore la mer après des engagemens sans importance, tient tout le littoral en alarme, et enfin le 2 septembre quitte la côte, se dirige vers l'intérieur et le lac de Nicaragua, bat les troupes qu'il rencontre, coupe la ligne de communication entre Greytown sur l'Océan-Atlantique et San-Juan sur la Mer du Sud, s'empare des provisions et de tout ce qu'il trouve à sa convenance sur un bateau à vapeur de la compagnie du transit, puis se rend maître de la capitale de l'état par surprise et presque sans coup férir. Rien de plus bizarre que ce qui se passe alors. La population effrayée

se jette dans les bras de ce chef d'aventuriers et le supplie d'accepter la présidence. Il s'y refuse, envoie des commissaires auprès du général qui aurait dû défendre la ville, fait chanter un *Te Deum*, et agit en dictateur. Il avait trouvé dans la capitale du Nicaragua un ministre des États-Unis, M. Wheeler. Ce diplomate se met aussitôt d'accord avec Walker, et consent à lui servir d'ambassadeur auprès du général ennemi; mais, ses propositions n'ayant pas été acceptées, il veut se retirer : alors on le retient prisonnier, et on ne le relâche qu'après une démonstration menaçante du bateau à vapeur dont les flibustiers s'étaient emparés. Nous passons sur un grand nombre d'autres incidens, dont le plus tragique est l'exécution du secrétaire du gouvernement de Nicaragua par ordre de Walker, qui le soupçonna de travailler en secret à soulever la population contre lui, et nous arrivons à un dénoûment provisoire de la pièce, qui est un traité régulier entre Walker et le général nicaraguais Corral, conclu le 23 octobre dans la ville de Grenade pour mettre fin à la guerre civile et à la guerre étrangère. — Un sieur Rivas est nommé président intérimaire pour quatorze mois; une amnistie générale est proclamée; la *légion française*, — l'existence d'un pareil corps est un fait tout nouveau pour nous, et peut-être les hommes qui le composent sont-ils quelques débris égarés de l'expédition de M. de Raousset-Boulbon, — reste au service du Nicaragua, et le gouvernement donnera des terres à ceux qui voudront se faire naturaliser dans le pays. Enfin le général Walker est reconnu en qualité de commandant en chef de l'armée de la république. — Telle est la substance de ce traité, dont quelques autres articles indiquent cependant que la paix, décrétée sur le papier, n'existait pas sur toute l'étendue du territoire. Mais ce n'est là que la surface officielle des choses. Ni l'agression, ni la défense n'ont probablement dit leur dernier mot. Si faible qu'il soit, l'élément national doit chercher à réagir contre cette surprise, et ce qui le prouve, c'est que les derniers rapports annoncent que le général Corral, qui avait signé la paix avec Walker, et qui, selon les journaux américains, était allé avec lui *en rendre grâces au Dieu des armées*, a été, peu de jours après, fusillé par ses ordres comme traître.

Nous admettons un instant, sans le savoir, que Walker, qui fait si lestement fusiller les gens, n'est pas un bandit vulgaire et insensé. Alors ces rigueurs indiquent qu'il est dans la nécessité de réprimer avec la plus cruelle énergie un travail qui se fait contre lui dans le sein de la petite nationalité dont il a méconnu les droits. Il existe certainement dans quelque partie reculée du pays un simulacre de gouvernement légitime qui proteste. Ce gouvernement a un agent à Washington, qui réclame avec ses collègues des états voisins, et quoique le ministre américain à Grenade ait reconnu le nouvel ordre de choses, le cabinet de M. Pierce ne va peut-être pas si vite. On doit donc s'attendre à de nouvelles péripéties. Et pourtant il n'y a pas d'illusions à se faire, le coin est enfoncé dans l'Amérique centrale, sur tout le trajet d'une route déjà très fréquentée de l'un à l'autre Océan. Avant que Walker eût surpris la capitale, quelques hommes de la Californie étaient déjà venus le rejoindre. Au premier bruit de ses succès, beaucoup d'autres sont partis de San-Francisco, et les autorités fédérales ont vainement essayé

de s'y opposer, si tant est que leurs efforts fussent bien sincères. Ce qui est plus grave encore, c'est l'évidente complicité de la compagnie du transit dans toute cette affaire. Or la compagnie du transit dispose de grandes ressources; elle a des établissemens considérables sur les points les plus importans de l'isthme; ses bateaux à vapeur sillonnent le fleuve et le lac de San-Juan; elle a eu l'année dernière, on le sait maintenant, assez d'influence à Washington pour déterminer le gouvernement fédéral à envoyer à Greytown l'expédition qui a détruit cette ville. Tout cela indique une partie bien liée, et si Walker possède quelques-unes des qualités de l'organisateur politique, soutenue par l'émigration de la Californie, cette singulière révolution pourra se consolider. Au reste, on peut juger de la confiance qu'ont en eux-mêmes les flibustiers et ceux qui les ont appelés par la prétention, qu'ils ne dissimulent pas, d'expulser de Greytown leur compatriote le colonel Kinney, dont tout le crime est de n'avoir pas aveuglément épousé les passions de la compagnie du transit, et d'avoir promis qu'il poursuivrait à Washington la réparation du préjudice causé aux habitans par les canons du capitaine Hollins. C'est se poser en maîtres, et en maîtres intolérans.

Nous n'irons pas plus loin : peut-être au premier moment apprendrons-nous un coup de main comme celui de Walker pour forcer l'entrée de l'Amazone; mais à chaque jour suffit sa peine, et nous croyons en avoir assez dit pour prouver que la race anglo-américaine, grossie par tout ce qui n'a pas trouvé sa place au soleil en Europe, ne perd pas son temps dans le Nouveau-Monde, et qu'il faudra bientôt s'en occuper. Heureusement elle éparpille ses forces. Si elle les concentrait dans une seule direction bien choisie, il serait déjà trop tard pour arrêter le flot dont elle menace de couvrir des populations qui conspirent à leur propre perte avec leur plus redoutable ennemi.

CH. DE MAZADE.

DANTE ET LES ORIGINES DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE ITALIENNES (1). — Ce fut le sort de M. Fauriel de devancer sur presque tous les points les investigations de la critique moderne dans le vaste champ de l'histoire littéraire, et de ne recueillir presque jamais aux yeux du public le bénéfice de ses créations. Passionné pour la recherche, plus soucieux de trouver que de mettre en œuvre, il reculait trop souvent devant le pénible travail de la composition, et, entraîné par son ardente curiosité, il ne songeait guère à se faire lui-même l'interprète de ses propres découvertes. Faut-il s'en plaindre, et son action sur le mouvement des esprits en a-t-elle été diminuée? Non, certes. Débarrassé de la préoccupation du style et des immenses sacrifices de temps et de pensée que coûte le soin d'écrire, il put avec une entière liberté poursuivre les nombreuses séries de recherches que la sagacité de son esprit lui révélait. Accueillies par des disciples ingénieux, ses idées fructifiaient entre les mains d'autrui, et c'est ainsi que, sans avoir beaucoup écrit, M. Fauriel est sans contredit l'homme de notre siècle qui a mis en circulation le plus d'idées, inauguré le plus de branches d'étude,

(1) 2 volumes in-8°; Paris, chez Durand.

aperçu dans l'ordre des travaux historiques le plus de résultats nouveaux.

L'ouvrage récemment publié par la pieuse amitié de l'héritière des papiers de M. Fauriel est la meilleure preuve de cet honorable oubli de soi-même, de ce parfait désintéressement scientifique, qui caractérisaient l'illustre professeur. Dans aucune branche d'étude, M. Fauriel n'a été plus créateur que dans tout ce qui tient aux origines des littératures romanes et en particulier de la littérature italienne. C'était là le point central de ses recherches, celui auquel presque toutes ses études aboutissaient. L'importance et la vraie physionomie de Dante, à la fois le créateur et le dernier terme de la littérature italienne, il l'a d'abord aperçue. Or sur tous ces points, où il fut si éminemment inventeur, il a l'air de venir le dernier, et son livre, plein d'idées neuves il y a vingt ans, se présente devant nous comme un écho du mouvement qu'il a créé. Les lacunes mêmes et les imperfections qui s'y remarquent sont l'effet de la libéralité de l'auteur. M. Fauriel prêtait ses manuscrits avec la plus grande facilité; ni les abus par lesquels sa confiance fut trop souvent payée, ni les représentations de ses amis ne purent jamais vaincre sur ce point ses habitudes généreuses. Il s'en est suivi qu'après la mort de l'auteur quelques-unes des parties les plus importantes de son œuvre manquaient : les appels adressés aux détenteurs de ces travaux sont restés sans effet. Il était dans la destinée de M. Fauriel de servir aux progrès de la science aux dépens de sa propre renommée; la joie de poursuivre le vrai et de le découvrir lui suffisait.

Et pourtant ces deux volumes, tout incomplets et surannés qu'ils peuvent paraître, n'en restent pas moins d'un très grand prix. Sur une foule de points, l'exposition de M. Fauriel n'a été ni dépassée, ni même égalée. Les développemens relatifs à la formation des langues romanes et aux lois générales qui président dans la famille indo-européenne à la formation des idiomes dérivés n'ont jamais été mieux exposés. Après les progrès accomplis depuis vingt ans en linguistique, ces pages demeurent éclatantes de vérité. Là encore M. Fauriel se montre au premier rang, sinon des inventeurs, du moins de ceux qui naturalisèrent en France et appliquèrent avec sagacité les grandes méthodes découvertes en Allemagne. Le goût et le sentiment des origines le dirigeaient dans tous ses travaux, et lui faisaient deviner les nuances les plus délicates dans les sujets les plus divers. Qu'il se soit trompé parfois, que dans cet océan de l'histoire littéraire, où l'on ne trouve le vrai qu'à la condition d'être entièrement dégagé de préventions nationales et provinciales, il ait parfois obéi à certains partis pris, faut-il s'en étonner? On ne crée qu'avec l'amour, et, si j'ose le dire, avec la passion; on ne jette les fondemens d'une étude qu'en tranchant bien des points sur lesquels la critique est loin d'avoir dit son dernier mot. Il est toujours facile, en reprenant par l'analyse et le détail l'œuvre des maîtres, d'y montrer des inexactitudes, des vues anticipées, des conjectures moins heureuses que d'autres; mais cela même est un hommage, et la plus belle récompense du vrai chercheur est d'avoir su produire un mouvement d'études par suite duquel il est dépassé.

ERNEST RENAN.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES DU DOUZIÈME VOLUME.

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE. — OCTOBRE. — NOVEMBRE. — DÉCEMBRE 1855.

La Régence de Tripoli. — Les Révolutions et les deys de Tripoli, les pachas turcs et les beys arabes, par M. E. PELLISSIER. 5

Charles Bonnet, sa vie et ses travaux, avec une correspondance inédite, par M. André SAYOUS. 49

L'Agriculture, les Produits et les Machines agricoles a l'Exposition. — Forces productives des divers pays, par M. Léonce de LAVERGNE, de l'Institut. 82

Le Roman de moeurs industrielles en Angleterre (*North and South*, de mistress Gaskell), par M. Émile MONTÉGUT. 115

Exposition des Beaux-Arts. — IV. — Écoles diverses. — Espagne, Italie, Belgique et Hollande, par M. Gustave PLANCHE. 147

Le Marquis des Saffras, Scènes de la Vie comtadine. — I. — Esprit, par M. Jules de LA MADELENE. 167

Le Congrès de statistique et la statistique agricole, par M. Charles LAVOLLÉE 213

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 225

La Réforme administrative en Angleterre, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française. 241

La Néerlande et la vie hollandaise. — III. — Les pêches et les populations maritimes de la Hollande, par M. Alphonse ESQUIROS. 285

De l'Alimentation publique. — I. — Les céréales et le pain, par M. PAYEN, de l'Institut. 333

Le Marquis des Saffras, Scènes de la vie comtadine. — II. — Les Tirart et les Sendric, par M. Jules de LA MADELÈNE 350

Exposition des Beaux-Arts. — V. — De l'état général de la Peinture et de la Sculpture, dernière partie, par M. Gustave PLANCHE. 401

L'Asie-Mineure d'après un voyageur russe, par M. E. DULAURIER. 425

Revue Musicale, par M. P. SCUDO 454

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 440

Le Marquis des Saffras, Scènes de la vie comtadine. — III. — La Damiane et Mlle Sabine, par M. Jules de LA MADELÈNE 461

Une académie de Romanciers en Allemagne, par M. Saint-René TAILLANDIER. 509

Des intérêts du nord scandinave dans la guerre d'Orient. — IV. — La politique suédoise de 1812. — Alexandre, Bernadotte et Napoléon, par M. A. GEFFROY.. 541

L'Industrie de la soie depuis ses origines et les soieries a l'Exposition, par M. Louis REYBAUD, de l'Institut. 595
La Chimie a l'Exposition. — L'Aluminium, par M. Paul de RÉMUSAT. 639
Des Phares et de la lumière artificielle, par M. BABINET, de l'Institut. . . 658
Un Roman politique sur l'Italie, par M. E. MONTÉGUT. 676
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 690

Jean-Jacques Rousseau, sa vie et ses ouvrages. — XIII. — Rousseau a Montmorency, par M. Saint-Marc GIRARDIN, de l'Académie Française. 705
L'Orfévrerie et l'Ébénisterie a l'Exposition, par M. Gustave PLANCHE. . . 728
De l'Histoire du peuple d'Israel. — Son nouvel historien en Allemagne, par M. Ernest RENAN. 746
Le Marquis des Saffras, Scènes de la vie comtadine. — IV. — La Saint-Antonin, par M. Jules de LA MADELÈNE. 775
Études sur le Roman anglais contemporain. — Les romans de Wilkie Collins, par M. E.-D. FORGUES 815
De la Critique moderne et de la Comédie antique, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française. 849
Le Gouvernement des tsars et la Société russe. — I. — La Russie jusqu'a l'avénement des Romanof, par M. Augustin PICARD. 865
De l'Alimentation publique. — II. — La viande de boucherie et les conserves alimentaires, par M. PAYEN, de l'Institut 895
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 915

La Duchesse de Chevreuse. — I. — Richelieu et Mme de Chevreuse, par M. Victor COUSIN, de l'Académie Française. 929
Économie rurale. — Des Essences forestières a l'Exposition, par M. L. de LAVERGNE, de l'Institut. 980
Le Théatre-Français en 1855, par M. Gustave PLANCHE. 1008
Le Gouvernement des tsars et la Société russe. — II. — La Russie sous les Romanof, de la guerre et de la paix pour l'empire slave, par M. Augustin PICARD. 1035
Le Marquis des Saffras, Scènes de la vie comtadine. — V. — Les Révolutions de la Pioline, dernière partie, par M. Jules de LA MADELÈNE. . 1065
Le Roman anglais contemporain. — Le Roman protestant du passé (*Westward ho!* de M. Kingsley), par M. Émile MONTÉGUT. 1108
Nouvelles des Sciences. — L'Astronomie en 1855, par M. BABINET, de l'Institut 1135
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 1149

Scènes et Souvenirs de la Vie politique et militaire en Orient. — I. — Omer-Pacha et l'Armée turque, par M. Eugène POUJADE. 1169
La Néerlande et la Vie hollandaise. — IV. — La Tourbe et les Tourbières de Hollande, par M. Alphonse ESQUIROS. 1217
Caractères et Récits du temps. — Le Deuil de Lady Jessing, par M. Paul de MOLÈNES. 1259
L'Exposition de l'Industrie de 1855 et ses Conséquences économiques, par M. Louis REYBAUD, de l'Institut. 1284
La Duchesse de Chevreuse. — II. — Mazarin et Mme de Chevreuse, par M. Victor COUSIN, de l'Académie Française. 1322
Histoires Poétiques, par M. A. BRIZEUX. 1362
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 1373

FIN DE LA TABLE.